CHOIX
DE
LECTURES

Toronto University Library

Presented by

Messrs Aster & Co.

through the Committee formed in
The Old Country
to aid in replacing the loss caused by
The disastrous Fire of February the 14th 1890

PR756

CHOIX DE LECTURES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

POËTES ET PROSATEURS

XIX^e SIECLE

EXTRAITS DES ŒUVRES LES PLUS REMARQUABLES
DES ÉCRIVAINS MODERNES

PAR M. P. POITEVIN

Auteur du *Cours Théorique et Pratique de Langue Française*

ADOPTÉ PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

DEUXIÈME ÉDITION

ENRICHIE D'UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE NOUVEAUX ARTICLES
ET DE MORCEAUX INÉDITS

LONDRES:
ASHER & CO.,
13, BEDFORD STREET, COVENT GARDEN, W.C.

1874.

7624
14.11.90
PQ
1136
P6
1874

PRÉFACE.

Il existe de très-nombreux recueils de morceaux choisis de prose et de vers empruntés aux écrivains des deux derniers siècles; ces recueils reproduisent invariablement les mêmes articles et les noms des mêmes auteurs et des mêmes ouvrages. L'élève qui a lu un de ces recueils, les connaît tous, et il lui est impossible de sortir du cercle dans lequel par prudence ou par système on a cru devoir le renfermer.

Que l'on donne aux études littéraires classiques pour point de départ et pour principal objet les œuvres des poëtes et des prosateurs du dix-septième et du dix-huitième siècle, nous le comprenons; ces œuvres-là sont pour les élèves un lait substantiel et nourricier qui ne peut que rendre leur esprit robuste et sain; mais l'esprit, comme le corps, se fatigue à la longue d'un même aliment, et il faut selon les âges modifier la nourriture afin d'exciter l'appétit.

Le résultat de ces études littéraires circons-

crites à certains écrivains, c'est d'abord de fatiguer les élèves en leur mettant sous les yeux des morceaux presque identiques de forme, et ensuite de les façonner à des formules et à des artifices de style qui leur donnent à tous une manière d'écrire uniforme, manière correcte si l'on veut, mais dépourvue de tout caractère de jeunesse et d'originalité.

Les meilleurs élèves en sortant des lycées ont presque tous le *style vieux* : ils n'écrivent pas assurément comme Fénelon, Massillon, Fléchier et Buffon; mais ils ont dans la mémoire la forme habituelle de leur style, l'ordinaire arrangement de leurs phrases, l'enchaînement, le nombre et l'harmonie de leurs périodes, et ils reproduisent à leur insu une classique imitation de ces écrivains qui, probablement, s'ils vivaient aujourd'hui, écriraient eux-mêmes d'un tout autre style et donneraient à leurs œuvres plus de variété de mouvement et de couleur.

Ce n'est ni Bossuet, ni la Bruyère, ni M^me^ de Sévigné, ni Molière, ni la Fontaine, ni Voltaire, qu'on reproduit dans les imitations d'écoles; ces écrivains originaux dont le style se distingue de tous les autres par des tours propres, une allure libre, des mouvements imprévus et soudains, ne font pas d'imitateurs; mais ils peuvent faire de grands écrivains de ceux qui s'identifient avec eux

et parviennent par une étude intelligente à surprendre leur secret.

On ne doit pas avoir la prétention de faire de tous les élèves des poëtes et des prosateurs de premier ordre, mais on doit laisser à leur esprit, tout en le dirigeant, autant de liberté que possible, et au lieu de les parquer dans l'étude étroite d'un petit nombre de modèles, leur mettre sous les yeux des morceaux de tous les prosateurs et de tous les poëtes dont le nom se recommande par des œuvres distinguées. De cette étude variée et étendue, il ne peut résulter pour les élèves que de très-grands avantages, et le premier, le plus notable, c'est la difficulté d'imitation.

Mettre, entre les mains de ceux qui étudient, un livre qui résume pour eux tout le travail littéraire du dix-neuvième siècle et leur montre ce que, par suite de modifications insensibles mais cependant profondes, est devenue aujourd'hui la langue du grand siècle, c'est leur rendre un véritable service et leur faciliter un travail que beaucoup d'entre eux ne feraient pas sans doute, faute des éléments nécessaires et indispensables.

De la familiarité établie entre les élèves et la plupart des écrivains modernes, leurs contemporains, il résultera pour tous l'habitude de parler et d'écrire la langue de leur siècle et de leur temps, dans sa forme la plus correcte et la

plus pure ; et, pour ceux qui sont doués d'une véritable aptitude littéraire, l'avantage, par suite de la comparaison faite entre ces styles si divers, de se faire un style à eux, lequel, en empruntant les qualités de tous les autres, ne reproduira la manière d'aucun et aura son caractère et sa physionomie propres.

LES

ÉCRIVAINS DU XIXe SIÈCLE

ABOUT (E.).

Edmond About, né à Dieuze (Meurthe), en 1828. — *Tolla* fut son premier ouvrage (1855), et depuis *la Grèce contemporaine*, publiée la même année dans la *Revue des Deux Mondes*, une foule d'autres ouvrages ont fondé sa renommée.

La Grèce moderne.

Entre Argos et Sparte, la route (je veux dire le sentier) parcourt un pays étrangement varié : des plaines brûlantes, où le laurier-rose est en fleur; des montagnes glaciales, où les chênes et les mûriers attendent encore leurs premières feuilles. On passe en quelques heures du printemps à l'hiver, et l'on change de climat trois ou quatre fois par jour.

L'Eurotas est le plus beau fleuve de la Morée. Je ne vous dirai pas qu'on peut y lancer des bateaux à vapeur, ni même des canots de canotier; mais c'est une vraie rivière, où l'on trouve de l'eau en toute saison. L'Illissus est mouillé quand il pleut; le Céphise a toujours un peu d'eau, mais divisé en mille petits ruisseaux qui auraient rappelé à madame de Staël le ruisseau de la rue du Bac.

La route qui nous menait à Sparte nous a jetés sans préparation au plus bel endroit de l'Eurotas. Son lit peut avoir là quinze mètres de large; l'eau, très-claire et très-rapide, coule sur un lit de sable fin, entre deux massifs d'arbres derrière lesquels s'élèvent de beaux rochers, grands, taillés à pic, de couleur tantôt rougeâtre, tantôt dorée. Le pont est d'une seule arche, très-hardie : c'est une construction vénitienne. Les saules, les peupliers et d'énormes

platanes se serrent à s'étouffer au bord de l'eau : on dirait que c'est à qui se fera une petite place pour regarder passer l'Eurotas. Ici les lauriers-roses sont de véritables arbres, plus grands que des chênes de vingt ans. Il ne faut pas penser cependant, comme M. de Châteaubriand l'a fait croire à beaucoup de monde, qu'on n'en trouve que sur l'Eurotas. Il n'y a pas en Grèce de ruisseau sans lauriers-roses.

Nous avons campé au milieu des figuiers aux larges feuilles, des oliviers au feuillage grêle, des arbres de Judée, des vignes sauvages, des chênes verts en buisson, des églantiers, des genêts et de ces grands roseaux, communs en Italie, dont la tige a quelquefois vingt pieds de haut. C'est là que j'ai retrouvé pour la première fois ces bonnes senteurs forestières, si âpres et si délicieuses, que j'avais presque oubliées depuis la France. Les deux artistes qui voyageaient avec moi, et qui tous les jours accusaient la Grèce de manquer de premiers plans, lui ont pardonné en faveur de l'Eurotas et de la Laconie. La plaine de Sparte, fertile et entièrement couverte de beaux arbres, s'étend entre de jolies collines et la chaîne énorme du Taygète, hérissé de sapins et coiffé de neige. C'est l'horizon le plus majestueux que j'aie vu, après la plaine de Rome, qui sera toujours au-dessus de toutes les comparaisons. Au premier aspect du pays, lorsque du haut d'une montagne on voit se dérouler la Laconie, on est saisi. Il fallait que Pâris fût bien beau, pour qu'Hélène ait consenti à quitter un pareil domaine.

L'ancienne Sparte a péri tout entière. Tandis que les débris d'Athènes brillent encore de jeunesse et de beauté, et attirent de loin les regards du voyageur, il faut chercher sous les champs d'orge un théâtre enseveli, un tombeau et quelques pans de muraille qui marquent la place où fut sa rivale. Après un duel de plus de vingt siècles, Athènes a vaincu Sparte, et le champ de bataille lui est resté. La Sparte, du moyen âge, Mistra, est une montagne escarpée, couverte du haut en bas de mosquées, de châteaux et de maisons écroulées : ruines étrangement pittoresques, au milieu desquelles on est tenté de regretter, pour l'harmonie, les Turcs, cette ruine vigoureuse d'une grande nation. La Sparte nouvelle est une création du roi Othon, qui a formé

le vain projet de ressusciter tous les grands noms de la Grèce. C'est une ville d'administration et de commerce, toute en boutiques, en casernes et en bureaux.

La Laconie n'est pas à plaindre. Il est vrai qu'elle n'a plus ni les lois de Lycurgue, ni cette organisation artificielle qui transforma violemment un peuple d'hommes en un régiment de soldats; elle a perdu cette puissance brutale dont elle abusait pour opprimer ses voisins et faire des ilotes; mais il lui reste une terre fertile, bonne à planter, de larges ombrages sous les mûriers et les figuiers, des eaux fraîches et limpides, le Taygète, dont le front se perdrait dans les nuages, s'il y avait des nuages; il lui reste enfin le plus qeau peuple du monde. Virgile, atteint déjà de cette langueur qui devait l'emporter au tombeau, regrettait la Grèce, comme tous ceux qui l'ont vue; mais ce qu'il désirait surtout, c'était de voir les vierges de Laconie dansant sur le Taygète les danses sacrées de Bacchus. Elles n'ont point dégénéré, ces gracieuses sœurs d'Hélène et de Léda; mais elles ne dansent qu'une fois par an, et elles poussent la charrue.

La jolie ville de Frauembourg.

J'imagine qu'un Parisien ne traverse jamais une petite ville de province sans envier le bonheur de ceux qui l'habitent. On sort d'une capitale bruyante où toutes les physionomies expriment la hâte, le trouble et la fièvre; où tout le monde est dans la rue, faute de place dans les maisons; où l'on serre les coudes sur le trottoir, faute de place dans les rues; où chacun parle vite et court au lieu de marcher, parce que le temps y vaut de l'or; on se voit transporté, comme par miracle, dans un pays tout différent, quoique voisin, et qui semble peuplé d'autres hommes. Les rues paraissent plus larges, parce qu'elles sont à moitié désertes; mieux aérées, parce que la foule ne s'y dispute pas une bouffée d'air. Les maisons ont beau être petites, mal bâties et incommodes dans le fond, on croit qu'on y vivrait plus

à l'aise par cela seul que les familles n'y sont pas entassées l'une sur l'autre, et que personne n'entend sur sa tête le bruit des pas du voisin. La vie des habitants, ou du moins ce qu'on en voit, a quelque chose de calme, de reposé, de placide. Vous devinez à la lenteur aisée de leurs mouvements, que le ciel a fait pour eux des heures de cent et quelques minutes et des années de six à sept cents jours. Ils ont le droit, ces bienheureux, de remettre incessamment les affaires au lendemain, et la preuve, c'est qu'ils resteraient une heure à voir passer la diligence, si la diligence mettait une heure à passer. En été, le seuil des portes est peuplé de figures béates, arrondies par l'oisiveté, éclairées à demi par des yeux presque éteints, comme des lampes dont on a baissé la mèche afin de ménager l'huile. En hiver, les mêmes figures s'appliquent aux fenêtres, épatant contre la vitre un nez honnête et bienveillant. Et le voyageur de l'impériale, fouetté de front et de côté par une bise acariâtre, envie la douce odeur de renfermé, le suave parfum de poussière patriarcale qu'on respire assurément dans ces intérieurs-là. Et si deux têtes se montrent ensemble à la même fenêtre, il sent mieux combien il est seul, et il jalouse la félicité de ce couple bien assorti. Heureuses gens ! Ils ont le droit de se coucher tous les soirs à neuf heures, car il n'y a point de théâtre dans la ville et l'on n'y donne pas quatre bals en deux ans! Ils se lèvent avec le soleil, ils boivent le véritable lait d'une vache authentique, ils ne sont pas forcés de sortir quand il pleut, ni de lire *la Patrie* du soir, ni de courber le front sous le joug stupide d'un portier. Qu'il serait doux de vivre ici et même d'y mourir! La grande route longe le cimetière, cet aimable jardin du repos définitif. Il est riant et frais; on est tenté de croire que ses hôtes ne sont pas morts, mais qu'ils ont déménagé à l'étage inférieur à la suite d'un léger ralentissement de vie. Peut-être leur pouls bat-il un peu plus lentement; peut-être aussi leurs yeux sont-ils voilés d'un léger nuage, mais il n'y a presque rien de changé dans leurs habitudes; ils sont quasiment aussi affairés, aussi laborieux, aussi passionnés qu'autrefois. Ils se promènent en bonnet de nuit et en robes de chambre à quelques pieds sous terre. Les hommes cueillent

délicatement les racines des fleurs et les offrent en bouquets à d'anciennes jolies femmes. Les enfants pétrissent la terre glaise pour en faire des billes, et jouent sans bruit sous les yeux de leurs grands parents ! A cette idée, le voyageur soupire et note sur son portefeuille le nom de la petite ville. C'est là qu'il viendra finir ses jours si jamais il atteint l'âge de la retraite, ou s'il parvient à céder son commerce, ou si la hausse du trois pour cent lui permet de réaliser vingt mille écus.

AMPÈRE (J.-J.).

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-Jacques Ampère, né à Lyon, en 1800, mort à Lyon, en 1864. Il a réuni, sous le titre de *Littérature et Voyages*, les pittoresques récits de ses curieuses et intéressantes excursions. — Il a été appelé en 1847 par l'Académie française, à la succession d'Alexandre Guiraud.

La Grèce.

Ce qui est beau en ce pays, ce sont plutôt les lignes que les formes, c'est plutôt la mer que la terre, c'est plutôt le ciel que le paysage, c'est par-dessus tout la lumière. La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, et dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs. La Grèce est presque une île; presque partout elle est cernée par les flots, et l'on conçoit que ses anciens habitants, qui retrouvaient toujours la mer, se soient représenté l'Océan comme un grand fleuve entourant toute la terre. C'est ainsi qu'Homère la peint sur le bouclier d'Achille et Hésiode sur le bouclier d'Hercule.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule, le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas qu'on fait

dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher le voyageur, et semble à chaque instant lui dire : Me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Attique, *rivage* (1).

Aussi la mer est partout présente dans les œuvres des poëtes grecs ; tous ont traité avec une complaisance particulière et un charme infini ce qu'on pourrait appeler la poésie de la mer. Les aventures de l'Odyssée se passent presque entièrement sur les flots ; la scène de l'Iliade est constamment sur une plage.

La mer fournit aux poëtes grecs des comparaisons fréquentes. On sent partout, en lisant les auteurs, comme en parcourant le pays ou son histoire, que la Grèce est essentiellement navigatrice, que de grandes destinées maritimes attendent ce peuple à qui Thémistocle révéla son génie, son empire et sa patrie véritables, en lui conseillant de s'enfermer dans des murailles de bois, ce peuple qui de nos jours a triomphé des Turcs à l'aide des vaisseaux de Psara et d'Hydra, comme il battit autrefois les Perses avec la flotte de Salamine. Quand on vogue sur la mer de Grèce, chaque coup de rame fait jaillir de la mémoire un vers empreint du charme infini de cette mer ; en la voyant blanchir, on se souvient de la gracieuse expression d'Alcman, qui appelle l'écume Fleur des vagues. Si le vent s'élève, on murmure avec le chœur des Troyennes captives : « O brises, brises de la mer, où me conduisez-vous ? » Si le vent est tombé on dit avec Agamemnon : « Les oiseaux et la mer se taisent, les silences des vents tiennent l'onde immobile. » Que de fois j'ai répété ces vers d'Euripide ! Je ne concevais rien d'aussi charmant que d'être surpris par ce calme dans le golfe de Corinthe ou sur la mer des Alcyons,

> La mer des Alcyons, si douce aux matelots !

J'ai eu plusieurs fois ce bienheureux contre-temps, et j'étais loin de m'en plaindre ; je ne comprenais rien à l'im-

(1) L'ancien nom de l'Attique, *Acté*, veut dire rivage ou presqu'île.

patience des autres voyageurs. « Et où voulez-vous arriver, leur disais-je, que cherchez-vous? Espérez-vous que vos yeux verront quelque chose de plus ravissant que ce qu'ils voient à cette heure? » Il m'était agréable d'entendre les mariniers annoncer le calme qu'ils appellent encore de son doux nom homérique *galini*, de sentir notre caïque s'arrêter, tandis que le vent qui défaillait laissait tomber la voile désenflée. Dans ce calme des flots, je retrouvais la sérénité qui domine l'art et la poésie des Grecs, car ce n'était point un *calme plat*. La mer de Grèce n'est jamais unie ainsi qu'une eau morte, toujours quelque vie y palpite; mais c'est une vie contenue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique. A ces légères ondulations de la vague presque insensible, on dirait les battements d'un très-jeune sein. La douce haleine qui caresse cette Thétis endormie, c'est la respiration de la muse grecque, le souffle léger qui enfle à peine les chalumeaux de Théocrite, et qu'on sent errer sur toutes les belles œuvres de l'antiquité.

Travaux accomplis dans ce siècle.

Quand les sciences physiques et naturelles ont-elles enfanté plus de découvertes et d'applications? Un jour on trouve un monde par le calcul, un autre jour on impose des bornes à l'empire de la douleur. La philosophie, réconciliée avec les plus nobles instincts de notre nature, a fait une alliance magnifique avec l'érudition et l'éloquence. Les arts ne sommeillent pas : ils cherchent, et ils ouvrent des voies nouvelles. Il y a moins d'écoles et il y a plus de maîtres. L'érudition, qui par une inspiration du génie a retrouvé le sens des hiéroglyphes, perdu depuis près de quinze siècles, soulève en ce moment le voile qui couvre l'écriture de Ninive et de Babylone. Les lettres, quoi qu'on en dise, les lettres, à travers des écarts qu'il faut déplorer, auront marqué d'une trace brillante le siècle dont nous n'avons encore vu que la moitié. La poésie lyrique a pris un puissant essor. La poésie rêveuse et contemplative s'est

élevée vers des régions nouvelles, et a sondé plus profondément les replis du cœur. La chanson a été portée à la hauteur de l'ode patriotique et sociale par un poëte cher à la patrie. Dans la nouvelle école, je pourrais signaler des chefs-d'œuvre de vigoureuse et saine originalité... Cependant toute une école de critiques s'est élevée de la discussion des mots à l'intelligence des monuments littéraires de tous les âges. L'éloquence politique est née en France avec la politique. L'histoire, qui ne pouvait guère citer que Bossuet et Voltaire, c'est-à-dire deux exceptions, a été définitivement fondée par des travaux qui sont dans la mémoire de tous. Enfin si la poésie dramatique, qui fut naguère le champ de bataille des doctrines rivales, semble aujourd'hui languir, c'est peut-être que le drame sérieux qui se joue à la clarté du soleil sur tous les points du monde, fait paraître un peu frivoles les catastrophes imaginaires de la scène; et sur les travers de tous, exposés au grand jour par un Aristophane aux mille noms, la liberté de la presse fait, il faut l'avouer, une formidable concurrence à la comédie.

ANCELOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jacques-Arsène-François Ancelot, né au Havre en 1794, mort à Paris en 1854. — Il a donné au théâtre plusieurs tragédies, entreautres *Louis IX* et *Fiesque*, et une foule de vaudevilles qui presque tous ont réussi. Il a publié en outre des épitres et des satires qu'on relit avec plaisir. — Il fut admis à l'Académie française en 1841.

Moscou.

Voilà Moscou ! sa pompe à mes yeux se révèle !
L'incendie enfanta cette cité nouvelle :
Ces palais rajeunis, ces dômes éclatants,

Élancés dans les airs sans le secours du temps,
Du phénix radieux me retracent l'image,
Quand cet oiseau, mourant pour renaître immortel,
Dans les feux du bûcher, qui se change en autel,
Retrempe les couleurs de son ardent plumage.

Du fleuve sinueux dont les mille détours
De la ville des tzars baignent l'enceinte immense
Naguère la victoire ensanglanta le cours;
Le souvenir voltige au sommet de ces tours,
Et devant moi le passé recommence.

Je les vois ces drapeaux dont les plis conquérants
Ont flotté sur le Nil, le Danube et le Tage;
De leurs lambeaux sacrés, qui couronnent vos rangs,
L'ombre victorieuse envahit ce rivage,
Français! et la Moskwa, dans ses flots transparents,
Des héros d'Austerlitz berce en grondant l'image.

La terre a retenti sous leurs pas mesurés;
Des pénibles travaux ils chassent la mémoire :
Du Kremlin à leurs yeux brillent les toits dorés,
Et sur leur front décolorés
L'Espérance rayonne auprès de la Victoire.

Le bronze a décimé leurs nombreux bataillons;
A ces débris vivants de nos vieilles milices
A peine, pour couvrir leurs nobles cicatrices,
Les combats ont laissé de glorieux haillons :
De Mojaïsk en feu la cendre les décore;
Dans ces plaines de sable où la faim les dévore,
Le soc n'a point creusé de fertiles sillons,
Et le mousquet noirci dans leurs mains fume encore.
Qu'importe! un gai refrain a salué l'aurore;
Ils chantent,... et l'écho de ces hameaux déserts
De leur patrie absente a répété les airs!

Déjà, prompts à franchir les champs qu'elle domine,
Les légers escadrons ont gravi la colline.
Quel immense horizon s'étend devant leurs pas!
Voilà donc la cité, prix de tant de batailles!

Ah! pour la contempler, arrêtez-vous, soldats!
Peut-être vos regards, errant vers ces murailles,
Demain les chercheront et ne les verront pas!

Immobile, les yeux attachés sur sa proie,
Napoléon, debout, rêve, triste et vainqueur :
Un sinistre présage en passant dans son cœur
Ne laisse au conquérant qu'un triomphe sans joie.
Où sont les députés qu'attendait son orgueil,
Et les clefs de la ville sainte?
Des portes de Moscou nul ne franchit le seuil,
Et tout se tait dans cette vaste enceinte,
Muette comme le cercueil!

Contre lui désormais qui pourrait la défendre?
Ses champs sont envahis, ses guerriers ne sont plus.
Ces clefs qu'à ses genoux apportent les vaincus,
Jamais Vienne et Berlin ne les ont fait attendre;
Son geste impatient accuse leur retard.
Il s'arrête pensif au milieu de sa gloire,
Et de ces murs, qu'embrasse son regard,
Le silence de mort menace sa victoire.
Hélas! un seul jour a passé!
Dans le Kremlin soumis, appuyé sur son glaive,
D'un trône universel il prolongeait le rêve,
Et le rêve s'est effacé!

La flamme a devoré sa conquête stérile :
Temples saints, vieux palais, antiques monuments,
Vous n'offrez à ses yeux que des débris fumants,
Et sa victoire est sans asile!

Casimir Delavigne.

L'aigle était abattu, la patrie insultée;
Un poëte, un enfant, prend le luth de Tyrtée (1),
Il console, il fait oublier!
Et du pied des vainqueurs balayant les souillures,

(1) *Premières Messéniennes.*

De la France qui saigne, il cache les blessures,
A l'ombre d'un jeune laurier !

Vous qu'évoqua sa muse ou plantive ou folâtre,
Il vous convie encore aux luttes du théâtre ;
Accourez vers lui ; — Les voilà !
Glocester va frapper (1) ; *Procida* crie : « Aux armes (2) !
Et *Bonnard* (3) en riant vient essuyer les larmes
Que nous donnions à *Néala* (4).

Rimeur, de qui la verve aiguisa sa malice,
Victime des travers cachés dans la coulisse (5),
Tour à tour austère et plaisant,
Viens rendre à nos bravos ce portrait si fidèle,
Frais tableau, dont le peintre ensemble et le modèle
Se vengeait en nous amusant.

Au cœur de *Faliero* j'entend gronder l'orage (6) ;
Le sang patricien va laver son outrage ;
Tout un peuple s'arme à sa voix !...
Non, la vengeance échappe, et voici la torture !
Pleurant sa gloire éteinte et sa femme parjure,
Il expire, trahi deux fois !

L'orateur couronné du laurier populaire (7)
Va-t-il des passions affronter la colère ?
Garder ou perdre son pouvoir ?...
S'il lui coûte un remords, que son pouvoir s'écroule !
Qu'on brise son laurier !... Les faveurs de la foule
Parlent moins haut que le devoir.

Regardez ce tyran que l'épouvante enchaîne,
Pâle de ses terreurs et de sa mort prochaine (8),
Au fond d'un lugubre séjour ;
Puis le vieux *Charles-Quint* (9) et la jeune Aurélie,
Fiers d'une double intrigue en jouant accomplie (10),
L'un au cloître, l'autre à la cour.

(1) *Les Enfants d'Édouard.* — (2) *Les Vêpres siciliennes.* — (3) *L'École des Vieillards.* — (4) *Le Paria.* — (5) *Les Comédiens.* — (6) *Marino Faliero* — (7) *La Popularité.* — (8) *Louis.* — (9) *Don Juan d'Autriche.* — (10) *La princesse Aurelie.*

Du barde de Neustrie éblouissant cortége,
Contre un ingrat oubli votre éclat le protége!
La mort, qui sur son front plana (1),
Lorsque vos noms vibraient dans toutes les mémoires,
Le prit pour un vieillard en comptant ses victoires,
Et le noble front s'inclina!

La douleur lui criait que la vie est fragile!
Près du berceau du Tasse, au tombeau de Virgile,
Réveillant des échos sacrés,
Il va porter alors sa chaste rêverie,
Et, pour adieu suprême, il lègue à sa patrie
Les doux chants qu'ils ont inspirés (2).

Des poëtes divins, orgueil de l'Ausonie,
Les ombres, écoutant cette pure harmonie,
Se ranimaient à ces beaux vers,
Mélodieux accents, que son pays recueille
Comme un dernier parfum de la fleur qui s'effeuille
Au premier souffle des hivers.

Il meurt!... mais son destin fut beau!... Si de la France
Sa lyre filiale a charmé la souffrance
Et consolé les jours de deuil,
Tendre mère, en des jours plus sereins et plus calmes,
Au front de son poëte elle entassa les palmes,
Et vint pleurer sur son cercueil?

Et sa ville natale aujourd'hui dit au monde :
« Honorez de mon fils la devise féconde,
« Gloire, patrie et liberté!
« Ces mots, resplendissants d'une magique flamme,
« Comme un phare céleste illuminaient son âme,
« Et c'est pour eux qu'il a chanté. »

(1) Premiers symptômes de la maladie de Casimir Delavigne. — (2) Ballades composées en Italie, et publiées après la mort de l'auteur.

ANDRIEUX,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

François-Guillaume-Jean-Stanislas Andrieux, né à Strasbourg, en 1759, mort à Paris en 1833. — *Les Étourdis*, *Anaximandre*, *le Manteau*, comédies d'un style élégant, et quelques contes en vers, sont ses principaux titres littéraires. Élu par l'Académie, et il en fut nommé secrétaire perpétuel en 1829.

Procès du Sénat de Capoue.

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux :
L'Ambition, l'Orgueil, l'Envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger ?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger !
Le sénat effrayé délibère en tumulte ;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte ;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient ; pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, sénateurs, je fus longtemps brouillé ;
« De mon bien, sans raison, vous m'avez dépouillé,
« Leur dit-il ; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
« Les périls de l'État, non les fautes des hommes.
« On égare le peuple, il le faut ramener ;
« Il est une leçon que je veux lui donner :
« J'ai du cœur des humains un peu d'expérience ;
« Laissez-moi faire enfin ; soyez sans défiance ;
« La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut :

Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité :

« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
« A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
« Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
« Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
« Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense;
« Je les tiens enfermés, seuls, tremblants, sans défense;
« Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
« Sans livrer de combat, sans courir de danger.
« Contre eux tout est permis, tout devient légitime :
« Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
« Je suis l'ami du peuple; ainsi vous m'en croirez;
« Et surtout gardez-vous des avis modérés. »

L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
« Mais ne trahissez pas vos propres intérêts :
« A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
« Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
« Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat;
« Ce conseil nécessaire est l'âme de l'État,
« Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre;
« Aux rives du Vulturne, ainsi qu'au bord du Tibre,
« On hait la servitude, et l'on aime les lois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre :
« Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
« Que chacun à son tour, sur la place cité,
« Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
« Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
« Il faudra qu'au sénat un autre le remplace;
« Que vous preniez le soin d'élire parmi vous

« Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
« Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
« Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
« Et que tout le sénat soit ainsi composé :
« Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »

La motion aux voix est d'abord adoptée,
Et, sans autre examen, soudain exécutée :
Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
« Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
« Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
« Quel homme vertueux devra lui succéder.
« Pesez les candidats, tenez bien la balance :
« Allons, qui nommez-vous? » — Il se fit un silence.
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom, encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent,
Pouvait-on présenter un pareil sénateur!
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même,
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres enfin ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés.....

Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
Le bon Pacuvius qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
« Qui nous fait rendre à tous une exacte justice.

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
« D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
« Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
« Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
« Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
« D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
« Éteignons nos débats; que le passé s'oublie,
« Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »

On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps :
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstants.
Bientôt se ramina la discorde civile,
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.

Français, ce trait s'appelle un Avis aux lecteurs.

Le meunier Sans-Souci.

L'homme est bien variable; et ces malheureux rois
Dont on dit tant de mal ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond....

Il voulait se construire un agréable asile
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et la Mettrie.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude,
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.

Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?

En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
Il nous faut, est fort bon... Mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde!
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.

Il mande près de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Postdam, à moi. Je suis tranchant peut-être;
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre;
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque à ce mot, revient de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince;
On respecte un moulin, on vole une province.

ARAGO (François),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

François Arago, né à Estagel (Pyrénées-Orientales), en 1786, mort à Paris, en 1853. — Il est et sera toujours regardé comme un des plus glorieux représentants de la science au dix-neuvième siècle. — Son *Astronomie* et ses *Notices scientifiques et biographiques* ont popularisé sa renommée.

Les Astronomes anciens et les modernes.

Les Chaldéens, mollement étendus, aux étages supérieurs des terrasses embaumées de Babylone, sous un ciel tou-

jours azuré, suivirent des yeux le mouvement majestueux et général de la sphère étoilée; ils constatèrent les déplacements particuliers des planètes, de la lune, du soleil; ils tinrent note de la date et de l'heure des éclipses, ils cherchèrent si des périodes simples ne permettaient pas de prédire longtemps d'avance ces magnifiques phénomènes. Les Chaldéens créaient ainsi, qu'on me passe l'expression, l'*astronomie contemplative*. Leurs observations étaient peu nombreuses, peu exactes; ils les avaient faites et discutées sans peine et sans fatigue.

Telle n'est pas, tant s'en faut, la position des modernes. La science a senti le besoin d'étudier les mouvements célestes dans leurs plus minutieuses circonstances. Les théories doivent expliquer les détails; c'est leur pierre de touche; c'est par les détails qu'elles s'affermissent ou s'écroulent. D'ailleurs, en astronomie, les plus imposantes vérités, les plus étonnants résultats se fondent sur la mesure de quantités d'une petitesse extrême. De telles mesures, bases actuelles de la science, exigent des attentions très-pénibles, des soins infinis, auxquels aucun savant ne voudrait s'astreindre s'il n'était soutenu, encouragé par l'espoir d'arriver à quelque détermination capitale, par une vocation décidée et ardente.

L'astronome moderne, vraiment digne de ce nom, doit renoncer aux distractions de la société, et même aux douceurs d'un sommeil non interrompu de quelques heures. Dans nos climats, pendant les saisons les plus rudes, le ciel est presque toujours caché par un épais rideau de nuages. Sous peine de renvoyer à des centaines d'années la vérification de tel ou tel point de théorie, il faut guetter les moindres éclaircies et en profiter sans retard.

Un vent favorable vient de dissiper les vapeurs dans la direction où va se manifester un phénomène important qui doit durer seulement quelques secondes; l'astronome, exposé à toutes les intempéries de l'air (c'est une condition d'exactitude), le corps douloureusement plié, dirige, en toute hâte, la lunette d'un grand cercle gradué sur l'astre si impatiemment attendu. Les lignes de repère sont des fils d'araignée. Si dans la visée il se trompe de la moitié de l'é-

paisseur d'un de ces fils, l'observation sera comme non avenue; jugez de son inquiétude : dans le moment critique une bouffée de vent faisant vibrer la lumière artificielle adaptée à la lunette, les fils deviennent presque invisibles : l'astre lui-même dont les rayons lui parviennent à travers des couches atmosphériques de densités, de températures, de réfringences variables, paraît osciller fortement, de manière que sa position réelle est presque inassignable; au moment où une extrême netteté dans l'image serait indispensable pour assurer l'exactitude des mesures, tout devient confus, soit parce que les verres de l'oculaire se couvrent de vapeurs, soit parce que le voisinage d'un métal très-froid détermine, dans l'œil appliqué à la lunette, une abondante sécrétion de larmes : le pauvre observateur est donc exposé à cette alternative, d'abandonner à d'autres plus heureux la constatation d'un phénomène qui, peut-être, ne se reproduira pas de son vivant, ou d'introduire dans la science des résultats d'une exactitude problématique.

Preuves des révolutions du Globe.

Toutes les régions de l'Europe renferment, soit dans les cavernes de leurs montagnes, soit à des profondeurs médiocres dans certaines natures de terrain, des ossements appartenant à des espèces d'animaux tels que des rhinocéros, des éléphants, etc., qui aujourd'hui ne pourraient pas supporter le froid de nos climats. Il faut donc supposer ou que l'Europe, dans la suite des siècles, s'est considérablement refroidie, ou que pendant l'un des violents cataclysmes dont notre planète a été le théâtre, des courants, dirigés du midi au nord, ont entraîné avec eux les restes d'un grand nombre d'espèces d'animaux actuellement détruites.

Deux événements remarquables sont venus montrer que cette dernière explication avait besoin d'être modifiée pour devenir suffisante. L'un est la découverte faite en Sibérie dans l'année 1771, sur les bords sablonneux du

Wilhoni, à quelques mètres de profondeur, d'un rhinocéros si parfaitement conservé qu'il était encore couvert de ses chairs et de sa peau; l'autre, la découverte postérieure et plus curieuse encore, faite en 1799, sur les bords de la mer Glaciale, près de l'embouchure du Lina, d'un énorme éléphant, renfermé dans un massif de boue gelée, et dont les chairs étaient si peu altérées que les Jakoutes du voisinage le dépecèrent pour en nourrir leurs chiens. Ici, toute idée de courant, de transport, de long trajet du midi au nord, ne serait plus admissible, car si les deux grands animaux dont je viens de parler n'avaient pas été gelés aussitôt que tués, la putréfaction eût décomposé leurs chairs. Ainsi, on est conduit à penser d'une part, que la Sibérie dut être jadis un pays chaud, puisque les éléphants et les rhinocéros y vivaient, de l'autre, que la catastrophe qui fit périr ces animaux, rendit subitement cette région du globe glaciale.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on n'aperçoit au premier abord qu'une seule cause qui puisse altérer presque subitement et d'une manière bien tranchée, le caractère thermométrique d'un climat : c'est un changement subit de latitude. Toute autre circonstance semble ne devoir engendrer que des modifications insignifiantes.

Si d'épais frimas couvrent le Spitzberg pendant dix mois, c'est seulement parce qu'il est situé fort près d'un des pôles de rotation. Faites que le pôle se déplace à la surface du globe de 90 degrés, cet archipel se trouvera à l'équateur et ses vallées arides, fécondées alors par la chaleur solaire, se pareront de la plus riche végétation. Imaginons que l'axe de rotation de la terre vienne percer la surface en quelque point du Pérou ou du Brésil, sans que l'inclinaison de l'équateur ait changé, et des montagnes de glace flotteront bientôt dans les ports de Callao et de Rio de Janeiro. Les milliers de plantes qui aujourd'hui font la richesse et l'ornement de ces contrées périront sous d'épaisses couches de neige et seront remplacées par des lichens. Je crois qu'on peut admettre, sans hésiter, que si telle ou telle région des tropiques devenait tout à coup le pôle terrestre, il y gèlerait à la surface en moins de vingt-quatre heures.

ARNAULT (A.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Antoine-Vincent Arnault, né à Paris, en 1766, mort au Havre, en 1834. Il a donné au théâtre les tragédies de *Marius à Minturnes*, des *Vénitiens*, et de *Germanicus*, etc. — Il succéda, en 1833, à Andrieux comme secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ses *Mémoires d'un Sexagénaire* et ses *Fables* sont de tous ses ouvrages ceux qu'on relit avec le plus de plaisir.

Le Chêne et les Buissons.

Le vent s'élève, un gland tombe dans la poussière,
Un chêne en sort. — Un chêne! Osez-vous appeler
Chêne cet avorton qu'un souffle fait trembler?
Ce fétu près de qui la plus humble bruyère
Serait un arbre? — Eh! pourquoi non?
Je ne m'en dédis pas, docteur; cet avorton,
Ce fétu, c'est un chêne, un vrai chêne, tout comme
Cet enfant qu'on berce est un homme.
Quoi de plus naturel, d'ailleurs, que vos propos?
Vous n'avez rien dit là, docteur, qu'en leur langage
Tous les buissons du voisinage
Sur mon chêne, avant vous, n'aient dit en d'autres mots :
« Quel brin d'arbre, en rampant, sous notre abri se range,
Quel germe inutile, égaré,
A nos pieds végète enterré
Dans la poussière et dans la fange?
— Messieurs, leur répondait sans discours superflus,
Le germe, au fond du cœur chêne dès sa naissance,
Messieurs, pour ma jeunesse ayez plus d'indulgence,
Je crois, ne vous déplaise, et vous ne croissez plus... »
Le germe raisonnait fort juste.
Le temps, qui détruit tout, fait tout croître d'abord.
Par lui le faible devient fort,
Le petit grand, le germe arbuste.
Les buissons, indignés qu'en une année ou deux
Un chêne devînt grand comme eux,
Se récriaient contre l'audace

De cet aventurier qui, comme un champignon,
Né d'hier, et de quoi? sans gêne ici se place,
Et prétend les traiter de pair à compagnon!
L'égal qu'ils dédaignaient cependant les surpasse;
D'arbuste il devient arbre, et les sucs généreux
Qui fermentent sous son écorce,
De son robuste tronc à ses rameaux nombreux,
Renouvelant sans cesse et la vie et la force,
Il grandit, il grossit, il s'allonge, il s'étend,
Il se développe, il s'élance;
Et l'arbre comme on en voit tant
Finit par être un arbre immense.
De protégé qu'il fut, le voilà protecteur,
Abritant, nourrissant des peuplades sans nombre;
Les troupeaux, les chiens, le pasteur,
Vont dormir en paix sous son ombre;
L'abeille, dans son sein, vient déposer son miel,
Et l'aigle suspendre son aire
A l'un des mille bras dont il perce le ciel,
Tandis que mille pieds l'attachent à la terre.
L'impétueux Eurus, l'Aquilon mugissant,
En vain contre sa masse ont déchaîné leur rage;
Il rit de leurs efforts, et leur souffle impuissant
Ne fait qu'agiter son feuillage.
Cybèle aussi n'a pas de nourrissons,
De l'orme le plus fort au genêt le plus mince,
Qui des forêts en lui ne respectent le prince?
Tout l'admire aujourd'hui, tout, hormis les buissons:
« L'orgueilleux! disent-ils, il ne se souvient guères
De notre ancienne égalité;
Enflé de sa prospérité
A-t-il donc oublié que les arbres sont frères?
— Si nous naissons égaux, repart avec bonté
L'arbre de Jupiter, dans la même mesure
Nous ne végétons pas, et ce tort, je vous jure,
Est l'ouvrage de la nature,
Et non pas de ma volonté.
Le chêne, vers les cieux portant un front superbe,
L'arbuste qui se perd sous l'herbe,
Ne font qu'obéir à sa loi.
Vous la voulez changer : ce n'est pas mon affaire;

Je ne dois pas, en bonne foi,
Me rapetisser pour vous plaire;
Mes frères, tâchez donc de grandir comme moi. »

La feuille.

De la tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon,
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Le laboureur et son fils.

Voilà nos champs bien préparés,
Bien engraissés, bien labourés;
Ensemençons sans plus attendre,
Mon fils, ne perds pas un moment :
Tu vois bien ce sac de froment,
Dans nos sillons va le répandre.
— Tout entier? — Depuis quarante ans,
Du blé que je sème en mes champs,
N'est-il pas la juste mesure?
— Mon père, avez-vous essayé
De n'en semer que la moitié?
La part qu'on garde est la plus sûre.

Mon fils, ce n'est pas la leçon
Que donne toujours la prudence :
Gagner moitié sur la semence,
C'est le perdre sur la moisson.

ASSOLANT (Alfred).

Alfred Assolant, né à Aubusson (Creuse), en 1827. — Ses *Scènes de la vie aux États-Unis* ont tout d'abord donné à son nom une notoriété qu'une foule de publications tout à fait originales ont chaque année considérablement étendue.

Épisodes de la vie d'un savant.

Oui, dit Quaterquem, le problème est résolu, et le ballon va voler comme l'hirondelle et remplacer la diligence. J'aurai des millions... (Dieu! que ce pain est dur! Ce sale Auvergnat devrait me donner de l'eau mieux filtrée). Le monde est à moi. A propos, que vais-je en faire?

A ce moment le portier entra.

— Monsieur, dit-il, c'est aujourd'hui le 15 avril.

— J'en suis bien aise. Fait-il chaud?

— Oui, monsieur, assez. Je vous apporte la petite quittance...

— Les feuilles commencent à pousser?

— Oui, monsieur. Le propriétaire...

— Et les oiseaux chantent dans les bois?

— Monsieur, je le présume. J'étais venu...

— O puissante nature, toujours belle et toujours riante dans sa jeunesse immortelle!

— Monsieur, c'est deux cents francs...

— Que tu m'apportes? Sois le bienvenu, mon brave. Et quel est l'homme généreux...?

— Monsieur, c'est le propriétaire...

— Qui me les envoie? Ah! le digne homme!

— Non, monsieur...

— Comment, ton propriétaire n'est pas un digne homme!

— Je ne dis pas cela.

— Mais tu l'as dit.

— Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, je ne l'ai pas dit!

— J'ai donc menti? » dit le savant, en se levant d'un bond.

A cette vue, le portier ouvrit la porte et recula sur le palier.

— Monsieur, dit-il, au nom du ciel, ne vous fâchez pas. Je veux dire que mon propriétaire m'envoie, non pas vous donner, mais vous demander deux cents francs.

— Ouf! dit Quaterquem. Et à quelle occasion, je te prie? Est-ce aujourd'hui sa fête?

— Non, monsieur.

— Ou celle de sa femme, qui a le nez fait comme une vitelotte, et rouge comme un homard cuit?

— Non, monsieur, c'est...

— Croit-il que je prête de l'argent à la petite semaine?

— Monsieur, vous lui devez un terme.

— Déjà?

— Oui, monsieur; vous êtes entré ici le 15 janvier 1859 : cela fait aujourd'hui trois mois.

— Trois mois! comme le temps passe vite!

> La vie est un vase fragile;
> Le briser, hélas! est facile.

La vie, mon pauvre ami, est comme un mur dans lequel on enfonce quelques clous de distance en distance. Ces clous, ce sont les jours heureux. De loin, ils paraissent innombrables; arrachez-les, il n'y en a pas assez pour remplir la main. Sais-tu qui a dit cela?

— Non, monsieur.

— C'est Bossuet. As-tu lu Bossuet?

— Non, monsieur.

— Tant pis. C'était un grand homme, un beau génie, un aigle de Meaux.

— Monsieur, je suis pressé. Si vous vouliez...

— Te payer? Si je le veux? Eh! mon pauvre ami, que ne parlais-tu plus tôt.

Le savant tira de sa poche la clef de son secrétaire. Au moment de la mettre dans la serrure, il se retourna. Le portier frémit d'impatience.

— Es-tu bien sûr, dit-il, que nous sommes au 15 avril?

— Monsieur, voici l'almanach.

— Tu sais le proverbe : « Menteur comme un almanach. » Je me défie des almanachs.

— Voici le journal de ce matin.

— Est-ce que tu crois tout ce que dit un journal?

— Oui, monsieur; je crois tout ce qu'on imprime.

— Eh bien, mon cher ami, je vais te donner une preuve certaine que le journal a menti. Assieds-toi sur cette chaise et prête-moi une oreille attentive. Mon histoire ne sera pas trop longue.

— Monsieur, le propriétaire m'attend.

— Va lui dire qu'il débouche une bouteille de vin de Sauterne. Cela lui fera prendre patience.

— Monsieur...

— Ah! tu m'ennuies, à la fin. Veux-tu m'écouter, oui ou non?

— Monsieur, je veux être payé.

— Eh! je ne suis pas sourd. Écoute d'abord mon histoire. Elle a plus de rapport que tu ne crois avec ta demande. Je suis né sur les bords de la Raure, qui est la plus belle rivière de la Bretagne, et, par suite, du monde entier. Mon père, qui est mort l'an dernier, m'a laissé huit ou dix hectares de landes que j'ai vendues six mille francs. J'attendais l'argent le 14 avril. Or, il n'est pas arrivé. Donc, nous ne sommes pas encore au 15. Donc, il faut prendre patience, et revenir ici quand le 15 avril sera arrivé, c'est-à-dire quand j'aurai reçu mes six mille francs. As-tu compris?

— Oui, monsieur; et je m'en vais. Je vais chez le propriétaire

— Présentez-lui mes compliments.

— Oui, monsieur; et je lui dirai que vous refusez de payer votre terme; et il vous fera mettre à la porte.

— Plaît-il?

— A la porte, oui, monsieur, à la porte, » dit le portier en prenant la fuite.

Le savant ne le poursuivit pas. Il s'assit dans son fauteuil, les bras croisés, les jambes étendues, et réfléchit profondément.

Décidément, dit-il, la condition de locataire est insupportable. Il faut que je me fasse bâtir une maison... Bah! à quoi bon? Quand on peut fendre l'air comme une hirondelle, faut-il se mettre en cage comme un serin?... Conçoit-on ce notaire qui garde mes six mille francs?

Trois coups frappés à la porte interrompit les réflexions de notre ami.

Entrez! dit-il.

Aussitôt un homme de mine douce et polie se présente.

— Monsieur, dit celui-ci en refusant la chaise que le savant lui offrait, c'est à monsieur Ives Quaterquem, professeur de physique et de chimie, que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, monsieur, à lui-même.

— Monsieur, je suis charmé de faire votre connaissance. C'est vous qui avez fait des recherches très-savantes sur la manière de diriger les aérostats?

— Oui, monsieur; et ces recherches viennent d'aboutir aujourd'hui même à la solution du problème. Depuis une heure, je suis certain du succès. Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler?

— Pas tout à fait, monsieur, bien que je fasse grand cas des sciences et que j'honore particulièrement les savants. Votre réputation, monsieur, est venue jusqu'à moi.

— Monsieur...!

— Dans la pratique de ma profession, j'ai souvent affaire aux hommes de votre génie, aux inventeurs, et j'ose dire qu'ils n'ont jamais eu qu'à se louer de moi.

— Monsieur, je vous crois. Quelle est votre profession, s'il vous plaît?

— Monsieur, je suis connu par mes exploits.

— Vous êtes officier?

— Oui, monsieur, officier public, ou si vous voulez, jurisconsulte, chargé de citer, notifier et signifier, au plus juste prix, les ordonnances de justice, jugements et arrêts de messieurs de la cour et du tribunal civil.

— Ah! vous êtes huissier, mon cher monsieur; j'en suis bien aise. J'ai toujours aimé les huissiers. Asseyez-vous donc, je vous prie.

— Monsieur, je ne saurais...

Ici l'homme tira de sa poche un papier timbré parfaitement illisible. Croyez, continua-t-il, que j'accomplis à regret un pénible devoir. M. Mardochée, mon client, vous fait réclamer la petite somme de quinze cent trente-cinq francs quarante-trois centimes, composant en principal, intérêts et frais, le montant de sa créance.

— Ah! oui, je me souviens. Il me vendit, il y a six mois, trois ou quatre instruments de physique. Cela faisait sept cents francs, si je ne me trompe.

— Oui, monsieur, et les frais de recouvrement de ladite créance font le reste. Vous avez été condamné par défaut...

— Et si je ne paye pas aujourd'hui, qu'arrivera-t-il?

— Monsieur, j'ai regret de le dire, mais je me verrai forcé de saisir vos meubles, vos papiers et vos instruments.

— Saisir!... Qui parle de saisir? cria-t-on du corridor. Les meubles sont à moi et garantissent le payement du loyer.

Au même moment, un grand et gros homme entra dans la chambre.

— Ma foi, dit Quaterquem en s'asseyant dans un fauteuil, voyons qui l'emportera. Nous allons rire. Mon cher propriétaire, ajouta-t-il, je vous présente mon huissier; mon cher huissier, je vous présente mon propriétaire.

— Monsieur, dit le propriétaire, on ne se joue pas de moi. Je veux de l'argent!

— Parbleu! dit Quaterquem, vous n'êtes pas dégoûté. J'en demande au ciel tous les jours, et je ne sais comment l'obtenir. Croiriez-vous qu'hier même j'attendais six mille francs, et que je n'ai pas reçu une seule guinée, une seule piastre, un seul petit écu!

L'huissier était assis et griffonnait en silence.

— Que faites-vous là? demanda le propriétaire.

— ... Où étant et parlant à sa personne... dit l'huissier. Vous le voyez bien, j'instrumente et je dresse un procès-verbal de saisie.

— Ces meubles sont à moi! cria le propriétaire.

— Aussitôt que mon client sera payé, oui, monsieur.

La querelle allait s'échauffer. Heureusement le facteur

monta l'escalier et parut tenant à la main une lettre chargée.

Quaterquem brisa le cachet et en tira six billets de banque de mille francs.

Sauvé! dit-il; ô facteur chéri, porteur de la bonne nouvelle, prends cette pièce de cinq francs, la dernière qui orne mon porte-monnaie, et va boire à ma santé.

Le facteur salua en mettant la main sur son cœur, et partit.

Et vous, amis généreux qui ne m'avez pas abandonné dans le malheur, soyez bénis! Voici votre argent, rendez-moi la monnaie.

A celui qui a tout perdu, il reste toujours une dernière consolation, c'est le visage affligé de son créancier. Ses amis peuvent l'oublier, son chien peut chercher un autre maître, mais son créancier, toujours fidèle et dévoué, ne le quittera que sur le seuil du cimetière.

AUGIER (ÉMILE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Émile Augier, né à Valence (Rhône), en 1820. — Il a donné au théâtre *la Ciguë*, *l'Aventurière*, *Gabrielle*, *Philiberte*, *le Gendre de M. Poirier*, et plusieurs autres ouvrages qui ont obtenu un éclatant succès. L'Académie française l'a élu en 1858.

L'existence à la campagne et à Paris.

Rien ne coûte en nos champs des choses de la vie :
Notre table est toujours abondamment servie;
C'est la chasse qui paye, avec la basse-cour.
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour,
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit !

Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive ;
Et la terre est si bonne envers qui la cultive
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
Notre provision de bois, de vin, de fruits...
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants :
L'ornement du foyer, le respect des enfants.
Mon pauvre frère avec les produits de sa charge,
Aura-t-il à Paris une vie aussi large?
Malheureux avoué, son riche appartement
Ne lui sert que la nuit, à dormir seulement.
Il habite le jour dans un cabinet sombre
Que de sa nudité la paperasse encombre ;
Esclave d'un client ergoteur et mesquin,
Trop heureux s'il n'a pas à servir un coquin...
Et moi, l'homme des champs, je passe mes journées
A la fraîche senteur des terres retournées ;
Aux prochaines moissons travaillant avec Dieu,
Des puissances d'en bas je m'inquiète peu ;
Toute servilité de ma vie est exclue,
Et mes blés mûriront sans que je les salue.
Comment le temps charmé passe-t-il? je ne sais ;
Ma journée est trop courte à tout ce que je fais.
Je rapporte à ma femme, heureuse et souriante,
La fatigue des champs saine et fortifiante,
Et, riche le matin, le soir plus riche encor,
A mon calme foyer j'admire mon trésor...
Mettez donc en honneur le soc de la charrue,
Repeuplez la campagne aux dépens de la rue ;
Grevez d'impôts la ville et dégrevez les champs
Ayez moins de bourgeois et plus de paysans.

Le gendre de M. Poirier.

GASTON. — Eh bien, cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir? Êtes-vous toujours furieux

contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER. — Non, monsieur, mais j'ai pris un parti.

GASTON. — Violent ?

POIRIER. — Nécessaire. Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation. Mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et puisqu'il est convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON. — Allez, Sully ! allez, Turgot ! Coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER. — Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON. — Permettez, beau-père ; si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER. — Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout. Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON. — Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense ? La langue vous a fourché.

POIRIER. — Cher Gaston, cher garçon, c'est tout un. De beau-père à gendre la familiarité est permise.

GASTON. — Et de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore. Vous disiez donc que votre première réforme...

POIRIER. — C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON. — Là, là ! monsieur Poirier, ne vous fâchez pas !

POIRIER. — Je sais très-bien que vous me tenez pour un très-petit personnage, et pour un très-petit esprit. Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON. — Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. — Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON. — Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. — Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je juge les hommes sur leur mérite et non sur leurs titres.

GASTON. — Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER. — Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON. — Non! ah! alors pourquoi m'avez-vous donné votre fille? Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER, embarrassé. — Une arrière-pensée?...

GASTON. — Permettez; votre fille ne m'aimait pas, quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix. Puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER. — Quand même, monsieur; quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous? Qui me reprochera, à moi qui donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice.

GASTON. — Il est très-juste que vous trouviez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, à part. — Comprendrait-il la situation?

GASTON. — Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER. — Eh bien! j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON. — Encore! C'est donc votre marotte de danser à la cour.

POIRIER. Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON. — Qu'êtes-vous donc, ventre saint-gris? expliquez-vous.

POIRIER, piteusement. — Je suis ambitieux.

GASTON — On dirait que vous en rougissez; pourquoi

donc? avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER. — C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON. — C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER. — Oh! je ne prétends pas...

GASTON. — Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? Fi donc! Le conseil d'État? Non. Un poste diplomatique? Ah! justement l'ambassade de Constantinople est à prendre.

POIRIER. — J'ai des goûts sédentaires je n'entends pas le turc.

GASTON. — Attendez! je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER. — Oh! croyez-vous?

GASTON. — Mais voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie. Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

POIRIER. — Soyez donc tranquille! Je payerai, quand il faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON. — Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!

POIRIER. — Je crois que oui.

GASTON. — Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER. — Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité. Je suis un vieux libéral.

GASTON. — Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER. — Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON. — Vous serez comte.

POIRIER. — Non, il faut être raisonnable, baron seulement.

GASTON. — Le baron Poirier! cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER. — Oui, le baron Poirier!

GASTON, avec un éclat de rire. — Je vous demande pardon, mais là, vrai ! c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier ! baron de Catillard !

POIRIER, à part. — Je suis joué !

AUTRAN (JOSEPH),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Joseph Autran, né à Marseille, en 1813. — Il a publié les *Poëmes de la mer, Mélianah, Laboureurs et Soldats* et *la Vie rurale ;* et donné au théâtre *La Fille d'Eschine.* En 1868 il a succédé à Ponsard comme membre de l'Académie française.

Le fond de la mer.

En avril, en octobre, aux saisons les meilleures,
Qui de vous n'a perdu souvent de longues heures
A contempler, rêveur, le merveilleux tableau
Qui rayonne, qui tremble et rit au fond de l'eau.
Je ne connais pas, moi, de plus charmant spectacle!
Au regard qui descend sous le flot sans obstacle,
Se révèlent d'abord, éclatants de reflets,
Des joyaux qui seraient l'orgueil de cent palais :
Merveilles à ravir les rois et les artistes,
Émeraudes, onyx, agates, améthystes,
Escarboucles, rubis, que le flot patient
Met un siècle à polir, rien qu'en les chariant.
Ces richesses qui font clignoter les paupières
Ne sont que des cailloux pourtant, que d'humbles pierres ;
Hors de l'eau, vils galets que l'on foule en passant,
Diamants sous la vague où le soleil descend !

Après ce long ruban d'humides pierreries,
S'étendent des gazons frais et verts, des prairies
Telles que le rayon d'un printemps généreux
N'en fait jamais verdir sur un sol plantureux.
Qu'ils sont beaux ces jardins qu'aucun soleil ne fane!
Qu'ils sont brillants à voir sous l'onde diaphane,

Ces vergers, où chaque arbre, émaillé de couleurs,
Porte des fruits vivants et de vivantes fleurs !

Une branche d'aubépine.

Il est, aux environs de notre métairie,
Une haute contrée aux espaces déserts,
Où croissent, frais tapis qui parfument les airs,
Le thym, le genêt d'or, la bruyère fleurie.

Sur ces larges plateaux sans maisons ni chemins,
On respire le vent des libres solitudes.
Souriant, oublieux, léger d'inquiétudes :
On s'y croit dans un monde ignoré des humains.

Ces lieux ont pour mon cœur d'incomparables charmes.
Souvent je rêve d'eux, partout m'en souvenant ;
Et je ne sais pourquoi j'y songe maintenant
Que l'automne obscurcit ma vitre de ses larmes.

J'y marchais un matin de ce dernier avril,
Ayant à mon côté, dans cette promenade,
Un bambin de sept ans, gracieux camarade,
Qui trottait d'un pas leste en faisant son babil.

Il portait comme un thyrse un rameau d'aubépine,
Tige en fleur dérobée au palis d'un enclos,
Et sa verve coulait, elle coulait à flots.
Quels attraits n'as-tu pas, causerie enfantine !

Frappé subitement d'une réflexion,
Il suspendit sa marche et ses propos de joie :
« Penses-tu, me dit-il, — ce marmot me tutoie, —
Que l'on pourrait ici rencontrer un lion ? »

Le mot évidemment sentait son la Fontaine.
« Un lion ! répondis-je, un lion, c'est beaucoup ;
Mais on pourrait fort bien y rencontrer un loup,
Quand ils quittent, l'hiver, leur tanière lointaine. »

Si l'un d'eux, aujourd'hui, se trompant de saison,
Sortait de ce taillis, — un loup de belle taille,
Et qu'il parût songer à nous livrer bataille.
Réponds, aurais-tu peur, mon cher petit garçon?
— Ma foi, peut-être bien, » dit-il de sa voix franche;
Puis, d'un beau mouvement, il se reprit soudain,
Et, relevant le front ainsi qu'un paladin :
« Non, je n'aurais pas peur; n'ai-je pas cette branche? »

BALZAC (H. DE).

Honoré de Balzac, né à Tours, en 1799, mort à Paris, en 1850. — Ses romans, qu'il a reliés sous le titre de *la Comédie humaine*, sont des études philosophiques et sociales qui se distinguent par un merveilleux talent d'observation.

Portrait de Grandet.

Il n'y avait personne dans Saumur qui ne fût persuadé que M. Grandet n'eût un trésor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auquel le métal jaune semblait avoir communiqué ses teintes. Le regard d'un homme accoutumé à tirer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indéfinissables, des mouvements furtifs, avides, mystérieux, qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maçonnerie des passions. M. Grandet inspirait donc l'estime respectueuse à laquelle avait droit un homme qui ne devait rien à personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la précision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa récolte mille poinçons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule spéculation, avait toujours des tonneaux à

vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denrée à recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Financièrement parlant, M. Grandet tenait du tigre et du boa : il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus ; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y engloutissait une charge d'écus, et se couchait tranquillement comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier ?

Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de M. Grandet fût prononcé, soit au marché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un aubergiste disait-il aux étrangers avec un certain contentement : « Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires ; mais quant à M. Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune ! » En 1826, les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à plus de trois millions et demi...

Il parlait peu. Les manières de cet homme étaient fort simples. Généralement, il exprimait ses idées par de petites phrases sententieuses et dites d'une voix douce. Depuis la révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme bégayait d'une façon fatigante, aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une discussion. Mais ce bredouillement, l'incohérence de ses paroles, le flux de mots où il noyait sa pensée, son manque apparent de logique, attribués à un défaut d'éducation, étaient affectés... D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algébriques lui servaient habituellement à embrasser, à résoudre toutes les difficultés de la vie et du commerce :

« Je ne sais pas. » — « Je ne puis pas. » — « Je ne veux pas. » — « Nous verrons cela. » Il ne disait jamais ni *oui*, ni *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on, il écoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite, en appuyant

son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il méditait longuement les moindres marchés. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui avait livré le secret de ses prétentions, en croyant le tenir, il lui répondait : « Je ne puis rien conclure sans avoir consulté ma femme. » Sa femme, qu'il avait réduite à un idiotisme complet, était en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner à dîner. Il ne faisait jamais de bruit, et semblait vouloir économiser tout, même le mouvement. Il ne dérangeait rien chez les autres, par un respect constant de la propriété. Néanmoins, malgré la douceur de sa voix, malgré sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier perçaient, surtout quand il était au logis, où il se contraignait moins que partout ailleurs.

Attitude, manières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir réussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de mœurs faciles et molles en apparence, M. Grandet avait-il un caractère de bronze. Toujours vêtu de la même manière, qui le voyait aujourd'hui, le voyait tel qu'il était depuis 1791 ; ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir ; il portait en tout temps des bas de laine drapés, une culotte courte de drap marron à boucles d'argent, un gilet de velours à raies alternativement jaunes et puce, boutonné carrément, un large habit marron, à grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker; ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, duraient vingt mois, et pour les conserver propres, il les posait sur les bords de son chapeau, à la même place, par un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

Mort de Grandet.

Le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Son

avarice le soutenait instinctivement, aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle pas avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec des closiers, ou donner des quittances. Il s'agitait alors dans son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet.

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à sa domestique : « Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils? y sont-ils? » d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique. « Oui, mon père. — Veille à l'or, mets de l'or devant moi. » Eugénie lui étendait, de l'or sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet, et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible. « Ça me réchauffe, » disait-il quelquefois, en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent, qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil, pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoi-

qu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide. « Mon père, bénissez-moi? — Aie bien soin de tout, tu me rendras compte de ça là-bas, » dit-il, et il expira.

DE BARANTE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Antoine-Guillaume-Prosper Brugière, baron de Barante, né à Riom, en 1782, mort en 1866. — Il a publié l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, qui lui mérita en 1828 les suffrages de l'Académie française.

Guerre de Flandre.

En 1382, les Gantois, soulevés contre leur souverain, avaient mis à leur tête Pierre Dubois et Artevelde, fils de ce brasseur qui s'était rendu si fameux pendant les guerres d'Édouard VI, roi d'Angleterre, contre la France.

Le comte de Flandre vint mettre le siége devant la ville de Gand; il intercepta toutes les communications, et la réduisit bientôt à une rude extrémité. Les Gantois demandèrent à négocier; mais le comte, qui connaissait la détresse où ils se trouvaient, ne voulait entendre à aucun traité. Artevelde et ses amis, touchés des maux de leurs concitoyens, consentaient sincèrement à se sacrifier pour leur salut. La seule condition était que le comte ne ferait périr personne, se contentant de bannir qui il voudrait. Artevelde s'était rendu à Tournay, où des conférences avaient été indiquées. On y attendait le comte; il avait promis de s'y rendre. Comme il ne venait pas, on lui députa à Bruges des bourgeois du Brabant, de Liége et du Hainaut. Il les reçut assez bien, et dit qu'il enverrait sa réponse. Elle fut dure : il exigeait que tous les habitants de la ville de Gand, depuis quinze ans jusqu'à soixante, vinssent, pieds nus, en chemise et la corde au cou, à moitié

chemin de Gand à Bruges, et là se missent à sa merci. Les Gantois demeurèrent saisis de cette réponse.

Artevelde revint à Gand; tout le monde était venu au-devant de lui, empressé de savoir la réponse du comte. Dès qu'ils virent arriver Artevelde : « Eh bien ! crièrent-ils, « donnez-nous vos bonnes nouvelles. » Il baissa tristement la tête, et comme on le pressait : « Retournez chez vous, « dit-il, pour aujourd'hui, et venez demain matin sur la « place du Marché. Alors vous saurez les nouvelles... »

Le lendemain, à neuf heures, tous se rendirent au Marché. Artevelde monta sur le balcon, et raconta par le détail toute la négociation et l'exigence du comte. « Mainte- « nant, mes bonnes gens, dit-il, c'est à vous de voir si vous « voulez prendre ce parti. » Alors ce fut grande pitié de voir les hommes, les femmes et les enfants, pleurer et se tordre les mains de désespoir. Quand ce premier trouble fut un peu apaisé, Artevelde fit faire silence, et reprit : « Il « n'y a autre chose à faire que de prendre une résolution « prompte. Vous savez qu'il n'y a plus de vivres et qu'il y « a ici trente mille personnes qui depuis quinze jours « n'ont pas mangé un seul morceau de pain. Or il y a trois « partis à prendre : le premier de nous renfermer dans la « ville, d'aller tous confesser nos péchés, de nous jeter à « genoux dans les églises et les monastères, et là d'atten- « dre la mort comme des martyrs à qui l'on a refusé toute « miséricorde. Dieu, du moins, aura pitié de nos âmes, et « le monde dira que nous sommes morts en braves gens. « Le second est de s'en aller tous, hommes, femmes, en- « fants, pieds nus et la corde au cou sur la route de Bru- « ges, crier merci à monseigneur le comte de Flandre. Il « n'a pas le cœur assez dur, assez obstiné, pour n'avoir pas « pitié de son peuple quand il le verra en cet état. Moi, « tout le premier, je lui présenterai ma tête pour l'apaiser. « Enfin, le dernier parti est de prendre cinq à six mille « hommes des mieux armés et des plus vaillants de la ville, « et de les envoyer sur-le-champ attaquer le comte à Bru- « ges. Si nous mourons ce sera au moins honorablement; « Dieu prendra même pitié de nous, et le monde dira que « nous avons loyalement défendu notre querelle. Si, au

« contraire, nous sommes victorieux et que Dieu nous fasse « la même grâce qu'aux Machabées qui détruisirent la nom- « breuse armée des Syriens, alors nous serons le plus glo- « rieux peuple qu'on ait connu depuis les Romains. Voyez « donc laquelle de ces trois choses que vous voulez faire. « — Ah! cher seigneur, s'écrièrent les Flamands, nous « avons toute confiance en vous, conseillez-nous. — Eh « bien! par ma foi, dit Artevelde, mon avis est que nous « allions à main armée trouver monseigneur. — Nous le « voulons, répondirent-ils. — Retournez dans vos maisons « préparer vos armures, continua Artevelde, je vais en- « voyer le constable de chaque paroisse choisir les mieux « équipés et les plus dignes. »

La ville fut fermée étroitement; les cinq mille hommes s'apprêtèrent; ils chargèrent deux cents chariots de leurs canons et de leur artillerie. On leur apporta tout ce qui restait de vivres dans la ville, cinq chariots de pain et deux tonneaux de vin, puis tous les habitants vinrent leur dire adieu...

Ils arrivèrent le lendemain à une lieue de Bruges... Le comte avait su que cette petite troupe de Gantois approchait... Les barons, chevaliers et gendarmes s'assemblèrent; toute la milice de Bruges, plus ardente encore contre les Gantois, prit aussi les armes, et sortit de la ville en belle ordonnance au nombre de quarante mille environ. On arriva auprès de cette poignée de braves qu'on allait exterminer... Les gens de Bruges étaient si pressés, qu'ils attaquèrent sans ordre et commencèrent à tirer. Alors les Gantois démasquèrent leurs canons et en tirèrent trois cents à la fois. En même temps, ils changèrent leur ordre de bataille et se placèrent de façon à mettre les ennemis en face du soleil ; puis voyant les milices de Bruges ébranlées et troublées, ils se jetèrent dessus, marchant toujours serrés et criant : « Gand! » Les gens de Bruges s'épouvantèrent, prirent la fuite, laissèrent là leurs armes, et se dispersèrent. Jamais on ne vit de si lâches combattants après avoir été si présomptueux. Les chevaliers ne purent pas même essayer de les rallier ni s'opposer à l'ennemi; ils furent entraînés par la déroute. Le comte de Flandre lui-

même fut abattu de son cheval, et tiré à grande peine de la presse et du péril; une peur panique avait gagné tout le monde, on s'enfuyait à qui mieux mieux...

Le siége de Gand fut levé.

BARBIER (Auguste),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Auguste Barbier, né à Paris, en 1805. — En 1830 il publia les *Iambes*, poëmes satiriques écrits en strophes véhémentes. *Il pianto* et *Lazare* parurent ensuite. Il fut élu par l'Académie en 1870.

Joies du ciel.

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout,
Du ciel, toujours du ciel, pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté,
On aurait dit, à voir l'Esprit à mon côté,
Deux enfants égarés des phalanges divines,
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.
Or, l'Esprit incliné sur mon pâle visage
Me peignait de l'Éden le riant paysage :
« Quel bonheur, disait-il, d'être un beau Séraphin,
« D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin!
« Quel bonheur d'être un ange; et, comme l'hirondelle,
« De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
« De monter, de descendre, et de voiler son front,
« Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
« Comme un maître, le soir, qui parcourt son domaine,
« On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine!
« Quel bonheur ineffable et quelle volupté
« D'être un rayon vivant de la Divinité;
« De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
« Reluire sous ses pieds la poussière des mondes;
« D'entendre à chaque instant de leurs brillants réveils

« Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
« Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
« Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes,
« Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
« Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux! »
Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste, créé du sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges.
Marie, ô nom divin! étoile du pêcheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus belle entre toutes les femmes.
Alors à ce doux nom je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir à mes yeux le céleste jardin;
Je croyais voir au cœur de son troupeau de saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du saint lieu,
Avec son voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie au pied du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

Dante.

Dante, vieux gibelin! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte!
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur!
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles
Est-ce le pli des ans, ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front si laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?

Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Oh! le mépris va bien sur la bouche de Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds.
Dante vit comme nous les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes;
Il vit pendant trente ans passer les flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté!
O Dante Alighieri! poëte de Florence!
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance.

La Cavale.

O Corse à cheveux plats, que la France était belle,
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or :

Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager.
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;

Tout son poil était vierge; et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

Tu parus, et, sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.

Aussi, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;

Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail!

Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.

BARTHET (A.).

Armand Barthet, né à Besançon, en 1820. — Il a donné au théâtre *le Moineau de Lesbie*, et publié un volume de poésies sous le titre de *La Fleur du panier*.

Rêve de poëte.

Je voudrais, loin d'un monde, une simple maison
Où conduise un sentier frayé dans le gazon :
Autour de grands noyers dont la verte couronne
Ait du frais pour l'été, des fruits d'or pour l'automne,
J'irais à temps perdu bêcher le sol fécond;
Sur le mur, du côté du levant une treille
Où pende au cep noueux la vendange vermeille,
Et tout auprès, avec son chant plaintif et doux,
Une source creusant son lit dans les cailloux.
J'ai fait, comme chacun, mes châteaux en Espagne...
Mon rêve a remué la plaine et la montagne;
J'ai possédé le monde et tenu dans ma main
Le sceptre fabuleux de tout le genre humain;
Que sais-je? — Mais mon front ployait sous la couronne :

Fatigué du pouvoir et des ennuis qu'il donne,
Peu fait pour les splendeurs, émerveillé qu'un roi
Quand il peut tout ne puisse avoir une heure à soi,
J'abdiquais au plus vite et mon rêve modeste,
Préférant un bonheur sans trouble à tout le reste,
En revenait toujours au sentier de gazon
Qui conduit à ma simple et tranquille maison.

O mon toit ignoré, mon beau toit où le lierre
Envahit jusqu'au chaume et tapisse la pierre,
Où le concert joyeux des bavards oisillons
S'éveille en même temps que les premiers rayons !
O mon seuil éclairé par le soleil où chante
Le vieux rouet grondeur d'une vieille servante ;
Où d'un pied maladroit les poules par essaim
Viennent en caquetant picorer dans ma main ;
Où le pauvre, implorant l'aumône hospitalière,
Ployé sur un bâton, trouve pour sa prière
A manger s'il a faim, un abri s'il est nu...
Que je te peindrais bien sans t'avoir jamais vu.

DE BEAUMONT (Gustave).

Gustave de Beaumont, né à Beaumont-la-Châtre (Sarthe), en 1802, mort en 1866. Il a publié, avec de Tocqueville, le *Traité du système pénitentiaire aux États-Unis*, et seul, le roman de *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, et une très-belle étude philosophique : *l'Irlande sociale politique et religieuse*.

L'aristocratie d'Angleterre et d'Irlande.

Toutes les aristocraties, fondées sur la conquête et sur l'inégalité, renferment dans leur sein bien des vices, mais toutes ne contiennent pas les mêmes, et n'en possèdent point un pareil nombre.

L'aristocratie d'Angleterre, tout habile, toute nationale qu'elle est, eût peut-être été impuissante à se maintenir si,

en même temps qu'elle couvre ses vices d'éclatantes vertus, elle n'eût é é protégée par des accidents heureux.

Sujette, comme toutes les aristocraties dont le principe est le privilége, à abuser de sa force dans un intérêt égoïste, elle a tendu à l'excès les ressorts sur lesquels elle s'appuie, elle a concentré outre mesure entre ses mains la possession du sol, devenu le monopole d'un petit nombre, et ceux qui en Angleterre sont propriétaires forment une minorité si petite en face de tous ceux qui ne le sont pas, que la propriété y serait peut-être en péril, si elle était aux yeux du peuple un objet désirable.

Mais, par un événement propice plus encore que par l'effet d'une politique sage, le sol en Angleterre n'a point encore jusqu'à ce jour excité l'envie des classes inférieures; le peuple anglais laisse à son aristocratie le monopole de la terre, parce qu'il a lui-même le monopole de l'industrie.

L'agriculteur anglais prend peu de soucis du système politique dont l'effet est de repousser des champs dans les villes les habitants des campagnes, lorsque cet agriculteur, éloigné du sol, trouve dans l'atelier des fabriques un travail aussi régulier et un meilleur salaire. C'est là, il faut le reconnaître, qu'est la grande garantie de l'aristocratie anglaise.

L'aristocratie d'Irlande, pleine de vices dont l'aristocratie anglaise est exempte, loin d'être comme celle-ci secourue par des circonstances favorables, lutte au contraire contre des accidents funestes.

Ainsi, c'est pour l'aristocratie irlandaise un sort fatal que celui qui a placé l'Irlande à côté de l'Angleterre; car jamais cette aristocratie n'a cessé d'être anglaise de cœur, et presque d'intérêts : voilà pourquoi elle a toujours résidé, et aujourd'hui encore réside plus en Angleterre qu'en Irlande; et ce fait matériel, qui la sépare le plus souvent du peuple soumis à son empire, est pour elle la source du vice le plus funeste à toute aristocratie, qui n'existe réellement qu'à la condition de gouverner. Il arrive souvent d'attribuer tous les maux de l'Irlande au défaut de résidence de l'aristocratie; mais c'est prendre une conséquence du mal pour le

mal lui-même. L'aristocratie d'Irlande n'est point mauvaise par ce qu'elle s'absente, elle s'absente parce qu'elle est mauvaise, parce que rien ne l'attache au pays, parce que nulle sympathie ne l'y retient.

DE BÉRANGER.

Pierre-Jean de Béranger, né et mort à Paris (1780-1857). — Il s'est illustré par ses chansons, dont un très-grand nombre s'élèvent à la hauteur de l'ode.

Le Tailleur et la Fée.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint :
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs :
Mais mon grand-père accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée;
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
« Garçon d'auberge, imprimeur et commis;
« Un coup de foudre ajoute à mes présages :
« Ton fils atteint va périr consumé;
« Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
« Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
« Éveilleront sa lyre au sein des nuits.

« Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
« A l'opulence il sauve des ennuis.
« Mais quel spectacle attriste son langage?
« Tout s'engloutit, et gloire et liberté :
« Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
« Il vient au port raconter leur naufrage. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Hé quoi! ma fille
« Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
« Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille
« Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
— Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
« De grands talents ont de moins beaux succès,
« Ses chants légers seront chers aux Français,
« Et du proscrit adouciront les larmes. »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparut à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose;
Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
« Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
« Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
« Pour te fêter tes amis vont s'unir :
« Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

La sainte Alliance des peuples.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,

Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse!
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,
D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie :
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés,
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Des potentats dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez sans défense
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course.
Fondez les lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais,

Semez vos champs aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

Le Voyage imaginaire.

L'automne accourt, et sur son aile humide
M'apporte encor de nouvelles douleurs.
Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
Arrachez-moi des fanges de Lutèce;
Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce,
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère;
Je visitai Socrate en sa prison;
De Phidias j'encensai les merveilles;
De l'Illissus j'ai vu les bords fleurir,
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Dieu! qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur!

La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : « Accours, Thrasybule est vainqueur. »
Partons! partons, la barque est préparée;
Mer, en ton sein garde-moi de périr.
Laisse ma muse aborder au Pirée;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,
Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.
Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie,
Vogue où là-bas renaît un jour si pur.
Quels sont ces flots? quel est ce roc sauvage?
Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir?
La tyrannie expire sur la plage;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,
Vierges d'Athène, encouragez ma voix.
Pour vos climats je quitte un ciel avare
Où le génie est l'esclave des rois.
Sauvez ma lyre, elle est persécutée;
Et si mes chants pouvaient vous attendrir,
Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :
Sous ce beau ciel je suis venu mourir.

BERCHOUX.

Joseph Berchoux, né à Lay (Loire), en 1761, mort en 1838. Le poëme de la *Gastronomie* et celui de la *Danse* ont donné à son nom une honorable célébrité.

Mort de Vatel.

Condé, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Longtemps de race en race à grands frais embelli.

Jamais plus de plaisir et de magnificence
N'avait d'un souverain signalé la présence.....
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament le rôti;
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah! » dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué,
« Je suis perdu d'honneur : deux rôtis ont manqué;
« Un seul jour détruira toute ma renommée;
« Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée
« Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
« J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi! »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel, mon ami, calme-toi :
« Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
« Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
« Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
« — Prince, votre bonté me trouble et me confond :
« Puisse mon repentir effacer mon affront! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore;
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond; l'infortuné s'y livre :
Déjà percé trois fois, il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets! ô douleur!
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'infernale rive,
Qu'on sait de toute part que la marée arrive.
On le nomme, on le cherche, on le trouve. Grands dieux!
La parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,

Dont parleront longtemps les fastes de la table.
O vous qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitez pas!

L'Ivresse du Pauvre.

Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir à table employé sa journée?
Sa tête est vacillante et sa jambe avinée;
Il trébuche parfois, et toujours sans danger :
Car un dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre :
La joie est dans ses yeux; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il était ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume,
Il se croit devenu souverain d'un royaume,
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfants des trésors, des provinces,
Sa femme est une reine et ses fils sont des princes.
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encore à boire, et s'endort en chantant.

BERRYER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Pierre-Antoine Berryer, né à Paris, en 1790, mort en 1869. — Aucun de ses contemporains n'a fait entendre soit au barreau, soit à la tribune, des accents plus éloquents. Il fut élu par l'Académie, en 1852.

Aux jeunes avocats.

L'inclination naturelle des jeunes gens qui se destinent au barreau est de se passionner pour ce qui, dans leur profession, a le plus d'éclat. C'est au nom de Démosthène et de Cicéron que s'enflamme le génie de cette ardente jeunesse, son cœur palpite pour la gloire, la gloire lui paraît le seul but digne de ses efforts ; la simple et modeste utilité est à peine aperçue, ou, du moins, elle vient bien loin après la gloire. Noble enthousiasme! mais méprise souvent funeste! Les temps, les lieux ne sont pas les mêmes ; et le barreau, quoique appelé, dans tous les temps et dans tous les lieux, à une sorte de destinée publique, doit songer que cette destinée se modifie suivant les siècles et les pays. Démosthène et Cicéron attaquaient ou défendaient les rois ; ils protégeaient la liberté publique et sauvaient la patrie. Pour de si grands combats, ce n'était pas assez des forces humaines, il fallait être un dieu, et tenir toujours la foudre à la main. A nous, des intérêts moindres demandent des efforts moins audacieux, nous devons souvent nous contenter d'imiter dignement les jurisconsultes Sempronius et Scévola.

Pour une de ces occasions si rares, où peuvent devenir nécessaires toutes ces ressources de l'antique éloquence, que d'occasions où de tels efforts seraient hors de proportion avec le sujet! La paix des familles, les droits des citoyens entre eux, le maintien de la propriété : voilà l'aliment ordinaire de nos discussions, et c'est à faire triompher la justice, bien plus que notre amour-propre, que nous devons tendre. Malheur à celui qui s'embarrasserait plus de phrases sonores, toutes-puissantes sur l'aveugle multi-

tude, que de la solide démonstration qui doit concilier à sa cause les suffrages de ses juges!

Jeunes athlètes, n'oubliez pas qu'on peut être avocat sans être orateur; mais qu'au barreau l'on n'est jamais un véritable orateur sans être avocat.

Loin, loin de nous pourtant le sacrilége projet d'étouffer dans vos âmes le goût généreux de l'éloquence! Ah! sans doute, si, porté par le sujet, votre génie vous entraîne vers ces beaux mouvements qui ne vont au cœur qu'en plaisant à la raison, obéissez à votre génie.

L'Hospital.

L'Hospital est, parmi nous, le modèle le plus parfait du courage civil. Il avait pris pour lui la devise du sage d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ;* il s'y montra fidèle. La Saint-Barthélemy avait été résolue; le parti des Guises avait désigné l'Hospital pour victime. On demande ses ordres pour fermer les portes et repousser la force par la force : « *Non, non,* dit-il; *et si la petite n'est pas bastante pour les faire entrer, qu'on ouvre la grande.* » Heureusement que ses domestiques ne tinrent pas compte de la recommandation, et qu'ils résistèrent assez longtemps pour qu'une troupe de cavaliers envoyée par le roi et la reine pût le délivrer. Le chef de cette troupe lui ayant annoncé qu'on lui *pardonnait l'opposition* qu'il avait si longtemps formée aux mesures projetées contre les protestants, l'Hospital lui répondit froidement : « *J'ignorais que jeusse jamais mérité ni la mort* « *ni le pardon.* »

BERTHOUD (H.)

Henri Berthoud, né à Cambray en 1804. Il a fondé le *Musée des familles*, publié plusieurs romans et donné, sous le titre de *Fantaisies scientifiques*, une foule d'articles qui ont été réunis en volumes et offrent une lecture aussi variée qu'intéressante.

Les collectionneurs.

Je ne sais pas de manie plus originale que celle des collectionneurs.

Ce goût singulier de rassembler de certaines choses et d'en encombrer sa maison commence à la manière de toutes les passions frénétiques. Il advient doucement, sans bruit, sans qu'on y prenne garde. Dès l'abord, on ne s'en défie point, on s'y livre sans crainte, on n'y voit qu'une innocente distraction. Bientôt, ce qui était un simple fantaisie se transforme en un besoin invincible, insatiable, inextinguible; la soif seule, — une soif du désert, — peut en donner idée. A peine possède-t-on un objet vivement convoité pendant vingt ans, qu'on en cherche un autre plus ardemment encore. Il existe toujours un *desideratum* qui fait le désespoir d'un collectionneur, et qu'il poursuit avec une sorte de folie pleine d'angoisses et de délices.

Je connais de ces gens-là qui, pour satisfaire à leur fièvre de collection, passent les nuits à travailler, s'imposent de rudes privations, compromettent la profession dont ils vivent, altèrent leur santé et préparent à leur vieillesse les souffrances de la pauvreté. N'importe! Il faut qu'ils se laissent aller à l'irrésistible entraînement de leur idée fixe! Il faut qu'ils amassent les uns des tableaux, les autres des gravures, ceux-ci des coquilles, ceux-là des insectes. Médailles, livres, porcelaines de Sèvres, porcelaines de Chine, porcelaines du Japon, vieux meubles, vitraux, squelettes, minéraux, fleurs, autographes, que sais-je, moi! tout leur est bon. Il y a même, en Belgique, des collectionneurs de boutons, d'épingles, de boucles, de cartes de visite, voire de queues de rats!

Et notez bien que l'entomologiste rit de l'amateur de médailles, le conchyliologue du bibliophile, et ainsi des autres. Chacun de ces maniaques trouve absurde et ridicule une manie sœur de la sienne.

A la mort de la plupart de ces martyrs de la collection, leurs héritiers ne manquent jamais de vendre sans pitié des trésors amassés avec tant de labeur, de patience, de recherches, de voyages, d'argent et de sacrifices. Il les font jeter à l'hôtel des ventes, sur la table d'un commissaire-priseur, d'où ils vont s'éparpillant çà et là, et tantôt donnés à vil prix, tantôt payés cent fois ce qu'ils n'ont coûté.

BEULÉ,

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Charles-Ernest Beulé, né à Saumur, en 1826. — Il a publié des *Études sur le Péloponèse, sur l'Acropole d'Athènes,* et une étude dramatique, *Phidias,* dans laquelle sont traitées les plus hautes questions de morale et d'esthétique.

L'Arcadie.

L'Arcadie a revêtu dans l'imagination des modernes une forme gracieuse et poétique : ses bergers sont devenus des héros de roman, habitants d'un Éden qu'ils font retentir des chants les plus délicieux. Certes l'Arcadie est un admirable pays, mais dont les beautés sévères et grandioses ne se prêtent guère aux raffinements des auteurs de bergeries. Qu'on se figure une série de montagnes accumulées dont un grand nombre se mesurent par cinq ou six mille pieds ; des vallées profondes, qui sont plutôt des ravins, des torrents qui se précipitent au milieu de rochers et de gorges sauvages, des forêts de sapins au pied des neiges, des neiges qui, sous un ciel ardent comme celui de la Grèce, ne fondent qu'au milieu de l'été, des hivers longs et glacés, et l'on aura

une idée plus exacte de l'Arcadie qu'en n'y rêvant que vertes prairies et riants vallons. Dans un tel pays la race devait être vigoureuse, patiente, endurcie. Longtemps même elle fut grossière et barbare : son chant tant vanté en est une preuve. C'était uniquement pour adoucir leur caractère et leurs mœurs qu'une loi forçait tous les Arcadiens à apprendre la musique jusqu'à trente ans. L'âge d'or de Lucrèce, c'est-à-dire le temps où les hommes disputaient aux animaux leurs repaires et leur nourriture, fut long pour l'Arcadie, et celui-là devint un roi et presque un dieu qui construisit la première cabane, et le premier mangea des glands. Le culte sanglant de Saturne, la grande divinité pélasgique, avait de si profondes racines dans les mœurs, que, lorsqu'il fut détrôné par le Jupiter de Prométhée et des Curètes, les Arcadiens continuèrent les sacrifices humains sur les autels de Jupiter.

Poésie des traditions et des croyances.

Les arts vivent d'imagination et de poésie, mais de cette poésie qui leur présente la forme plutôt que l'idée, la forme revêtue de fictions vivantes, de tous les attributs matériels. Dites à Phidias que la dispute de Neptune et de Minerve c'est la colonie phénicienne chassée par la colonie égyptienne ; qu'Érechtée, c'est le blé confié à la terre, et Pandrose la rosée qui le fait croître ; que Minerve, c'est l'esprit de lumière et de vie qui réside dans le soleil et la lune, et osez lui demander ensuite des chefs-d'œuvre !

Qu'on me permette donc de reproduire les fables qui entourent le berceau d'un peuple, d'autant plus charmantes qu'elles sont plus naïves. Qui voudrait les dépouiller de leurs mensonges, quand l'art qu'elles ont si admirablement inspiré les a en retour consacrées et faites immortelles ?

Cécrops, par les bienfaits d'une civilisation inconnue, attira promptement autour de lui les habitants de l'Attique, dispersés jusque-là, errants et misérables. C'était le temps où les dieux parcouraient la terre, prenant possession des

villes où l'on devait leur rendre un culte particulier. Neptune vint le premier, et, frappant le roc de son trident, fit paraître la mer au milieu de l'Acropole. Minerve arriva à son tour, et, appelant Cécrops pour qu'il lui servît de témoin, planta un olivier chargé de ses fruits. Cécrops réunit alors les hommes et les femmes (car alors les femmes assistaient aux assemblées), et recueillit les voix. Les hommes se prononcèrent pour Neptune, les femmes pour Minerve, et, comme il s'en trouva une de plus, la déesse l'emporta.

Neptune appela en vain de ce jugement devant les douze dieux réunis sur l'Aréopage. Le témoignage de Cécrops assura à Minerve une nouvelle victoire. Dès lors elle devint la déesse protectrice de la ville, lui donna son nom et fut honorée à Athènes plus qu'en aucun lieu de la terre. L'olivier, qu'elle avait fait naître sur le rocher frappé par Neptune, fut entouré d'une enceinte, et, auprès de l'autel et de la statue consacrés à la déesse, on n'en éleva qu'aux dieux qui lui étaient chers, à Jupiter Très-Haut, son père, à Vulcain, son frère.

Plus tard cependant on commença à redouter le courroux de Neptune. Déjà il avait voulu inonder l'Attique, et Mercure seul, envoyé par Jupiter, avait pu l'arrêter. La forme de son trident empreinte sur le roc, et ce trou au fond duquel, lorsque soufflait le vent d'Afrique, on entendait mugir la mer, semblait une continuelle menace. Érechthée, par le conseil de l'oracle, éleva d'abord dans l'Acropole un autel à l'*Oubli*, monument de la réconciliation de Neptune et de Minerve; puis Neptune fut admis à partager les honneurs de la déesse.

BEYLE (H.).

Henri Beyle, né à Grenoble, en 1783, mort à Paris, en 1842. — Il a donné, sous le pseudonyme de *Stendhal*, un très-grand nombre d'ouvrages d'études de voyages et de critique, et les romans *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme*.

L'Italien et le Français.

... Je venais d'écrire que j'ai été reçu dans la société de Bologne avec *grâce;* j'efface ce mot. La grâce envers un inconnu consiste, ce me semble, à l'accueillir comme s'il était un peu de votre société et avec l'exagération aimable des sentiments de bienveillance que vous inspirent tous les hommes bien nés. En Italie d'abord, il n'y a jamais d'exagération dans les rapports de société. Ils appellent leurs maisons des palais, et parlent du moindre tableau comme s'il était de Raphaël; mais vous voyez clairement, en arrivant pour la première fois quelque part, que l'on vous fait le sacrifice pénible de quitter l'aimable intimité de la société habituelle, ou des travaux suivis avec passion. La peine et l'ennui de vous recevoir et de vous dire quelques mots sont frappants; le manque d'aisance et la contrainte se trahissent clairement, non moins que l'extrême soulagement que vous causez en vous levant pour sortir. Les voyageurs accoutumés aux formes séduisantes de la société de Paris, et à qui la nature a refusé l'amour du nouveau, sortent outrés, après de telles visites. Ce qu'on y éprouve n'est assurément pas fort gracieux; mais l'on voyage pour trouver du neuf et voir les hommes tels qu'ils sont. Si l'on ne veut que des surfaces polies et toujours les mêmes, pourquoi quitter le boulevard de Gand? D'un autre côté, tous ces mouvements que vous observez à votre entrée dans le salon d'une femme italienne ne sont pas éternellement les mêmes, comme en Hollande, et peuvent changer en mieux, dès la seconde ou la troisième visite. Si vous cherchez de bonne foi à ne pas répondre avant que la demande

soit finie, si vous essayez de modérer la *furia francese*, si, lorsqu'on vous en prie bien fort, et seulement alors, vous faites des contes amusants, si vous ne cherchez jamais à *faire de l'esprit* et à tenter le cliquetis spirituel d'un dialogue brillant et à demi littéraire, le peu de bienveillance réelle avec lequel on vous a reçu à la première visite augmentera tous les jours, et fort rapidement; car, enfin, vous êtes un animal curieux, vous venez de Paris. Mais n'oubliez jamais que l'*esprit* qui amuse un Français incommode un Italien. Peut-être, il y a cinquante ans, méprisait-on l'esprit; aujourd'hui, la honte de ne pas savoir y répondre tire violemment ces gens-ci de la douce rêverie sur les impressions de leur cœur, qui chez la plupart est un état habituel. Il faut de plus être fidèle à de certaines convenances exprimées par les regards. En Italie un paysan observe aussi finement qu'un marquis les convenances qui se lisent dans les yeux; c'est une sorte d'instinct parmi ces hommes nés pour le beau et pour les sentiments du cœur.

Si vous parlez la langue en usage dans le pays, si sincèrement vous cherchez à *vous faire petit*, au bout de quinze jours, votre figure étrangère ne troublera plus la société. Un Français est un animal tellement rare et si estimé, que dès ce moment vous serez l'objet de toutes les curiosités; vous aurez créé un intérêt véritable chez tous ces personnages sombres, qui les premiers jours vous considéraient d'un air si tragique. Mais n'oubliez pas que l'effet assuré de l'esprit, en Italie, est de rendre la conversation sèche.

Il est facile de voir que tout ce qui est grâce de l'expression, piquant des réticences, etc., doit être perdu avec des gens qui ne parlent que de ce qui les intéresse et qui en parlent fort sérieusement, fort longuement, avec beaucoup de détails passionnés et pittoresques. Chaque homme étant ici un être un peu sauvage, tantôt silencieux, tantôt furibond, et qui a plusieurs choses qui l'intéressent profondément, personne n'a besoin de chercher dans la conversation une vaine apparence de chaleur et une cause d'émotions.

Accoutumé qu'il est dès l'enfance à observer si les gens, qu'il adore ou qu'il exècre, lui parlent avec sincérité, la

plus légère affectation glace l'Italien, et lui donne une fatigue et une contention d'esprit tout à fait contraires au *dolce far niente*. Par ces mots célèbres, *dolce far niente*, entendez toujours le plaisir de rêver voluptueusement aux impressions qui remplissent son cœur. Otez le loisir à l'Italie, donnez-lui le travail anglais, et vous lui ravissez la moitié de son bonheur.

Ce qu'il y a de pis, c'est que, comme fort peu d'Italiens savent bien le français ou du moins comprennent peu nos manières, la moindre tournure polie qui chez nous est indispensable, et d'ailleurs ne veut rien dire, leur semble de l'*affectation française* et les impatiente. Dans ce cas, un Italien, qui va peut-être jusqu'à redouter le mépris, parce qu'il ne peut pas vous payer de la même monnaie, vous sourit de mauvaise grâce, et de sa vie ne vous adresse la parole.

BIGNAN.

Anne Bignan, né à Lyon, en 1795, mort à Paris, en 1861. — C'est l'écrivain qui a été le plus souvent couronné dans les concours académiques. Ses principaux ouvrages sont le poëme de *Napoléon*, la traduction de l'*Iliade*, et les *Mélodies françaises*.

Les Voyages.

J'aime au premier signal d'un départ qui s'apprête
Ces adieux que des cours l'enceinte au loin répète,
Le claquement du fouet qui sifile en tournoyant,
Le roulement des chars sur le pavé bruyant,
Les cris des postillons, et du coursier qui fume,
Les flancs pleins de poussière, et le mors blanc d'écume;
J'aime à voir comme un trait défiler sous mes yeux
Plaines aux blonds épis et vallons gracieux;
Bergers qui, du sommet des riantes collines,
Conduisent leurs troupeaux vers les sources voisines;
Laboureurs à midi dormant leur dur sommeil;
Vieillards rangés en cercle et causant au soleil;

Sur le seuil des maisons jeunes filles assises;
Chaumières et palais, hauts clochers des églises,
Tours, donjons, ponts-levis, débris d'anciens châteaux,
Suspendus dans les airs ou penchés sur les eaux.
Lorsque chaque matin, l'étincelante aurore
Ranime l'univers qui sommeillait encore,
On sent aux feux du jour l'âme s'épanouir,
On respire un air libre, un air qui fait jouir;
Toujours nouveaux pays, toujours nouveaux visages;
On observe partout les lois et les usages;
On s'amuse, on s'instruit; le charme des discours
Rend le temps plus rapide et les chemins plus courts.
Puis viennent les repas que la faim assaisonne,
Les transparentes nuits où la lune rayonne,
L'attrait de la fatigue et même du danger;
Tant de faits recueillis sur le sol étranger,
Et dont le souvenir, durant les longues veilles,
D'une mère ou d'un fils charmera les oreilles.
Oh! que la liberté semble alors un doux bien!
Le monde tout entier est un concitoyen.
On dirait qu'entraîné par son agile roue,
Le char impétueux dont le choc nous secoue,
Du cerveau par les sens ébranlant les ressorts,
Excite la pensée à de plus fiers essors;
Et tandis que l'esprit vers des sphères nouvelles
Vole, comme enlevé par de légères ailes,
Le sang, de veine en veine, avec rapidité
Circule, en fermentant de vie et de santé.
Car, sans le mouvement que devient l'existence?
Exister, c'est franchir une vaste distance;
C'est agir, s'élancer vers les trésors divers
Que sème sur nos pas notre immense univers.
Tout vouloir, tout chercher, tel est le sort des hommes.
Notre esprit est toujours hors des lieux où nous sommes.
Las de rester captifs dans le même horizon,
Nos regards ont besoin d'élargir leur prison,
De voir d'autres forêts balançant leurs ombrages,
Les flots d'une autre mer battant d'autres rivages,
Comme s'ils espéraient, en plongeant au delà,
Surprendre un des secrets que le sort nous voilà.
Sur des flots hérissés de mille écueils funèbres,

Nous errons sans boussole au milieu des ténèbres,
Pareils à des vaisseaux qu'un rapide courant
Emporte aux bords d'un gouffre immense et dévorant.
Vents qui soufflez d'en haut, dites-nous quelles plages
Recevront nos débris humides de naufrages?
L'aurore du grand jour qui n'aura pas de soir,
Quand doit-elle briller? Dieu seul peut le savoir.

BLANC (L.).

Louis Blanc, né à Paris, en 1813. — Auteur de l'*Histoire de dix ans*, et de l'*Histoire de la révolution*.

Famine dans Paris en 1789.

Le corps couvert de vêtements en lambeaux, des milliers de malheureux au visage amaigri par le jeûne et au teint livide se pressaient, à Paris, devant la porte des boulangers, et y passaient la moitié des jours dans une impatience terrible. On était en pleine disette, le prix du pain variant entre quatre sols et quatre sols et demi la livre, chiffres homicides à cette époque. Plus de travail, d'ailleurs, plus de salaires; et, parmi tant de pâles journaliers, bien peu qui n'eussent laissé au logis des enfants criant la faim. Mais ce pain, dont on avait tant de peine à obtenir un morceau, il était terreux, amer; il causait des inflammations de gorge et des ardeurs d'estomac. Les moulins à bras établis à l'École militaire ne fournissaient que des farines aigres, d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, et formant des masses tellement dures que, pour en détacher des portions, il les fallait frapper à coups de hache. Voilà quel était l'unique aliment du peuple; et comme la France entière souffrait, la capitale voyait à toute heure entrer dans ses murs des bandes d'inconnus en guenilles, tenant à la main de longs bâtons et se traînant courbés sous leurs besaces vides, foule sans gîte et sans lendemain, que la province en détresse rejetait sur Paris affamé. Ainsi la misère prenait d'épouvan-

tables aspects; les marchés, de plus en plus orageux, semblaient se dessiner en champs de bataille; le long de la Seine, les soldats faisaient la haie sur la route des convois, mais l'anxiété universelle arrêtait les transports au point de départ, le parlement de Bourgogne, celui de Franche-Comté, celui de Nancy avaient jeté l'interdit sur la circulation des grains; au lieu du blé attendu, c'étaient des consommateurs qui arrivaient avec l'irrésistible mouvement de la marée montante; et chaque nuit, dans de tragiques assemblées, tenues chez le lieutenant de police, cette question revenait : Comment nourrir Paris?

Mort de Jean-Jacques Rousseau.

Jeté dans un siècle auquel il se sentait étranger, Rousseau devait, comme tous les précurseurs, être martyr de sa propre gloire. Ainsi, rien ne put assoupir ses peines et le sauver du découragement de vivre : ni les soins d'une généreuse famille, ni le libre séjour des bois si chers à sa sauvage inquiétude, ni son affection pour le plus jeune enfant de son hôte, compagnon gracieux de ses promenades et qu'il nommait son petit gouverneur, ni enfin le calme des heures employées à rassembler des fleurs, à cueillir des plantes, à rêver le long des eaux endormies, à interroger Dieu dans la solitude.

Le 2 juillet 1778, Rousseau se lève de grand matin et sort. Il va saluer la naissance du jour. Il rentre, fait infuser dans une tasse de café quelques plantes rapportées de sa promenade; et comme si, dans le pressentiment d'une fin prochaine, il eût craint de laisser après lui une injustice, il demande qu'on paye un ouvrier auquel une petite somme était due. Thérèse prit de l'argent et descendit; mais à peine avait-elle atteint le bas de l'escalier, qu'elle entendit des gémissements. Effrayée, elle remonte, et trouve Rousseau assis sur une chaise de paille, le coude appuyé sur une commode et les traits marqués d'une fatale empreinte. Bientôt, madame de Girardin se présente. Alors,

se tournant vers elle d'un air affectueux et triste : « Madame, lui dit Rousseau, je souffre cruellement. Votre sensibilité ne doit pas être mise à l'épreuve d'une pareille scène et de la catastrophe qui la terminera. » Il témoignait en termes suppliants le désir de rester seul avec sa femme : madame de Girardin se retira. Il fit ouvrir les fenêtres, et d'une voix profondément émue : « Quelle éclatante journée, que la verdure est belle, que la nature est grande ! Être éternel, l'âme que tu vas recevoir dans ton sein est aussi pure qu'elle l'était quand elle en sortit. Fais-la jouir de ce bonheur qu'il ne sera plus au pouvoir des hommes de troubler. » Puis, à la vue de Thérèse, qui fondait en larmes : « Ma chère femme, lui dit-il, ne pleurez pas. Le moment approche que j'avais tant souhaité. Je vais être heureux. » Et il la fit asseoir près de lui, la consolant par de douces paroles, se reprochant de l'avoir appelée au partage d'une existence amère, et se reposant dans la certitude qu'il ne la laissait pas sans soutiens et sans amis. Cependant, ses douleurs devenaient de plus en plus vives. Tout à coup il se lève, dans un état d'inexprimable exaltation : « Pas un nuage au ciel... Voyez-vous cette lumière immense?... Voilà Dieu, oui Dieu lui-même... Ah ! je sens dans ma tête des secousses terribles... Mes entrailles se déchirent... Être des êtres ! » Il fit quelques pas... qu'arriva-t-il alors? Seule, Thérèse était présente; lorsqu'on accourut, aux cris poussés par elle, on aperçut Jean-Jacques renversé sur le carreau. Il avait un trou profond à la tête, et Thérèse était couverte du sang qui avait rejailli du front de son mari. On releva l'infortuné. A dix heures du matin, il était mort.

DE BONALD.

Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de Bonald, né à Mouna, dans le Rouergue, en 1753, et mort en 1840. *La Législation primitive*, *la Théorie du Pouvoir politique et religieux* l'ont placé au premier rang des penseurs et des grands écrivains.

Du Travail.

La famille a des besoins pour son entretien et sa subsistance, et tant qu'elle est isolée de toute autre famille, elle est forcée d'y pourvoir elle-même. Elle construit son habitation, prépare sa nourriture et ses vêtements, fabrique ses ustensiles et ses armes, et même, dans l'état le plus civilisé, l'homme champêtre est plus industrieux, à mesure que son habitation est plus écartée des autres habitations, et qu'il peut moins compter sur le secours de ses semblables. C'est ce qu'on peut remarquer surtout dans les habitants des montagnes. Les administrations modernes, occupées à provoquer l'invention de mécaniques qui puissent multiplier le travail de l'homme et le rendre plus facile, ne voient peut-être pas assez que plus il y a de machines qui remplacent les hommes, plus, dans la société, il y a des hommes qui ne sont que des machines.

Mais la division du travail s'introduit avec la multiplication des familles. Chacun se livre exclusivement à un genre particulier d'occupations d'abord nécessaires, ensuite utiles, plus tard agréables à la famille, et fait plus vite et mieux ce qu'il fait uniquement et habituellement. Il en résulte des professions domestiques, appelées aussi *arts mécaniques*. L'agriculture n'est pas une profession, c'est la condition naturelle et nécessaire de la société domestique, lorsqu'elle est fixée, comme la chasse est sa condition naturelle tant qu'elle est errante, et c'est ce qui fait que l'agriculture et la chasse sont également honorables. La famille nomade, qui tient le milieu entre la famille civilisée ou fixée sur le sol, et la famille en état sauvage, vit du produit de ses troupeaux : subsistance moins précaire que celle que four-

nit la chasse, mais moins assurée que celle que l'homme tire de l'agriculture.

Ceux donc qui se livrent exclusivement aux professions domestiques sont dans un état général de dépendance domestique, puisqu'ils sont au service de la famille, et qu'ils vivent de leur travail et de ses besoins.

Charles XII.

Arrêtons-nous un moment devant ce Charles XII, comme on s'arrête devant ces pyramides du désert dont l'œil étonné contemple les énormes proportions, avant que la raison se demande quelle est leur utilité. On aime à voir, dans cet homme extraordinaire, l'alliance si rare des vertus privées et des qualités héroïques, même avec cette exagération qui a fait de ce prince le phénomène des siècles civilisés. On admire ce profond mépris des voluptés de la vie et cette soif démesurée de la gloire, et cette extrême simplicité de mœurs, et cette étonnante intrépidité, et sa familiarité, et sa bonté même envers les siens, et sa sévérité envers lui-même, et ses expéditions fabuleuses entreprises avec tant d'audace, et cette défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté, et cette prison de Bender où il montra tant de hauteur, et ce roi qui commande le respect à des barbares, lorsqu'ils n'ont plus rien à en craindre, l'amour de ses sujets, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en attendre, et quoique absent, l'obéissance dans ces mêmes États où ses prédécesseurs présents n'ont pas toujours pu l'obtenir; et à la vue de cette combinaison unique de qualités et d'événements, on est tenté d'appliquer à ce prince ce mot du père Daniel, en parlant de notre saint Louis : Un des plus grands hommes et des plus singuliers qui aient été.

BRILLAT-SAVARIN.

Anthelme Brillat-Savarin, né à Belley, en 1755, mort en 1826. — Il a occupé un haut rang dans la magistrature; mais il doit sa renommée à la *Physiologie du goût*, œuvre charmante, écrite avec autant de pureté que d'élégance.

Origine des sciences.

Les sciences ne sont pas comme Minerve, qui sortit tout armée du cerveau de Jupiter; elles sont filles du temps, et se forment insensiblement, d'abord par la collection des méthodes indiquées par l'expérience, et plus tard par la découverte des principes qui se déduisent de la combinaison de ces méthodes.

Ainsi les premiers vieillards que leur prudence fit appeler auprès du lit des malades, et que la compassion poussa à soigner les plaies, furent les premiers médecins.

Les bergers d'Egypte, qui observèrent que quelques astres, après une certaine période, venaient correspondre au même endroit du ciel, furent les premiers astronomes.

Celui qui le premier exprima par des caractères cette exposition si simple : *Deux plus deux égalent quatre*, créa les mathématiques, cette science si puissante, et qui a véritablement élevé l'homme sur le trône de l'univers.

Dans le cours des soixante dernières années qui viennent de s'écouler, plusieurs sciences nouvelles sont venues prendre place dans le système de nos connaissances.

Toutes ces sciences, cultivées pendant un nombre infini de générations, feront des progrès d'autant plus sûrs que l'imprimerie les affranchit du danger de reculer. Eh! qui sait, par exemple, si la chimie ne viendra pas à bout de maîtriser les gaz jusqu'à présent si rebelles, de les mêler, de les combiner dans des proportions jusqu'ici non tentées, et d'obtenir par ces moyens des substances et des effets qui reculeraient de beaucoup les limites de nos pouvoirs!

La Gastronomie.

La gastronomie est la connaissance raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme, en tant qu'il se nourrit.

Son but est de veiller à la conservation des hommes, au moyen de la meilleure nourriture possible.

Elle y parvient en dirigeant, par des principes certains, tous ceux qui recherchent, fournissent ou préparent les choses qui peuvent se convertir en aliments.

Ainsi c'est elle, à vrai dire, qui fait mouvoir les cultivateurs, les vignerons, les pêcheurs, les chasseurs et la nombreuse famille des cuisiniers, quel que soit le titre ou la qualification sous laquelle ils déguisent leur emploi à la préparation des aliments.

La gastronomie tient :

A l'histoire naturelle, par la classification qu'elle fait des substances alimentaires;

A la physique, par l'examen de leurs compositions et de leurs qualités;

A la chimie, par les diverses analyses et décompositions qu'elle leur fait subir;

A la cuisine, par l'art d'apprêter les mets et de les rendre agréables au goût;

Au commerce, par la recherche des moyens d'acheter au meilleur marché possible ce qu'elle consomme, et de débiter le plus avantageusement ce qu'elle présente à vendre;

Enfin à l'économie politique, par les ressources qu'elle présente à l'impôt, et par les moyens d'échange qu'elle établit entre les nations.

La gastronomie régit la vie tout entière; car les pleurs du nouveau-né appellent le sein de sa nourrice; et le mourant reçoit encore avec quelque plaisir la potion suprême qu'hélas! il ne doit plus digérer.

Elle s'occupe aussi de tous les états de la société; car si c'est elle qui dirige les banquets des rois rassemblés, c'est encore elle qui a calculé le nombre de minutes d'ébullition qui est nécessaire pour qu'un œuf soit cuit à point.

Le sujet matériel de la gastronomie est tout ce qui peut

être mangé; son but direct, la conservation des individus; et ses moyens d'exécution, la culture qui produit, le commerce qui échange, l'industrie qui prépare, et l'expérience qui invente les moyens de tout disposer pour le meilleur usage.

BRIZEUX (A.).

Auguste Brizeux, né à Lorient, en 1807, mort en 1850. — Son œuvre la plus importante est le poëme de *Marie*, gracieuse fiction où il a reproduit avec beaucoup de fidélité les mœurs pittoresques de la Bretagne.

La Chaîne d'or.

Non, non, la poésie, amour d'une âme forte,
L'antique poésie au monde n'est pas morte;
Mais cette chaîne d'or, ce fil mystérieux
Qui liait autrefois la terre avec les cieux,
Notre orgueil l'a rompu; devant tant de merveilles,
Nous sommes aujourd'hui sans yeux et sans oreilles.
Quelques pâtres grossiers, des poëtes enfants,
Plus forts que la science et ses bras étouffants,
Doux et simples d'esprit, seuls devinent encore
L'ensemble harmonieux du monde qui s'ignore,
De la terre et du ciel la secrète union,
Et les liens cachés de la Création.
Le monde est une chaîne électrique et mouvante;
Dieu tient par l'un des bouts cette chaîne vivante,
Dans chaque anneau descend un invisible feu
Qui les parcourant tous remonte jusqu'à Dieu.
Gloire, dans leurs hameaux, quand la nature entière
N'est plus pour le savant qu'une aride matière,
Un sujet de calculs orgueilleux et menteurs,
Gloire, dans leurs hameaux, à ces peuples pasteurs!
Le monde est pour eux seuls une douce harmonie,
Et leur âme innocente à la science est unie.
Tout s'enchaîne à leurs yeux, et le bruit de la mer,
La voix des animaux, les sifflements de l'air,

Tout leur parle, et leur dit la vie universelle ;
Elle respire en eux, ils respirent en elle ;
L'abeille rit et chante autour de leur berceau
Et l'humide matin pleure sur leur tombeau.

DE BROGLIE (V.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Victor, duc de Broglie, né en 1785, mort en 1869. — Il s'est illustré comme homme d'État et comme orateur. Il a été élu en 1855 par l'Académie pour succéder au comte de Sainte-Aulaire.

Mazarin.

Bien qu'il ne manquât point de courage, Mazarin n'avait ni la grande âme ni l'intrépidité de Mathieu Molé ; bien qu'il eût servi dans sa jeunesse, il n'avait ni l'héroïsme impétueux de Condé, ni l'héroïsme réfléchi de Turenne ; bien qu'il connût à fond le cœur humain et sût fort bien traiter avec les hommes, il n'avait au fort de l'orage, lorsqu'il fallait payer d'audace et d'éloquence, ni le coup d'œil, ni l'instinct rapide, ni la décision prompte et ferme du cardinal de Retz ; bien qu'il fût homme d'expédients et fidèle à sa royale maîtresse, d'autres étaient fidèles autant que lui, quel que fût leur chef ou leur parti, et comme lui féconds en ressources. Mais par cela seul qu'il n'avait qu'un but, garder le pouvoir, et qu'un conseiller, lui-même ; par cela seul qu'indifférent aux moyens, étranger aux scrupules, rien ne lui coûtait pour y réussir, ni le temps, il savait attendre, ni l'argent, il puisait au trésor public, ni les protestations, ni les promesses ; par cela seul qu'il savait plier, patienter, louvoyer jusqu'au bon moment ; étranger, sans autre appui que le grand nom de son prédécesseur, sans avoir rien fait, du moins jusque-là, qui pût jeter un grand éclat sur le sien, il a définitivement

triomphé de tous les hommes illustres de son temps. Laissant crier les misérables et chansonner les mauvais plaisants, il a fermé la bouche aux parlements, détruit leur meilleur ouvrage, rallié Turenne et Molé, envoyé le cardinal de Retz à Vincennes, relégué Condé dans les Pays-Bas, et, resté maître du terrain, il a porté dans l'exercice du pouvoir les qualités qu'il avait déployées pour l'acquérir et le conserver. Il en a joui quelques années sans obstacles et sans partage; il a régné sur le roi, sur la régente et sur le royaume, signé le traité des Pyrénées, son véritable titre de gloire, et laissé sa propre fortune, il faut bien le dire, en meilleur état que les finances du pays.

Liberté de la tribune.

Il fut un temps où la France se félicitait, pourquoi ne dirais-je pas, se glorifiait d'avoir conquis, à grand prix, tout un ordre d'institutions dont la parole était, en quelque sorte, l'âme et la vie. Il fut un temps où le pays s'associait aux travaux, s'animait aux débats des assemblées délibérantes, où tout autre intérêt s'effaçait devant celui-là, où le public intervenait volontiers, trop même, nous dit-on, dans les affaires publiques.

En ce temps-là, la littérature et la politique marchaient de pair ; il existait entre elles une étroite alliance.

Appelés sur le terrain des affaires par le vœu de l'opinion, par le choix du prince ou du peuple, les hommes de lettres devenaient des hommes d'État, et, j'ai hâte de le dire, des hommes d'État dignes de ce nom.

Historiens ou philosophes, moralistes ou publicistes, critiques de l'ordre le plus élevé et du goût le plus délicat, ils portaient à la tribune et cette éloquence vive, naturelle, l'éloquence qui naît de la lutte, du choc des partis, du jeu des intérêts et des passions, et cet art de bien dire, de discipliner ses idées, de les disposer dans un ordre lumineux, cet heureux choix des tours et des termes qui ne s'acquièrent que dans le commerce assidu des grands écrivains.

Ils imprimaient aux actes publics, aux papiers d'État, aux documents officiels, ce caractère de gravité et d'autorité, de sobre bon sens, de simplicité sévère, qui commande aux esprits en les éclairant, et s'élève au ton de l'histoire.

Leur exemple portait ses fruits.

Les rivaux qu'ils rencontraient dans ce champ clos ouvert au talent, au savoir, au patriotisme, en ressentaient, à certain degré, l'influence. On voyait, sur tous les bancs des assemblées, dans les rangs de tous les partis, se former, à l'envi et comme à vue d'œil, des orateurs, de vrais orateurs, des théoriciens hardis, ingénieux, des esprits prompts à la repartie, féconds et redoutés dans la polémique. L'instinct leur tenait lieu d'études suivies. L'inspiration du moment leur révélait les procédés de l'art, les secrets du langage; et dès lors, il arrivait que, par un juste retour, l'ambition littéraire, si j'ose m'exprimer ainsi, s'éveillait avec le succès, il arrivait que cette ambition, souvent légitime, trouvait grâce devant tous; que l'Académie, choisissant entre les noms entourés de la faveur publique, se plaisait à récompenser les plus dignes, et parfois même, sagesse ou faiblesse, ne craignait pas d'encourager les humbles efforts.

CHASLES (Ph.).

Philarète Chasles, né à Mainvilliers près de Chartres, en 1798, mort en 1873. — C'est un de nos polygraphes les plus distingués. Il partagea en 1827 le prix d'éloquence avec Saint-Marc Girardin, auprès duquel il méritait de s'asseoir à l'Académie française.

Montaigne.

Montaigne, écrivain supérieur, semble par son mépris de la forme arrêtée et sa féconde divagation, appartenir à l'école anglaise des philosophes capricieux et rêveurs. Tout le monde sait comme quoi, dans son chapitre des *Cloches*, il parle seulement de Jules César et d'Alexandre. Son déli-

cieux livre est une promenade au hasard; vous le suivez; il galope, il s'arrête; il reprend sa course, il fait halte. Tout est frais et brillant autour de vous, autour de lui; chaque perspective nouvelle vous sourit, imprévue et ravissante. Encore un sentier inconnu? Il s'y lance; l'ombre et le gazon le séduisent; il recueille en route, pour vos plaisirs, les fleurs des champs, les curiosités que le passé ou le hasard lui jettent. En est-il moins éloquent, moins ingénieux, moins érudit, moins créateur de style et d'images? Que vous importe ce mélange de citations, d'anecdotes, de souvenirs personnels, de rêveries aimables, de réflexions spontanées? Vous instruit-il moins, parce qu'il est plus libre, plus original? Vous plaît-il moins, dans ce laisser aller et cet abandon qu'il préfère? C'est une grande partie de son charme.

Cet homme sans ordre et *sans couture*, comme il l'aurait dit lui-même, a nourri de son lait philosophique Pascal, Molière, Jean-Jacques, Bayle, Voltaire... grands noms !... Il a fait l'éducation des philosophes anglais, de Pope, de Locke, et dans ces derniers temps de Byron, qui le relisait sans cesse. Il survit avec son babil et son désordre au très-honoré Nicole et à presque tous les moralistes.

Le désordre apparent qui jette au hasard les perles et les pierreries ne fait que donner plus d'attrait à son génie... Cette même pensée qui déborde et qui jaillit, qui bondit et qui écume, qui serpente en étincelant et se précipite en capricieuses cascades, est plus sérieuse cent fois que le labeur puérilement grave de Charron, son élève.

De Franklin.

Rien de plus amusant en général que la comédie des réputations, la façon dont elles s'arrangent, les dupes qu'elles attrapent, et les graves auteurs qui se constituent les greffiers de ce procès ridicule. Il faudrait un Molière à cette farce perpétuelle, qui doit inspirer un si profond mépris à ceux qui en sont les héros. Franklin devait

rire lorsqu'il voyait toute la France admirer ses souliers sans boucles et ses culottes à boucles de cuivre, lorsqu'il se voyait lui-même tragiquement transformé en Lycurgue et en Épaminondas, lui, bonhomme caustique, savant expérimentateur, plus malin que tous les marquis héritiers de la Régence. Cet engouement s'adressait-il à l'honnête homme, à l'homme délicat, à l'écrivain charmant, au savant éminent, au convive ingénieux? Il savait bien que non. Toutes ces qualités appartenaient au même titre à Malesherbes, à Turgot, à Montesquieu surtout, dont le génie était bien autrement puissant que celui de Franklin. Des circonstances accessoires se groupaient heureusement pour captiver la France et la lui livrer; il le savait, en profitait, en riait un peu, et redoublait la fièvre française par l'ingénuité de sa modestie.

C'est que Franklin réunissait en lui tout ce qui pouvait charmer nos pères. Il était physicien, déiste, tolérant, railleur, il venait de loin, et il portait de gros souliers. Il représentait surtout l'analyse; il ne croyait qu'à elle, ne se fiait qu'à elle, ne voyait qu'elle. D'après la croyance de la France moderne, l'analyse victorieuse devait tout remplacer et suppléer à tout. Franklin analysait et décomposait merveilleusement le feu, la foudre, l'eau, les sons, la lumière, les finances et jusqu'à la vertu. C'était l'homme de l'atelier et du laboratoire. N'était-il pas sorti de la boutique? N'y avait-il pas fait son éducation? Il réalisait les théories de son temps. Il parut gigantesque.

Un magasin de bric-à-brac.

Avez-vous jamais mis le pied dans une boutique de bric-à-brac; dans un de ces réceptacles poudreux qui existaient encore en 1830, vers les faubourgs dans quelque rue perdue et tortueuse, au second étage de quelque maison gothique, ayant conservé sa tourelle et son pignon sur la rue? Le jour mystérieux tombait de quelque lucarne polygone et se brisait vingt fois avant d'éclairer les précieux débris

accumulés dans cet asile. Damas et lampas de toutes couleurs, meubles vermoulus, montres du quinzième siècle, bustes brisés, fragments de tableaux, tapisseries découpées et décousues, s'y confondaient dans un inextricable chaos. Il y avait des bagues antiques, des monnaies romaines, des nattes de l'Inde, des flèches tartares, des colliers d'Amérique et des joujoux chinois. Je ne sais quel intérêt mélancolique s'attachait à ce naufrage du temps, à ces mille souvenirs, à ces robes de nos aïeules, à ces pendeloques de nos pères, à ces bijoux passés de mode, à ces portraits sans harmonie avec les figures et les mœurs d'aujourd'hui. Souvent un émail de Petitot, une élégante esquisse de Watteau, un débris de porcelaine japonaise, une feuille d'éventail espagnol, ou même, trouvaille plus précieuse, quelque nom célèbre inscrit sur le dos d'un volume dépareillé, ravissaient de joie l'explorateur de ces ruines. Pour moi, qui ai trouvé là une signature réelle et incontestable de Michel Montaigne, le roi des coloristes du style et des penseurs ingénus, je me féliciterai toujours de n'avoir pas méprisé ces décombres.

Fielding.

Dans un des quartiers les plus populeux de Londres, près de Westminster, il y avait, en 1750, une maison assez singulière; un juge de paix l'habitait. La porte était ouverte à tout venant; vous entriez, et vous vous trouviez dans une salle basse, voûtée, assez sombre, ornée d'un grand poêle, la table dressée; sur cette table des reliefs de festin, des verres brisés, de la venaison, du porter et des fruits; dans un coin un pupitre chargé de papiers; devant la table un homme à l'œil vif, à la perruque ébouriffée, fumant, buvant, riant et criant de toute sa force; le teint haut en couleur, la jambe entortillée de flanelle camphrée et reposant sur un escabeau. Autour de la table, debout, assis, agenouillés, accroupis, des commissionnaires, des porte-balles, des petits marchands, des harengères, des gardes

de nuit, des escrocs; Irlandais, Écossais, Gallois, auxquels le maître du logis imposait silence en frappant la table d'un poing vigoureux. La voûte retentissait de leurs criailleries polyglottes, de leurs discussions violentes; là, vous entendiez à la fois tous les jurons et tous les dialectes que l'on parle, que l'on beugle, ou que l'on bégaye du nord au midi de la Grande-Bretagne. Souvent l'homme qui gagnait sa cause devant ce singulier tribunal, s'asseyait à la table du juge de paix et sablait le porter ou l'ale à la santé du magistrat...

Ce juge de paix, c'était Fielding, Henri Fielding, auteur de *Tom Jones*.

DE CHATEAUBRIAND,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

François-René, vicomte de Chateaubriand, né à Saint-Malo, en 1768, mort à Paris, en 1848. — C'est un des écrivains les plus illustres de ce siècle: son style, plein de coloris et abondant en images, exerce sur tous les lecteurs une séduction contre laquelle il est difficile de se défendre. Il est entré à l'Académie en 1811.

L'Arabie Pétrée.

Figurez-vous des plages sablonneuses, labourées par les pluies de l'hiver, brûlées par les feux de l'été, d'un aspect rougeâtre et d'une nudité affreuse. Quelquefois seulement des nopals épineux couvrent une petite partie de l'arène sans bornes; le vent traverse ces forêts armées sans pouvoir courber leurs inflexibles rameaux : çà et là des débris de vaisseaux pétrifiés étonnent les regards, et des monceaux de pierres, élevés de loin en loin, servent à marquer le chemin aux caravanes.

Nous marchâmes tout le jour dans cette plaine. Nous franchîmes une autre chaîne de montagnes, et nous découvrîmes une seconde plaine plus vaste et plus désolée que la première.

La nuit vint : la lune éclairait le désert vide : on n'apercevait sur une solitude sans ombre que l'ombre immobile de notre dromadaire et l'ombre errante de quelques troupes de gazelles. Le silence n'était interrompu que par le bruit de sangliers qui broyaient des racines flétries, ou par le chant du grillon qui demandait en vain, dans ce sable inculte, le foyer du laboureur.

Nous reprîmes notre route avant le retour de la lumière. Le soleil se leva dépouillé de ses rayons, et semblable à une meule de fer rougie. La chaleur augmentait à chaque instant. Vers la troisième heure du jour, le dromadaire commença à donner des signes d'inquiétude : il enfonçait ses naseaux dans le sable et soufflait avec violence. Par intervalle, l'autruche poussait des sons lugubres ; les serpents et les caméléons se hâtaient de rentrer dans le sein de la terre. Je vis le guide regarder le ciel et pâlir ; je lui demandai la cause de son trouble :

Je crains, dit-il, le vent du midi : sauvons-nous.

Tournant le visage au nord, il se mit à fuir de toute la vitesse de son dromadaire. Je le suivis : l'horrible vent qui nous menaçait était plus léger que nous.

Soudain de l'extrémité du désert accourt un tourbillon. Le sol, emporté devant nous, manque à nos pas, tandis que d'autres colonnes de sable, enlevées derrière nous, roulent sur nos têtes. Égaré dans un labyrinthe de terres mouvantes et semblables entre elles, le guide déclare qu'il ne reconnaît plus sa route ; pour dernière calamité, dans la rapidité de notre course, nos outres remplies d'eau s'écoulent. Haletants, dévorés d'une soif ardente, retenant fortement notre haleine dans la crainte d'aspirer des flammes, la sueur ruisselle à grands flots de nos membres abattus. L'ouragan redouble de rage ; il creuse jusqu'aux antiques fondements de la terre, et répand dans le ciel les entrailles brûlantes du désert. Enseveli dans une atmosphère de sable embrasé, le guide échappe à ma vue. Tout à coup j'entends son cri ; je vole à sa voix ; l'infortuné, foudroyé par le vent de feu, était tombé mort sur l'arène, et son dromadaire avait disparu.

En vain j'essayai de ranimer mon malheureux compa-

gnon ; mes efforts furent inutiles. Je m'assis à quelque distance, tenant mon cheval en main, et n'espérant plus que dans celui qui changea les feux de la fournaise d'Azarias en un vent frais et une douce rosée. Un acacia qui croissait en ce lieu me servit d'abri. Derrière ce frêle rempart, j'attendis la fin de la tempête. Vers le soir, le vent du nord reprit son cours ; l'air perdit sa chaleur cuisante ; les sables tombèrent du ciel et me laissèrent voir les étoiles : inutiles flambeaux, qui me montrèrent seulement l'immensité du désert.

Jérusalem.

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée, et va se perdre dans les sables de l'Iémen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au Levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce passage de pierres, sur un terrain inégal et penchant, dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups du bélier et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris ; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès, et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse

extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe ; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère ; et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits le fruit de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin, à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruines ; à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable que d'immoler un agneau.

La Campagne de Rome.

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture : un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir la malédiction solennelle du prophète Isaïe. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans les lieux où il ne passe personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver ; ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres ; mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, des herbes flétries avaient trompé mon œil : quelquefois sous

ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle, et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler ; elle s'est séparée des autres cités de la terre ; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

La Patrie.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur ! qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours,
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Ma sœur te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne, et le grand chêne!
Ce souvenir fait tous les jours
Ma peine;
Mon pays aura mes amours
Toujours!

DE CHÉNEDOLLÉ.

Charles de Chénedollé, né en 1769, à Chénedollé, près de Vire, mort en 1833.— Il dut une certaine célébrité à son poëme du *Génie de l'homme*. Ses *Études poétiques* renferment des parties pleines de mouvement et d'éclat.

Les Empires détruits.

Il faut ici du temps interroger l'oracle,
Et du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit des ces puissants États
S'écroulant l'un sur l'autre avec un grand fracas;
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe ..
Nil, quels sont ces débris sur tes bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans les déserts les lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du soleil! ô palais éclatants!
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux,
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et las des feux du jour s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.

N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pyrée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,
Quand sa gloire en un jour s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur, sur ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Périclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xerxès

Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès ;
Ainsi donc, des États les tombes sont muettes,
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt, les souvenirs, la puissance et les arts.

Bossuet.

Toujours sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douleurs,
Il nous montre un abîme où fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les malheurs !
Soit lorsque entr'ouvrant le ciel même,
Il peint le Monarque suprême,
Courbant tous les États sous d'immuables lois,
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes ;
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois !

Mais de quelle mélancolie
Il frappe et saisit tous les cœurs,
Lorsque attristant notre âme, et sombre et recueillie,
Au cercueil d'Henriette il convoque nos pleurs !
Et comme il peint cette princesse,
Riche de grâce et de jeunesse,
Tout à coup arrêtée au sein du plus beau sort,
Et des sommets riants d'une gloire croissante,
Et d'une santé florissante,
Tombant dans les bras de la mort !

Voyez *à ce coup de tonnerre*,
Comme il méprise nos grandeurs !
De ce qu'on crut pompeux sur notre triste terre,
Comme il voit en pitié les trompeuses splendeurs !
Du plus haut des cieux élancée,
Sa vaste et sublime pensée
Redescend, et s'assied sur les bords d'un cercueil ;
Et là, dans la muette et commune poussière,
D'une voix redoutable et fière,
Des rois il terrasse l'orgueil...

Comme une aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit en un instant les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux;
Tel, à son gré changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis aux destins éclatants;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,
Avec la majesté des âges,
Et la rapidité du temps.

Oui, s'il parut jamais sublime,
C'est lorsque armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des États écroulés il sonde le tombeau;
C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,
Il scelle le cercueil de l'empire romain,
Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain!

CHÉNIER (M.-J.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Marie-Joseph Chénier, né à Constantinople, le 23 août 1764, mort à Paris le 10 janvier 1811. Il a écrit pour le théâtre *Charles IX*, *Anne de Boulen*, *Tibère*, etc. Ses satires et ses discours en vers ne sont pas moins remarquables par la pensée que par l'expression.

L'Age d'or et l'Age de fer.

Fut-il un siècle d'or? Oui; l'austère sagesse
Aime et sait expliquer ces fables de la Grèce,
Mensonges instructifs, symboles enchanteurs,
Qui sont des fictions et non pas des erreurs.
Le blé n'attendit pas Cérès et Triptolème;
Mais au travail de l'homme il s'offrit de lui-même,

Et le prix du travail fut la propriété
Qui fonda, qui maintint toute société.
La lyre d'Amphion, du sein d'une carrière
Sur les remparts thébains ne guida pas la pierre ;
Mais des cités partout la puissance des arts
Dessina, contruisit, décora les remparts ;
La vertu, seule Astrée, embellit leur enceinte;
Jours heureux, temps paisible où l'égalité sainte
A des frères unis garantissait leurs droits,
Où les mœurs gouvernaient plus encor que les lois...
Où l'homme à l'Éternel offrait un pur hommage,
Et chantait le soleil, sa plus brillante image...
Après l'âge trop court des premiers bienfaiteurs,
Vint le siècle hideux des paradis imposteurs.
On s'arma : la Discorde aiguisa pour la guerre
Le fer laborieux qui fécondait la terre ;
Le plus fort eut raison : sa force fut la loi ;
Le soldat devint chef, et le chef devint roi ;
Ce roi fut conquérant : au gré de son caprice,
Deux ministres zélés, l'Orgueil et l'Avarice,
A l'espoir attentifs, confiant ses projets
De ses égaux d'hier lui firent des sujets :
Une cour, avec art par lui-même flétrie,
Pour l'or et les honneurs lui vendit la patrie.
Le peuple osa crier : tout, d'un commun effort,
Vint contre le plus faible au secours du plus fort ;
Le guerrier, pour un mot, vexant une province,
Parla le glaive en main de la bonté du prince ;
Le financier pillant jusqu'au moindre hameau,
Au nom du bien public taxa la terre et l'eau,
Et des juges du temps l'infernale cohorte
Mit, à force de lois, la justice à la porte.

Le Soir.

Le troupeau se rassemble à la voix des bergers ;
J'entends frémir du soir les insectes légers ;
Des nocturnes zéphyrs je sens la douce haleine ;
Le soleil, de ses feux, ne rougit plus la plaine

Et cet astre plus doux, qui luit du haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : « Viens, tes amis ne sont plus sur la terre;
Viens, tu veux rester libre, et le peuple est vaincu. »
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
A mon esprit déçu, facile à prévenir
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie !
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie;
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins, ont doublé mes années ;
Ma vie est sans couleur, et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre.
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau,
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique !
Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts ;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages ;
Là, quelquefois encor daignez vous rassembler ;
Là, prononcez l'adieu ; que je sente rouler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies !

Mme LOUISE COLET.

Mme Louise Révoil-Colet, née à Aix (Provence), en 1810. — Ses poésies ont été très-favorablement accueillies. — Elle a été quatre fois couronnée dans les concours de l'Académie française.

La voix d'une Mère.

Enfant qui seras femme,
N'ouvre jamais ton âme
Qu'aux modestes vertus;
Que ta charité sainte
Berce et calme la plainte
Des esprits abattus!

Que ta pure espérance
Relève la souffrance,
Que ton hymne de foi,
Comme une chaste offrande,
Monte au ciel et répande
La paix autour de toi.

Sois l'ange qui console;
De ta douce parole
Prodigue le secours;
Au malheur tends l'oreille,
Près du malade veille,
Et près du pauvre accours.

Travaille, prie et chante!
Le travaille t'ennoblit!
La foi te rend touchante,
La gaîté t'embellit!

Et si Dieu t'a douée
D'un esprit noble et grand,
Sois humble et dévouée,
Sois belle en l'ignorant.

Laisse à l'homme la gloire,
Les triomphes, le bruit;

Pour nous, aimer et croire
Au bonheur nous conduit.

Coule une vie obscure
Que le devoir remplit ;
L'onde à l'ombre est plus pure,
Rien ne trouble son lit.

A madame Récamier.

Quand vous rêvez, quand dans votre âme
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, Madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Cœur, esprit, ineffables grâces,
Il vous donna tout pour charmer,
Tout ce qui fait qu'on suit vos traces,
Et que vous voir c'est vous aimer.

Vous eûtes la double puissance
Qui captive l'humanité :
Le charme de l'intelligence
Et le charme de la beauté.

Vers vous tous les êtres d'élite,
Tous les grands cœurs sont attirés ;
Votre trône idéal abrite
Les talents que vous inspirez.

Vous êtes la source bénie
Où se désaltère le cœur,
La muse fidèle au génie,
La providence du malheur.

Quand vous rêvez, quand dans votre âme
Vos souvenirs vont se pressant,
Vous devez bénir Dieu, Madame,
Des dons qu'il vous fit en naissant.

COPPÉE (F.).

François Coppée, né à Paris en 1845, a publié en 1867 son premier recueil de poésies, *le Reliquaire*, et donné au théâtre en 1869 *le Passant*, petite étude dramatique aussi heureusement conçue que bien exécutée. Ses poésies et quelques scènes dramatiques en vers ont donné à son nom une sorte de popularité.

L'attente.

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire ; et, bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit dans le couchant rougie
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir ce soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,
Loyal ; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec des bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fiévreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens:
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très-loin,
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est pendue en un coin;

Sur ce tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi;
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus!

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir;
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas ce tableau redoutable
Et feuilette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,
Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir

Où parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène.
Le chapelet mystique et doux du souvenir ;

Et quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux elle rêve du chant,
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

COURIER (P.-L.).

Paul-Louis Courier, né à Paris en 1772, mort en Touraine, en 1825. — Il dut à une série de pamphlets politiques, une immense popularité. Ces œuvres légères resteront comme de petits chefs-d'œuvre de satire fine et mordante.

La presse aux États-Unis.

Là, tout s'imprime; rien n'est secret de ce qui importe à chacun. La presse est plus libre que la parole ailleurs, et l'on en abuse moins. Pourquoi? c'est qu'on en use sans nul empêchement, et qu'une fausseté, de quelque part qu'elle vienne, est bientôt démentie par les intéressés que rien n'oblige à se taire. On n'use de ménagement pour aucune imposture, fût-elle officielle; aucune hâblerie ne saurait subsister; le public n'est point trompé, n'y ayant là personne en pouvoir de mentir et d'imposer silence à tout contradicteur. La presse n'y fait nul mal et en empêche combien? C'est à vous de le dire quand vous aurez compté chez vous tous les abus. Peu de volumes paraissent; de gros livres, as un; et pourtant tout le monde lit; c'est le seul peuple qui lise, et aussi le seul instruit de ce qu'il faut savoir pour n'obéir qu'aux lois. Les feuilles imprimées, circulant chaque jour, et en nombre infini, font un enseignement mutuel et de tout âge; car tout le monde presque écrit dans les journaux, mais sans légèreté; point de phrases piquantes et de tours injurieux; l'expression claire et nette suffit à ces gens-là. Qu'il s'agisse d'une réforme dans l'État, d'un péril, d'une

coalition des puissances de l'Europe contre la liberté, ou du meilleur terrain à semer des navets, le style ne diffère pas, et la chose est bien dite dès que chacun l'entend; d'autant mieux dite qu'elle l'est plus brièvement; mérite non commun, savez-vous? ni facile de clore en peu de mots beaucoup de sens. Oh! qu'une page pleine dans les livres est rare! et que peu de gens sont capables d'en écrire dix sans sottises! La moindre lettre de Pascal était plus malaisée à faire que toute l'Encyclopédie. Nos Américains, sans peut-être avoir jamais songé à cela, mais avec ce bon sens de Francklin qui les guide, brefs dans tous leurs écrits, ménagers de paroles, font le moins de livres qu'ils peuvent, et ne publient guère leurs idées que dans les pamphlets, les journaux, qui, se corrigeant l'un l'autre, amènent toute invention, toute pensée nouvelle à sa perfection. Un homme, s'il imagine ou découvre quelque chose d'intéressant pour le public, n'en fera point un gros ouvrage avec son nom en grosses lettres, par MONSIEUR... DE L'ACADÉMIE, mais un article de journal ou une brochure tout au plus. Et notez ceci en passant, mal compris de ceux qui chez vous se mêlent d'écrire : Il n'y a pas de bonne pensée qu'on ne puisse expliquer en une feuille, et développer assez; qui s'étend davantage, souvent ne s'entend guère, ou manque de loisir, comme dit l'autre, pour méditer et faire court.

Histoire effrayante.

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier, qui lui parut plus praticable et plus court, nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans?

Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier; nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers; mais, la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire: il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions : Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah, jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! On crut que nous portions les diamants de la couronne. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute, où nous avions mangé: une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en

bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : *Eh bien! enfin, voyons : faut-il les tuer tous deux?* A quoi la femme répondit : *Oui.* — Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai, respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux, douze ou quinze, qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais! imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte : il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entra pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : *Doucement, va doucement!* Quand il fut à l'échelle, il monta, son couteau dans les dents, et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah!.... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous les deux?*

COUSIN (Victor),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Victor Cousin, né à Paris, en 1791, mort en 1867. — Penseur profond, orateur éloquent et très-grand écrivain, c'est une des gloires de ce siècle. — Outre ses ouvrages philosophiques il a publié des *Études historiques sur les femmes et la société du dix-septième siècle*. — Il fut appelé en 1830 par l'Académie française à succéder à Fourier.

Principes philosophiques du christianisme.

Le christianisme, la dernière religion qui ait paru sur la terre, est aussi de beaucoup la plus parfaite. Le christianisme est le complément de toutes les religions antérieures, le dernier résultat des mouvements religieux du monde; il en est la fin, et avec le christianisme toute religion est consommée. En effet, le christianisme, si peu étudié, si peu compris, n'est pas moins que le résumé des deux grands systèmes religieux qui ont régné tour à tour dans l'Orient et dans la Grèce. Il réunit en lui tout ce qu'il y a de vrai, de saint, de sage dans le théisme de l'Orient, dans l'héroïsme et dans le naturalisme mythologique de la Grèce et de Rome. La religion d'un Dieu fait homme est une religion qui, d'une part, élève l'âme vers le ciel, vers son principe absolu, vers un autre monde, et qui, en même temps, lui enseigne que son œuvre et ses devoirs sont en ce monde et sur cette terre. La religion de l'*Homme-Dieu* donne un prix infini à l'humanité. L'humanité est donc quelque chose de très-grand, puisqu'elle a été ainsi choisie pour être le réceptacle et l'image d'un Dieu. De là, dans le christianisme, la dignité de l'humanité confondue avec la sainteté de la religion et partout répandue avec elle : aussi le christianisme est-il une religion éminemment humaine, éminemment sociale. En voulez-vous la preuve? Qu'est-il sorti du christianisme et de la société chrétienne? la liberté moderne, les gouvernements représentatifs. Tournez les

yeux en dehors et au delà du christianisme : qu'ont produit depuis vingt siècles les autres religions? La religion brahmique, la religion musulmane et toutes les autres religions qui règnent encore aujourd'hui sur la terre, que produisent-elles! Ici une dégradation profonde, là une tyrannie sans bornes. Au contraire, l'Europe chrétienne est le berceau de la liberté. C'est aussi le christianisme qui, après avoir conservé le dépôt des sciences, des arts, des lettres, leur a donné une nouvelle impulsion.

Le premier des beaux-arts.

Tous les arts vrais sont expressifs, mais ils le sont diversement. Prenez la musique; c'est l'art sans contredit le plus pénétrant, le plus profond, le plus intime. Il y a physiquement et moralement entre un son et l'âme un rapport merveilleux. Il semble que l'âme est un écho où le son prend une puissance nouvelle. Le pouvoir propre de la musique est d'ouvrir à l'imagination une carrière sans limite, de se prêter avec une souplesse étonnante à toutes les dispositions de chacun, d'irriter ou de bercer, aux sons de la plus simple mélodie, nos sentiments accoutumés, nos affections favorites. Sous ce rapport, la musique est un art sans rival; elle n'est pas pourtant le premier des arts.

Elle éveille plus que tout autre art le sentiment de l'infini, parce qu'elle est vague, obscure, indéterminée dans ses effets. Elle est juste l'art opposé à la sculpture, qui porte moins vers l'infini, parce que tout en elle est arrêté avec la dernière précision. Telle est la force et en même temps la faiblesse de la musique : elle exprime tout, et elle n'exprime rien en particulier. La sculpture, au contraire, ne fait guère rêver, car elle représente nettement telle chose et non pas telle autre. La musique ne peint pas, elle touche; elle met en mouvement l'imagination, non celle qui reproduit des images, mais celle qui fait battre le cœur, car il est absurde de borner l'imagination à l'empire des images. Le cœur, une fois ému, ébranle tout le reste :

c'est ainsi que la musique peut indirectement, et jusqu'à un certain point, susciter des images et des idées; mais sa puissance directe et naturelle n'est ni sur l'imagination ni sur l'intelligence : elle est sur le cœur; c'est un assez bel avantage.

Entre la sculpture et la musique, ces deux extrêmes opposés, est la peinture, presque aussi précise que l'une, presque aussi touchante que l'autre. Comme la sculpture elle marque les formes visibles des objets, en y ajoutant la vie; comme la musique, elle exprime les sentiments les plus profonds de l'âme, et elle les exprime tous. Dites-moi quel est le sentiment qui ne soit pas sur la palette du peintre. Il a la nature entière à sa disposition, le monde physique et le monde moral, un cimetière, un paysage, un coucher du soleil, l'Océan, les grandes scènes de la vie civile et religieuse, tous les êtres de la création, par-dessus tout le visage de l'homme, et son regard, ce vivant miroir de ce qui se passe dans l'âme. Plus pathétique que la sculpture, plus claire que la musique, la peinture s'élève au-dessus de tous les deux, parce qu'elle exprime davantage la beauté sous toutes ses formes, l'âme humaine dans la richesse et la variété de ses sentiments.

Mais l'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique,

avec toutes ses variétés, que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide, que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture : et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie! et cet autre mot, bref et immense : Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

CUVIER (GEORGES),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Georges Cuvier, né à Montbéliard, en 1769, mort à Paris, en 1832. — Il s'est placé au premier rang parmi les naturalistes et les géologues. Tous ses ouvrages révèlent la sagacité profonde, et la vive intuition qui est l'apanage exclusif des hommes de génie. Il a été reçu à l'Académie française en 1818. Membre de l'Académie des sciences, il en fut le secrétaire perpétuel, de 1808 jusqu'à sa mort.

Révolutions du globe.

Lorsque le voyageur parcourt ces plaines fécondes où des eaux tranquilles entretiennent, par leur cours régulier, une végétation abondante, et dont le sol, foulé par un peuple nombreux, orné de villages florissants, de riches cités, de monuments superbes, n'est jamais troublé que par les ravages de la guerre ou par l'oppression des hommes, il n'est pas tenté de croire que la nature ait eu aussi ses guerres intestines, et que la surface du globe ait été boule-

versée par des révolutions et des catastrophes; mais ses idées changent dès qu'il cherche à creuser ce sol si paisible, ou qu'il s'élève aux collines qui bordent la plaine. Elles se développent pour ainsi dire avec sa vue; elles commencent à embrasser l'étendue et la grandeur de ces événements antiques, dès qu'il gravit les chaînes plus élevées dont ces collines couvrent le pied, ou qu'en suivant les lits des torrents qui descendent de ces chaînes, il pénètre dans leur intérieur.

Les terrains les plus bas, les plus unis, ne nous montrent, même lorsque nous y creusons à de très-grandes profondeurs, que des couches horizontales de matières plus ou moins variées, qui enveloppent presque toutes d'innombrables produits de la mer. Des couches pareilles, des produits semblables, composent les collines jusqu'à d'assez grandes hauteurs. Quelquefois les coquilles sont si nombreuses, qu'elles forment à elles seules toute la masse du sol : elles s'élèvent à des hauteurs supérieures au niveau de toutes les mers, et où nulle mer ne pourrait être portée aujourd'hui par des causes existantes : elles ne sont pas seulement enveloppées dans des sables mobiles, mais les pierres les plus dures les incrustent souvent et en sont pénétrées de toutes parts. Toutes les parties du monde, tous les hémisphères, tous les continents, toutes les îles un peu considérables présentent le même phénomène.

Une comparaison scrupuleuse des formes de ces dépouilles, de leur tissu, souvent même de leur composition chimique, ne montre pas la moindre différence entre les coquilles fossiles et celles que la mer nourrit; leur conservation n'est pas moins parfaite; rien néanmoins n'annonce un transport violent; les plus petites d'entre elles gardent leurs parties les plus délicates, leurs crêtes leurs plus subtiles, leurs pointes les plus déliées. Ainsi non-seulement elles ont vécu dans la mer, mais encore elles ont été déposées par la mer : c'est la mer qui les a laissées dans les lieux où on les trouve; cette mer a séjourné dans ces lieux; elle y a séjourné assez longtemps et assez paisiblement pour y former les dépôts si réguliers, si épais, si vastes et en partie si solides, que remplissent ces dépouilles d'animaux aqua-

tiques. Le bassin des mers a donc éprouvé au moins un changement, soit en étendue, soit en situation. Voilà ce qui résulte déjà des premières fouilles et de l'observation la plus superficielle. Les traces de révolutions deviennent plus imposantes quand on se rapproche davantage du pied des grandes chaînes.

La plupart de ces révolutions ont été subites; cela est surtout facile à prouver pour la dernière de ces catastrophes, pour celle qui, par un double mouvement, a inondé et ensuite remis à sec nos continents actuels, ou du moins une grande partie du sol qui les forme aujourd'hui. Elle a laissé encore, dans le pays du Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair.

La vie a donc souvent été troublée sur cette terre par des événements effroyables. Des êtres vivants sans nombre ont été victimes de ces catastrophes; les uns, habitants de la terre sèche, se sont vus engloutis par les déluges; les autres, qui peuplaient le sein des eaux, ont été mis à sec avec le fond des mers subitement relevé; leurs races mêmes ont fini pour jamais, et ne laissent dans le monde que quelques débris à peine reconnaissables pour le naturaliste.

Les Alluvions.

Les eaux qui tombent sur les arêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y condensent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués, dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la

fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces groupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées; elles entraînent avec elles les fragments déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres, qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leur cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles du limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et, si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

Le pays de Genève.

Comme le voyageur est ravi d'admiration lorsque, dans un beau jour d'été, après avoir péniblement traversé les sommets du Jura, il arrive à cette gorge où se déploie subitement devant lui l'immense bassin de Genève, qu'il voit d'un coup d'œil ce beau lac dont les eaux réfléchissent le bleu du ciel, mais plus pur et plus profond; cette vaste campagne, si bien cultivée, peuplée d'habitations si riantes; ces coteaux qui s'élèvent par degrés, et que revêt une si riche végétation; ces montagnes couvertes de forêts toujours vertes; la crête sourcilleuse des Hautes-Alpes, ceignant ce superbe amphithéâtre, et le mont Blanc, ce géant des montagnes européennes, le couronnant de cet immense groupe de neiges, où la disposition des masses et l'opposition des lumières et des ombres produisent un effet qu'aucune expression ne peut faire concevoir à celui qui ne l'a pas vu! Et ce beau pays, si propre à frapper l'imagination, à nourrir le talent du poëte ou de l'artiste, l'est peut-être encore davantage à réveiller la curiosité du philosophe, à exciter les recherches du physicien. C'est vraiment là que la nature semble vouloir se montrer par un plus grand nombre de faces.

Les plantes les plus rares, depuis celles des pays tempérés jusqu'à celles de la zone glaciale, n'y coûtent que quelques pas au botaniste; le zoologiste peut y poursuivre des insectes aussi variés que la nature qui les nourrit; le lac y forme pour le physicien une sorte de mer, par sa profondeur, par son étendue, et même par la violence de ses mouvements; le géologiste, qui ne voit ailleurs que l'écorce extérieure du globe, en trouve là les masses centrales relevées et perçant de toutes parts leurs enveloppes pour se montrer à ses yeux; enfin, le météorologiste y peut à chaque instant observer la formation des nuages, pénétrer dans leur intérieur, ou s'élever au-dessus d'eux.

DARU (P.-A.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Pierre-Antoine Daru, né à Montpellier, en 1767, mort à Paris, en 1829. — Il a publié une traduction d'Horace; mais son principal titre littéraire est l'*Histoire de la république de Venise*. Il fut élu par l'Académie française en 1806.

Marino Faliero.

L'élévation de Faliero sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration.

Les négociations qui suivirent le désastre de la flotte de Pisani avaient rempli les premiers moments de l'administration du nouveau doge, et il avait eu du moins la consolation de signer la trêve qui rendait le repos à sa patrie.

Il donnait un bal le jeudi gras, à l'occasion d'une solennité : un jeune patricien, nommé Michel Sténo, membre de la quarantie criminelle, s'y permit, auprès d'une des dames qui accompagnaient la dogaresse, quelques légèretés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le doge ordonna qu'on fît sortir l'insolent qui lui avait manqué. Faliero était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du Conseil et écrivit sur le siége du doge des mots injurieux pour la dogaresse et pour son époux.

Le lendemain, cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Sténo, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince, ni surtout l'époux offensé. Faliero s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à sa gravité, ni à la supériorité de son rang, ni à son âge.

Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette

affaire au conseil des Dix, comme un crime d'État ; mais on jugea autrement de son importance : on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuaient sa faute, et on le condamna à deux mois de prison, que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement, le jour même il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux, le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. » Comment veux-tu que je te fasse justice ? lui répondit le doge, je ne puis pas l'obtenir pour moi-même. — Ah ! dit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents. » Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au doge pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie ; le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre, s'il s'avisait d'attrouper la multitude, ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme qui se nommait Israël Bertuccio, l'amena au palais et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince avec son neveu Bertuccio Faliero.

Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportements et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en ameuter, quels étaient ceux dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal, nommé Philippe Colendaro ; on le fit venir à l'instant même, ce qui

prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne!

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot : les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées, car les conjurés se jugèrent, au bout de quelques jours, en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs, parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main-forte, pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république; qu'ils se distribueraient les différents quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devait renverser le gouvernement d'une ville si puissante; cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces militaires dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc : à ce signal les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir vers la place du palais, et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 d'avril.

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire ignoraient quel en était l'objet, le plan, le chef, et quelle devait en être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils. Il alla trouver, le 14 avril au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette espèce de révélation d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce que celui-ci eût dit tout son se-

cret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il avait donné.

Le conjuré, qu'une bonne intention avait conduit auprès du patricien, sentit qu'il en avait déjà trop dit, et qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Faliero feignit d'abord de l'étonnement; puis il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Cornaro; et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni.

Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons ni les projets des conjurés; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent de Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du Conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les seigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix.

Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leur faute en nommant leur chef : on apprit avec étonnement que le doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais; des gardes furent placés à toutes les issues de l'appartement du doge. Huit des conjurés, qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du doge. Le Conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

Le 16, on procéda à son jugement; toutes les voix se réunirent pour son supplice.

Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Marino Faliero au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne; en lui ôta le bonnet ducal en présence du Conseil de Dix. Un moment après, le chef de ce Conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, et s'écria : « Justice a été faite du traître. » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand conseil, où sont tous les portraits des doges, un cadre voilé d'un crêpe fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec cette inscription : *Place de Marino Faliero, décapité.*

DELAVIGNE (Casimir),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-François-Casimir Delavigne, né au Havre, en 1793, mort à Lyon, en 1843. — Les *Messéniennes*, *les Vêpres siciliennes*, *le Paria*, *l'École des Vieillards*, *Marino Faliero*, *Louis XI*, *les Enfants d'Édouard*, *Don Juan d'Autriche*, *la Fille du Cid*, *la Popularité*, etc., sont des œuvres qui tiendront toujours un rang distingué parmi les plus remarquables productions de ce siècle. En 1825, il fut élu membre de l'Académie à l'unanimité des suffrages. Les *Ballades italiennes* ont été publiées après sa mort.

Les Vêpres siciliennes.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés,
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du Roi-Prophète entonné les cantiques;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé.
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots Guerre aux tyrans! » volent de bouche en bouche:
Le prêtre les répète avec un œil farouche;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraye un passage;
Il marche, il court; tout cède à l'effort de son bras,
Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure ..
« C'est Monfort! » A ce cri succède un long murmure.

« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
Fuyez! » dit-il, superbe et pâle de courroux;
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe. Un envoyé de la divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule et se précipite;
Elle entoure Monfort; par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné...
Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux;
La nuit répand sur nous ses voiles ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne.
Que de morts, de mourants! Faut-il qu'un jour nouveau
Éclaire de ses feux cet horrible tableau!
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Coltier, médecin de Louis XI.

Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas;
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;

Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain,
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus;
Misérable par lui, je le fais misérable;
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pourrsouffrir tous deux nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort, qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

La Popularité.

Écoute :
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie,
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer : son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur, il m'enivre; et souvent,
Au fond de la tribune où ta voix me remue,
Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux.
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.

Tel qui croit la conduire est par elle entraîné :
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.
On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre ; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur ;
Non pas cet honneur faux qu'elle même dispense,
Mais l'estime de soi qu'aucun bien ne compense.
Ou l'honnête homme alors, ou le dieu doit tomber :
Vaincre dans cette lutte est encor succomber.
On résiste, elle ordonne ; on fléchit, elle opprime
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris :
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse :
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talents qu'ils n'ont pas ;
Elle excite leur meute, et les pousse, et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours ;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

Les Chagrins de l'étude.

L'homme a dit : « Je sais tout, et j'ai tout défini ;
J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini ;
L'étude me ravit à des hauteurs sublimes ;
De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes :
Cet élément subtil dont il roule entouré,
Ce feu, de tous les corps le principe sacré,
L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
N'ont pu contre mes yeux défendre leurs mystères.
Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux,
Que n'ait point pénétrés mon regard curieux ?... »

Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être :
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé ! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer !
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles !
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles !
Ptolémée, illustré par cent travaux divers,
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers ;
D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie,
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps de mille erreurs a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte ;
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours.
On suit péniblement les tortueux détours ;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.

Mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ;
Pour qui ces torches qu'on excite ?
L'airain sacré tremble et s'agite....
D'où vient ce bruit lugubre ; où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.....

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête ;

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.....

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.

Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats :
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Trois jours de Christophe Colomb.

« En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde! »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse; avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond;
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente Croix du Sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
« Colomb, voici le jour! le jour vient de renaître! »
— « Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité. »

Qu'importe? Il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz. « Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments. »

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il? — Aux voix! — La mort! la mort! la mort!
Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau!

Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!...

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or!
Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb : « Cette terre est mon bien!... »
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien...

L'Enfant de chœur.

Quel saint amour de Dieu l'embrase!
Frère, en passant ne dites rien;
De l'enfant de chœur Adrien,
Frère, ne troublez pas l'extase!
Sous ces nefs toujours le dernier,
A sa muette rêverie,
Il s'abandonne tout entier
Sans penser que la confrérie
Le trouve plus beau quand il prie,
Et rentre pour le voir prier.

Au cœur du jeune cénobite
L'orgueil n'est pas encore éclos;
Ses yeux ne passent pas l'enclos
Du tombeau sacré qu'il habite.
Ici des plaisirs incertains,
Des fausses gloires de la terre,
Viennent mourir les bruits lointains,
Et nul souffle mondain n'altère
Ce lis qui fleurit solitaire
Dans le cloître des Célestins.

D'un soin pieux sa main apprête
Les vases brillants de rubis,
L'étole dont le blanc tapis
N'est déployé qu'aux jours de fête.
Il va disputer aux essaims
L'œillet, les jasmins et la rose,
Pour embaumer de ses larcins
Le lin sans tache qu'il dépose
Sous le tabernacle où repose
La majesté du Saint des saints.

Comment peindre pendant l'office
Son innocente gravité
Quand le vin par lui présenté
Vient rougir l'or pur du calice?
Et quand Dieu descend sur l'autel,
Au bruit de la cloche argentine,
Quel recueillement solennel!
Les mains jointes sur la poitrine,
C'est l'enfant Jésus qui s'incline,
C'est un ange de Raphaël.

Parfois quelques bons solitaires,
Chauffant leur vieillesse au soleil,
Inclinent sur son front vermeil
Leurs barbes presque séculaires;
Et l'on voit son rire enfantin
Dérider la grave assemblée,
Comme le retour du matin
Égaye une sombre vallée
Où luit sur la branche gelée
Un rayon de la Saint-Martin.

S'il désire une fois l'année
Sortir de ce paisible lieu,
C'est le jour où la fête-Dieu
Revient de roses couronnée;
Où son bras qu'il penche humblement,
Vers la victime triomphante
Élève l'encensoir fumant,
Et des fleurs que la terre enfante
Fait voler la pluie odorante
Sur la croix du Saint-Sacrement.

Ainsi coule dans la retraite
Sa douce vie et, chaque soir
Son ange gardien vient s'asseoir
Sous les rideaux de sa couchette.
Il entend l'hymne matinal
Des Chérubins qui sont ses frères,
Au chœur lui donner le signal,
Et croit sentir dans ses prières
Le vent de leurs robes légères
Passer sur son front virginal.

Chérubins, venez en silence,
Venez baiser ses blonds cheveux.
Au Seigneur reportez les vœux
De ce cœur qui vers lui s'élance
Pur comme l'air délicieux

Où l'essaim des anges fidèles
Balance son vol gracieux,
Comme les sources éternelles
De l'onde où vous baignez vos ailes
Dans la Jérusalem des cieux.

DELILLE (J.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jacques Delille, né à Aigueperse (Auvergne), en 1738, mort à Paris, en 1814. — Ses ouvrages originaux sont *les Jardins, l'Imagination, l'Homme des champs, les Trois règnes, la Pitié*, poëmes descriptifs; mais ses traductions des *Géorgiques*, de l'*Énéide*, et du *Paradis perdu* sont ses vrais titres de gloire.

Plaintes de Milton.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon coéternel
(Si te nommer ainsi n'outrage pas le ciel),

Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillais de ses feux; l'insensible matière,
En recevant la vie, a senti la lumière,
Et comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur le monde naissant.
Trop longtemps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errants parcouru les ténèbres :
De leur voûte brûlante, à leurs antres sans fonds,
J'allais, j'interrogeais leurs abîmes profonds.
Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
J'ai dédaigné le luth qui charma le Rhodope.
Grâce aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi :
Pour les faibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare :
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déjà ta flamme, aliment de la vie;
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit.
Tu ne visites plus ma débile prunelle;
Pourtant des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma Muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,
Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous surtout qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous les fleurs, les couvres de verdure!

Souvent aussi (des maux trop funestes rapports!)
J'évoque ces mortels, fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire,
O vieux Tirésias, Homère, Thamiris!
Ainsi, de mille objets en silence nourris,

Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde.
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur sans efforts se repeint dans mes vers.
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi.
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses ;
Mes printemps sont sans grâce et mes étés sans roses ;
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, le rayon du matin,
Et les yeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
.....
La nuit engloutit tout. Eh bien! fille des cieux,
Éclaire ma raison à défaut de mes yeux,
Épure tout en moi par ta céleste flamme,
Mets tes yeux dans mon cœur, mets tes yeux dans mon âme,
Et fais que je dévoile en mes vers solennels
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.

Le Coin du feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde :
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie ;
Auprès de nos foyers notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher :
Oui, l'instinct social est l'enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance et les aimables jeux :
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.

La s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu...
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Le foyer, du talent est aussi le berceau :
Là, je vois essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille...
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu ;
J'agace mes tisons : mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice :
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en petillant des milliers d'étincelles ;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du nord les fougueux tourbillons ?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent !
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige !
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.

Les Catacombes de Rome.

Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,

Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses;
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit;
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre... Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare et se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble :
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;

L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrévoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence encor ajoute à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!
Mais tout à coup son pied trouve un léger obstacle.
Il y porte la main... O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

Mme DESBORDES-VALMORE.

Marceline Desbordes-Valmore, née à Douai, en 1786, morte à Paris, en 1859. Ses *Élégies*, pleines d'une douce émotion, et ses *Contes pour les enfants* ont donné à son nom une juste célébrité.

Le Rêve de mon enfant.

ÉLÉGIE.

« — Mère ! petite mère ! » Il m'appelait ainsi;
Et moi, je tressaillais à cet accent si tendre :
Tout mon être agité s'éveillait pour l'entendre ;
Je ne l'entendrai plus : il ne dort plus ici.

Où retentit sa voix qui calmait ma souffrance,
Comme la voix de l'espérance,
Formée (on l'aurait dit) de rosée et de miel ?
Le ciel en fut jaloux, elle doit être au ciel.

Non, elle est dans mon cœur : je l'y garde enfermée ;
Elle soupire encore, elle parle avec moi.
Durant mes longues nuits, cette voix tant aimée
Me dit : « Ne pleure plus ! je prie encor pour toi. »

Ah ! moitié de ma vie à ma vie arrachée,
Viens, redis-moi ton rêve ; il m'a prédit ton sort.
Que ta plainte, une fois de mon cœur épanchée,
Rappelle un jeune cygne et son doux chant de mort.

« Écoute ! m'as-tu dit, écoute mon beau songe. »
Le premier... le dernier qui berça ton sommeil.
De ce récit confus, prophétique mensonge,
Cher innocent ! tu vins saluer mon réveil.

Écoute ! je dormais ; j'avais dit ma prière.
« J'ai vu venir vers moi deux anges : qu'ils sont beaux !
« Je voudrais être un ange ; ils portent des flambeaux,
« Que le vent n'éteint pas ; l'un d'eux a dit : Mon frère,

« Nous venons te chercher ; veux-tu nous suivre ? — Oh ! oui,
« Je veux vous suivre : on chante ; est-ce fête aujourd'hui ?
« — C'est fête. Viens chercher des parures nouvelles.
« Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes ;
« Je m'envolais comme eux, je riais.... j'avais peur !
« Dieu parlait ! Dieu pour moi montrait une couronne !
« C'est aux enfants chéris que sa bonté la donne ;
« Et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur.
« J'irai bientôt le voir. — O mon enfant ! ma vie,
« Où donc étais-je alors ! — Attends.... Je ne sais pas. .
« Tu pleurais sur la terre, où je t'avais suivie.
« — Tu me laissais pleurer ? — Je t'appelais tout bas.
« Tu voulais me revoir ! tu ne pouvais, ma mère,
« Dieu ne t'appelait pas. » Un froid saisissement
Passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
Calme, rêvait encor sa céleste chimère.

Dès lors un mal secret répandit sa pâleur
Sur ce front incliné qui brûlait sous mes larmes.
Je voyais se détruire avant moi tant de charmes,
Comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur :
Je le voyais ! et moi, rebelle... suppliante,
Je disputais un ange à l'immortel séjour.
Après soixante jours de deuil et d'épouvante,
Je criais vers le ciel : Encore, encore un jour !
Vainement. J'épuisai mon âme tout entière ;
A ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs ;
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs,
Je criais à la mort : Frappe-moi la première !
Vainement. Et la mort, froide dans son courroux,
Irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre,
En moissonnant l'enfant, ne daigna pas atteindre
La mère expirante à genoux.

L'Écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : « Allez ! » il tâchait d'obéir ;

Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.

« Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très-pressée.
J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
Enfin j'ai vu les fleurs ; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.

Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite, à la ruche ! On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert :
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe ; elle effleure la joue
Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue ;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.

« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle ;
« Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, Hirondelle ;
« Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et moi
« Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner toi ?
« Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
« Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
« Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
« Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
« Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
« J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
« Nous allons relever nos palais dégarnis :
« L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
« J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
« Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
« Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère ;
« Il faut en profiter. Je me sauve... A demain ! »

L'enfant reste muet ; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure !
« Bon Dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
« Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre :
« Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
« Rien ne fatigue, on rit ; et moi, je voudrais vivre
« Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
« Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours ;
« J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
« Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
« — Écolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
« Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
« Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
« Il dort la nuit, et moi, j'écarte les méchants.
« J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
« Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
« Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
« Votre mère, en chantant, vous file des habits.
« Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
« Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange !
« Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
« L'ignorance toujours mène à la servitude.
« L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude ;
« Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
« Les chiens vous serviront. »
L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

DESCHAMPS (E.).

Émile Deschamps, né à Bourges, en 1791, mort en 1871 — Il a publié des poésies remarquables par leur élégance, une traduction des drames de *Roméo et Juliette* et de *Macbeth*, et, sous le titre de *Poésies des Crèches*, des pièces d'une touchante moralité.

Le Fleuve.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse en grondant
Parmi les durs rochers un lit indépendant,
Soit qu'elle suive en paix une pente insensible,
Un espoir inconnu vers un but invisible
L'appelle; elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne reverra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa fuite limpide

Et l'immobile azur, et l'orage rapide.
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête, il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer.

Ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité!

La Cloche des agonisants.

Voix du temple sombre,
Roule à travers l'ombre,
Du chaume au palais!
Cloche au loin bénie,
Sur toute agonie
Fais planer la paix.

A la pauvre mère
Dont la vie amère
N'a plus son trésor,
Dis, lorsqu'elle pleure :
« Je t'annonce l'heure
« De le voir encor ! »

Quand ton glas résonne
Le pécheur frissonne,
Seul devant la mort...
Oh ! fais qu'il espère...
Le pardon du Père
N'attend qu'un remord.

Est-ce un cœur trop tendre
Qui n'a pu se prendre
Qu'à des cœurs ingrats ?
Sonne, je t'implore !
Sonne, sonne encore !
Dieu lui tend les bras.

DESCHAMPS (A.).

Antony Deschamps, frère du précédent, né à Bourges, en 1800, mort en 1872. — Une traduction de *la Divine Comédie*, des *Satires politiques*, deux volumes de poésies, les *Dernières paroles* et *Résignation*, constituent ses titres littéraires.

La Résurrection.

Il est ressuscité ; le linceul et la terre
Ne couvrent plus son front ! Ineffable mystère !
Du sépulcre désert le marbre est soulevé !
Il est ressuscité ! Comme un guerrier fidèle
Que le bruit du clairon à son poste rappelle,
Peuples, le Seigneur s'est levé.

Ainsi qu'un pèlerin, à moitié du voyage,
ous l'abri d'un palmier couché durant l'orage,

Se lève, et tout rempli de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée
Qui pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux ;

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre-roi,
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps qui l'attendait, tout à coup rappelée,
A dit : Me voilà, lève-toi !

O pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur !
Il a vaincu l'enfer, frémissant sous son glaive...
O vous qui l'attendiez ! oui ! votre exil s'achève ;
C'est lui, c'est lui, le Rédempteur !

Quel mortel avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant, aurait pu voir ce brûlant diadème
Que l'œil des Chérubins n'ose jamais braver !
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,
Des coupables humains, volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver.

Les Enfants.

Notre maison hier était pleine d'enfants,
C'était le jour des prix. Joyeux et triomphants,
Dans leur petit jargon ils célébraient la fête
Et faisaient un tapage à nous casser la tête :
Et moi, je me disais, à leurs ébats bruyants,
Quand donc finirez-vous, implacables enfants ?
Ils ont fini ; ce soir, par la nouvelle allée,
Comme un essaim d'oiseaux leur troupe est envolée ;
Ils sont partis enfin ; tout est calme, tout dort ;
Plus de jeux, plus de bruit ; mais, hélas ! c'est la mort.
Aimons le mouvement ; les enfants, c'est la vie ;
Aimons leurs jeux, leurs cris, et portons-leur envie ;

Ils sont meilleurs que nous : leur âge est innocent,
Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang.
Ne les attristons pas par des conseils moroses;
Ils verront assez tôt le grand revers des choses.
En attendant le jour que garde l'avenir,
Avec eux, sans orgueil, aimons à rajeunir :
Devant eux est le monde, et devant eux la vie,
Qui toujours de devoirs doit être bien remplie;
Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain
Où le vide souvent pèse plus que le plein.

DUCIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-François Ducis, né à Versailles, en 1733, mort à Paris, en 1816. — Il a essayé de transporter sur la scène les compositions les plus originales de Shakspeare, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Lear*, *Othello*. On lui doit encore *OEdipe chez Admète*, imitation de Sophocle, *Abufar*, ou *la Famille arabe*, et des poésies légères qui se distinguent par la plus douce philosophie. — Il fut élu par l'Académie en 1778, après la mort de Voltaire.

Monologue d'Hamlet.

Je ne sais que résoudre... immobile et troublé,
C'est rester trop longtemps de mon doute accablé;
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Eh! qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons! Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort, c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté;
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.

Dans nos troubles pressants, qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siège à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.

Homère.

Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous ravirent toujours par leur variété.
Poëte immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçon, images :
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector;
Pluton dans les enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpents du front des Euménides;
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux
De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel, de l'onde et de la terre;
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue;
Là ce chêne au cent bras qui se perd dans la nue;
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'efforts,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.

Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »
Vénus craignit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût, pour plaire un jour, lui ravir sa ceinture;
Le pinson se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux.
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles;
Ses vers ont trois mille ans, ses grâces sont nouvelles.

A mon petit Logis.

Petit séjour commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon la Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors, et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,

Seul, sans désir et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi!
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi;
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi!

A mes Pénates.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite,

Mon lit couleur de carmélite,
Et mon armoire de noyer;
O mes pénates, mes d'eux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer,
Si mes mains, pour vous fêtoyer,
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verroux,
Non point par la peur des filous,
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts, les voici tous :
Qu'un peu d'aisance entre chez nous,
Que jamais la vertu n'en sorte;
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim.
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier, pour eux;
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,

Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vite et porte et fenêtre!
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux.

Mme DUFRENOY.

Mme Dufrenoy, née à Nantes, en 1765, morte à Paris, en 1825. — Elle doit sa réputation à un charmant recueil d'élégies. — Son poëme, *les Derniers moments de Bayard*, a été couronné par l'Académie française.

Plaintes d'une jeune Israélite sur la destruction de Jérusalem.

O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Soleil, à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem, hélas!
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois?
O ma chère patrie! ô douleur trop profonde!
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense
Laissent-ils échapper le glaive de leur main?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupables habitants des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi, redoutant leur généreux effort,
Criait : La paix! la paix! Il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple, dont Salomon avait tracé l'enceinte,

L'airain, le marbre, l'or qui couvraient tes parvis
Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis.
La pitié n'entre point dans son âme cruelle :
Il frappe et l'épouse et l'époux ;
Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle,
Le lévite lui-même expire sous ses coups.
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.
Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière,
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Voilà, voilà le fruit de tes iniquités,
Sion! de l'Éternel tu bravas les paroles,
Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles,
Tu t'enivras de voluptés.
Ton châtiment est juste, et le Dieu des batailles
Pour l'exemple du monde a brisé tes remparts;
Tes ennemis de toutes parts
Accourent à tes funérailles.
Sion trahit son Dieu : Dieu punit les ingrats.
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

O coteau d'Engaddi, doux sommet du Carmel,
Qui versez à grands flots le vin, l'huile et le miel,
Je ne reverrai plus vos ombrages propices!
La main de l'étranger cueillera vos moissons;
Le sang rougira ces buissons
Où les roses d'Éden entr'ouvraient leurs calices.
Lieux sacrés! loin de vous on nous entraîne, hélas!
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé),
Juda, qu'en ce moment sa colère humilie,

Des fers de son vainqueur quelque jour échappé,
Verra de Salomon la cité rétablie;
Mais sous un autre ciel on nous entraîne, hélas!
Soleil! cache moi ta lumière :
O mes pleurs! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

DUMAS (Alexandre).

Alexandre Dumas, né à Villers-Cotterets en 1803, mort à Dieppe en 1870. — Poëte, auteur dramatique et romancier, il fut le plus fécond de ses contemporains.

Élégie antique.

Entends ma voix, ô blanche Néréide!
Le souffle de la nuit a rafraîchi les airs;
Le ciel est pur, et ma barque rapide
Rase, comme Alcyon, la surface des mers.

Je naquis à Lesbos, ravie à ma jeunesse;
De ma mère en naissant je reçus les adieux;
Mais les nymphes des bois, adoptant ma faiblesse,
Pressèrent sur ma bouche un miel délicieux!...

Je marchais vers la plage, et ma vue attentive
Découvrit un esprit au milieu des roseaux;
J'y descendis soudain, car souvent sur la rive,
Enfant, je me plaisais au murmure des eaux...

Bientôt la nuit parut, et de ses voiles sombres
Enveloppa les mers et les cieux attristés;
Mais à son tour Phébé vint dissiper les ombres,
Et briser sur les flots ses rayons argentés.

Lors du vieil Océan la famille immortelle
Vint près de mon esquif folâtrer sans effroi,
Des filles de la mer je te vis la plus belle,
Et depuis ce moment je ne vis plus que toi.

Entends ma voix, ô blanche Néréide!
Le souffle de la nuit a rafraîchi les airs;
Le ciel est pur, et ma barque rapide
Rase, comme Alcyon, la surface des mers.

Sans doute retirée en tes grottes profondes,
Mes accents ne sont point parvenus jusqu'à toi;
Car Phébé de ses feux argente encor les ondes,
Et tu ne reviens plus folâtrer devant moi!

Vois, je suis jeune : à peine en leur course rapide
Ai-je vu vingt printemps naître et fuir pour jamais;
Je suis beau, je le sais, car le ruisseau limpide
Dans son mouvant cristal a réfléchi mes traits.

Aux hôtes des forêts lorsque, livrant la guerre,
De l'arc ou de l'épieu j'armais mon jeune bras,
Vénus, me rencontrant aux bosquets de Cythère,
Aurait cru retrouver le fils de Cynisas.

Lorsqu'au sommet des monts, au souffle du zéphire,
De mes cheveux dorés abandonnant les flots,
Je mariais ma voix aux accords de ma lyre,
Les vierges me prenaient pour le dieu de Délos.

Entends ma voix, ô blanche Néréide,
Le souffle de la nuit a rafraîchi les airs;
Le ciel est pur, et ma barque rapide
Rase, comme Alcyon, la surface des mers.

Le Lazzarone.

Hélas! le lazzarone se perd. Celui qui voudra le voir encore devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, avec ses bazars, effraye l'insouciant enfant du môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation. Jadis le lazzarone ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme, et buvait le soleil par tous les pores. A l'époque de l'occupation française, le soldat

accorda au lazzarone son amitié, et consentit à boire avec lui au cabaret; mais à condition qu'il passerait un vêtement. Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement, vint le gilet; après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone. Ce sera une race éteinte qui passera dans le domaine de la science, comme le Cyclope et le Troglodyte.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le soleil qui brille, c'est à lui la mer qui murmure, c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais; le lazzarone, lui, a le monde. Le lazzarone n'a pas de maître, n'a pas de lois, est en dehors de toutes les exigences sociales; il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler; lui, au contraire, quand il est las de se reposer il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon, qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol rebelle, mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzis, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui, dans cet instant, rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée. Quel est ce travail? Dieu le sait! Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du môle à Chiaia, la main tendue à tout hasard et dans laquelle l'étranger laisse tomber en riant une aumône : voilà le travail du lazzarone.

Quant à la nourriture, c'est plus facile à dire : quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, il ne mange en général que deux choses : la *pizza* et le *cocomero*. On croit que le lazzarone vit de macaroni; c'est une grande erreur qu'il est temps de relever. Le macaroni est né à Naples, il est vrai, mais aujourd'hui le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme elle, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le

macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible à la bourse du lazzarone que les dimanches et les jours de fête.

Les Nuits de juin à Saint-Pétersbourg.

Rien ne vous donnera l'idée d'une nuit de juin à Saint-Pétersbourg, ni la plume, ni le pinceau.

C'est quelque chose de magique. En supposant que les Champs-Élysées existent et soient éclairés par un soleil d'argent, c'est la teinte que doivent avoir les beaux jours des morts.

Figurez-vous une atmosphère gris-perle, irisée d'opale, qui n'est ni celle de l'aube ni celle du crépuscule : une lumière pâle, sans être maladive, éclairant les objets de tous les côtés à la fois.

Nulle part une ombre portée.

Des ténèbres transparentes, qui ne sont pas la nuit, qui sont seulement l'absence du jour; des ténèbres à travers lesquelles on distingue tous les objets à une lieue à la ronde, une éclipse de soleil sans le trouble et le malaise qu'une éclipse jette dans toute la nature; un calme qui vous rafraîchit l'âme, une quiétude qui vous dilate le cœur, un silence pendant lequel on écoute toujours si l'on n'entendra pas tout à coup le chant des anges ou la voix de Dieu!

J'ai, par une de ces nuits, comme les a chantées Virgile, comme les a peintes Théocrite, glissé sous le souffle d'une brise insaisissable, dans le golfe de Baïa, dans la baie de Naples, dans la rade de Palerme, dans le détroit de Messine, couché sur le pont de ma barque, riche de mes rêves de jeunesse (j'étais jeune alors); j'ai regardé, en essayant inutilement de les compter, ces millions d'étoiles qui constellent l'azur profond du ciel qui couvre du même dais la Sicile, la Calabre et la Grèce; j'ai vu Alger la nuit, ses blanches maisons, ses jardins plantés de bananiers et de sycomores, dans la mer d'Afrique; j'ai vu Tunis s'endormir d'un sommeil passager aux mêmes lieux où Carthage dort du sommeil éternel.

Je n'ai rien vu de pareil aux nuits de Saint-Pétersbourg.

La première de ces nuits, celle de mon arrivée, je la passai tout entière sur le balcon d'une villa, sans penser, malgré la fatigue, un seul instant au sommeil.

Un ami était près de moi, anéanti comme moi par ce spectacle tout nouveau pour nous. Nous admirions, sans échanger une parole, sans nous communiquer notre admiration. La Néva, immense, roulait à nos pieds un fleuve d'argent. Les grands bateaux, qui sont ses hirondelles, la descendaient et la remontaient, silencieusement, les ailes étendues, laissant derrière eux un léger sillage. Pas une lumière ne brillait sur l'une ou sur l'autre de ses rives, pas une étoile ne veillait au ciel.

Tout à coup un globe d'or parut à notre extrême gauche, au-dessus d'un bois d'un vert sombre, sans nuances, coupant un ciel de nacre par la vigoureuse silhouette de ses vagues feuillues. Le resplendissant bouclier monta lentement dans le ciel sans rien ajouter à la transparence de la nuit. Seulement une immense ligne d'or fusible s'allongea en tremblotant sur le fleuve, dont elle rendit, mais seulement dans son étendue, le cours visible, nuançant d'une teinte de flamme les barques ou les navires qui la traversaient, et qui, une fois qu'ils l'avaient traversée, semblaient perdre, non le mouvement, mais la vie. Puis lentement, majestueusement, fièrement, avec la sérénité d'un déesse, la lune alla se perdre derrière les coupoles de Smolnyi, qui se découpèrent en vigueur sur elle, pendant tout le temps qu'elle mit à descendre de la croix qui couronne leur faîte jusqu'aux abîmes de l'horizon.

DUMAS FILS (ALEXANDRE).

Alexandre Dumas fils, né à Paris en 1824. Il a publié beaucoup de romans et donné au théâtre des comédies de mœurs qui ont eu toutes un très-grand succès.

Sophie Printemps.

Quel nom a-t-elle? Un nom frais et parfumé : Sophie Printemps. Quel âge? Dix-huit ans à peine.

Est-elle éveillée ou endormie? Vit-elle seulement? On ne l'affirmerait pas, tant elle est délicate et frêle, à ce point qu'on dirait que son corps n'a été fait que pour laisser voir son âme.

Voyez comme elle est triste. Étendue tout au long dans un grand fauteuil, son livre sur ses genoux, sa tête posée sur sa main gauche, qui la soutient sans efforts, l'œil fixé sur une chose qu'elle ne voit pas, elle songe. A quoi? Nous le saurons peut-être. Mais, auparavant, regardons-la.

Que de cheveux blonds et quelle grâce dans le désordre qui leur sert de coiffure; car une coiffure régulière à une pareille quantité de cheveux serait une fatigue trop grande et un travail trop long pour celle qui le ferait.

Cette belle enfant est mince, grande et toujours lasse, comme s'il lui fallait toute sa vie pour se reposer du chemin qu'elle a fait en venant du ciel. Peut-être Dieu hésitait il à vous la donner, et, curieuse, s'était-elle glissée dans ce monde au milieu de cette hésitation. Toujours est-il que la vie semble n'avoir reçu ordre que de passer par ce beau corps et de n'y point séjourner.

Elle a l'air d'une de ces belles vierges blondes des vitraux chrétiens, que les peintres mettaient dans les églises, entre la lumière du soleil et le feu des encensoirs, pour qu'elles s'éclairassent de l'un et de l'autre, et, ne touchant pas à la terre, parussent être toujours sur la route du ciel. Pour être logique, elle devrait être vêtue d'une longue robe bleue à bordure d'or, porter sur le front une couronne de roses

blanches, et attendre, dans une attitude complaisante de clémence et de pardon, les pèlerins qui doivent, en passant, s'agenouiller devant toutes les madones.

A quoi bon vous dire qu'elle a la peau comme le beau marbre, légèrement teinté de rose, et dont la Grèce seule eut le secret; que sous ses sourcils fins et tirés d'un seul coup de pinceau, ses yeux d'une nuance céleste sont deux bluets éclos dans la neige; que sa bouche est d'un rose pâle; que le sourire y est facile, surtout ce sourire vaste qui entr'ouvre les lèvres pour laisser exhaler un peu de l'âme; que le nez est petit, et que les narines, transparentes comme la cire la plus fine, aspirent sans cesse les parfums qui l'entourent? Vous saviez cela aussi bien que moi, ou plutôt vous le deviniez.

Cependant, rassurez-vous; si faible qu'elle paraisse et qu'elle soit, cette belle personne n'est pas malade. Non, grâce à Dieu, rien ne souffre en elle.

Elle est ainsi faite, voilà tout; et si vous lui demandiez la cause réelle de toute la mélancolie répandue sur elle et jusque dans les plis de sa robe blanche, elle ne saurait vous la dire, car elle ne la sait pas. Elle est rêveuse, pâle et triste, et comme certaines choses sont nées pour être ainsi, comme le chant du pâtre dans le crépuscule, comme la fleur éclose dans l'aridité du rocher, l'âme d'élite n'est elle pas d'ailleurs, au milieu de ce monde, aussi isolée que la fleur perdue dans la montagne déserte!

DUPANLOUP,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Félix-Antoine-Philibert Dupanloup, évêque d'Orléans, né en Savoie en 1802. — Son ouvrage le plus important est un traité *De l'éducation*. — Il a publié un certain nombre de brochures dans lesquelles il a révélé le talent d'un polémiste de premier ordre. — L'Académie l'a appelé en 1850 à succéder à Tissot.

De l'Éducation.

L'éducation n'est que l'achèvement de l'homme selon le plan tracé par la Providence. Cette œuvre s'accomplit par le développement élevé, libre, généreux de toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses de l'enfant; c'est par là qu'elle devient pour lui la préparation éloignée mais essentielle à tous les devoirs qu'il aura à remplir plus tard sur la terre.

Mais à côté de ce but général, de cette préparation éloignée, l'éducation doit se proposer un autre but, un but spécial : elle doit offrir à l'homme une préparation prochaine et immédiate à sa vocation sociale.

Tout individu doit travailler d'abord à devenir un homme honnête et intelligent, habile et vertueux; c'est la fin commune, générale, nécessaire. Mais de plus il a toujours une vocation spéciale, en vertu de laquelle il est appelé à remplir telle ou telle fonction dans la société humaine. Outre l'éducation générale et essentielle qui forme l'homme avant tout, qui l'initie de loin à toutes choses, qui développe en lui et élève toutes les facultés générales de la nature et en fait par là un homme digne de ce nom, il doit donc y avoir une éducation spéciale et professionnelle qui forme aussi le citoyen et le prépare à servir sa patrie dans telle ou telle profession, par laquelle il devra atteindre sa fin particulière et se rendre en même temps utile à ses semblables..... Ces deux genres d'éducation sont d'une égale importance pour l'homme.

L'une lui donne toute la dignité, toute la force de sa nature, l'élève au-dessus de tout en ce monde, le rend capable d'atteindre sa fin la plus haute dans un monde meilleur, en même temps qu'elle le rend plus habile et plus fort ici-bas. L'autre le cultive en vue de sa vocation sur la terre et de sa place dans la société, l'y prépare directement et le fait entrer ainsi avec fermeté dans les voies providentielles que Dieu a tracées pour lui, comme un chemin spécial vers le but suprême et définitif. Ces deux éducations ne sont pas opposées l'une à l'autre, bien au contraire, elles se fortifient, se perfectionnent, s'achèvent l'une par l'autre.

Les Lettres et les Sciences.

Honneur aux sciences! honneur aux écoles savantes! honneur à ces forts génies qui étudient, avec puissance et avec amour, tout ce que Dieu a soumis aux regards et aux investigations de l'esprit humain, qui s'élèvent à la contemplation des plus sublimes mystères de la nature, mesurent l'immensité des cieux, plongent dans leurs profondeurs, et y vont chercher et nommer des astres nouveaux; puis de là, redescendent rapidement sur le globe que nous habitons, pénètrent jusque dans ses entrailles, lisent, comme à livre ouvert, dans ce qu'elles renferment de plus caché, lui ravissent ses invisibles trésors, et, par leurs calculs aussi sûrs que hardis, étendent de toutes parts l'horizon et l'empire de l'esprit humain! Honneur aux sciences!

Mais que les sciences me permettent de le dire : Premier honneur aux lettres! Les sciences ajoutent à la force et à la richesse des nations; mais c'est après que les lettres ont illuminé les hauteurs de la terre et fécondé les siècles, en déposant au sein des sociétés le germe puissant de la civilisation, en faisant pénétrer la lumière vive dans les profondeurs de l'intelligence humaine.

Aussi les grands siècles scientifiques furent-ils presque toujours fils des grands siècles littéraires, et la renaissance

des lettres fut le signal ordinaire des grandes découvertes de la science.

Et aujourd'hui, quels sont les hommes qui donnent aux sciences, parmi nous et dans le monde européen, la popularité la plus illustre? Je n'ose les nommer ici; leur présence toutefois ne me défend pas de dire que le don singulier de l'esprit français et la gloire privilégiée de ce grand Institut de France, c'est que le génie des lettres y fut toujours glorieusement associé au génie des sciences.

C'est tout cela que Napoléon avait bien compris, lorsqu'il disait dans sa vive et brusque éloquence : « J'aime les scien-« ces; chacune d'elles est une belle application partielle de « l'esprit humain ; *mais les lettres, c'est l'esprit humain lui-« même.* »

Belle et profonde parole, messieurs! Je n'en connais guère qui soit plus digne de ce grand esprit, qui savait pénétrer d'un regard si prompt dans le vif des choses : et la rappeler en ce lieu est le plus noble hommage que je puisse rendre devant vous à son génie. Aussi bien, messieurs, cette admirable parole n'est-elle que l'écho de la voix de l'histoire, qui a salué du nom de *grands siècles*, avant tous les autres, ceux où les lettres ont jeté le plus vif éclat!

Et il ne faut pas croire que la main de Dieu soit étrangère à ces phases brillantes de la vie des peuples, et que ces grands siècles littéraires n'entrent pour rien dans l'ordre et les desseins de la Providence sur l'humanité.

Reconnaissons-le : alors même que la nuit païenne couvrait la terre, ils firent briller d'admirables clartés : la philosophie, les lettres, l'éloquence, la poésie, dans ce qu'elles eurent de vérité et de beauté; tous ces hommes, en tant qu'ils avaient reçu du ciel les dons de l'intelligence, et que la lumière de Dieu brillait dans leur génie; je dirai plus : les généreux efforts que firent plusieurs d'entre eux pour percer la nuit, pour découvrir par delà l'horizon de leur siècle quelque chose des clartés divines, tout cela est digne d'admiration et de respect. Je puis et je dois déplorer l'abus qu'ils firent souvent de leurs hautes facultés, je puis et je dois compatir à l'insuffisance de leurs efforts; mais je ne puis ni mépriser en eux ni flétrir les dons du Créateur. Je

ne me sens pas le courage de réprouver, d'avilir, sous le nom de paganisme, ce que fit dans ces grands siècles le suprême effort de l'humanité déchue pour ressaisir le fil brisé des traditions anciennes, et retrouver la lumière que Dieu y faisait encore briller, comme un dernier et secourable reflet de sa vérité, *afin de ne pas se laisser lui-même sans témoignage* (1) au milieu des nations, et de montrer que la créature tombée n'était pas éternellement déshéritée des dons de son amour.

Oui, c'est par l'ordre exprès de cette miséricordieuse Providence qu'il fut donné à l'esprit de l'homme de jeter ces lueurs si belles, qui suffirent alors à revêtir d'un éclat immortel les œuvres du génie antique.

FEUILLET (Octave),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Octave Feuillet, né à Saint-Lô en 1812. — Romancier ou écrivain dramatique, il a produit des œuvres nombreuses qui se distinguent toutes par une forme aussi pure qu'élégante. Il a été admis à l'Académie française, en 1861, après la mort de Scribe.

La Portière compatissante.

La fatigue et le froid m'ont fait rentrer vers neuf heures. La porte de l'hôtel s'est trouvée ouverte; je gagnais l'escalier d'un pas de fantôme, quand j'ai entendu dans la loge du concierge le bruit d'une conversation animée dont je paraissais faire les frais, car en ce moment même le tyran du lieu prononçait mon nom avec l'accent du mépris : « Fais-moi le plaisir, disait-il, madame Vauberger, de me laisser tranquille avec ton Maxime? Est-ce moi qui l'ai ruiné, ton Maxime? s'il se tue, on l'enterrera, quoi! — Je te dis, Vauberger, a repris la femme, que ça t'aurait fendu le cœur si

(1) *Actes des Apôtres*, 14, 16.

tu l'avais vu avaler sa carafe. Et si je croyais, vois-tu, que tu penses ce que tu dis, quand tu dis nonchalamment, comme un acteur : S'il se tue, on l'enterrera?... mais je ne le crois pas, parce qu'au fond tu es un brave homme, quoique tu n'aimes pas à être dérangé de tes habitudes... Songe donc, Vauberger, manquer de feu et de pain, un garçon qui a été nourri toute sa vie avec du blanc-manger et élevé dans les fourrures, comme un pauvre chat chéri! Ce n'est pas une honte et une indignité, ça? et ce n'est pas un drôle de gouvernement que ton gouvernement qui permet des choses pareilles! — Mais ça ne regarde pas du tout le gouvernement, a répondu avec assez de raison M. Vauberger... Et puis, tu te trompes, je te dis, il n'en est pas là... il ne manque pas de pain... c'est impossible. — Eh bien! Vauberger, je vais te dire tout : je l'ai suivi, je l'ai espionné, là, et je suis sûre qu'il n'a pas dîné hier, qu'il n'a pas déjeuné ce matin; et comme j'ai fouillé dans toutes ses poches et dans tous ses tiroirs, et qu'il n'y reste pas un rouge liard, bien certainement il n'aura pas encore dîné aujourd'hui, car il est trop fier pour aller mendier un dîner. — Eh bien! tant pis pour lui! il ne faut pas être fier, a dit l'honorable concierge, qui m'a paru en cette circonstance exprimer les sentiments d'un portier.

J'avais assez de ce dialogue; j'y ai mis fin brusquement en ouvrant la porte de la loge, et en demandant une lumière à M. Vauberger, qui n'aurait pas été plus consterné, je crois, si je lui avais demandé sa tête. Malgré tout le désir que j'avais de faire bonne contenance devant ces gens, il m'a été impossible de ne pas trébucher une ou deux fois dans l'escalier : la tête me tournait. En entrant dans ma chambre, ordinairement glaciale, j'ai eu la surprise d'y trouver une température tiède, doucement entretenue par un feu clair et joyeux. Je n'ai pas eu le rigorisme de l'éteindre. J'ai béni les braves cœurs qu'il y a dans le monde; je me suis étendu dans un vieux fauteuil en velours d'Utrecht que des revers de fortune ont fait passer, comme moi-même, du rez-de-chaussée à la mansarde, et j'ai essayé de sommeiller. J'étais depuis une demi-heure environ plongé dans une sorte de torpeur dont la rêverie uniforme

me présentait de somptueux festins et de grasses kermesses, quand le bruit de la porte qui s'ouvrait m'a réveillé en sursaut. J'ai cru rêver encore en voyant entrer madame Vauberger, ornée d'un vaste plateau sur lequel fumaient deux ou trois plats odoriférants. Elle avait déjà déposé son plateau sur le parquet et commencé à étendre une nappe sur la table, avant que j'eusse pu secouer entièrement ma léthargie. Enfin, je me suis levé brusquement. « Qu'est-ce que c'est? ai-je dit, qu'est-ce que vous faites? » Madame Vauberger a feint une vive surprise? « Est-ce que monsieur n'a pas demandé à dîner? — Pas du tout. — Édouard m'a dit que monsieur... — Édouard s'est trompé. C'est quelque locataire à côté; voyez. — Mais il n'y a pas de locataire sur le palier de monsieur... Je ne comprends pas... — Enfin ce n'est pas moi... qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous me fatiguez. Emportez cela! » La pauvre femme s'est mise alors à plier tristement sa nappe, en me jetant les yeux éplorés d'un chien qu'on a battu. « Monsieur a probablement dîné? a-t-elle repris d'une voix timide. — Probablement. — C'est dommage, car le dîner était tout prêt. Il va être perdu, et le petit va être grondé par son père. Si monsieur n'avait pas eu dîné par hasard, monsieur m'aurait bien obligée. » J'ai frappé du pied avec violence. « Allez-vous-en, vous dis-je! » Puis, comme elle sortait, je me me suis approché d'elle : « Ma bonne Louison, je vous comprends, je vous remercie; mais je suis un peu souffrant ce soir, je n'ai pas faim. — Ah! monsieur Maxime, s'est-elle écriée en pleurant, si vous saviez comme vous me mortifiez! Eh bien, vous me payerez mon dîner, là, si vous voulez; vous me mettrez de l'argent dans la main quand il vous en reviendra; mais vous pouvez être sûr que, quand vous me donneriez cent mille francs, ça ne me ferait pas autant de plaisir que de vous voir manger mon pauvre dîner! c'est une fière aumône que vous me feriez, allez! vous qui avez de l'esprit, monsieur Maxime, vous devez bien comprendre ça, pourtant. — Eh bien! ma chère Louison... que voulez-vous? Je ne peux pas vous donner cent mille francs, mais je m'en vais manger votre dîner... Vous me laisserez seul, n'est-ce pas? — Oui, monsieur. Ah!

merci, monsieur; je vous remercie bien, monsieur; vous avez bon cœur. — Et bon appétit aussi, Louison. Donnez-moi votre main : ce n'est pas pour y mettre de l'argent, soyez tranquille. Là... à revoir, Louison ! »

L'excellente femme est sortie en sanglotant.

Paris.

Paris me paraît être le lieu du monde qui offre le plus de ressources à l'esprit et le moins à l'âme. Mon esprit y est joyeux et mon âme est triste. Il est impossible de sentir plus vivement que je ne fais ici que l'esprit et ses plaisirs les plus élevés ne sont pas tout pour une créature humaine. Si je garde quelque empire sur ma destinée, je ne serai jamais à Paris qu'un oiseau de passage. Cette vie tumultueuse, cette distraction sans trêve, ces gens toujours debout, toujours en l'air, toujours gais, toujours fous, me font entendre aux oreilles un bruit de grelots qui m'étourdit et me gêne. Je cherche mon pauvre moi et je ne le trouve plus. Quand je suis arrivé, j'ai cru tomber dans un carnaval dont j'attendais toujours la fin, mais inutilement, car il ne finit point, et c'est ici le fonds même de sa vie. Tous ces gens vont, viennent, s'agitent, s'empressent, se moquent et meurent tout à coup. La mort à Paris m'étonne toujours; elle ne m'y paraît pas naturelle. Tout est si factice à l'entour que ce détail y choque comme un accident dans une fête. C'est la seule loi réelle de la vie qu'on n'y puisse oublier, parce qu'elle s'impose. Il me semble qu'on y méconnaît toutes les autres. L'accessoire, le luxe, l'ornement, la broderie, sont le principal et le tout. On vit de gâteaux, et point de pain... Ah! le bon pain quotidien, Seigneur, donnez-le-moi!... et donnez-moi aussi quelqu'un qui veuille le manger avec moi, lentement, miette à miette, devant mon vieux foyer de famille, et près, tout près du fauteuil de mon cher grand-père! »

DE FONTANES,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Louis-Marcelin de Fontanes, né à Niort en 1757, mort à Paris en 1821. — *Le Jour des Morts, les Tombeaux de Saint-Denis, l'Essai sur l'homme,* et quelques poésies d'un sentiment élevé, font regretter qu'il n'ait pas achevé son poëme épique de *la Grèce délivrée.* Il est entré à l'Institut en 1795.

Le Tasse.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts ;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie ;
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie (1)
Paraît le chantre de Didon (2).

« Hé quoi, dit-il, tu fis Armide,
Et tu peux accuser ton sort !
Souviens-toi que le Méonide (3),
Notre modèle et notre guide,
Ne devint grand qu'après sa mort.

« L'infortune, en sa coupe amère,
L'abreuva d'affronts et de pleurs ;

(1) Le Tasse. — (2) Virgile. — (3) Homère.

Et quelque jour un autre Homère
Doit, au fond d'une île étrangère,
Mourir aveugle et sans honneurs (1).

« Plus heureux, je passai ma vie
Près d'Horace et de Varius ;
Pollion, Auguste et Livie
Me protégeaient contre l'envie,
Et faisaient taire Mévius.

« Mais Énée aux champs de Laurente
Attendait mes derniers tableaux,
Quand près de moi la mort errante
Vint glacer ma main expirante,
Et fit échapper mes pinceaux.

« De l'indigence et du naufrage
Camoëns connut les tourments :
Naguère les nymphes du Tage,
Sur leur mélodieux rivage,
On redit ses gémissements.

« Ainsi, les maîtres de la lyre
Partout exhalent leurs chagrins
Vivants la haine les déchire,
Et ces dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.

« Longtemps la gloire fugitive
Semble tromper leur noble orgueil ;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et toujours sa palme tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato (2), d'asile en asile
L'envie ose en vain l'outrager ;
Enfant des Muses, sois tranquille,
Ton Renaud (3) vivra comme Achille :
L'arrêt du temps doit te venger.

(1) Milton. — (2) Prénom du Tasse. — (3) Héros de *la Jérusalem délivrée*.

« Le bruit confus de la cabale
A tes pieds va bientôt mourir ;
Bientôt à moi-même on t'égale,
Et pour ta pompe triomphale
Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit. O doux présage !
A peine il rentre en son tombeau
Que le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets ;
Plein de courage il se relève,
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Une douce Paresse.

Au bout de mon humble domaine,
Six tilleuls au front arrondi,
Dominant le cours de la Seine,
Balancent une ombre incertaine
Qui me cache aux feux du midi.

Sans affaire et sans esclavage,
Souvent j'y goûte un doux repos ;
Désoccupé comme un sauvage
Qu'amuse, auprès d'un beau rivage,
Le flot qui suit toujours les flots.

Ici, la rêveuse Paresse
S'assied, les yeux demi-fermés,
Et, sous sa main qui me caresse,
Une langueur enchanteresse
Tient mes sens vaincus et charmés.

Des feuillets d'Ovide et d'Horace
Flottent épars sur mes genoux ;

Je lis, je dors, tout soin s'efface :
Je ne fais rien et le jour passe :
Cet emploi du jour est si doux !

Tandis que d'une paix profonde
Je goûte ainsi la volupté,
Des rimeurs dont le siècle abonde
La muse toujours plus féconde
Insulte à ma stérilité.

Je perds mon temps, s'il faut les croire,
Eux seuls du siècle sont l'honneur !
J'y consens : qu'ils gardent leur gloire,
Je perds bien peu pour ma mémoire,
Je gagne tout pour mon bonheur.

GAUTIER (Théophile).

Théophile Gautier, né à Tarbes en 1808, mort à Paris en 1871. C'est un de nos écrivains les plus féconds et les plus originaux. Citons entre toutes ses œuvres son poëme de la *Comédie de la mort*, *Émaux et Camées* et le *Trésor d'art de la Russie*.

Le Soulier de Corneille.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel, et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lents une figure étrange ;
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau râpé !
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes ;
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.
Chaque pli de sa joue austèrement creusée
Semblait continuer un sillon de pensée,

Et dans son regard noir qu'éteint un sombre ennui,
On sentait que l'éclair autrefois avait lui.
Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.

Le roi-soleil alors illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter, Boileau passait ses doctes veilles ;
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles ;
Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier !
Sur la poussière d'or de sa terre bénie
Homère, sans chaussure, aux chemins d'Ionie,
Pouvait marcher jadis avec l'antiquité,
Beau comme un marbre grec par Phidias sculpté ;
Mais Homère, à Paris, sans crainte du scandale,
Un jour de pluie, eût fait recoudre sa sandale ;
Ainsi faisait l'auteur d'*Horace* et de *Cinna*,
Celui que de ses mains la Muse couronna,
Le fier dessinateur, Michel-Ange du drame,
Qui peignit les Romains si grands, d'après son âme...

Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.
A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
S'éteignant pauvre et seul, dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil c'est une tache noire,
O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !

Mais pourquoi s'indigner ? Que viennent les années,
L'équilibre se fait entre les destinées ;
A sa place chacun est remis par la mort :
Le roi rentre dans l'ombre et le poëte en sort !
Pour courtisans, Versaille a gardé ses statues,
Les adulations et les eaux se sont tues ;

Versaille est la Palmyre où dort la royauté.
Qui des deux survivra, génie ou majesté?
L'aube monte pour l'un, le soir descend sur l'autre;
Le spectre de Louis, au jardin de Le Nôtre,
Erre seul, et Corneille, immortel comme un dieu,
Toujours sur son autel voit reluire le feu
Que font briller plus vif en ses fêtes natales
Les générations, immortelles vestales.
Quand en poudre est tombé le diadème d'or,
Son vivace laurier pousse et verdit encor:
Dans la postérité, perspective inconnue,
Le poëte grandit, et le roi diminue.

Intérieur.

Que la pluie à déluge au long des toits ruisselle!
Que l'orme du chemin penche, craque et chancelle
Au gré du tourbillon dont il reçoit le choc!
Que du haut des glaciers l'avalanche s'écroule!
Que le torrent aboie au fond du gouffre, et roule
Avec ses flots fangeux de lourds quartiers de roc!

Qu'il gèle! et qu'à grand bruit sans relâche, la grêle
De grains rebondissants fouette la vitre frêle!
Que la brise d'hiver se fatigue à gémir!
Qu'importe? n'ai-je pas un feu clair dans mon âtre,
Sur mes genoux un chat qui se joue et folâtre,
Un livre pour veiller, un fauteuil pour dormir.

La Tulipe.

Moi, je suis la tulipe, une fleur de Hollande;
Et telle est ma beauté que l'avare Flamand
Paye un de mes oignons plus cher qu'un diamant,
Si mes fonds sont bien purs, si je suis droite et grande.

Mon air est féodal, et, comme une Yolande
Dans sa jupe à long plis étoffée amplement,
Je porte des blasons peints sur mon vêtement ;
Gueules fascé d'argent, or avec pourpre en bande ;

Le jardinier divin a filé de ses doigts
Les rayons du soleil et la pourpre des rois
Pour me faire une robe à trame douce et fine.

Nulle fleur du jardin n'égale ma splendeur,
Mais la nature, hélas ! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche.
Cloches, carillonnez gaiement !
Jésus est né ; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que des toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche
Ce cher petit enfant Jésus,
Et, pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : « Noël ! Noël ! »

Londres.

A chaque instant, au milieu d'un groupe de maisons, vous voyez se prélasser un vaisseau. Les vergues ébornent les

croisées, les antennes pénètrent dans les chambres, et les guibres semblent battre en brèche les portes des magasins, comme des béliers antiques. Les maisons et les vaisseaux vivent dans l'intimité la plus touchante et la plus cordiale; à l'heure de la marée, les cours deviennent des bassins et reçoivent des barques. Des escaliers, des rampes, des cales de pierre, de granit, de briques, montent et descendent de la rivière aux maisons. Londres a les bras plongés jusqu'aux coudes dans son fleuve; un quai régulier gênerait la familiarité du fleuve et de la ville. Le pittoresque y gagne, car rien n'est plus horrible à voir que ces éternelles lignes droites prolongées en dépit de tout, dont s'est engouée si bêtement la civilisation moderne.

L'Angleterre n'est qu'un chantier; Londres n'est qu'un port. La mer est la patrie naturelle des Anglais; ils s'y plaisent tellement, que bien des grands seigneurs passent leur vie à faire les voyages les plus périlleux dans de petits bâtiments équipés et gouvernés par eux. — Le club des yachts n'a pas d'autre but que d'encourager et de favoriser ce penchant. — La terre leur déplaît tellement, qu'ils ont un hôpital installé au milieu de la Tamise, dans un gros vaisseau rasé, qui sert aux marins qui se trouvent malades dans le port de Londres.

La façade de toutes ses maisons est tournée vers le fleuve, car la Tamise est la grande rue de Londres, la veine artérielle d'où partent les rameaux qui vont porter la vie et la circulation dans le corps de la ville. Aussi quel luxe d'écriteaux et d'enseignes! Des lettres de toutes couleurs et de toutes dimensions chamarrent les édifices de haut en bas : les majuscules ont souvent la hauteur d'un étage. Il s'agit d'aller chercher la vue d'un côté à l'autre d'une nappe d'eau qui est sept ou huit fois large comme la Seine. Votre œil s'arrête sur l'acrotère d'une maison bizarrement découpée à jour; vous cherchez à quel ordre d'architecture appartient ce genre d'ornement. En vous approchant, vous découvrez que ce sont des lettres de cuivre doré, indiquant un magasin quelconque, et qui servent à la fois d'enseigne et de balustrade. En fait de charlatanisme d'affiche, les Anglais sont sans rivaux, et nous engageons nos

industriels à faire un petit tour à Londres pour se convaincre qu'ils ne sont que des enfants auprès de cela. Ces maisons ainsi bariolées, placardées, zébrées d'inscriptions et de pancartes, vues du milieu de la Tamise, présent en l'aspect le plus bizarre.

Encore quelques tours de roue, et le bateau à vapeur allait toucher à la cale du Gustom-House (la douane), où les malles des voyageurs ne devaient être visitées que le lendemain, car le dimanche est célébré à Londres aussi scrupuleusement que le sabbat des Juifs à Jérusalem.

Jamais je n'oublierai le magnifique spectacle qui s'offrit à mes yeux : les arches gigantesques du pont de Londres traversaient la rivière de leurs cinq enjambées colossales et se détachaient en sombre sur un fond de soleil couchant. Le disque de l'astre, enflammé comme un bouclier rougi dans la fournaise, descendait précisément derrière l'arche du milieu, qui traçait sur son orbe un segment noir d'une hardiesse et d'une vigueur incomparables.

Une longue traînée de feu scintillait en tremblant sur le clapotis des vagues ; des fumées et des brumes violettes baignaient l'espace jusqu'au pont de Southwark, dont on apercevait les arches vaguement ébauchées. A droite, un peu dans l'éloignement, on voyait briller les flammes de bronze doré qui surmontent la colonne gigantesque élevée en mémoire de l'incendie de 1666 ; à gauche, jaillissait au-dessus des toits le clocher de Saint-Olave ; des cheminées monumentales qu'on pourrait prendre pour des colonnes votives si les chapiteaux ioniens ou doriens étaient dans l'usage de vomir la fumée, brisaient heureusement les lignes de l'horizon, et par leurs tons vigoureux faisaient encore ressortir les tons orange et citron clair du ciel.....

Une chose qui donne à Londres un aspect tout particulier, outre la largeur de ses rues et de ses trottoirs et le peu de hauteur des maisons, c'est la couleur noire uniforme qui revêt tous les objets. Rien n'est plus triste et plus lugubre ; ce noir n'a rien des teintes rembrunies et vigoureuses que le temps donne aux vieux édifices dans les contrées moins septentrionales : c'est une poussière impalpable et subtile qui s'attache à tout, qui pénètre partout et dont on ne peut

se défendre. On dirait que tous les monuments sont saupoudrés de mine de plomb. L'immense quantité de charbon de terre que l'on consomme à Londres pour le chauffage des usines et des maisons et une des principales causes de ce deuil général des édifices, dont les plus anciens ont littéralement l'air d'avoir été peints avec du cirage. Cet effet est particulièrement sensible sur les statues. Celles du duc de Bedford, du duc d'York au bout de sa colonne, de George III sur son cheval, ressemblent à des nègres ou à des ramoneurs, tellement elles sont encrassées et défigurées par cette funèbre poussière de charbon quintessencié qui tombe du ciel de Londres. — La prison de Newgate, avec ses bossages et ses pierres vermiculées, la vieille église Saint-Sauveur, et quelques chapelles gothiques dont les noms ne me reviennent pas, semblent avoir été bâties en granit noir plutôt qu'assombries par les années. Je n'ai vu nulle part cette teinte opaque et morne qui prête aux édifices, demi-voilés par la brume, l'apparence de grands catafalques, et suffirait pour expliquer le spleen traditionnel des Anglais. En regardant ces murailles teintes par la suie du charbon, je songeais à l'Alcazar et à la cathédrale de Tolède, que le soleil a revêtus d'une robe de pourpre et de safran.

Le ciel de Londres, même lorsqu'il est dégagé de nuages, est d'un bleu laiteux où le blanchâtre domine ; son azur est plus pâle sensiblement que celui du ciel de France; les matins et les soirs y sont toujours baignés de brumes, noyés de vapeurs. Londres fume au soleil comme un cheval en sueur ou comme une chaudière en ébullition, ce qui produit dans les espaces libres de ces admirables effets de lumière si bien rendus par les aquarellistes et les graveurs anglais. Souvent, par le plus beau temps, il est difficile d'apercevoir nettement le pont de Southwark du pont de Londres, qui cependant sont assez rapprochés l'un de l'autre. Cette fumée, répandue partout, estompe les angles trop durs, voile les pauvretés des constructions, agrandit la perspective, donne du mystère et du vague aux objets les plus positifs. Avec elle, une cheminée d'usine devient aisément un obélisque, un magasin de pauvre architecture

prend des airs de terrasse babylonienne, une maussade rangée de colonnes se change en portique de Palmyre.

Mme É. DE GIRARDIN.

Mme Émile de Girardin (Delphine Gay), née à Aix-la-Chapelle en 1804, morte à Paris en 1855. — Elle débuta dans les lettres par des poésies patriotiques qui lui méritèrent le titre de *Muse de la patrie*. Elle a abordé tous les genres de poésie, et donné au théâtre des œuvres qui sont restées au répertoire.

La Druidesse.

Silence!... elle paraît au pied du chêne antique;
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs,
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleurs,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

Elle dit : « O douleur! peuple, prosternez-vous;
« Druides, balancez nos étendards funèbres;
« Teutatès m'a parlé dans le sein des ténèbres;
« Le glaive de la mort est suspendu sur nous!

« Déjà de nos autels je vois tomber la pierre;
« La faucille sacrée a frémi dans ma main;
« Un Dieu combat notre culte inhumain;
« Il défend de mêler le sang à la prière;
« De la vengeance il a maudit le nom;
« Sur ses propres autels, victime volontaire,
« A ses lois il soumet la terre
« Par la puissance du pardon.

« Une reine à ce Dieu servira d'interprète.
« C'en est fait... contre nous son triomphe s'apprête.
« Je l'entends; à vos fils, à son royal époux,
« Elle parle du Ciel et commande à genoux.
« Les femmes, imitant sa pieuse tendresse,
« Aux horreurs des combats renoncent sans retour;

« Et désormais, quittant l'armure qui les blesse,
« Leur puissance est dans leur faiblesse,
« Et leur génie est dans l'amour.

« O rocher d'Erminsul ! ô tombe révérée!
« Vous que ce peuple altier n'approchait qu'en tremblant,
« L'ingrat vous abandonne, et sur l'autel sanglant
« Il ne répandra plus la verveine adorée !
« Ce peuple, à la clarté d'un céleste flambeau,
« Des plus lointains déserts franchira la distance,
« Et jusque sur la mort portant son inconstance,
« Ira prier sur un autre tombeau.

« Et toi, qui des vainqueurs suspendais la framée,
« Chêne ! seul confident de nos destins secrets,
« Au magique pouvoir d'une fleur embaumée
« Va céder en un jour ta vieille renommée !
« Roi détrôné de nos vastes forêts,
« Tu mêleras ton deuil au deuil de nos cyprès;
« C'est alors qu'on verra tomber les pleurs du saule;
« Le gui ne ceindra plus le front de nos guerriers;
« Car les nobles fils de la Gaule
« Ne cueilleront que des lauriers.

« O berceau des Gaulois, Armorique sauvage,
« Adieu, d'un long oubli tu subiras l'affront,
« Jusqu'au jour où sur ton rivage
« Naîtra le barde au sublime langage,
« Dont les chants te ranimeront.
« Ses chants dans le passé réveilleront l'histoire;
« Ils te rendront à l'immortalité;
« Ton malheur deviendra ta gloire
« Dès que sa voix l'aura chanté.

« Mais d'un autre art encore la puissance infinie
« Te réserve un autre génie
« Pour retracer ta gloire et tes malheurs;
« Par ses brillants pinceaux moi-même rajeunie,
« Je revivrai sous ces riches couleurs;
« Sa main rendra mon image immortelle.
« Au culte de nos dieux seule restant fidèle,

« Je garderai la harpe et la faucille d'or ;
« Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor,
« Et les siècles futurs sauront que j'étais belle

« Non, d'un culte si grand tout ne périra pas :
« Votre divinité chérie,
« La victoire suivra vos pas !
« Gaulois, vous resterez la terreur des combats,
« L'appui des opprimés, l'honneur de la patrie ! »

La vierge alors reprend sa sombre rêverie,
Du chêne d'Erminsul disperse les rameaux,
Et, plus fière, s'éloigne en répétant ces mots,
Ces mots sacrés : « Honneur, Patrie ! »

Ce cri cher aux Gaulois n'a pas été perdu ;
Les échos de la Seine en résonnent encore ;
Et la France aux accents de cette voix sonore
Par des siècles de gloire a déjà répondu.

Le petit Frère.

De ma sainte patrie
J'accours vous rassurer.
Sur ma tombe fleurie,
Mes sœurs, pourquoi pleurer ?
Dans son affreux mystère,
La mort a des douceurs ;
Je vous vois sur la terre :
Ne pleurez point, mes sœurs.

Dans les Cieux je suis ange,
Et je veille sur vous ;
Ma joie est sans mélange,
Car je fus humble et doux.
Des saintes immortelles
Je suis le protégé ;
Dieu m'a donné des ailes,
Mais ne m'a point changé.

Ma souffrance est passée,
Et mes pleurs sont taris ;
Ma main n'est plus glacée,
Je joue et je souris ;
Mon regard est le même,
Et j'ai la même voix;
Mon cœur d'ange vous aime,
Mes sœurs, comme autrefois.

J'ai la même figure
Qui charmait tant vos yeux ;
La même chevelure
Orne mon front joyeux ;
Mais ces boucles coupées,
Au jour de mon trépas,
De vos larmes trempées,
Ne repousseront pas !

Le Ciel est ma demeure,
J'habite un palais d'or ;
Nous puisons à toute heure
Dans l'éternel trésor ;
Un fil impérissable
A tissu nos habits ;
Nous jouons sur un sable
D'opale et de rubis.

Là-haut, dans des corbeilles,
Les fleurs croissent sans art ;
Les méchantes abeilles
Là-haut n'ont point de dard ;
Les roses qu'on effeuille
Peuvent encore fleurir,
Et les fruits que l'on cueille
Ne font jamais mourir.

Les anges de mon âge
Connaissent le sommeil :
Je dors sur un nuage,
Dans un berceau vermeil ;
J'ai pour rideau le voile
De la vierge d'amour ;

Ma lampe est une étoile
Qui brille jusqu'au jour.

Le soir, quand la nuit tombe,
Parmi vous je descends ;
Vous pleurez sur ma tombe ;
Vos larmes, je les sens ;
Caché parmi les pierres
De ce funèbre lieu,
J'écoute vos prières,
Et je les porte à Dieu.

Oh ! cessez votre plainte,
Ma mère, croyez-moi ;
Vous serez une sainte
Si vous gardez la foi.
C'est un mal salutaire
Que perdre un nouveau-né ;
Aux larmes d'une mère
Tout sera pardonné !

DE GONCOURT (E. ET J.).

Edmond et Jules de Goncourt, nés en 1825, ont publié en collaboration des ouvrages historiques et des romans dont la forme originale a été le sujet d'une vive polémique

Mme de Lamballe.

Dans ses courses, dans ses promenades à Trianon, Marie-Antoinette a presque toujours à ses côtés la même compagne, une amie de ses goûts, qui préférait à Versailles les bois de son beau-père, le duc de Penthièvre, et que la Reine avait eu grand'peine à accoutumer à l'air de la Cour : Madame de Lamballe.

La Reine, comme toutes les femmes, se défendait mal contre ses yeux. La figure et la tournure n'étaient pas sans la toucher, et les portraits qui sont restés de Madame de Lam-

balle disent la première raison de sa faveur. La plus grande beauté de Madame de Lamballe était la sérénité de la physionomie. L'éclair même de ses yeux était tranquille. Malgré les secousses et la fièvre d'une maladie nerveuse, il n'y avait pas un pli, pas un nuage sur son beau front, battu de ses longs cheveux blonds qui boucleront encore autour de la pique de septembre. Italienne, Madame de Lamballe avait les grâces du Nord, et elle n'était jamais plus belle qu'en traineau, sous la martre et l'hermine, le teint fouetté par un vent de neige, ou bien encore lorsque dans l'ombre d'un grand chapeau de paille, dans un nuage de linon, elle passait comme un de ces rêves dont le peintre anglais Lawrence promène la robe blanche sur les verdures mouillées.

L'âme de Madame de Lamballe avait la sérénité de son visage. Elle était tendre, pleine de caresses, toujours égale, toujours prête aux sacrifices, dévouée dans les moindres choses, désintéressée par-dessus tout. Ne demandant rien pour elle, Madame de Lamballe se privait même du plaisir d'obtenir pour les autres, ne voulant point faire de son attachement le motif ni l'excuse d'une seule importunité. Oubliant son titre de princesse, elle n'oubliait jamais le rang de la Reine. Bru d'un prince dévot, elle était pieuse. Son esprit avait les vertus de son caractère, la tolérance, la simplicité, l'amabilité, l'enjouement tranquille. Ne voyant point le mal et n'y voulant pas croire, Madame de Lamballe faisait à son image les choses et le monde, et, chassant toute vilaine pensée avec la charité de ses illusions, sa causerie gardait et berçait la Reine comme dans la paix et la douceur d'un beau climat. Sa bienfaisance encore, cette bienfaisance infatigable des Penthièvre, qui ne rebuta jamais les malheureux, et jusqu'à ce parler italien dans lequel avaient été élevées l'imagination et la vie de la Reine, tout était un lien entre Madame de Lamballe et Marie-Antoinette. La souveraine et la princesse allaient l'une à l'autre par mille rencontres de sentiments au fond d'elles-mêmes, et elles étaient prédestinées à une de ces rares et grandes amitiés que la Providence unit dans la mort.

GOZLAN (Léon).

Léon Gozlan, né à Marseille, en 1803, mort à Paris en 1866. — Il a publié un très-grand nombre de nouvelles et de romans, et donné au théâtre des drames et des comédies, dont la plupart ont été favorablement accueillis.

Le Cèdre du Liban.

Il est connu du monde entier comme le dôme de Milan, la tour de Pise, la flèche de Strasbourg : à force d'âge et de service, il est passé monument.

Non-seulement il est connu du monde entier, mais le Parisien même le connaît, lui qui n'a jamais visité les Catacombes, les Thermes de Julie, le Musée des Petits-Augustins. Le cèdre du Liban est un enfant de Paris.

Il est grand comme un bois : tous les oiseaux du Jardin des Plantes trouveraient place sous ses branches ; tous les tigres, tous les lions, tous les singes, tous les ours, toutes les panthères, tous les rhinocéros de la Ménagerie, tous le savants de la maison seraient à l'aise sous son ombrage. C'est un bois, dis-je : ses rameaux sont des allées ; son tronc chaufferait un ministère. Comme toute grande création des siècles, il a son histoire, mieux qu'une histoire, sa tradition. Les mères ont dit aux mères, et elles nous l'ont répété, que le voyageur Jussieu, qui le rapporta, l'avait transvasé dans son chapeau. Le voyage fut long, tempétueux : l'eau douce manqua, l'eau douce, ce lait d'une mère pour le voyageur. A chacun on mesura l'eau : deux verres pour le capitaine, un verre pour les braves matelots, un demi-verre pour les passagers. Le savant à qui appartenait le cèdre était passager : il n'eut qu'un demi-verre. Le cèdre ne fut pas même compté pour un passager, il n'eut rien ; mais le cèdre était l'enfant du savant : il le mit près de sa cabane, et le réchauffa de son haleine ; il lui donna la moitié de sa moitié d'eau, et le ranima. Tout le long du voyage, le savant but si peu d'eau, le cèdre en but tant, qu'ils furent descendus au port l'un mourant, l'autre superbe, haut de six pouces.

A la douane, l'employé du gouvernement voulut faire vider le chapeau, prétendant qu'on y cachait de la dentelle, des diamants, tout ce qu'un douanier peut imaginer. Dans son zèle, il voulait enlever la terre, arracher le cèdre, prétexte menteur d'une contrebande. Et le savant pleura, parla du cèdre en termes si poétiques, allégua si bien la Bible, cita tant et de si beaux passages où l'on voit le cèdre au berceau de Moïse, aux lambris parfumés de myrrhe de la reine de Saba, aux revêtements de l'arche, dans les ornements du tabernacle, que le douanier fut attendri, reçut vingt-cinq louis, et n'arracha pas le cèdre de son vase de feutre.

Sorti du chapeau le cèdre fut planté en terre : on l'abrita d'une tuile, et pour que personne n'en approchât, on lui appliqua au dos une inscription en latin du Jardin des Plantes.

Puis il devint si haut, qu'on ôta la tuile et le latin, espèce de rhétorique que subissent les plantes avant d'être émancipées : puis il devint plus haut qu'un professeur, et il se fit assez d'ombre autour de lui pour qu'un enfant et sa bonne fussent à l'abri. La bonne et l'enfant, l'arbre ayant grandi, appelèrent d'autres enfants, d'autres bonnes ; les bonnes firent connaissance ; les enfants s'aimèrent ; voilà une civilisation, une civilisation portée dans un chapeau.

Qu'il devint beau dans peu de temps, qu'il devint illustre ! Un homme plus grand que Shakspeare, plus grand que Corneille, plus grand que Napoléon, venait chaque jour s'asseoir à ses pieds, et jouer avec les petits enfants et les bonnes : cet homme ce n'était pas Dieu sous la figure d'un ange : c'était Parmentier, celui qui planta en France la pomme de terre, ce pain quand il n'y a plus de pain ; Parmentier, qui a empêché le riche de mourir de faim sous l'Empire ; et le pauvre sous tous les gouvernements. Salut au cèdre, à la pomme de terre, à Parmentier, qui eut la gloire de voir Louis XVI porter à sa boutonnière les premières fleurs de la pomme de terre !

Et il grandit encore, le cèdre du Liban : alors les pauvres aveugles de la rue Saint-Victor demandèrent à venir tous les jeudis se reposer à l'ombre de cette forêt d'un seul arbre.

Tous les jeudis ils se rassemblent sous le dôme du cèdre, comme les aveugles mussins sous les platanes de Constantinople; là, ils parlent de Dieu et en conçoivent la grandeur en embrassant ce tronc. C'est un attendrissement de les voir groupés sous le cèdre plein d'oiseaux et de parfums. Ils ne visiteront pas l'Orient, il n'y a pas d'Orient pour les aveugles; mais ils touchent l'Orient.

Les aveugles appelèrent les muets; et depuis, les muets de la rue Saint-Jacques se rendent aussi sous le cèdre: il y a de la place pour tous les enfants qui ont à distraire de longues douleurs. Les aveugles rêvent de la vue du cèdre en entendant le murmure de ses branches, et les muets pensent au chant des oiseaux qui voltigent de branche en branche, dans cette immense volière.

Il y avait autrefois une prison au fond du jardin, à la droite de la Pitié: prison horrible, infecte, dont les corridors étaient moisis, dont les bouges suaient le désespoir, désolée et maudite, si affreuse que pour balancer son hideux aspect les hommes de toutes les opinions, une fois dedans, s'embrassaient et vivaient en frères. Six étages s'empilaient l'un sur l'autre; le dernier étage, le sixième, dernier cercle de cet enfer où le galérien souillait de son contact le malheureux dettier, cet étage où l'on ne parvenait qu'essoufflé, abattu, mourant, était le plus recherché. Les chambres se louaient à des prix fous. Ce n'est pas qu'on vît de là-haut le toît de son créancier pour y cracher dessus par la pensée, ni le dôme du Palais de Justice, mais on apercevait le cèdre du Liban. Sur cette aride plaine d'ardoises, au-dessus de cette forêt de cheminées, planait le cèdre. La joue collée contre les barreaux de fer, la bouche ouverte pour respirer un souffle d'air que n'eût pas empoisonné la ville des créanciers, le détenu passait des journées à regarder le cèdre. C'était le jardin du prisonnier, qui se consolait des ennuis de la pluie en disant: Demain le cèdre sera plus vert. On s'invitait à voir le cèdre: on consolait l'étranger en lui en ménageant le spectacle: et le visiteur ne s'en allait pas sans en être régalé. On en était fier à Sainte-Pélagie, comme si on l'eût planté.

Alger.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture crénelée, par où sortent des canons à fleur d'eau ; ces dômes blafards que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'aigrettes sur un turban ; ces monuments sans croisées extérieures, espèces de maisons aveugles ; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques allongées, mais sans voile déployée, sans rames, sans gouvernail ; enfin cette ville et cette mer engendrées sous le soleil, c'est Alger.

Alger dort, ce vaste nid de pirates ; rien n'y décèle la vie et l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires avec leurs mille barques ; que c'est là qu'ils retournent avec leurs milles prises, remorquant à la suite les uns des autres le brick français et le schooner anglais, la flûte hollandaise et la tartane sicilienne, le chebec napolitain et le mistick sarde ; non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque, où Alger est une ville européenne, presque une ville du second ordre, ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution ; possédant des fontaines et pas d'eau comme une ville du premier ordre ; ayant enfin ce que nous n'avons pas, les Bédouins ; ce que n'a pas le désert, un maire et un juge de paix. Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans. Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grand que comme l'aile d'un albatros, Alger, la vieille Barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan appelant ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous coulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et puis gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier; les captifs ramenés étaient traînés dans les chantiers du dey. Les femmes captives passaient dans son sérail avec leurs éventails ou leurs mantilles, et puis s'effectuait le partage du menu butin. A ceux-ci les belles voiles, à ceux-ci les draps moelleux, à ceux-ci les belles armes d'acier incrustées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers au poignet; à ceux-là l'or en barres ou l'or monnayé, à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; au chef le tonneau de riz, à la femme la mesure, à l'enfant la pincée. Ainsi de tout : puis Alger ivre et repue, ivre de vin français, repue de comestibles anglais, dansait en rond et tournait comme un derviche, jusqu'à ce qu'elle tombât sur la terre. Dans cet état, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que la surprit une fois Barberousse; mais à coup sûr, ce ne fut pas dans cet état qu'elle chassa Charles-Quint.

GUIRAUD (Alexandre).

Alexandre Guiraud, né à Limoux, en 1787, et mort en 1847. Il a donné au théâtre plusieurs tragédies qui ont eu du succès; la plus remarquable est *les Machabées*. Son poëme du *Petit Savoyard* a donné à son nom une grande célébrité. Il est entré à l'Académie française en 1826.

Le petit Savoyard.

LE DÉPART.

Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance :
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,

Heureuse et délassée en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici ?
Où mendier pour toi, chez des pauvres aussi !
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse !

Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance !
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi !...

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir...
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant :
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau ;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;

Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne ;
Prie et demande au riche : il donne au nom de Dieu ;
Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu.

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : Il faut nous séparer :
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

PARIS.

J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit ; je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien, moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien, je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit),
Finir son heureuse journée,
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir !
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir !

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi !

Non, l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage ..
Eh ! que sert d'espérer ?.... que puis-je attendre enfin ?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim.

Et faible, sur la terre, il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main ?

C'est un enfant... Il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà !... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours ;
Il est si près de son village !

Tout joyeux, il arrive et regarde... Mais quoi ?
Personne ne l'attend ! sa chaumière est fermée !
Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi ! »

La porte cède, il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle.
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée ;
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait.
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine ;
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne,
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim ;
Nous garderons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls... et reviennent enfin. »

GUIZOT (F.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

François Guizot, né à Nimes, en 1787. — Comme historien, comme publiciste et comme orateur, il occupe un des premiers rangs parmi les plus hautes célébrités contemporaines. Il fut élu par l'Académie française, en 1836, après la mort de Destutt de Tracy.

Mort de Charles Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortait de son lit : « J'ai une grande affaire à terminer, dit-il à Herbert (1) ; il faut que je me lève promptement ; » et il se mit à sa toilette. Herbert, troublé, le peignait avec moins de soin : « Prenez, je vous prie, lui dit le roi, la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je dois être paré aujourd'hui comme un marié. « En s'habillant, il demanda une chemise de plus : « La saison est si froide, dit-il, que je pourrais trem-

(1) Un des commissaires que le gouvernement envoya à Charles Ier pour traiter de la paix.

bler; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur : je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible. » Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux; comme il lisait, dans le XXVII^e^ chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu, le récit de la passion de Jésus-Christ : « Milord, lui demanda le roi avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation? — Je prie Votre Majesté de remarquer, répondit l'évêque, que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier. » Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre. Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre, un peu plus fort, quoique léger encore. « Allez voir qui est là, » dit le roi. C'était le colonel Hacker... « Faites-le entrer, dit-il. — Sire, dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à Whitehall (1) : Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer. — Je pars dans l'instant, répondit Charles; laissez-moi. » Hacker sortit : le roi se recueillit encore quelques minutes; puis, prenant l'évêque par la main : « Venez, dit-il, partons; Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois. » Et il descendit dans le parc, qu'il devait traverser pour aller à Whitehall.

Plusieurs compagnies d'infanterie l'y attendaient, formant une double haie sur son passage; un détachement de hallebardiers marchait en avant, enseignes déployées; les tambours battaient; le bruit couvrait toutes les voix. A la droite du roi était l'évêque; à la gauche, tête nue, le colonel Tomlinson, commandant de la garde, à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. Il s'entretint avec lui pendant la route, lui parla de son enterrement, des personnes à qui il désirait que le soin en fût confié, l'air serein, le regard brillant, le pas ferme, marchant même plus vite que la troupe, et s'étonnant de sa lenteur. Un des officiers de service, se flattant sans doute de le troubler, lui demanda s'il n'avait

(1) Palais de Londres auprès duquel eut lieu l'exécution.

pas concouru, avec le feu duc de Buckingham (1), à la mort du roi son père. « Mon ami, lui répondit Charles avec mépris et douceur, si je n'avais d'autre péché que celui-là, j'en prends Dieu à témoin, je t'assure que je n'aurais pas besoin de lui demander pardon. » Arrivé à Whitehall, il monta légèrement l'escalier, traversa la grande galerie et gagna sa chambre à coucher, où on le laissa seul avec l'évêque, qui s'apprêtait à lui donner la communion. Quelques ministres indépendants (2), Nye et Goodwin entre autres, vinrent frapper à la porte, disant qu'ils voulaient offrir au roi leurs services. « Le roi est en prières, » leur répondit Juxon (3); ils insistèrent. « Eh bien, dit Charles à l'évêque, remerciez-les en mon nom de leur offre; mais dites-leur franchement qu'après avoir si souvent prié contre moi, et sans aucun sujet, ils ne prieront jamais avec moi pendant mon agonie. Ils peuvent, s'ils veulent, prier pour moi, j'en serai reconnaissant. » Ils se retirèrent : le roi s'agenouilla, reçut la communion des mains de l'évêque, et, se relevant avec vivacité : « Maintenant, dit-il, que ces drôles-là viennent; je leur ai pardonné du fond du cœur, je suis prêt à tout ce qui va m'arriver. » On avait préparé son dîner; il n'en voulait rien prendre. « Sire, lui dit Juxon, Votre Majesté est à jeun depuis longtemps, il fait froid; peut-être, sur l'échafaud, quelque faiblesse... — Vous avez raison, » dit le roi; et il mangea un morceau de pain et but un verre de vin. Il était une heure : Hacker frappa à la porte. Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau; Charles fit ouvrir la porte. « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'a-

(1) Le duc de Buckingham, favori de Jacques Ier et de Charles Ier. C'est au conseil de cet homme orgueilleux et vicieux qu'il faut attribuer une partie des fautes commises par le roi au commencement de son règne.

(2) La secte des Indépendants se forma parmi les presbytériens ou calvinistes d'Écosse. Si les presbytériens rejettent la hiérarchie de l'Église anglicane, les Indépendants n'admettent même ni prêtres ni discipline.

(3) L'évêque de Londres, qui préparait le roi à la mort. Les régicides le retirent ensuite dans une prison pour lui arracher les secrets que le roi avait pu lui confier, mais ils ne purent rien obtenir.

vança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir où se tenaient deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher; il se tourna vers Juxon et Tomlinson. « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles; » et il leur adressa, en effet, un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition il retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez par la hache, elle me ferait plus de mal. » Et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache! » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait : il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque. « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — Juxon : Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet; il vous transporte de la terre au ciel. — Le Roi : Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble; » et, se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien? » Il ôta son manteau

et son Saint-George (1), donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant : « Souvenez-vous (2) ; » ôta son habit, remit son manteau, et, regardant le billot : « Placez-le de manière qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur. — Il est ferme, sire. — Le Roi : Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » — Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet ; le roi crut qu'il allait frapper. « Attendez le signe, lui dit-il. — Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi étendit les mains ; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître ! » dit-il, en la montrant au peuple : un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall ; beaucoup de gens se précipitaient autour de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule.

L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était enfermé dans le cercueil ; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

Des grands hommes.

Il y a dans l'activité d'un grand homme deux parts ; il joue deux rôles : on peut marquer deux époques dans sa carrière. Il comprend mieux que tout autre les besoins de son temps, les besoins réels, ce qu'il faut à la société contemporaine pour vivre et se développer régulièrement ; il sait aussi mieux que tout autre s'emparer de toutes les

(1) Sa décoration de l'ordre de Saint-George.

(2) On n'a jamais su à quelle recommandation se rapportait ce mot.

forces sociales pour les diriger vers ce but. De là son pouvoir et sa gloire : c'est là ce qui fait qu'il est, dès qu'il paraît, compris, accepté, suivi, que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous.

Il ne s'en tient pas là : les besoins réels et généraux de son temps à peu près satisfaits, la pensée et la volonté du grand homme vont plus loin. Il s'élance hors des faits actuels; il se livre à des vues qui lui sont personnelles; il se complaît à des combinaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spécieuses, mais qui ne se fondent point, comme ses premiers travaux, sur l'état positif, les instincts communs, les vœux déterminés de la société, en combinaisons lointaines et arbitraires; il veut, en un mot, étendre infiniment son action, posséder l'avenir comme il possède le présent.

Ici commence l'égoïsme et le rêve : pendant quelque temps et sur la foi de ce qu'il a déjà fait, on suit le grand homme dans cette nouvelle carrière; on croit en lui, on lui obéit; on se prête pour ainsi dire à ses fantaisies, que ses flatteurs et ses dupes admirent même, et vantent comme ses plus sublimes conceptions. Cependant le public, qui ne saurait longtemps demeurer hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraîne où il n'a nulle envie d'aller, qu'on l'abuse et qu'on abuse de lui. Tout à l'heure le grand homme avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté au service de la pensée générale, du vœu commun; maintenant il veut employer la force publique au service de sa propre pensée, de son propre désir; lui seul sait et veut ce qu'il fait. On s'en inquiète d'abord, bientôt on s'en lasse; on le suit quelque temps mollement, à contre-cœur; puis on se récrie, on se plaint, puis enfin on se sépare; le grand homme reste seul, et il tombe; et tout ce qu'il avait pensé et voulu seul, toute la partie purement personnelle et arbitraire de ses œuvres tombe avec lui.

Je ne me refuserai point à emprunter à notre temps le flambeau qu'il nous offre en cette occasion, pour en éclairer un temps éloigné et obscur. La destinée et le nom de Napoléon sont maintenant de l'histoire, je ne ressens pas le moindre embarras à en parler, et à en parler avec liberté.

Personne n'ignore qu'au moment où il s'est saisi du pou-

voir en France, le besoin dominant, impérieux de notre patrie était la sécurité au dehors, l'indépendance nationale au dedans, la fin de la guerre civile. Dans la tourmente révolutionnaire, la destinée extérieure et intérieure, l'État et la société avaient été également compromis. Replacer la France nouvelle dans la confédération européenne, la faire avouer, accueillir des autres États, et la constituer au dedans d'une manière paisible, régulière; la mettre, en un mot, en possession de l'indépendance et de l'ordre, seuls gages d'un long avenir, c'était là le vœu, la pensée générale du pays. Napoléon le comprit et l'accomplit; le gouvernement consulaire fut dévoué à cette tâche. Celle-là terminée, ou à peu près, Napoléon s'en proposa mille autres. Puissant en combinaisons, et d'une imagination ardente, égoïste et rêveur, machinateur et poëte, il épancha pour ainsi dire son activité en projets arbitraires gigantesques, enfants de sa seule pensée, étrangers au besoins réels de notre temps et de notre France : elle l'a suivi quelque temps à grands frais dans cette voie qu'elle n'avait point choisie : un jour est venu où elle n'a pas voulu l'y suivre plus loin; l'empereur s'est trouvé seul, et l'empire a disparu; et toutes choses sont retournées à leur propre état, à leur tendance naturelle.

HUGO (Victor).

DE L'ADÉMIE FRANCAISE.

Victor-Marie Hugo, né en 1802. — Parmi ses nombreuses productions on placera toujours au premier rang ses œuvres lyriques, toutes remarquables par le mouvement, la couleur, et l'élévation des pensées. — Il est entré à l'Académie française en 1841, après la mort de N. Lemercier.

Moïse sur le Nil.

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour,
Venez : le moissonneur repose en son séjour;

La rive est solitaire encore;
Memphis élève à peine un murmure confus ;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts ;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphyre !

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur ;
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâter avec vous
Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin
Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier, qui du fond des déserts
Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
Que pousse une brise légère.
Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère.

« Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils

Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! Ses malheurs ont ému mon amour.
Je veux être sa mère : il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit ;
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front pour la première fois
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en prenant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encore mère !

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,

Baigné des larmesmaternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil,
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
« Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux
Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
« Un berceau doit sauver le monde. »

La Grand'Mère.

« Dors-tu ?... Réveille-toi, mère de notre mère !
D'ordinaire en dormant ta bouche remuait ;
Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre :
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume ?
Quel mal t'avons-nous fait pour ne plus nous chérir ?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume ;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir !

« Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras ?
Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre à la vie, en invoquant ta sainte,
Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras !...

« Oh ! montre-nous ta Bible et ses belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'Enfant Jésus, la crèche, et le bœuf et les mages ;
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

« Mère !.. — Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer.
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?

« Dieu ! que tes bras sont froids ! rouvre les yeux... Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère ;
Tu parlais de la mort... Dis-nous, ô notre mère !
Qu'est-ce donc que la mort ? Tu ne nous réponds pas !... »

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit devant le saint livre et la couche déserte.
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

Le Revenant.

Mères en deuil, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères, le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois ; je l'ai connue en un temps plus prospère,
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait ;
Elle eut un fils, ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial, et la nuit
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.
Pauvre mère, ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube elle chantait ravie et toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant et l'appelait
Ange, trésor, amour, et mille folles choses.
Oh ! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses !
Comme elle leur parlait : l'enfant charmant et nu
Riait, et par ses mains, sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à la bouche,
Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche.
Il grandit. Pour l'enfant, grandir c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler ;
Il eut trois ans : doux ange, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : « Mon fils ! » et reprenait :

« Voyez comme il est grand ! il apprend, il connaît
Ses lettres. C'est un diable ! Il veut que je l'habille
En homme, il ne veut plus de ces robes de fille ;
C'est déjà très-méchant ces petits hommes-là !
C'est égal, il lit bien ; il ira loin, il a
De l'esprit ; je lui fais épeler l'Évangile... »
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour, nous avons tous de ces dates funèbres !
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible et se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge : ô noire maladie,
De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !
Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants ;

Ils luttent; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.

Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur,
Et l'emporta glacé.....

..... La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Le médecin disait : « Si Dieu pouvait distraire
Ce cœur triste et donner à l'enfant mort un frère ! »
Mais elle s'écriait en tombant à genoux :
« Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux,
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place,
Ma mère l'aime et vit ; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et moi, je suis dans mon tombeau !
Non, non ! » — Ainsi pleurait cette douleur profonde.
Et pourtant elle mit un autre enfant au monde.
Le père tout joyeux cria : « C'est un garçon ! »
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère, en l'allaitant, restait morne, accablée,
Pensant au nouveau fils moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »

O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
Elle entendit, — avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi. Ne le dis pas. »

La Conscience.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhova,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormants, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi ! » cria-t-il ; et le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Étends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.

Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours ! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Énos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes.
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. — « O mon père !
L'œil a-t-il disparu, » dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre.
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul, sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

L'Enfant.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de la famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident souvent à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu, vacillant dans la chambre,
Les chaises se toucher.
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire ;
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poëtes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or.

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche,
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau l'enfant ! avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux ! la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

Paris au quinzième siècle.

Le Paris d'il y a trois cent cinquante ans, le Paris du quinzième siècle était déjà une ville géante. Nous nous trompons en général, nous autres Parisiens, sur le terrain que nous croyons avoir gagné depuis. Paris depuis Louis XI ne s'est pas accru de beaucoup plus d'un tiers. Il a certes bien plus perdu en beauté qu'il n'a gagn é en grandeur.

Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité, qui a la forme d'un berceau. La grève de cette île fut sa première enceinte, la Seine son premier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts : l'un au nord, l'autre au midi ; et deux têtes de pont, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses : le grand Châtelet sur la rive droite, le petit Châtelet sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau : alors, au delà du grand, au délà du petit Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture il restait encore au siècle dernier quelques vestiges ; aujourd'hui il n'en reste que le souvenir, et çà et là une tradition : la porte Baudet ou Baudoyer (*porta*

Bagauda). Peu à peu le flot des maisons, toujours poussé du cœur de la ville au dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin comme l'eau dans le réservoir. Elles commencent à devenir profondes; elles mettent étage sur étage; elles montent les unes sur les autres, elles jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par dessus ses voisines, pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par-dessus le mur de Philippe-Auguste, et s'éparpillent joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367 la ville se répand tellement dans le faubourg, qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une crue continuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des entonnoirs où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du quinzième siècle elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au seizième il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville; tout une ville neuve s'épaissit déjà au dehors. Ainsi, dès le quinzième siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles qui du temps de Julien l'Apostat étaient pour ainsi dire en germe dans le grand Châtelet et le petit Châtelet. La puissante ville avait fait craquer successivement ses quatre ceintures de murs, comme un en-

fant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI on voyait, par places, percer, dans cette mer de maisons, quelques groupes des tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme les archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.

L'Éveil des cloches du vieux Paris.

Si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis tout à coup voyez (car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue), voyez s'élever au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos; si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence; vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des sonneries; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle

et du bourdon ; vous y voyez sautiller les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse des sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers les notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse, aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave Maria, qui éclate et petille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgues ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus soyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries, que cette fournaise de musique, que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre, hautes de trois

cents pieds, que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre, que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

JANIN (J.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jules Janin, né à Saint-Étienne, en 1804. C'est un de nos prosateur les plus féconds. Il s'est surtout fait connaître comme critique dramatique. L'Académie française l'a appelé, en 1870, à la succession de Sainte-Beuve.

Le Bibliophile.

Pendant que la passion des tableaux amuse l'arrière-saison de l'un, la passion des livres s'empare de cet autre que vous voyez là-bas, qui sort de chez lui bien brossé, et qui rentrera tout poudreux le soir.

Parlez-lui des vieux livres, des belles éditions, des Elzevirs non rognés; parlez-lui des reliures de Derome et de Thouvenin : pauvre Thouvenin, mort jeune, et si grand artiste ! Parlez-lui des vieux chefs-d'œuvre de la typographie française; il les a tous vus ; il les a tous touchés; il vous en dira l'histoire, et à quels maîtres ils ont appartenu depuis la vente du duc de la Vallière. Il y a tel volume qu'il a suivi depuis dix années. Enfin le dernier maître de ce volume est mort il y a un mois. La vente se fera demain ; demain, dans vingt-quatre heures! Quelle impatience pour le bibliophile ! Il s'agite, il s'inquiète, il ne peut rester en place. quelle heure est-il? Il ne sera jamais à demain. Cependant il va à sa promenade accoutumée, il faut bien qu'il achète un petit livre pour se distraire : donc il cherche, il remue, il ouvre, il ferme les livres; il les étudie, il les flaire. « Voici un volume mieux conservé que tel autre volume que j'ai déjà ; — mais le frontispice de mon volume est mieux tiré que le frontispice de ce volume. J'aurais un

chef-d'œuvre en mettant mon frontispice à cet exemplaire. » Et il achète l'exemplaire. Un autre jour il en achètera un troisième pour remplacer un feuillet de la table des matières qui est légèrement jauni : il faut du temps pour faire un beau livre. La journée se passe ainsi. Quatre heures venues, le bibliophile rentre à la maison ; ses poches sont pleines ; il les vide sur la table, et il mange ; et, tout en mangeant, il collationne ses livres, il les tourne dans tous les sens ; il boit, il mange ; sa digestion est facile : il a tant d'amis à sa table ! Au dessert, il va à sa bibliothèque et il arrange tous les nouveaux venus. En même temps, il met les anciens à la réforme ; car c'est un homme de peu de livres : il n'en veut qu'à certains ouvrages, mais il les veut beaux ; et quand il les a beaux, il les veut parfaits. Ainsi il change, il arrange, il troque, il achète sans cesse ; plus il donne d'aliment à sa passion, et plus sa passion grandit et s'enflamme. Quand tout est en ordre chez ses livres, il se met au lit et il dort. Il dort, et il rêve gravures, parchemins, reliures ; il ne flaire que du cuir de Russie ; son sommeil est calme. Le matin il se lève, et il regarde ses livres ; il leur donne de l'air et du soleil ; et, par la même occasion, il en prend pour lui-même. Ce jour-là il est plus heureux que de coutume ; car c'est ce soir, à huit heures, chez Sylvestre, qu'on vend l'exemplaire en question, qu'il poursuit depuis tant d'années. Le soir venu, il s'y rend des premiers. Celui qui fait la vente, lui a gardé une place : il a tous les beaux livres sous ses regards ; il les voit, il les touche ; mais dans le nombre il n'en voit qu'un seul. Enfin son livre est annoncé, le cœur lui manque. — A vingt francs, à vingt-cinq ; — à trente francs, — trente-cinq, — quarante, — cinquante, — soixante-dix ; — soixante-quinze, — quatre-vingt-cinq. Et pendant tout ce temps, il se trouble, il pâlit, il frissonne. — Quatre-vingt-cinq, — dix, — quinze, — cent francs ! Cent francs, répète lentement le commissaire-priseur. — Cent francs ! Qui pourrait dire l'émotion du bibliophile !... Mais enfin, le ciel est juste ; notre homme l'emporte, le livre est à lui ; il triomphe, il est heureux. Ses rivaux le regardent d'un œil d'envie ; lui, triomphant, il emporte son

livre : vous le feriez officier de la Légion d'honneur qu'il ne serait pas plus superbe.

De la Mode.

Il y a deux manières de s'habiller aujourd'hui : c'est de suivre la mode pas à pas, ou bien encore de ne pas la suivre. Vous ne pouvez, pour être bien et décemment vêtu, être trop près ou trop loin de la mode. La Bruyère a dit un contre-sens quand il a dit que l'homme d'esprit se laissait habiller par son tailleur. L'homme d'esprit commande à son tailleur comme à tout le reste. Si vous étiez un homme célèbre ou un homme considérable, et que vous eussiez envie d'échapper au joug de la mode, vous feriez appeler votre tailleur; vous lui commanderiez un habit une fois pour toutes, un gilet une fois pour toutes; vous feriez en sorte que ce soit un habit ou un gilet de l'autre siècle, afin de bien faire voir que vous n'êtes pas dans la mode. De même pour votre chapeau, vous adopteriez une forme tranchée; de même pour votre chaussure, vous la feriez à votre pied tout à l'aise; mais une fois ces habits adoptés, une fois le chapeau accepté, vous auriez, toute votre vie, le même costume, toujours le même. Cela vous vieillirait de dix ans d'abord, cela vous rajeunirait de vingt ans plus tard. Ce serait, sans contredit, la façon la plus commode de se vêtir. Mais, je vous le répète, le monde ne la pardonne qu'à quelques hommes privilégiés; à la grande naissance, à la très-grande fortune, au mérite bien reconnu, à tous ceux à qui le temps est cher, aux heureux de ce monde, en un mot à ses enfants gâtés, à ceux qui ont le droit de le traiter lestement, en supérieurs; quant aux autres, aux premiers venus, aux jeunes gens, à tous ceux qui ont leur chemin à faire, un costume entièrement à la mode est de rigueur. Le monde ne pardonne rien à ceux qui ne se gênent pas pour lui. Le monde a la vanité et la jalousie d'un parvenu, il veut qu'on lui sacrifie toutes ses aises; vous ne serez

jamais assez respectueux pour le monde; vous ne lui ferez jamais assez de sacrifices; commencez donc par vous habiller comme il veut qu'on s'habille; prenez son tailleur, son bottier, son chapelier, tous les ouvriers dont le beau monde se sert; qu'il voie à votre linge, qu'il sente à vos odeurs, qu'il devine à vos vêtements que vous avez passé par la même route que lui, route de gêne, de fatigue, sauf à vous à porter vos habits avec toute l'aisance que vous pourrez.

KARR (A.).

Alphonse Karr, né à Munich, en 1808. — Le roman de *Geneviève. Une Poignée de vérités, les Guêpes, les Promenades autour de mon Jardin*, sont entre tous ses ouvrages ceux dans lesquels il a mis en un plus vif relief les qualités de son esprit.

Le Tabac.

Il est une famille de plantes vénéneuses dans laquelle on remarque la *jusquiame*, le *datura stramonium* et le *tabac*.

Le *tabac* est peut-être un peu moins vénéneux que le *datura*; mais il l'est plus que la *jusquiame*, qui est un poison violent.

Voici un pied de tabac qui est une aussi belle plante qu'on en puisse voir; elle s'élève à six pieds de hauteur, et du sein de larges feuilles, d'un beau vert, fait sortir des bouquets de fleurs roses, d'une forme gracieuse et élégante.

Pendant longtemps le tabac a fleuri solitaire et ignoré dans quelques coins de l'Amérique. Les sauvages, auxquels nous avons donné de l'eau-de-vie, nous ont donné en échange le tabac, dont la fumée les enivrait dans les grandes circonstances. C'est par cet aimable échange de poisons qu'ont commencé les relations entre les deux mondes.

Les premiers qui jugèrent devoir se mettre la poudre du tabac dans le nez furent bafoués d'abord, puis un peu per-

sécutés. *Jacques Ier*, roi d'Angleterre, fit contre ceux qui prenaient du tabac un livre appelé *Miso-Capnos*. Peu d'années après, le pape *Urbain VIII* excommunia les personnes qui prenaient du tabac dans les églises. L'impératrice *Élisabeth* crut devoir ajouter à la peine de l'excommunication contre ceux qui pendant l'office divin se bourraient le nez de cette poudre noire; elle autorisa les bedeaux à confisquer les tabatières à leur profit. *Amurat IV* défendit l'usage du tabac, sous peine d'avoir le nez coupé.

Une plante utile n'eût pas résisté à de pareilles attaques.

Si avant cette invention un homme s'était trouvé qui dît : « Cherchons un moyen de faire entrer dans les coffres de l'État un *impôt volontaire* de plusieurs millions par an; il s'agit de vendre aux gens quelque chose dont tout le monde se serve, quelque chose dont on ne puisse pas se passer. Il y a en Amérique une plante essentiellement vénéneuse; si vous exprimez de son feuillage une huile empyreumatique, une seule goutte fait périr un animal dans d'horribles convulsions. Offrons cette plante en vente, hachée en morceaux ou réduite en poudre : nous la vendrons très-cher ; nous dirons aux gens de se la fourrer dans le nez.

— Vous les y forcerez par une loi?

— Nullement, je vous ai parlé d'un impôt volontaire. Pour celui qui sera haché, nous leur dirons d'en respirer et d'en avaler un peu la fumée.

— Mais ils mourront?

— Non, ils seront un peu pâles; ils auront des maux d'estomac, des vertiges, quelquefois des coliques et des vomissements de sang, quelques douleurs de poitrine, voilà tout. D'ailleurs, voyez-vous, on a dit ! *L'habitude est une seconde nature;* on n'a pas dit assez : l'homme est comme ce couteau auquel on avait changé successivement trois fois la lame et deux fois le manche; il n'y a plus pour l'homme de nature, il n'y a que les habitudes. Les gens d'ailleurs feront comme *Mithridate*, roi de Pont, qui s'était habitué à prendre du poison.

La première fois qu'on fumera le tabac, on aura des maux de cœur, des nausées, des vertiges, des coliques, des sueurs froides; mais cela diminuera un peu; et avec

le temps on s'y accoutumera au point de n'éprouver plus ces accidents que de temps à autre, et seulement quand on fumera de mauvais tabac ou du tabac trop fort, ou quand on sera mal disposé, ou dans cinq ou six autres cas.

Ceux qui le prendront en poudre éternueront, sentiront un peu mauvais, perdront l'odorat et établiront dans leur nez une sorte de vésicatoire perpétuel.

— Ah ça ! cela sent donc bien bon ?

— Non, au contraire, cela sent très-mauvais. Je dis donc que nous vendrons cela très-cher, que nous nous en réserverons le monopole.

Mon bon ami, aura-t-on dit à l'homme assez insensé pour tenir un pareil langage, personne ne vous disputera le privilége de vendre une denrée qui n'aura pas d'acheteurs. Il y aurait de meilleures chances d'ouvrir une boutique et d'écrire dessus :

ICI ON VEND DES COUPS DE PIED.

Ou :

UN TEL VEND DES COUPS DE BATON EN GROS ET EN DÉTAIL.

Vous trouveriez plus de consommateurs que pour votre herbe vénéneuse.

Eh bien ! c'est le second interlocuteur qui aurait eu tort ; la spéculation du tabac a parfaitement réussi. Les rois de France n'ont pas fait des satires contre le tabac, il n'ont pas fait couper les nez, ils n'ont pas confisqué les tabatières. Loin de là, ils ont vendu du tabac, ils ont établi un impôt sur les nez, et ils ont donné des tabatières aux poëtes avec leur portrait dessus et des diamants alentour. Ce petit commerce leur rapporte plus de cent millons par an.

LACAUSSADE (A.).

Auguste Lacausade, né en 1820. Il a traduit Ossian et publié sous le titre de *Poëmes et paysages* et des *Eparses* deux volumes qui ont été couronnés par l'Académie fran çaise.

L'Heure de Midi.

Midi! l'heure de feu! l'heure à la rouge haleine,
Sur les champs embrasés pèse un air étouffant :
Le soleil darde à pic ses flammes sur la plaine;
Le ciel brûle implacable, et la terre se fend.

La nature n'a plus ni brises, ni murmures;
Le flot tarit; dans l'herbe on n'entend rien frémir;
Les pics ardents, les bois aux muettes ramures,
D'un morne et lourd sommeil tout semble au loin dormir.

L'immobile palmier des savanes brûlantes,
Abritant les troupeaux sous ses rameaux penchés,
Courbe languissamment ses palmes indolentes
Sur les bœufs ruminants dans son ombre couchés.

C'est l'heure où, dans la source à la voûte pierreuse,
Le chasseur, fils des monts, plonge ses pieds nerveux;
C'est l'heure où le ramier de la forêt ombreuse
Trempe son bleu plumage aux eaux des bassins bleus.

Comme eux, tandis qu'au loin la glèbe s'ouvre et fume,
Parmi les nymphéas, dans le lac argenté,
Baigne, ô doux bengali! baigne ta molle plume,
Ta plume au duvet rouge et de blanc moucheté.

Les Soleils de septembre.

Sous les tièdes rayons des soleils de septembre
Le ciel est doux, mais pâle, et la terre jaunit,

Dans les forêts la feuille a la couleur de l'ambre;
L'oiseau ne chante plus sur le bord de son nid.

Du toit des laboureurs ont fui les hirondelles;
La faucille a passé sur l'épi d'or des blés;
On n'entend plus dans l'air des frémissements d'ailes;
Le merle sifle seul au fond des bois troublés.

La mousse est sans parfums, les herbes sans mollesse;
Le jonc sur les étangs se penche soucieux;
Le soleil qui pâlit, d'une tiède tristesse
Emplit au loin les bois, les plaines et les cieux.

Les jours s'abrègent; l'eau qui court dans la vallée
N'a plus les joyeux bruits qui réjouissaient l'air :
Il semble que la terre, et muette et voilée,
Dans ses premiers frissons sente venir l'hiver.

O changeantes saisons! O lois inexorables!
De quel deuil la nature, hélas! va se couvrir!
Soleil des mois heureux, printemps irréparables,
Adieu! Ruisseaux et fleurs vont se taire et mourir.

Mais console-toi, terre! ô nature! ô Cybèle!
L'hiver est un sommeil et n'est point le trépas :
Les printemps reviendront te faire verte et belle;
L'homme vieillit et meurt, toi, tu ne vieillis pas!

Tu rendras aux ruisseaux, muets par la froidure,
Sous les dais verdoyants leurs murmures chanteurs,
Aux oiseaux tu rendras leurs nids dans la verdure;
Au lilas du vallon tu rendras ses senteurs.

Ah! des germes captifs quand tu fondras les chaînes,
Quand de la sève à flots épanchant la liqueur,
Tu feras refleurir les roses et les chênes,
O nature, avec eux fais refleurir mon cœur!

Rends à mon sein tari les poétiques sèves,
Verse en moi les chaleurs dont l'âme se nourrit,
Fais éclore à mon front les gerbes de mes rêves,
Couvre mes rameaux nus des fleurs de mon esprit.

Sans l'ivresse des chants, ma haute et chère ivresse,
Sans le bonheur d'aimer, que m'importent les jours!
O soleil, ô printemps, je ne veux la jeunesse
Que pour toujours chanter, que pour aimer toujours!

LACHAMBAUDIE (P.).

Pierre Lachambaudie, né à Sarlat, en 1806, mort à Paris, en 1873, a publié des *Fables populaires* qui ont eu un très grand succès.

Le Laboureur.

D'un terrain rocailleux maudissant la culture,
Guillot laisse ses bœufs errer à l'aventure,
Brise et rejette au loin l'impuissant aiguillon,
S'assied, désespéré, sur un triste sillon,
Et dit : « Je ne veux plus, sur un sol infertile,
Supporter les sueurs d'un labeur inutile;
Dans ces champs de cailloux, de ronces hérissés,
Vingt bœufs, avant le soir, tomberaient harassés ;
Puis, les oiseaux du ciel, avant qu'ils soient en herbe,
Dévoreront les grains par ma main dispersés,
Et plus tard la tempête et les vents courroucés
Ne me laisseront pas récolter une gerbe.... »
Aussitôt un passant, qui l'avait entendu,
Vient lui rendre en ces mots l'espoir qu'il a perdu :
« Tu t'imposas sans doute une pénible tâche ;
Eh bien, jusqu'à la fin poursuis-la sans relâche ;
Arrache chaque jour, avec acharnement,
Les ronces, les cailloux qui causent ton tourment,
Et tu verras, malgré les oiseaux et l'orage,
D'abondantes moissons te payer ton courage... »

Vous qui de l'avenir creusez les vastes champs,
Et semez du progrès la semence céleste,
Si plus d'un épi meurt sous le pied des méchants,
De l'incrédulité si le souffle est funeste,

Sachez d'un dur labeur vaincre les longs ennuis;
Par la persévérance enfantez des prodiges.
De grandes vérités mûriront sur leurs tiges,
Dont les peuples un jour recueilleront les fruits.

Le Prince et le Rossignol.

Un prince dans les bois entend un rossignol :
« Chantre inspiré, dit-il, jusqu'à moi prends ton vol ;
Je veux payer tes chants d'un bonheur ineffable,
D'un bonheur qu'envîront tous les oiseaux du ciel.
Tu pourras, à ton gré voltigeant sur ma table,
Puiser dans le cristal l'ambroisie et le miel ;
Sur le mol édredon tu feras de doux songes ;
Dans une cage d'or on t'entendra chanter ;
Enfin, mille tableaux, délicieux mensonges,
Dans tes bosquets absents sauront te transporter.
— Laissez-moi, dit l'oiseau, le cristal des fontaines
Et les buissons ardents dont je cueille les graines ;
Laissez-moi des vallons l'écho mélodieux,
Mes palais de verdure et ma route des cieux.
J'ai parmi les roseaux bâti mon nid de mousse,
Hamac obéissant au zéphyr qui le pousse ;
Je redoute bien plus l'atmosphère des cours
Que l'orage et la foudre et l'ongle des vautours ;
Sous le nom du bonheur vous m'offrez l'esclavage,
Et votre cage d'or, c'est toujours une cage... »

LACORDAIRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), en 1802, mort à Sorrèze, en 1863. — Il a illustré la chaire, et de longtemps l'éloquence sacrée n'aura un interprète aussi heureusement inspiré. Ses *Conférences religieuses* resteront parmi les monuments littéraires les plus remarquables de ce siècle. Il fut appelé par l'Académie française, en 1861, après la mort de Tocqueville.

Ceux que Jésus a le plus aimés.

Jésus avait à Béthanie une famille tout entière d'amis. C'était là que, venant à Jérusalem, dans la ville où devait se consommer son sacrifice, il se reposait des fatigues de sa prédication et des douloureuses perspectives de l'avenir. Là étaient des cœurs purs, dévoués, amis; là, ce bien incomparable d'une affection à l'épreuve de tout. Aussi ce fut de Béthanie qu'il se mit en marche pour faire son entrée triomphale à Jérusalem; et ce fut à la vue de Béthanie, le visage tourné vers ses murs, du côté de l'Orient, qu'il monta au ciel, presque à égale distance du Calvaire où il était mort et de la maison où on l'avait le plus aimé. Aujourd'hui même, quand le voyageur descendant de Jérusalem a passé le torrent de Cédron et gravi la montagne des Oliviers, il découvre sur la pente orientale de ces collines quelques masures parsemées de ruines. On lui montre du doigt entre ces débris trois points marqués à peine par des restes informes. « Là, lui dit-on, était la maison de Lazare; là celle de Marthe, là celle de Marie-Madeleine. » Le souvenir des siècles a été plus fort que les destructions de la barbarie, et le nom des amis de Jésus, survivant aux pierres dispersées, frappe encore d'un son ému ces solitudes indifférentes. De l'autre côté, et de la même place où il est debout, le voyageur découvre Jérusalem couchée

dans le soleil du soir, triste, pensive, n'ayant plus qu'un tombeau pour gloire, mais c'est le tombeau de son Dieu. La pensée et l'œil du chrétien errent entre ces deux spectacles d'une désolation dissemblable. Ici, plus rien que le nom; là, une ville encore, mais quelle ville! Jésus n'a pas voulu laisser si proches d'elle la demeure et la tombe de ses amis; il a tout emporté avec son ascension, et, jetant Béthanie par delà les mers, il a préparé à ceux qui l'aimaient, sur des rivages à jamais chrétiens, une immortelle hospitalité.

La Provence.

Lorsque le voyageur descend les pentes du Rhône, à un certain moment, sur la gauche, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux : c'est la Provence. Adossée aux Alpes, elle les quitte lentement par des vallées qui perdent peu à peu l'âpreté des hautes cimes, et elle s'avance, comme un promontoire de la Grèce et de l'Italie, vers cette mer qui baigne tous les rivages fameux. La Méditerranée lui fait, après le Rhône et les Alpes, sa troisième ceinture, et un fleuve, qui est le sien, la Durance, lui jette dans ses gorges et ses plaines la rapidité fougueuse d'un torrent qui ne meurt pas. On ne peut regarder cette terre sans y reconnaître bien vite une parenté de nature et d'histoire avec les plus célèbres contrées de l'antiquité. Des colonies grecques lui apportèrent de bonne heure le souffle de l'Orient, et Rome, qui lui donna son nom, y a laissé des ruines dignes de cette puissance, qui ne refusait à personne une part de ses grandeurs, parce qu'elle en avait assez pour l'univers. Quand le monde ancien fut tari, longtemps la Provence, riche de ses souvenirs, plus riche encore d'elle-même, conserva dans le démembrement des choses sa personnalité. Elle eut sa langue, sa poésie, ses mœurs, sa nationalité, sa gloire, tous ces dons qui, en de certaines conjonctures, font d'un petit pays une grande

terre. Puis, quand les empires modernes eurent pris leur forme et dessiné leur territoire, la Provence, trop faible pour se soutenir contre la destinée, échut à la France comme un présent de Dieu, et après avoir été pour les anciens l'occident de la beauté, elle devint pour nous le premier port où notre imagination rencontre l'Italie, la Grèce, l'Asie, tous les lieux qui enchantent la mémoire et tous les noms qui émeuvent le cœur.

Des Martyrs de Chateaubriand.

« Il y a peu d'années, *les Martyrs* de M. de Chateaubriand me tombèrent sous la main ; je ne les avais pas lus depuis ma première jeunesse. Il me prit fantaisie d'éprouver l'impression que j'en ressentirais, et si l'âge aurait affaibli en moi les échos de cette poésie qui m'avait autrefois transporté. A peine eus-je ouvert le livre et laissé mon cœur à sa merci, que les larmes me vinrent aux yeux avec une abondance qui ne m'était pas ordinaire, et, rappelant mes souvenirs sous le charme de cette émotion, je compris que je n'étais plus le même homme et que, loin d'avoir perdu de ma tendresse littéraire, elle avait gagné en profondeur et en vivacité. Ce n'était pas seulement l'âge qui l'avait mûrie ; un nouvel élément l'avait transfigurée : j'étais chrétien. *Les Martyrs*, qui n'avaient parlé qu'à mon imagination et à mon goût de jeune homme, leur parlaient encore sans doute, mais ils trouvaient dans ma foi un second abîme ouvert à côté de l'autre, et c'était le mélange de deux mondes, le divin et l'humain, qui, tombant à la fois dans mon âme, l'avait saisie sous l'étreinte d'une double éloquence, celle de l'homme et celle de Dieu. Aucun écrivain avant M. de Chateaubriand n'avait eu cet art au même degré. Saint Jérôme, le plus passionné des Pères, avait bien retenu de l'antiquité profane et des ardeurs de sa jeunesse un accent qui retentissait dans son style ; mais, pénétré de Jésus-

Christ jusqu'à la moelle des os, le saint diminuait en lui les restes du poëte et du voyageur. Il se frappait la poitrine au souvenir de l'ancien Jérôme, et ce qui s'en entendait encore n'était plus que le cri du lion, affaibli par l'immensité du désert. En M. de Chateaubriand l'homme avait survécu. Comme le solitaire de Bethléem, il avait assisté aux révolutions des empires; il avait vu tomber Versailles et persécuter le Christianisme; comme lui, victime d'une mélancolie native que les événements du monde avaient nourrie, il avait cherché dans de lointains exils le remède de ses douloureuses contemplations; la foi lui était venue de ses larmes, et, purifiant tout à coup son génie jusque-là sans règle, elle lui avait inspiré, sur les ruines de l'Église et de la monarchie, les premières pages qui eussent consolé le sang des martyrs et les tombes de Saint-Denis. Mais si chrétien qu'il fût, l'homme était demeuré; il se remuait tout vivant dans la neige de son style, et jamais le Christianisme n'avait eu pour prophète une âme où le monde eût tant d'éclat et Jésus-Christ tant de grandeur. Jusque dans ses traits M. de Chateaubriand portait cet illustre combat de sa destinée contre elle-même : il y avait dans sa tête la majesté pensive de la foi, les rayons de la gloire et ceux de la solitude, mais non pas toute la paix du chrétien qui depuis longtemps s'est assis au Calvaire en face de la Croix. Dieu nous l'avait donné aux confins de deux siècles, l'un corrompu par l'infidélité, l'autre qui devait essayer de se reprendre aux choses divines, et sa muse avait reçu le même jour, pour mieux nous charmer, la langue d'Orphée et celle de David.

LAFONT (CHARLES).

Charles Lafont, né à Liége, en 1809, mort à Paris, en 1864. — Il a donné au théâtre deux tragédies, *Ivan de Russie* et *Daniel*, et *Un Chef-d'OEuvre inconnu*, drame resté au répertoire. Ses *Légendes de la charité* ont été couronnées par l'Académie française.

Les Enfants de la Morte.

La mort vient d'entrer là, céleste messagère;
Dieu retire du monde une veuve, une mère,
Qui, du travail béni de ses fiévreuses mains,
Nourrissait deux enfants, maintenant orphelins.
On voit, à la lueur incertaine et blafarde
Qu'une aube de janvier répand dans la mansarde,
Le berceau, nid d'amour doucement balancé,
Où le couple enfantin sommeille entrelacé;
Le métier à broder où l'aiguille acharnée
Gagnait hier encor le pain de la journée;
Quelques meubles chétifs, un crucifix de bois
Devant qui les enfants joignaient leurs petits doigts.
Et, libre enfin des maux que la misère apporte,
Sur un lit délabré, la mère froide et morte.

Voici que dans la chambre à pas lents s'introduit
Une femme inquiète et qui marche sans bruit.
Elle avance, et sa main, qui tremble à cette épreuve,
Se pose en frémissant sur le front de la veuve.
Qu'il est froid ! mais pourquoi repousser tout espoir ?
Elle prend dans un coin un débris de miroir,
Et demandant au ciel d'en ternir la surface,
Des lèvres de la morte elle approche la glace.
Rien n'y monte : la mort, révélant son secret,
Sur le verre sans tache a tracé son arrêt.
Pauvres enfants! pour eux quel malheur ! L'étrangère
S'agenouille devant les restes de leur mère,
Ferme ses yeux, qu'au ciel les anges rouvriront,
Et de son dernier drap fait un voile à son front.

Cependant les enfants, sans s'éveiller encore,
Frottaient leurs yeux charmants agacés par l'aurore ;
Des murmures confus sortaient de leur berceau,
Comme d'un nid caché des ramages d'oiseau.
La femme, qui déjà les couvrait sous son aile
Et sentait tressaillir la fibre maternelle,
Sans troubler la douceur de leur sommeil heureux,
De pleurs et de baisers les couvrit tous les deux ;
Et, ne prenant conseil que de la loi céleste :
« Emportons-les, dit-elle, et Dieu fera le reste. »

Le reste, c'était tout. Comment ? On va le voir.
Cette femme au cœur d'or, qui, prompte à s'émouvoir,
Imposait à ses jours cette charge nouvelle,
Mère comme la veuve, était pauvre comme elle.
Son mari, travailleur actif, intelligent,
Dans la bonne saison gagnait bien quelque argent ;
Mais l'hiver, pour nourrir ses enfants et leur mère,
Il n'avait plus qu'un faible et hasardeux salaire.

A l'heure du repas il vint les retrouver.
Sa femme était distraite et paraissait rêver.
Elle se demandait tout bas de quelle sorte
Il recevrait chez lui les enfants de la morte,
Et s'il verrait sans peur ces nouveaux appétits
Mordant au pain sacré dont vivaient ses petits.

« Femme, dit-il après avoir avec ivresse
Serré contre son cœur les fruits de leur tendresse,
D'où te vient cet air triste et ce regard baissé ?
Dans ton cœur maternel quelque crainte a passé ?
— Non, rien ne trouble encor mon bonheur ni le vôtre :
Ce qui me fait rêver, c'est le malheur d'une autre.

— Et quel est ce malheur ? qu'on me l'explique enfin.
— Eh bien, notre voisine est morte ce matin. »
En prononçant ces mots, la charitable femme,
Qui sentait redoubler ses craintes dans son âme,
Regardait un rideau dont les plis agités
Cachaient les deux enfants, sur son lit transportés.

« Morte ! dit le mari, c'est un bonheur pour elle ;
Mais pour ses deux enfants quelle perte cruelle !
Je sais qu'ils ne mourront ni de froid ni de faim,
Qu'on trouvera pour eux un asile et du pain ;
Mais sans un peu d'accueil la vie est bien amère ;
Il faudrait les aimer comme faisait leur mère.
Écoute, bien qu'on soit mal payé quelquefois,
Nous vivons ; mon travail vous suffit à tous trois ;
Eh bien, Dieu m'aidera si ma tâche est plus forte ;
Adoptons les enfants de cette pauvre morte,
Et choyons-les si bien, qu'oublieux et trompés,
Ils ne soupçonnent pas quel coup les a frappés.
Tu ne me réponds pas ? Parle, tu m'embarrasses ;
Blâmes-tu mon dessein ? Non, puisque tu m'embrasses :
N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla ?
Va chercher les enfants. — Tiens, dit-elle, ils sont là ! »

DE LAMARTINE (ALPHONSE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Alphonse Prat de Lamartine, né à Mâcon, le 21 octobre 1792, mort en 1869. — Il reçut de la nature les plus merveilleuses facultés dont ait été jamais doué un poëte et un orateur. Les *Méditations* et les *Harmonies poétiques*, *Jocelyn*, *les Girondins*, etc., l'ont placé au premier rang parmi les plus illustres écrivains modernes. — Il est entré à l'Académie en 1829, après la mort de Daru.

Dieu et son essence.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore !
Il est ; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments ;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge ;
Le jour est son regard, le monde est son image

Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main ;
L'être à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits !
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire ;
Pour lui, vouloir c'est faire ; exister c'est produire !
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi !
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être il l'exerce à son gré :
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,
Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance :
Tendant par leur nature à l'être qui les fit,
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit !

Le Poëte mourant.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort sur l'airain qui me pleure
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil ; une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour, puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir.
Pour moi, je n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage.
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords ; et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore ;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel :
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'un aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure,
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort ;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée,
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas:
Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur nos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme:
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière:
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps?—Il n'est plus.—Mais la gloire?—Eh qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte;
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté.

J'en atteste les dieux, depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom, inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant, au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris, le flot du temps se joue:
De siècle en siècle, il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage ;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant :
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.....

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole,
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre.
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts,
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre ;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

La Vie future.

Je te salue, ô Mort, libérateur céleste !
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur ;
Ton front n'est point cruel ; ton œil n'est point perfide
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas ; tu délivres ! Ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau !
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles ;
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes.
Que tardes-tu ? parais ; que je m'élance enfin
Vers cet astre inconnu, mon principe et ma fin.

Qui m'en a détaché ? qui suis-je, et que dois-je être ?
Je meurs, et ne sais pas ce que c'est que de naître ;
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? Par delà le tombeau
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau,

Vas-tu recommencer une semblable vie,
Ou dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?
Vain espoir ! s'écriera le troupeau d'Épicure,
Et celui dont la main disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit,
Voit penser la matière et végéter l'esprit ;
Insensé ! diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi : tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme, et tout nait pour mourir ;
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
Tu vois, dans ces forêts le cèdre, au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence ;
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus !
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie !
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité !

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre !
Laissez-moi mon erreur : j'aime, il faut que j'espère ;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui la raison se tait ; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;

Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout, seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

Hymne de l'Enfant à son réveil.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare ;
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet ;
La chèvre s'attache au cytise ;
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom.

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté,
Dans le chœur qui te glorifie!

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne aux malades la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur,
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Le Premier Regret.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente,
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,

Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété ;
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : Elle avait seize ans, c'est bientôt pour mourir !

Le Curé.

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde; qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent mon père; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche, pour y verser l'aumône secrète; le pauvre, pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures par la vie pauvre, et souvent par l'humilité de la naissance; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande; un homme, enfin, qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission di-

vine et l'empire d'une foi toute faite! — Cet homme, c'est le curé. Nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute mission sociale.

Qu'est-ce qu'un Curé! c'est le ministre de la religion du Christ, chargé de conserver ses dogmes, de propager sa morale et d'administrer ses bienfaits à la partie du troupeau qui lui a été confiée.

Comme prêtre ou conservateur du dogme chrétien, les devoirs du curé ne sont point accessibles à notre examen; le dogme mystérieux et divin de sa nature, imposé par la révélation, accepté par la foi, cette vertu de l'ignorance humaine, se refuse à toute critique; le prêtre n'en doit compte, comme le fidèle, qu'à sa conscience et à son église, seule autorité dont il relève. Cependant ici même la haute raison du prêtre peut influer utilement dans la pratique sur la religion du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues dans les âges de ténèbres et d'ignorance avec les hautes croyances du dogme chrétien; la superstition est l'abus de la foi: c'est au ministre éclairé d'une religion qui suppose la lumière, parce que toute lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté, et qui feraient confondre à des yeux prévenus le christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du curé est de laisser tomber ces abus de la foi et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est plus belle encore. Le christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières: comme histoire, dans la vie et la mort du Christ; comme préceptes, dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nou-

veau Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière; l'égalité politique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont abolies, les chaînes sont tombées, la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie; et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le Verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne. Mais son œuvre est loin d'être accomplie; la loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la foi de l'Évangile; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité, devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés; et plus nos yeux s'ouvrent à sa lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères, de vérités dans ses préceptes, et d'avenir dans nos destinées.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il y tient ce livre. Il n'a qu'à l'ouvrir, qu'à lire, et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme loi du Christ, son enseignement doit être double, par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante! L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme ora-

cle; la parole peut lui faillir si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie : aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

DE LAMENNAIS (Félicité).

Robert-Félicité, abbé de Lamennais, né à Saint-Malo, le 19 juin 1782, mort à Paris, en 1854. *L'Indifférence en matière de religion*, son premier livre, est celui où brille avec le plus d'éclat le génie de l'écrivain. Ses autres ouvrages ont plus étendu sa renommée qu'ils n'ont ajouté à sa gloire.

Bienfaits du christianisme.

Pendant trente siècles, l'homme, témoin des misères attachées à la condition humaine, n'avait pas même songé à venir au secours de ses frères souffrants. On ne trouve pas chez les anciens l'ombre d'une institution en faveur des infortunés : la philosophie ni le paganisme ne séchèrent jamais une seule larme. Quoique la pitié soit dans la nature, et peut-être parce qu'elle est dans la nature, le raisonnement en éloigne. Sénèque l'appelle le vice d'une âme faible. — Ne te lamente point avec ceux qui pleurent : c'est un des préceptes de Marc-Aurèle, et la doctrine commune des stoïciens. — Le sage, dit Virgile, ne compatit point à l'indigence. — Qu'il y a loin de ce froid égoïsme à la charité chrétienne! Eh quoi! l'homme est-il donc si sensible aux douleurs d'autrui, qu'il faille l'y endurcir, en trempant son âme dans des doctrines barbares? Au contraire, le plus grand miracle du christianisme est de l'attendrir sur des maux qui ne sont pas les siens : et celui-là, du moins, on ne le niera pas, car il frappe tous les yeux, s'il n'émeut pas tous les cœurs. Venez, suivez les pas de la religion d'amour; comptez, s'il est possible, les bienfaits

qu'elle répand à pleines mains sur les hommes, les œuvres de miséricorde qu'elle inspire, et qu'elle seule peut récompenser. Dans une peste qui ravagea au troisième siècle une partie de l'empire, les païens, délaissant leurs amis et leurs proches, ne songèrent qu'à se mettre par la fuite à l'abri de la contagion. Les chrétiens, alors si cruellement persécutés, prirent soin de tous les malades, fidèles et idolâtres, et se vengèrent de leurs ennemis, comme se vengent les chrétiens, en s'immolant pour eux. Combien l'histoire de l'Église n'offre-t-elle pas d'exemples semblables? Les disciples de Jésus-Christ fatiguaient de bienfaits leurs détracteurs. « N'est-il pas honteux pour nous, écrivait l'empereur Julien à Arsace, pontife d'Asie, que les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres? »

Le christianisme ne dégénère point en vieillissant. Ses annales ne sont pleines que des services de tous genres qu'il a rendus à l'humanité. Le même esprit d'amour qui enfanta tant de prodiges dans les derniers temps en enfante chaque jour de semblables parmi nous.

Le Prêtre.

Savez-vous ce que c'est qu'un prêtre? Un prêtre est, par devoir, l'ami, la Providence vivante de tous les malheureux, le consolateur des affligés, le défenseur de quiconque est privé de défense, l'appui de la veuve, le père de l'orphelin, le réparateur de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent vos passions et vos funestes doctrines. Sa vie entière n'est qu'un long et héroïque dévouement au bonheur de ses semblables. Qui de vous consentirait à échanger, comme lui, les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, contre des travaux obscurs, des devoirs pénibles, des fonctions dont l'exercice brise le cœur et rebute les sens, pour ne recueillir souvent d'autre fruit de tant de sacrifices, que le dédain, l'ingratitude et l'insulte? Vous

êtes plongés dans un profond sommeil, et déjà l'homme de charité, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres. Il a soulagé le pauvre, visité le malade, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux du repentir, instruit l'ignorant, fortifié le faible, affermi dans la vertu les âmes troublées par les orages des passions. Après une journée remplie de pareils bienfaits, le soir arrive, mais non le repos. A l'heure où le plaisir vous appelle aux spectacles, aux fêtes, on accourt en grande hâte près du ministre sacré : un chrétien touche à ses derniers moments; il va mourir, et peut-être d'une maladie contagieuse : n'importe; le bon pasteur ne laissera point expirer sa brebis sans adoucir ses angoisses, sans l'environner des consolations de l'espérance et de la foi, sans prier à ses côtés le Dieu qui mourut pour elle, et qui lui donne à cet instant même, dans le sacrement d'amour, un gage certain d'immortalité.

Voilà le prêtre, Oui, la religion est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine. Les plus pures vertus, des vertus dignes des premiers siècles honorent encore le christianisme. Je n'en voudrais pour preuve que ces pieuses associations, ces utiles établissements, qu'un zèle aussi vif qu'éclairé forme tous les jours sous nos yeux. Que d'hommes et de femmes de toutes conditions, que de jeunes gens même, se dérobent à tous les regards pour faire le bien, selon le précepte de l'Évangile, consacrent à chercher, à soulager le malheur, le temps que vous perdez dans de frivoles amusements. Vous ne les connaissez pas, je le sais; mais on les connaît dans les hôpitaux, dans les réduits obscurs où l'indigence qu'ils ont secourue les bénit.

La Mort du Chrétien.

La mort, si terrible pour l'incrédule, met le comble aux vœux du chrétien; il la désire comme saint Paul, afin d'être avec Jésus-Christ; il la désire pour commencer de vivre,

pour être délivré du poids des organes, des liens matériels qui le retiennent sur cette terre, où les pures jouissances qu'il goûte ne sont qu'une ombre légère de la félicité qu'il pressent. Vit-on jamais alors un chrétien donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine, et regretter d'avoir cru! Ah! c'est à ce moment surtout qu'il en connaît le prix, que la vérité consolante brille à ses yeux de tout son éclat. La mort est le dernier trait de lumière qui le vient frapper : lumière si vive qu'elle rend presque imperceptible le passage de la foi à la claire vision de son objet.

L'espérance, agitant son flambeau près de la couche du mourant, lui montre le ciel ouvert où l'amour l'appelle. La croix qu'il tient entre ses mains débiles, qu'il presse sur ses lèvres et sur son cœur, réveille en foule dans son esprit des souvenirs de miséricorde, le fortifie, l'attendrit, l'anime; encore un instant, et tout sera consommé; le trépas sera vaincu et le profond mystère de la délivrance accompli.

Une dernière défaillance de la nature annonce que cet instant est venu; la religion alors élève la voix comme par un dernier effort de tendresse. — Pars, dit-elle, âme chrétienne; sors de ce monde, au nom du Dieu tout-puissant qui t'a créée! au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, qui a souffert pour toi; au nom de l'Esprit-Saint, dont tu as reçu l'effusion. Qu'en te séparant du corps, un libre accès te soit ouvert à la montagne de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à l'innombrable société des anges et des premiers-nés de l'Église, dont les noms sont écrits au ciel!

Que Dieu s'élève et dissipe les puissances des ténèbres; que tous les esprits de malice fuient et n'osent toucher une brebis rachetée du sang de Jésus-Christ; que le Christ, mort pour toi, crucifié pour toi, te délivre des supplices et de la mort éternelle; que ce bon pasteur reconnaisse sa brebis, et la place dans le troupeau de ses élus! Puisses-tu voir éternellement ton rédempteur face à face! puisses-tu, devant la vérité dégagée de tout voile, la contempler sans fin dans l'éternelle extase du bonheur!

Au milieu de ces bénédictions, l'âme ravie brise ses entraves, et va recevoir le prix de sa fidélité et de son amour! Ici, l'homme doit se taire : sa parole expire avec sa pensée. Non, l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Ce n'est point comme une mer qui a son flux et son reflux, c'est l'océan immense qui déborde à la fois sur tous ces rivages.

Efficacité de la Prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure; elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre? n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-que nul désir ne vous presse? et ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu. Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier Dieu? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et

c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais humectées par la rosée elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent; la prière est la rosée qui la rafraîchit.

L'Exilé.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes pas reconnus. — L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : « Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens! » — L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où! — L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont pas les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. — L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance; il ne

rappelle aucun souvenir à mon âme. — L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. — L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous? » Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. — L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, mais aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. — L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. — L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. — L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi, tous doivent passer et s'évanouir, pères, frères, époux, amis.

La patrie n'est point ici-bas : l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

La Charité.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à

l'autre père, il ne s'y était point arrêté ; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de la crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enleva, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant, car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus ; que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour, il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour au champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu temps il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu. Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons,

espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

LAPRADE (VICTOR DE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Victor de Laprade, né à Montbrison, en 1815. — C'est un des disciples les plus distingués de Lamartine. Sa *Psyché*, ses *Symphonies*, ses *Poëmes évangéliques* lui ont mérité les suffrages de l'Académie, qui l'appela en 1858 à la succession d'Alfred de Musset.

Le Fruit et la Douleur.

Sur le versant pierreux d'un plateau du midi,
Respirant le soleil d'un hiver attiédi,
J'errais en longs détours, les collines désertes
D'arbustes odorants étaient au loin couvertes.
Promeneur attentif, au plus humble arbrisseau
J'évitais en marchant de blesser un rameau.
J'avais déjà suivi tous ces sentiers des landes
Sans briser une tige, une feuille aux lavandes ;
Aussi, de leurs bouquets intacts et respectés,
Nul parfum ne montait dans l'air, à mes côtés.

A travers champs, bientôt, dans ma course plus prompte,
Je m'élance, et des fleurs je ne tiens plus de compte ;
Je marche au plus touffu des arbustes meurtris,
Et disperse à grands pas leurs feuilles en débris.
Alors jaillit, alors le vent à longs flots roule
Un doux torrent d'odeurs des plantes que je foule,

Et plus mon pied rapide, au penchant du coteau,
A coups précipités frappe comme un fléau,
Plus j'écrase, à pas lourds, feuilles, rameaux et tige,
Plus l'essaim des parfums rapidement voltige,
Et plus épais, dans l'air que j'entraîne en courant,
S'amasse et monte au loin un nuage odorant.

Vous, mon Dieu, parmi nous quand nos âmes sont mûres,
Vous cheminez ainsi, malgré nos vains murmures,
Faisant votre moisson; et lorsque vous voulez
Respirer les parfums dans nos cœurs recélés
La douleur vous précède; elle vient, sans colère,
Ainsi que le coursier foulant le blé sur l'aire,
Et brise sous ses pieds comme moi ces rameaux,
Nos fleurs et nos fruits murs et nos espoirs nouveaux;
Vous dirigez, Seigneur, tous les coups qu'elle porte;
Les plus durs sont toujours pour l'âme la plus forte.
C'est vous, dans la douleur, qui nous êtes présent;
Vous ne nous visitez, mon Dieu, qu'en nous brisant.

Mais c'est alors aussi qu'à travers ses blessures
La fleur exhale au loin ses senteurs les plus pures;
Alors, mon Dieu, le cœur brisé par le chagrin
Vous livre ses vertus comme l'épi son grain,
Et mille odeurs ont fui de ses veines subtiles,
Qui dormaient jusque-là dans la plante inutiles.
Alors enfin versant de l'argile ou de l'or
Le flot immaculé qui s'y gardait encor,
L'homme à vos pieds répand, comme fit Madeleine,
Les plus divins parfums dont son âme était pleine.

A un Enfant.

Après vos sœurs et votre mère,
Enfant au cœur tendre, soumis,
Que la nature vous soit chère :
Les champs sont nos meilleurs amis.

L'air des champs donne avec largesse
Comme un autre lait maternel;

Il fait croître en âge, en sagesse
L'enfant placé là par le ciel.

C'est la voix du monde champêtre,
L'aspect des prés verts, du lac bleu,
Qui vous feront le mieux connaître
Et chérir la bonté de Dieu.

Aimez donc les bois, la fontaine,
L'étang bordé de longs roseaux,
Les petites fleurs, le grand chêne
Tout peuplé de joyeux oiseaux.

L'air parle sous sa fraîche voûte;
Le nid chanteur, dès son réveil,
Au pieux enfant qui l'écoute
Donne toujours un bon conseil.

Enfant, qui devez être un homme,
Les bois vous diront des secrets;
Venez! il faut que je vous nomme
Les grandes vertus des forêts.

Préservant la paisible enfance
De nos désirs et de nos maux,
L'ombre, la fraîcheur, le silence,
S'éternisent sous ces rameaux.

Le chêne, aux jours d'ardeurs brûlantes,
— Pour que tout vienne en sa saison, —
Garde à ses pieds les jeunes plantes
D'une précoce floraison.

Aimez cet arbre aux fortes branches;
Voyez, sous son feuillage épais,
Comme l'œil bleu de ces pervenches
Dans l'ombre vous sourit en paix!

Sur le chêne essayant sa force,
L'enfant, jusqu'au nid du bouvreuil,
En s'aidant des nœuds de l'écorce,
Sait grimper comme l'écureuil.

Jouez sous le chêne robuste,
Et vous grandirez comme lui;
Et vous-même, d'un jeune arbuste
Quelque jour vous serez l'appui.

Ces chants que l'arbre fait entendre,
Cette ombre aux viriles douceurs,
Vous pourrez un jour les répandre
Sur votre mère et sur vos sœurs.

Imitez les grands bras du chêne
Luttant contre le vent du nord;
Endurcissez-vous à la peine,
Par elle vous deviendrez fort.

Loin de vous une enfance molle!
Du laboureur, du bûcheron,
Suivez, enfant la rude école;
L'homme fort peut seul être bon.

Pour faire ainsi vos jours utiles
Et doux à ceux que vous aimez,
Profitez des leçons fertiles
Dont les champs sont partout semés.

Partout la nature sereine
Offre l'aide avec le conseil:
Cueillez, enfant, la bonne graine,
Dieu vous donnera le soleil.

Invocation à Platon.

Sagesse des vieux jours, vierge mélodieuse,
Muse vêtue encor de la pourpre du ciel,
Manne que distillait une bouche pieuse,
Science des enfants faite d'ambre et de miel!

La lumière et l'amour ruisselaient, ô déesse,
Sur ta chaste poitrine en un même ruisseau,

Et l'homme entre tes bras, buvait avec ivresse
Le breuvage du vrai dans la coupe du beau...

Je vous vois, ô vieillard, assis sous les portiques,
Et marchant lentement sous les platanes verts,
Et sur un lit d'ivoire en ces festins antiques,
Où coulaient à la fois le nectar et les vers.

Là couronné de fleurs, ô hiérophante, ô prêtre!
Vous découvriez le seuil d'un monde radieux;
Vos amis se pressaient, beaux comme leur beau maître,
Et leurs regards suivaient le chemin de vos yeux.

Ainsi qu'un vin béni que l'on boit à la ronde,
Vous répandiez sur eux un discours embaumé!
En flattant sous vos doigts la chevelure blonde
D'un jeune Athénien immobile et charmé.

Après venait un chœur de femmes d'Ionie;
La flûte cadencait leurs pas mélodieux;
Puis, ô Grecs! enivrés d'amour et d'harmonie,
Vous chantiez sur la lyre un hymne pour les dieux.

LEBRUN (PIERRE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Pierre-Antoine Lebrun, né à Paris, en 1785, mort en 1873. — Des poésies lyriques ont heureusement préparé sa renommée littéraire. Il a donné ensuite au théâtre les tragédies de *Marie Stuart* et du *Cid d'Andalousie*. — Il est entré à l'Académie en 1828, après la mort de François de Neufchâteau.

Constantinople.

Avez-vous vu la reine de l'Aurore?
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore?

Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs, et de blancs minarets,
Où l'or dans un ciel bleu jour et nuit étincelle ;
Des arts de l'Orient la fille la plus belle,
Du dernier Constantin cette veuve infidèle,
Cette Istamboul enfin dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image?

De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé, quand elle accourt au-devant de vos voiles,
Comme au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.

Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit,
Enivré des parfums dont la rive est chargée,
S'étonne, en approchant de la ville ombragée
Où par enchantement tout lui semble produit,
Où le jour est sans voix, le mouvement sans bruit!
Qu'il regarde surpris, quand, d'un léger caïque,
Il voit sur trois penchants de lumière dorés,
Et d'innombrables toits couverts et colorés,
Se peindre le tableau de la cité magique,
Venir et près de lui passer de toutes parts
Ces cyprès, vastes bois, d'où sans borne aux regards
En globes, en croissants, en flèches l'or s'élance,
Et renvoyer au ciel les rayons qu'il lui lance.
Ces merveilleux jardins, ces dômes, ces bazars,
Ces sérails, ces harems, solitudes peuplées,
Où règnent à genoux les idoles voilées,
Ces transparents séjours aux grilles de roseaux
Qui laissent voir des fleurs, des orangers, des eaux,
Des yeux noirs et brillants... Mais la terreur glacée,
Sentinelle avancée assise aux portes d'or
De l'enceinte, où plongeait l'œil ignorant encor,
Repousse les regards et mûne la pensée.

La Fileuse de Sparte.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau,
Qui, formant son canal d'un débris de colonne,
Va sous le laurier-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce : et toute en un tableau.

Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus; et sous ses doigts un diligent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.

Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Le bâton recourbé et la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du gattilier sa tête encore est ceinte.

Sous sa couronne, à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite.

Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
De ses armes d'argent que frappe le soleil
Parmi les oliviers scintille la lumière;
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.

Voilà Sparte : voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

Le Ciel d'Athènes.

Celui qui, loin de toi, né sous nos pâles cieux,
Athènes, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux;
Aveugle, il ne sait rien d'un soleil glorieux,
Il ne connaît pas la lumière.

Athènes, mon Athène est le pays du jour:
C'est là qu'il luit! c'est là que la lumière est belle!
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle.

Jusques au fond du ciel tranquille et transparent,
Comme au fond d'un beau lac tout le regard se plonge;
L'air scintille, moiré comme l'eau d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe :

Les nuages, combien ils lui sont étrangers!
A ce bleu firmament ils n'osent faire injure :
Ou s'il en vient parfois, rapides, passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

LEGOUVÉ (E.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ernest-Wilfrid Legouvé, né à Paris, en 1807. — Il a donné au théâtre des drames et des comédies, qui ont réussi : *Guerrero, Médée, Un jeune homme qui ne fait rien,* etc. L'œuvre où il a révélé le plus de qualités comme écrivain, c'est son *Histoire morale des femmes.* — Il a été élu par l'Académie française en 1855, après la mort d'Ancelot.

Dandolo.

Venise aux Bizantins demandait un traité.
Auprès de l'empereur part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo !... L'empereur ordonne qu'on l'appelle.
Il entre !... Le traité l'attendait tout écrit :
Lisez, lui dit le prince, et puis signez... Il lit.
Mais soudain, pâlissant de colère, il s'écrie :
« Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie,
« Je ne signerai pas ! » L'impétueux César
Se lève ! Dandolo l'écrase d'un regard.
Le prince veut parler de présents, il s'indigne !
De bourreaux, il sourit ; de prêtres, il se signe !
Alors, tout écumant de honte et de fureur :
Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles,
Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles,
Un fer rouge éteindra le jour évanoui.
Ainsi hâte-toi donc, et réponds enfin... Oui !
Il se tait !.... On apporte une lame brûlante ;
Il se tait !.. On l'applique à sa paupière ardente ;
Il se tait ! De ses yeux où le fer s'enfonçait,
Le sang coule,... il se tait !... la chair fume, il se tait !...
Et quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,
Tranquille et ferme, il dit : « La patrie est sauvée ! »

Eh bien ! ce front d'airain, inflexible aux douleurs,
Ces yeux, qui torturés n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur, avaient quatre-vingts ans !
Jeune, aurait-il mieux fait ? Vit-on ses faibles sens
Le trahir, et son corps manqua-t-il à son âme ?
Va, va, fouille l'histoire avec des yeux de flamme,
Jeune homme, et trouve un trait plus beau que ce trait-là.
Auprès de Dandolo, qu'est-ce que Scévola ?

Les deux Hirondelles de cheminée.

Hier, à mon logis, par le froid ramené,
J'inaugurais l'hiver dans l'âtre abandonné,
Lorsque par le foyer, au milieu d'un bruit d'ailes,
La bise m'apporta ces deux voix d'hirondelles :

« Ma fille, il faut partir : précurseurs de l'hiver,
Des bandes de vanneaux ce matin fendaient l'air,
Et du haut de ce frêne, à la cime effeuillée,
A retenti trois fois notre cri d'assemblée.
Cependant sur ton nid tu demeures encor :
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor !
— Je dois rester. — Non ; viens ! La première colonne
Par avance déjà se groupe et s'échelonne ;
Le moment du départ est fixé pour ce soir ;
Car tu sais que la nuit, sous son grand manteau noir,
Peut seule à tous les yeux dérober notre fuite,
Et des oiseaux de proie égarer la poursuite.
— O ma mère ! ta fille, hélas ! ne partira
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.
— Pourquoi donc ? — Dans le nid, où tu m'as élevée,
J'élevais en espoir ma première couvée ;
Un cruel m'en chassa ; je fuis : cette maison
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,
Et de mes chers petits l'aile encore incertaine
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.

— Viens : l'enfance est peureuse ; et toi, ma fille, aussi ;
L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici ;
Ton père te soutint, et tu suivis ton père :
Soutiens-les ; ils suivront. — Regarde-les, ma mère ;
Un rare et fin duvet couvre à peine leur corps.
— Mais que deviendras-tu, pauvre enfant? Sur ces bords
L'hiver est si terrible ! Ah je me le rappelle !
Un automne, le plomb avait brisé mon aile ;
Je restai. Que de maux ! La neige couvrait tout.
Pas un seul moucheron ! pas un abri ! Partout
Je voyais des oiseaux s'abattre sur la terre,
Et tomber morts de froid ! — Morts de froid ! ô ma mère !
— Fendre l'air en criant, et tomber morts de faim !
— Morts de faim ! — Et moi, moi, je ne vécus, enfin,
Qu'en m'attachant aux murs, et de givre imprégnée,
Cherchant dans les débris de toiles d'araignée !
Des cadavres d'insecte... Appelle tes petits !...
— A peine autour du toit sont-ils encor sortis !
— Il n'importe : voltige, en offrant à leur vue
Quelque ver, quelque mouche à ton bec suspendue :
La convoitise sert de courage à l'enfant ;
Il s'avance d'un pas, ou s'éloigne d'autant ;
L'objet qui fuit l'attire ; il le suit, il s'élance,
Et, radieux, dans l'air voilà qu'il se balance :
Ainsi t'ai-je donné ta première leçon.
— Mais ils n'étaient pas nés au temps de la moisson.
— Viens donc seule,... et fuyons loin de ces lieux funestes.
— Moi, les laisser mourir ! — Vivront-ils si tu restes ?
— Ils ne mourront pas seuls au moins ! Et dût le froid
Me glacer avec eux sur notre nid étroit,
Dût en ce foyer mort la flamme rallumée
M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,
Le jour, la nuit, partout, mon corps couvre leur corps ;
L'amour agrandira mes ailes !... La nature
Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture,
Mais il peut réchauffer s'il ne peut pas nourrir ;
Et, m'étendant sur eux, sur eux je veux mourir,
Pour les défendre encore à cet instant suprême,
Et leur faire un abri de ma dépouille même.
— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux

Vaillante comme toi, pour toi faible comme eux ;
Reste donc ! Mes petits m'attendent sous le frêne ;
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne ;
Il faut nous séparer, il le faut. Que ce lieu
Te soit hospitalier !... Adieu, ma fille. Adieu ! »

Je n'entendis plus rien. Puis un battement d'aile
M'annonça le départ de la mère hirondelle ;
Puis un faible soupir. Et moi je dis tout bas :
« Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas ;
Chaque jour, par mes soins une ample nourriture
Ira chercher la mère et sa progéniture ;
Élevée entre nous, une épaisse cloison,
Des vapeurs du foyer détournant le poison,
Ne laissera monter jusqu'à ton nid paisible
Que la douce chaleur d'une flamme invisible ;
Et, je le sens, mon cœur d'émotion battra,
Quand au printemps ta mère en ces lieux accourra,
Te trouvera vivante, et que, sans l'oser croire,
De tes jours préservés tu lui diras l'histoire. »

LEMOYNE (ANDRÉ).

André Lemoyne, né en 1822, a publié les *Charmeuses* et les *Roses d'antan*, deux volumes couronnés par l'Académie française.

Paysage de Neige.

Le char s'en va, conduit par quatre chevaux blancs,
Sans taches, deux de front, tous quatre ressemblants.

L'hiver a déroulé son grand tapis de neige,
Où des vierges sans bruit chemine le cortége ;

En fourrures d'hermine, en robes de satin,
Les pleurs glacés dans l'œil par le froid du matin.

Le ciel est gris de perle et très-calme. — Les cierges
Brûlent d'un feu tranquille aux mains pures des vierges.

Les vieux genévriers, pour ce deuil virginal,
Portent rameaux de givre et feuilles de cristal.

Torrents vitrifiés et cascades gelées
Dorment en flots de marbre au versant des vallées.

D'un grand bloc de glaciers le soleil émergeant
Monte au ciel sans rayons comme un astre d'argent.

Plus haut que le soleil, en ordre sur deux lignes,
Emigrant vers le Nord, passe un long vol de cygnes.

La Dernière Étape.

Quand un grand fleuve a fait trois ou quatre cents lieues,
Et longtemps promené ses eaux vertes ou bleues
Sous le ciel refroidi de l'Ancien continent,
C'est un voyageur las qui va d'un flot traînant.

Il n'a pas vu la mer, mais il l'a pressentie :

Par de lointains reflux sa marche est ralentie.
Le désert, le silence accompagnent ses bords.
Adieu les arbres verts ; les tristes fleurs des landes,
Bouquets de romarins et touffes de lavandes
Lui versent les parfums qu'on répand sur les morts.

Le seul oiseau qui plane au fond du paysage,
C'est le goëland gris, c'est l'éternel présage
Apparaissant le soir qu'un fleuve doit mourir,
Quand le grand inconnu devant lui va s'ouvrir.

LEMERCIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Népomucène Lemercier, né à Paris, en 1772, mort en 1840. — Ses tragédies, les plus remarquables sont *Agamemnon* et *Frédégonde et Brunehaut*, et ses drames *Richelieu* et *Pinto*. Parmi ses œuvres les plus originales nous devons signaler son poëme de *la Panhypocrisiade*. — Il est entré à l'Institut en 1810.

Apparition du spectre de Thyeste.

Thyeste! tu verras Agamemnon puni,
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre, apaise-toi! calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides :
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Électre, et tout son sang!
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!... pourquoi ton sceptre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas! Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée,
Je veillais sous ses murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés ;
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.

L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré ;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère, »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ces adieux menaçants...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens...
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
Le rire d'Alecton accueillir mes serments ;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa, poussant d'horribles cris.
Je fuyais... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère :
Il me sembla monter au trône de mon père ;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux.
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

Moïse aux Juifs révoltés.

J'entends, fils de Jacob, vos cris accusateurs,
Et de l'asile saint je quitte les hauteurs.
Né sujet comme vous du monarque suprême,
Vous m'appelez ; j'accours vous répondre moi-même

Aux champs de Mizraïm qui fit tomber vos fers ?
Moi. Qui vous a tracé le chemin des déserts ?
Moi. Qui sut d'Amalec abattre la furie ?
Moi. Qui vous a donné des lois, une patrie ?
Moi, dis-je ; et couronnant mes travaux assidus,
Les richesses peut-être et les rangs me sont dus.
Mais que suis-je ? ni roi, ni pontife, ni juge.
Nu de biens et de titre, ai-je même un refuge ?
Quels soldats vont marcher contre mes ennemis ?
Ma force est l'Éternel, à qui je suis soumis.
Homme, pouvais-je rien sans Dieu qui me conseille,
Qui seul fit tout pour vous, qui parle à mon oreille ?
Le chameau voyageur, que son maître conduit,
Ne s'enorgueillit pas de la route qu'il suit.
Je ne prétends de vous aucune récompense :
Je cède les honneurs à qui Dieu les dispense ;
Il nomme Aaron grand prêtre, et le choisit sur tous,
En le sanctifiant ; je n'en suis point jaloux.
Du superbe Coré si j'imitais l'audace,
Au sacrificateur je ravirais sa place ;
Mais Dieu n'a pas permis que la soif du pouvoir
Détournât ma vertu de son noble devoir.
Un tyran nuit et jour craint pour sa tyrannie,
Le soin de la défendre avilit son génie,
Ses lâches intérêts sont mortels à ses lois,
Et les fils de ses fils n'entendront point sa voix.
Libre de dignités et tout à la justice,
Mes décrets immortels sont exempts de caprice :
Qui me les a dictés ? Dieu. Qui vint me chercher
Dans l'exil où Jéthro se plut à me cacher ?
Dieu. Qui, de mes destins troublant la nuit profonde,
Me tira de l'oubli pour éclairer le monde ?
Dieu. Qui, me condamnant au soin de vous guider,
Lui seul bâtit, renverse, et seul doit commander ;
Dieu. Qui met ma faiblesse au-dessus des alarmes,
Et la ceint de puissance et d'invisibles armes ;
Ce grand Dieu, qui soutient le monde de ses bras
Et voit comme un néant la terre et nos débats ;
Ce Dieu, présent partout, ce Dieu, dont la parole
Fit de rien l'univers, mit les cieux sur le pôle !
Qui brille à l'orient dès que l'aurore luit ;

Dont le jour parle au jour et la nuit à la nuit ;
Dont le cours du soleil publie aux yeux la gloire,
Et qui daigne, ô Jacob, conserver ta mémoire.
Si j'eusse fait mentir son saint nom profané,
Moi-même avec mes fils il m'eût exterminé.
Quel séjour si lointain où son bras ne m'atteigne ?
Les enfers ? il s'y venge ; et les cieux ? il y règne.
Ne murmurez donc plus ! Ah ! qu'il n'entende pas
Vos lèvres, vos pensers le blasphémer tout bas,
De peur qu'ici la foudre, en ses mains toujours prête,
Ne vous jette sans vie aux pieds de son prophète.

LERMINIER.

Jean-Louis-Eugène Lerminier, né à Paris, en 1803, mort en 1856. — L'*Introduction à l'histoire du droit*, la *Philosophie du droit*, les *Études d'histoire et de Philosophie* et le livre intitulé *Au-delà du Rhin*, ont attaché à son nom une juste célébrité.

L'Humanité.

Aujourd'hui l'humanité a conscience d'elle-même ; voilà le progrès et la différence : elle se rend compte de ses épreuves et de ses contrariétés : elle en sait la fin. Si sa rénovation est longue, elle est certaine de son aboutissement. Elle souffre, mais elle sait pourquoi. Il est vrai que cette conscience universelle n'abolit pas les angoisses particulières et la douleur : nous le savons. Peut-être, dans notre temps, y a-t-il plus encore que dans tout autre des âmes froissées, dont la délicatesse saigne sous la rudesse des lois générales, de nobles impatiences cruellement déçues, de jeunes et naïves crédulités qui se sont précipitées de la hauteur d'un faux dogmatisme dans le gouffre froid d'un scepticisme plus faux encore. Ses souffrances sont réelles et dignes de la plus charitable compassion : nous ne leur connaissons qu'un remède, l'oubli de soi-même et le dévouement à

quelque chose d'extérieur et de grand. S'oublier soi-même, c'est d'abord souvent oublier peu de chose; s'oublier soi-même, dans ses petitesses et ses misères, c'est vraiment commencer à vivre; s'oublier soi-même, c'est aborder l'infini, c'est traverser la mer comme l'amant de Sapho. L'humanité, comme un roc immobile, est assise sur sa base : elle a ses lois et ses destinées; elle est douée d'une force invincible ; elle a perdu la crainte de ces ruines immenses, de ces cataclysmes universels sous lesquels certaines traditions veulent qu'elle ait été submergée dans l'enfance du temps; et il faut reléguer dans la vieille rhétorique les redondantes menaces sur des apparitions prochaines du courroux céleste et l'intervention de nouveaux Attila. L'humanité est, se sent être, veut être servie, et pour récompense promet à ses soldats, non la vie sauve à tous, mais une victoire générale.

L'homme est le sujet et la proie de deux grandes excitations, l'excitation de la nature et l'excitation de l'histoire. La nature, dans sa chaste immensité, exalte et purifie l'homme ; mais quelquefois l'homme, par sa faiblesse personnelle, change les grandes impressions que la nature lui prodigue en une rêverie vague et molle, qui l'affaiblit et le déprave. Malheur à qui ne sort pas du commerce avec la nature poëte comme Virgile, savant comme Haller et Linné, mais qui en sort incertain et faible comme René, lâche et impuissant comme Obermann ! Sauvez-vous dans l'histoire, vous qui pourriez être atteints ou menacés, si légèrement que ce puisse être, de ces maladives anxiétés qui détraquent le caractère et la vie ; reprenez de la force en touchant la terre des sociétés ; relisez Tacite, Thucydide et Machiavel ; appelez à votre secours les grands hommes qui ont vécu; qu'ils vous soutiennent, vous portent, et mettez-vous à l'abri du désespoir sous le patronage de ces illustres morts.

DE MAISTRE (Joseph).

Joseph de Maistre, né à Chambéry, en 1755, de parents français, mort en 1821. — Ses principaux ouvrages sont : *les Soirées à Saint-Pétersbourg, les Considérations sur la France* et *le Pape*.

De la Mort violente.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui acharne tous les êtres les uns contre les autres. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouverez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi ; depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées ! Mais dès que vous entrez dans le régime animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence ; une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres ; aussi, il y a des insectes de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie ; il n'y a pas un instant dans sa durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit : il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste ; il sait combien la tête du cachalot ou du requin lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique sur le carton des musées l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à

sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre se pavane sous la peau de ce même animal : l'homme demande tout à la fois ses entrailles pour faire résonner une harpe à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge ; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art ; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant ; ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute ; cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui ; c'est l'homme qui est chargé d'exterminer l'homme.

DE MAISTRE (Xavier).

Xavier de Maistre, frère de Joseph de Maistre, né à Chambéry, en 1764, mort à Saint-Pétersbourg, en 1852. Il doit sa renommée au *Voyage autour de ma chambre*, au *Lépreux de la cité d'Aoste* et au *Prisonnier du Caucase*.

La jeune Sibérienne.

Prascovie marchait un soir le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan, qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité, la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte, et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur

maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil : elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêtée chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairée que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la murailles, et qu'on remplaçait lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence :

« D'où venez-vous? lui demanda la vieille.

— Je viens d'Ichim, et je vais à Saint-Pétersbourg.

— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?

— Il ne me reste que quatre-vingts copecs en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens! s'écria la vieille; oui, tu mens! On ne se met pas en route, pour aller si loin, avec si peu d'argent! » La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. « De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts copecs, disait-elle ; c'est probable, vraiment! » La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes et priait Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit, laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation. « Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils; elle a sûrement des assignations, — J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac; c'est là où est l'argent. » C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent

à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. « Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables, on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village. » Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta de la lumière. On examina le sac du passe-port, on lui fit ouvrir les mains; enfin le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit, et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus affable. Elle voulait partir; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au chtchi, dont elle lui servit une bonne portion : pendant ce temps, le mari soulevait une trappe du plancher, sous lequel était le seau du kvasse, et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse, mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Prascovie prit congé d'eux, ne sachant

trop si elle leur devait des remercîments, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même, en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts copecs qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

MARMIER (X.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Xavier Marmier, né en 1809. Il a publié un grand nombre d'études et de relations de voyages, d'élégantes traductions des chants populaires du Nord, une Histoire de la littérature en Danemark et en Suède et des traductions de Gœthe, de Schiller et d'Hoffmann. Il a été élu par l'Académie en 1870.

Un hiver au Canada.

Dans le Canada, l'hiver est plus rigoureux que dans les contrées européennes situées à la même latitude. Nulle chaîne de montagne ne protège la Canada contre les vents réfrigérants de l'ouest et du nord-ouest, et près de là s'étendent les froides régions arctiques, les lacs glacés de la baie d'Hudson.

En quelques semaines, quelle transformation ! quel triste aspect que celui de ce pays, que j'ai vu naguère si vert, si animé et si riant ! De tous les côtés des plaines immenses ensevelies sous une couche de neige. Au milieu de ces plaines, les forêts de sapins sombres et silencieux comme des monuments de deuil dans le champ des morts; dans le jour, un horizon terne, un ciel gris ou chargé de nuages noirs, quelquefois un jaune et fugitif rayon de soleil pareil au dernier regard d'un malade épuisé qui s'éteint; puis une obscurité subite sans les douces lueurs du crépus-

cule et, dans les nuits parfois lucides, des étoiles qui ressemblent à de froides pointes d'acier clouées au firmament, et une lune pâle qui ressemble à un disque de glace. Pas une mélodie dans les airs, pas un mouvement dans les champs et dans les bois. Les lacs et les rivières, enchaînés par les glaces, ont perdu leur doux murmure ; les insectes avec leurs larves sont cachés dans les réduits imperceptibles d'où ils ne sortiront qu'au printemps. Les oiseaux se sont enfuis vers des régions plus chaudes. Les écureuils mêmes, ces vifs habitants des forêts, émigrent. On dit qu'à l'approche de la rude saison, ils sautent de branche en branche, d'arbre en arbre, jusqu'au bord des rivières, et là, attendent un vent propice pour s'embarquer en levant leur queue comme une voile. Les ours et les ratons se bloquent dans une ténébreuse retraite comme des philosophes affligés de ce qui se passe dans le monde; les daims et les élans se retirent dans les profondeurs des forêts. Les loups seuls errent encore à l'aventure, cherchant une proie sur cette terre dépeuplée, et dans leurs appétits faméliques poussent des hurlements sinistres. De temps à autre aussi, une corneille égarée fend l'air comme une flèche noire et s'abat sur un rameau de sapin en jetant un cri aigu. De temps à autre, dans les ombres du soir, retentissent les accents du hibou cornu, dont les modulations plaintives, pareilles aux gémissements d'une voix humaine, épouvantent comme un sinistre augure, comme un chant funèbre, le voyageur solitaire qui les entend résonner dans le silence des nuits. Mais quelquefois, dans cette immobilité de la nature, tout à coup le vent d hiver se lève et dans son vol impétueux calcine les plaines de neige comme le simoun calcine les sables du désert.

La tempête éclate et les grandes tiges de sapins s'inclinent sous sa puissance, se courbent l'un contre l'autre, s'entre choquent et se rompent avec un fracas pareil à celui d'une muraille qui s'écroule, ou d'une mer en furie qui se brise sur les rochers. En un instant, les géants séculaires sont mutilés et découronnés, et la terre est jonchée de leurs larges rameaux.

L'Enfant mourant.

Ma mère, je suis las, et le jour va finir,
Sur ton sein laisse-moi doucement m'endormir,
Mais cache-moi tes pleurs, cache-moi tes alarmes.
Tristes sont tes soupirs, brûlantes sont tes larmes.
J'ai froid. Autour de nous, regarde tout est noir;
Mais lorsque je m'endors, c'est un bonheur de voir
L'Ange au front rayonnant qui devant nous se lève,
Et les rayons dorés qui passent dans mon rêve.

N'entends-tu pas des chants, des chants harmonieux,
Tels qu'un jour nous devons en écouter aux cieux:
L'Ange est à nos côtés; il m'appelle, il m'attire.
Je l'entends qui me parle, et je le vois sourire.
Je vois de tous côtés d'admirables couleurs:
C'est l'ange aux ailes d'or qui me jette des fleurs.
Dans ce monde, ma mère, aurai-je aussi des ailes.
Ou bien faut-il mourir pour les avoir si belles?

Pourquoi me presses-tu tristement dans tes bras,
Pourquoi ces longs soupirs, que je ne comprends pas,
Pourquoi ces pleurs ardents sur ta joue enflammée?
Ah! tu seras toujours ma mère bien aimée.
Mais je t'en prie encor ne pleure pas ainsi.
Si je te vois souffrir, hélas! je souffre aussi.
J'ai mal, et la douleur assoupit ma paupière.
Adieu! l'Ange m'embrasse! Adieu ma pauvre mère!

MARTIN (Henri),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES.

Henri Martin, né à Saint-Quentin en 1810. — Ses recherches sur les origines de notre histoire ont établi les fondements d'une réputation que la publication de son *Histoire de France* a consacrée.

Les Gaulois.

Leurs maisons, spacieuses et rondes, sont construites avec des poteaux et des claies revêtues en dehors et en dedans de terre battue ; leurs toits élevés sont formés de bardeaux de chêne et couverts de chaume ou de paille hachée et pétrie dans l'argile. Des tables en bois, des peaux de bêtes servant de lits, de siéges et de tapis, sont à peu près tous les meubles de ces demeures vastes et nues. Parfois des vases d'argent, contrastant avec cette simplicité révèlent la richesse minérale du pays. Cette richesse apparaît bien mieux encore au cou, aux bras et aux doigts des hommes et des femmes. Les colliers, les bracelets, les anneaux d'or, étincellent de toutes parts chez les guerriers de renom ; l'or, l'argent et le corail ornent leurs sabres et leurs boucliers; leurs saies de laine épaisse ou légère, suivant la saison, sont bariolées de carreaux aux vives couleurs ou semées de paillettes et de fleurons éclatants. Les Gaulois aiment tout ce qui est vif et brillant, tout ce qui réjouit l'œil et l'imagination. Éblouir ses amis et faire trembler ses ennemis est la grande ambition du Gaulois. Rien de splendide et de terrible à la fois comme l'aspect d'un chef de guerre. Sa haute taille est encore exhaussée par son casque d'airain, fait en forme de mufle de bête sauvage et surmonté de cornes d'urus ou d'élan, d'ailes d'aigle ou de crinières flottantes ; ses yeux bleus ou vert de mer étincellent sous une épaisse chevelure dont l'eau de chaux a changé la nuance blonde en une teinte enflammée ; de longues moustaches rousses ombragent ses lèvres. Sur son grand bou-

clier quadrangulaire, peint de couleurs brillantes, se relève en bosse quelque figure d'oiseau ou d'animal sauvage, emblème adopté par le guerrier. Un énorme sabre pend sur sa cuisse droite ; il tient à la main deux épieux, ou une lance dont le fer, long d'une coudée et large de près de deux palmes, droit vers la pointe, recourbé à la base en replis sinueux, fait d'horribles et mortelles blessures.

Le caractère national se manifeste sous des aspects contradictoires dans ces repas nombreux et bruyants où se complaisent les Gaulois. Le banquet, ouvert dans l'expansion la plus cordiale, se termine souvent au milieu des rixes soulevées par l'humeur la plus querelleuse qui soit chez aucun peuple. Et qui dit rixe, parmi eux, dit combat, et combat à mort : le Gaulois ne discute pas avec les poings, mais avec le fer, et l'on ne peut pas même dire qu'il laisse aux femmes le combat de la langue ; car la Gauloise sait fort bien intervenir avec d'autres armes dans le péril de son mari, et ses grands bras lancent de grosses pierres avec la roideur d'une catapulte. Il semble que les Gaulois ne puissent vivre les uns sans les autres, ni les uns avec les autres. Chacun aspirant à passer pour le plus fort et le plus brave, leurs prétentions s'entre-choquent sans cesse ; le sentiment excessif de leur valeur personnelle fait que chacun tient peu de compte de son voisin, et que tous ensemble ont en grand dédain les guerriers des nations étrangères ; et cependant ces hommes si dédaigneux sont avides, comme les Grecs eux-mêmes, de toutes choses nouvelles et lointaines ; ils s'intéressent à tout ce qui se passe dans le monde. Les voyageurs sont accueillis, fêtés avec une hospitalité sympathique ; les tribus entières s'assemblent pour écouter leurs récits ; on les arrête en plein champ pour les questionner avec une curiosité infatigable.

Des contrastes toujours plus étonnants se révèlent à mesure qu'on pénètre plus avant dans les mœurs des Gaulois. Ces féroces exterminateurs, capables de tant de cruauté dans le délire de la victoire, sont toujours prêts à s'émouvoir aux plaintes des opprimés et à défendre les faibles contre les forts ; ils sont à la fois naïfs et sagaces, ennemis de tout détour et pénétrant aisément les détours d'au-

trui, rudes et fins, enthousiastes et moqueurs, imitateurs et spontanés ; ils passent, dans leurs discours, d'une brièveté énigmatique et sentencieuse à une éloquence impétueuse et intarissable en figures hardies; leur mobilité singulière en ce qui concerne les personnes et les choses extérieures ne tient pas seulement à la vivacité de leur imagination, mais aussi à leur indomptable personnalité, toujours prête à réagir contre le despotisme du fait; cette mobilité cache une persistance opiniâtre dans les sentiments intimes et dans les directions de la vie.

MAULMOND (F.).

Arthur-Frédéric Maulmond, né à Montargis (Loiret), en 1844. Il ne s'est fait connaître encore que par des lectures applaudies dans les salons, mais la prochaine publication d'un volume de poésies, intitulé *Illusions et Réalités*, ne peut que confirmer ses premiers succès.

Les Marins.

L'océan monstrueux qui s'agite sans trêve,
Vient lécher en grondant le sable de la grève,
Il voudrait nous donner la terre pour prison.
Ses flots de toutes parts nous ferment l'horizon.
Il écume, il rugit. De sa gueule profonde
Il semble toujours prêt à dévorer le monde.

L'homme, sans se troubler, le couvre de radeaux,
Et lui dit : « Océan, porte-moi sur ton dos.
Tu peux enfler ta voix et tes flots; je te brave,
Bien loin de m'asservir tu seras mon esclave.
Je saurai te dompter, car je suis sans effroi,
Je me nomme l'esprit. Obéis à ton roi.
Tu seras mon coursier. Je veux sur ton épaule
M'élancer hardiment de l'un à l'autre pôle. »

Et le voilà jeté sur la vague en fureur,
Affrontant la tempête et toute son horreur,

Au milieu de la nuit, veuve de ses étoiles,
Dont un sinistre éclair, seul, déchire les voiles.

O marins, vous iriez jusqu'aux astres vraiment
Si les vagues pouvaient atteindre au firmament!
Matelots, votre cœur se plaît dans les orages
Et se rit des écueils fertiles en naufrages;
Vos bras toujours tendus forcent le genre humain
De tous les points du globe à se donner la main;
C'est vous qui reliez un continent à l'autre.
Quelle œuvre est ici-bas plus grande que la vôtre!
Sous les cieux azurés, au sein des vastes mers,
Allez, marins, allez sur les gouffres amers,
Jetez partout la sonde, ô chercheurs héroïques!
Héritiers de Colomb, découvreurs d'Amériques,
Cinglez vers l'inconnu! C'est le vent du Progrès
Qui gonfle votre voile et souffle en vos agrès!
Soyez justes et bons, vous les forts et les braves.
Loin de vous ces canons, inutiles entraves!
Ne mêlez pas la guerre et ses égorgements
A vos luttes sans fin contre les éléments.
Laissant gronder au ciel l'orage et ses tonnerres,
Allez prêcher la paix, vaillants missionnaires.
Dissipez toute erreur et toute obscurité,
Aux rayons du savoir et de la vérité.
Allez, ô messagers des Arts, de l'Industrie,
Faites de l'univers une seule patrie!

Les Bohémiens.

Auprès du chariot dont le vieux cheval broute
Les herbes du fossé sur le bord de la route,
Autour de la gamelle assis, petits et grands,
Tous les Bohémiens mangent, indifférents
Aux regards étonnés du badaud qui s'arrête.
Leur famille nomade, à marcher toujours prête,
Va reprendre bientôt son éternel chemin.
Ils ne font que passer. Où seront-ils demain?

Errants de ville en ville, ils n'ont point de patrie,
Drapés dans des haillons, fiers de leur gueuserie,
Le besoin est leur loi, la liberté leur Dieu.
Dans leur maison roulante ils vont sans feu ni lieu,
Brûlés par le soleil, fouettés par la tempête,
Avec le firmament pour plafond sur leur tête.
Ils ne comprennent pas qu'on s'obstine à bâtir
Des palais dont la mort vient nous faire sortir.
Étant sobres, pour eux sous le ciel tout abonde.
L'arbre donne ses fruits, la rivière son onde,
La terre ses tapis de mousse, la forêt
Ses ombrages touffus, abri sûr et discret
Pour aimer et dormir. Le monde est leur domaine
Leur tribu vagabonde au hasard s'y promène,
Sans respect ni souci du mot *propriété*,
Ils ne comprennent pas notre société.
Ils ne comprennent pas que l'homme se torture
Pour y vivre autrement que ne veut la nature.
Ils sont Bohémiens; ainsi que les oiseaux,
Ils passent à travers la maille des réseaux
Où notre humanité se débat, prisonnière.
Sans se traîner jamais dans la commune ornière,
Hors des sentiers battus ils vont, jeunes et vieux,
L'enfant réglant son pas sur le pas des aïeux.
— Parfois, comme la foudre, au milieu de leur marche
La mort subitement frappe le patriarche.
Il tombe. La vieillesse a brisé ses ressorts.
Dans la terre qui s'ouvre on dépose le corps.
Chacun lui dit adieu. Plus d'une larme mouille
La fosse qui déjà renferme la dépouille.
Puis, sans tourner la tête et se tenant la main,
Pensifs, les survivants poursuivent leur chemin.

MÉRIMÉE (P.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Prosper Mérimée, né à Paris, en 1801, mort à Nice, en 1871. Ses principaux ouvrages sont : Le *Théâtre de Clara Gazul*, *la Chronique du temps de Charles IX*, *la Jacquerie*, *Colomba*, *Carmen*, *Arsène Guillot*. Il fut reçu à l'Académie française en 1833, après la mort de Charles Nodier.

Mattéo Falcone.

Un certain jour d'automne, Mattéo sortit de bonne heure avec sa femme pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du maquis. Le petit Fortunato, son fils, voulut l'accompagner, mais la clairière était trop loin. D'ailleurs, il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison ; le père refusa donc. On verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, quand il fut soudain interrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil se succédèrent, tirés à intervalles inégaux et toujours de plus en plus rapprochés ; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mattéo, parut un homme coiffé d'un bonnet pointu, comme en portent les montagnards, barbu, couvert de haillons, et se traînant à peine, en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de fusil dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé dans une embuscade de voltigeurs corses; après une vigoureuse défense, il était parvenu à faire sa retraite, vivement poursuivi en tiraillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'avance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état

de gagner le maquis avant d'être rejoint. Il s'approcha de Fortunato, et lui dit : Tu es le fils de Mattéo Falcone? — Oui. — Moi, je suis Gianetto Sampièro. Je suis poursuivi par les collets jaunes, cache-moi, car je ne puis aller plus loin. — Et que dira mon père si je te cache sans sa permission? — Il dira que tu as bien fait. — Qui sait? — Cache-moi vite, ils viennent. — Attends que mon père soit revenu. — Que j'attende! malédiction! ils seront ici dans cinq minutes. Allons! cache-moi ou je te tue. » Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid : « Ton fusil est déchargé; il n'y a plus de cartouches dans ta giberne. — J'ai mon stylet. — Mais courras-tu aussi vite que moi? » Il fit un saut et se mit hors d'atteinte. « Tu n'es pas le fils de Mattéo Falcone! me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison? » L'enfant parut touché. « Que me donneras-tu si je te cache? » dit-il en se rapprochant. Le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre.

Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent; il s'en saisit, et dit à Gianetto : « Ne crains rien. » Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa de plus d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniforme brun à collet jaune, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mattéo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone. Il se nommait Théodoro Gamba. C'était un homme actif, fort redouté des proscrits, dont il avait traqué plusieurs. « Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato, en l'abordant; comme te voilà grandi! As-tu

vu passer un homme tout à l'heure? — Oh! je ne suis pas encore aussi grand que vous, mon cousin, reprit l'enfant d'un air niais. — Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme? Dis-moi. — Si j'ai vu passer un homme? — Oui, un homme avec un bonnet pointu, une veste brodée de rouge et de jaune? Oui, réponds vite, et ne répète point mes questions. — Ce matin, M. le curé est passé devant notre porte sur son cheval Piero, et m'a demandé comment papa se portait; je lui ai répondu... — Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain il a pris ce sentier. — Qui sait? — Qui sait? c'est moi, qui sais que tu l'as vu. — Est-ce qu'on voit les passants quand on dort? — Tu ne dormais pas, vaurien, les coups de fusil t'ont réveillé. — Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils font tant de bruit? l'escopette de mon père en fait bien davantage. — Que le diable te confonde! maudit garnement! Je suis bien sûr que tu as vu le Gianetto, peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, voyez si votre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le maquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici. — Et que dira papa? demanda Fortunato, en ricanant, que dira-t-il, s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti? — Vaurien, dit l'adjudant en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin? » Et Fortunato ricanait toujours. « Mon père est Mattéo Falcone, dit-il avec emphase. — Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia. Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne me dis pas où est Gianetto. » L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta : « Mon père est Mattéo Falcone. — Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mattéo. »

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats, qui avaient déjà visité toute la

maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres, et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de baïonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules, comme si la précaution était ridicule. Rien ne remua, et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion. L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents. « Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin; mais tu joues un vilain jeu avec moi, et si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mattéo, le diable m'emporte, si je ne t'emmènerais pas avec moi. — Bah! — Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang. — Savoir! — Tu verras... mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose. — Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que si vous tardez davantage le Gianetto sera dans le maquis, et alors il faudra plus d'un luron pour aller l'y chercher. » L'adjudant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus, et remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit, en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier : Fripon, tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton cou; et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio fier comme un paon; et les gens te demanderaient : « Quelle heure est-il? » Et tu leur dirais : « Regardez à ma montre. »

L'enfant se laissa tenter.

L'adjudant vit revenir Mattéo armé de son fusil.

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce

fut de s'avancer seul vers Mattéo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance. « Holà ! eh ! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave ? C'est moi, je suis Gamba, ton cousin ! » Mattéo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel, au moment où l'adjudant le joignit.

« Bonjour, frère, dit l'adjudant, en lui tendant la main, il y a bien longtemps que je ne t'ai vu. J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa (1). Nous avons fait une longue traite aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sampièro. — Dieu soit loué ! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une laitière la semaine passée. » Ces mots réjouirent Gamba. « Pauvre diable ! dit Mattéo, il avait faim. — Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié. Il m'a tué un de mes voltigeurs. Et non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon ; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français. Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pas découvert. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver. — Fortunato ! s'écria Mattéo. — Oui, le Gianetto s'était caché sous ce tas de foin, là-bas ; mais mon petit cousin m'a montré la malice. — Malédiction ! » dit tout bas Mattéo. Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mattéo et la compagnie de Gamba ; il sourit d'un sourire étrange, puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant : « Maison d'un traître ! »

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir qui pût prononcer le mot de traître, en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mattéo ne fit aucun geste que celui de porter la main à son front comme un homme accablé. Fortunato était entré dans la

(1) Abréviation de *Giuseppa*, Joséphine.

maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. « Loin de moi ! » lui cria le proscrit d'une voix foudroyante.

Il se passa dix minutes avant que Mattéo ouvrît la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée. « Tu commences bien, » dit enfin Mattéo d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme. « Mon père ! » s'écria l'enfant, en s'avançant les larmes aux yeux, comme pour se jeter à ses genoux. Mais Mattéo lui cria : « Arrière de moi ! » L'enfant s'arrêta et sanglota immobile à quelques pas de son père. Giuseppa s'approcha, elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre, dont un bout sortait de la chemise de Fortunato. « Qui t'a donné cette montre ? demanda-t-elle d'un ton sévère. — Mon cousin l'adjudant. » Falcone saisit la montre, et la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces. Puis il frappa la terre de la crosse de son fusil, le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du maquis en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mattéo, et lui saisit le bras : « C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme. — Laissez-moi, reprit Mattéo, je suis son père. » Giuseppa embrassa son fils, et rentra en pleurant dans sa cabane. Elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein. « Fortunato, va auprès de cette grosse pierre. » L'enfant fit ce qu'il lui commandait ; puis il s'agenouilla. « Dis tes prières. — Mon père, mon père ! ne me tuez pas ! — Dis tes prières, » répéta Mattéo, d'une voix terrible. L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondit : *Amen !* à la fin de chaque prière : « Sont-ce là

toutes les prières que tu sais? — Mon père, je sais encore l'*Ave Maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise. — Elle est bien longue; n'importe! » L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte. « As-tu fini? — Oh! mon père, grâce! pardonnez-moi! je ne le ferai plus! » Il parlait encore; Mattéo avait armé son fusil et le couchait en joue en lui disant : « Que Dieu te pardonne! » L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'en eut pas le temps : Mattéo fit feu, et Fortunato tomba roide mort.

Avignon.

En arrivant à Avignon, il me sembla que je venais de quitter la France. Sortant du bateau à vapeur, je n'avais pas été préparé, par une transition graduée, à la nouveauté du spectacle qui s'offrait à moi; langage, costumes, aspect du pays, tout paraît étrange à qui vient du centre de la France. Je me croyais au milieu d'une ville espagnole. Les murailles crénelées, les tours garnies de machicoulis, la campagne couverte d'oliviers, de roseaux, d'une végétation toute méridionale, me rappelaient Valence et sa magnifique *Huerta*, entourée comme la plaine d'Avignon, d'un mur de montagnes aux profils déchiquetés, qui se dessinent nettement sur un ciel d'un azur foncé. Puis en parcourant la ville, je retrouvais avec surprise une foule d'habitudes, d'usages espagnols. Ici, comme en Espagne, les boutiques sont fermées par un rideau, et les enseignes des marchands, peintes sur des toiles, flottent suspendues le long d'une corde comme des pavillons de navires. Les hommes du peuple, basanés, la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, travaillent à l'ombre ou dorment couchés au milieu de la rue, insouciants des passants; car chacun sur la voie publique se croit chez lui. La rue, pour les Espagnols, est le forum antique; c'est là que chacun s'occupe de ses affaires, conclut ses marchés, ou cause avec ses amis. Les

Provençaux, comme eux, semblent ne regarder leur maison que comme un lieu d'abri temporaire, où il est ridicule de demeurer lorsqu'il fait beau. Enfin la physionomie prononcée et un peu dure des Avignonnais, leur langage fortement accentué où les voyelles dominent, et dont la prononciation ne ressemble en rien à la nôtre complétaient mon illusion et me transportaient si loin de la France que je me retournais avec surprise en entendant près de moi des soldats du Nord qui parlaient ma langue.

L'aspect général d'Avignon est celui d'une place de guerre. Le style de tous les grands édifices est militaire ; et ses palais, comme ses églises, semblent autant de forteresses. Des créneaux, des machicoulis couronnent les clochers ; enfin tout annonce des habitudes de révoltes et de guerres civiles.

A voir le château des papes, le plus considérable de tous ces bâtiments, on dirait la citadelle d'un tyran asiatique plutôt que la demeure du vicaire d'un Dieu de paix. Construit sur un rocher escarpé, il élève ses tours massives à une hauteur prodigieuse. Rien dans cet immense édifice ne paraît avoir été donné à l'art, partout l'agrément et même la commodité ont été sacrifiés à la sûreté. Non-seulement l'épaisseur des murs, leur élévation, les fossés qui les bordent, semblent défier les attaques de vive force ; mais on a prévu encore le cas d'une surprise. L'intérieur du palais est aussi bien fortifié que l'extérieur. La grande cour est dominée de tous les côtés par des tours et des hautes courtines. Maître de la porte et de cette cour, l'assaillant n'a rien fait encore, c'est un nouveau siége qu'il lui faut entreprendre ; enfin toutes ces défenses emportées, reste une tour à forcer. La porte se brise, l'ennemi se précipite dans l'escalier, il va pénétrer dans l'appartement que le pape a choisi pour sa retraite. Tout d'un coup l'escalier se perd dans une muraille. Au-dessus un espèce de palier, où l'on ne peut monter que par une échelle, est garni de soldats, qui peuvent assommer un à un ceux qui déjà se croyaient vainqueurs.

Ce château, dont la plus grande partie date de la première moitié du quatorzième siècle, peut être considéré comme un modèle de l'architecture militaire à cette épo-

que. On est frappé de la rusticité de sa construction, de l'irrégularité choquante de toutes ses parties, irrégularité qui n'est motivée ni par la disposition du terrain, ni par des avantages matériels. Ainsi les tours ne sont pas carrées, les fenêtres n'observent aucun alignement, on ne rencontre pas un angle droit, et la communication d'un corps de logis à un autre n'a lieu qu'au moyen de circuits sans nombre.

MERCŒUR (Mlle ÉLISA).

Élisa Mercœur, née à Nantes, en 1809, morte à Paris, en 1835. — Ses premiers essais poétiques datent de ses plus jeunes années. Elle écrivait ses vers dans l'intervalle des leçons qu'elle donnait pour soutenir sa pauvre mère. Épuisée par les privations et le travail, elle succomba à peine âgée de vingt-quatre ans.

L'Avenir.

Ce voile dont le ciel couvre la destinée,
Ce voile qu'en fuyant soulève chaque année,
Pourquoi le déchirer?
Au livre du destin s'il essayait de lire,
L'homme verrait à peine une heure pour sourire,
Un siècle pour pleurer....

Si tu veux que, semblable au torrent qui s'écoule,
Ou comme l'horizon, à tes yeux se déroule
Ton sort mystérieux,
Mortel, que tes regards s'arrachent à la terre,
Que d'un soleil divin un pur rayon t'éclaire :
Cherche-le dans les cieux!

Mais avant de le voir interroge ton âme.
Silence..., écoute-la ! peut-être elle réclame
Un juste repentir.
Eh bien, voile tes yeux : si le matin de l'âge
Est encor dans ton cœur comme une douce image,
Contemple l'avenir.

Là, fermant pour jamais sa paupière lassée,
Le chrétien en mourant dirige une pensée,
Qui monte dans les airs;
Et d'élan, et d'amour, tendre et sacré mélange,
Déjà sa voix s'unit, comme la voix d'un ange,
Aux célestes concerts.

Là s'exhale épuré l'encens de la prière;
Là tout s'évanouit, et l'orgueil de la terre
Meurt comme un faible son.
Les héros dans ce monde, où pour eux la victoire
Arrose de ses mains les palmes de la gloire,
Que laissent-ils?... Un nom!

MICHAUD (J.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Joseph Michaud, né à Bourg en Bresse, en 1769, mort à Passy, en 1839. Ses titres littéraires sont le poëme, du *Printemps d'un proscrit*, l'*Histoire de l'empire de Mysore*, et l'*Histoire des croisades*. En 1813, il fut élu membre de l'Académie française.

Départ des Croisés.

La foule des Croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers; les joies profanes se montraient au milieu des austérités de la pénitence et de la piété; on voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère, le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un

Chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri de guerre des Croisés : *Dieu le veut! Dieu le veut!...*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des Croisés, et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan; leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villa-

geois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de l'enthousiasme universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHELET (J.),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES.

Jules Michelet, né à Paris, en 1798. — Il s'est fait d'abord connaître par des *Tableaux* et des *Esquisses d'histoire* rédigés pour l'enseignement des écoles. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire romaine* et l'*Histoire de France.*

Mort et funérailles de Sylla.

Sylla semblait avoir assez prouvé son prodigieux mépris de l'humanité. Il en donna une nouvelle preuve à laquelle ne s'attendait personne : il abdiqua. On le vit se promener isolément sur la place, sans armes et presque seul. Il savait bien qu'une foule d'hommes étaient intéressés à défendre sa vie. Il avait mis trois cents hommes à lui dans le sénat. Dans Rome, dix mille esclaves de proscrits, affranchis par Sylla, portaient le nom de leur libérateur (Cornélius), et veillaient sur lui. Dans l'Italie, cent vingt mille soldats, devenus propriétaires par sa victoire, le regardaient comme le gage et le garant de leur fortune. Il est si vrai

que son abdication fut une vaine comédie, que dans sa retraite de Cumes, la veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius différait de payer une somme au trésor, dans l'espoir que cet événement le dispenserait de régler ses comptes, il le fit étrangler près de son lit. Il mourut tout-puissant, et ses funérailles furent encore un triomphe. Porté à travers l'Italie jusqu'à Rome, son corps fut escorté de ses vieux soldats, qui de toutes parts venaient grossir le cortége et se mettaient en rang. Devant le corps marchaient vingt-quatre licteurs avec les faisceaux; derrière, on portait deux mille couronnes d'or envoyées par les villes, par les légions, par une foule d'hommes de parti. Tout autour se tenaient les prêtres, pour protéger le cercueil en cas de bataille; car on n'était pas sans inquiétude. Puis s'avançaient le sénat, les chevaliers et l'armée, légion par légion; puis un nombre infini de trompettes qui perçaient les airs de sons éclatants et sinistres. Le sénat poussait en mesure de solennelles acclamations; l'armée répétait et le peuple faisait écho : rien ne manqua aux honneurs qu'on lui rendit. Il fut loué à la tribune aux harangues, et de là enseveli au Champ de Mars, où personne n'avait été enterré depuis les rois.

Ce héros, ce dieu qu'on portait au tombeau avec tant de pompe, n'était depuis longtemps que pourriture..... Les mignons, les farceurs, les femmes de mauvaise vie, avec lesquels il passait les nuits et les jours, avaient une bonne part à la dépouille des proscrits. Dans cette fastueuse restauration de la république, dont il s'était vanté, les bouffons et les charlatans n'avaient guère moins gagné que les assassins. Il avait exterminé la race italienne, sous prétexte d'assurer l'unité de Rome, menacée par l'invasion des alliés; et lui-même il s'entourait de Barbares, de Chaldéens, de Syriens, de Phrygiens; il les consultait, il adorait leurs dieux.

Son œuvre politique, comme son cadavre, tombait d'avance en lambeaux. Il avait cru ressusciter la vieille Rome en donnant le pouvoir législatif aux comices des centuries dans lesquels les riches dominaient. Mais quand même son système eût duré, le mobile élément de la richesse eût pu

mettre le pouvoir hors des mains de son parti. C'était aux curies, à la vieille aristocratie qu'il devait remonter pour être conséquent. Il croyait rendre le pouvoir aux patriciens; mais ces patriciens n'étaient plus des patriciens, c'étaient pour la plupart des plébéiens anoblis; de même que le peuple n'était plus un peuple, mais un ramas d'affranchis de diverses nations. Et c'était là la vaine et creuse idole pour laquelle Sylla avait versé tant de sang, aveuglé dans ses préjugés aristocratiques par l'enthousiasme classique du passé, qui avait jeté les Gracques dans la démagogie!

L'Hirondelle.

L'hirondelle s'est, sans façon, emparée de nos demeures; elle loge sous nos fenêtres, sous nos toits, sous nos cheminées. Elle n'a point du tout peur de nous. On dirait qu'elle se fie à son aile incomparable; mais non; elle met aussi son nid, ses enfants, à notre portée. Voilà pourquoi elle est devenue la maîtresse de la maison. Elle n'a pas pris seulement la maison, mais notre cœur. Le foyer est à elle. Où la mère a niché, nichent la fille et la petite-fille. Elles y reviennent chaque année; leurs générations s'y succèdent plus régulièrement que les nôtres. La famille s'éteint, se disperse; la maison passe à d'autres mains, l'hirondelle y revient toujours; elle y maintient son droit d'occupation. C'est ainsi que cette voyageuse s'est trouvée le seul symbole de la fixité du foyer. Elle y tient tellement, que la maison réparée, démolie en partie, longtemps troublée par les maçons, n'en est pas moins souvent reprise et occupée par ces oiseaux fidèles, de persévérant souvenir. Elle tourne et *vire* sans cesse; elle plane infatigablement autour du même espace et sur le même lieu, décrivant une infinité de courbes gracieuses qui varient, mais sans s'éloigner. Est-ce pour suivre sa proie, le moucheron qui danse et flotte en l'air? Est-ce pour exercer la puissance de son aile infatigable, sans s'éloigner du nid?

Nous voyons bien son vol, jamais, presque jamais sa petite face noire. Qui donc es-tu, toi qui te dérobes toujours, qui ne laisses voir que tes tranchantes ailes, faux rapides comme celles du Temps? Lui s'en va sans cesse; toi, tu reviens toujours. Tu m'approches, de si près, que j'ai au visage le vent et presque le souffle de ton aile. Est-ce un oiseau, est-ce un esprit? Le peuple n'a vu dans l'hirondelle que l'horloge naturelle, la division des saisons, les deux grandes *heures de l'année*.

L'hirondelle est l'oiseau par excellence; l'être entre tous né pour le vol. La nature a tout sacrifié à cette destination; elle s'est moquée de la forme, ne songeant qu'au mouvement; elle a si bien réussi que cet oiseau, laid au repos, au vol est le plus beau de tous.

Des ailes en faux, des yeux saillants, point de cou (pour tripler la force), de pieds, peu ou point. Tout est aile; voilà les grands traits généraux. Ajoutez un très-large bec, toujours ouvert qui happe sans arrêter, au vol, se ferme et se rouvre encore. Ainsi elle mange en volant, elle boit, se baigne en volant, en volant nourrit ses petits. Elle tourne, elle fait cent cercles, un dédale de figures incertaines, un labyrinthe de courbes variées qu'elle croise, recroise à l'infini. L'ennemi s'y éblouit, s'y perd, s'y brouille et ne sait plus que faire. Elle le lasse, l'inquiète; il renonce et la laisse non fatiguée. C'est la vraie reine de l'air; tout l'espace lui appartient, pour l'incomparable agilité du mouvement. Qui peut changer ainsi à tout moment d'élan, et tourner, tourner? Personne. La chasse infiniment variée et capricieuse d'une proie toujours tremblotante, de la mouche, du cousin, du scarabée, de mille insectes qui flottent et ne vont point en ligne droite, c'est, sans nul doute, la meilleure école du vol, et ce qui rend l'hirondelle supérieure à tous les oiseaux.

MIGNET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

François-Auguste-Alexis Mignet, né à Aix (Bouches-du-Rhône), en 1796. — Ses œuvres historiques et littéraires lui ont mérité tous les suffrages. L'Institut l'a appelé en 1836, à remplir la place laissée vacante à l'Académie française par la mort de Raynouard. L'année suivante il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Des Mémoires et des Chroniques.

Les Mémoires et les Chroniques ne sont pas en général aussi sûrs à consulter qu'agréables à lire. L'historien doit s'en servir avec une extrême circonspection. Écrits ordinairement dans un but, longtemps après que les événements qu'ils exposent se sont accomplis, ils sont rarement exacts. Les auteurs savent mal ce qu'ils racontent, s'ils y sont demeurés étrangers; et racontent mal ce qu'ils savent, s'ils sont intéressés à le taire ou à l'altérer. Quand ils ne sont pas imparfaitement instruits, ils sont volontairement partiaux. Les personnages qui ont figuré sur la scène de l'histoire y grossissent ou y dénaturent après coup leur rôle, et ils se parent en quelque sorte devant la postérité pour la séduire, en arrangeant leur conduite d'après les événements, et se donnant plus de prévoyance et d'habileté qu'ils n'en ont eu. Aussi les Mémoires écrits dans le même temps et sur les mêmes choses sont peu d'accord, s'ils sont nombreux. La vérité est moins facile à y trouver que dans les pièces faites au moment même où les événements se passent, et destinées à les préparer, à les accomplir, à les raconter. Ces sortes de documents ne plaisent pas toujours autant que les Mémoires, mais ils trompent moins. Ils sont les vrais matériaux de l'histoire. Ceux dont ils émanent n'ont pas songé à paraître, mais à agir. Aussi les pièces écrites avant, pendant et après l'action, en donnent à la fois les éléments et les motifs, transmettent

les faits dans leur certitude, les intentions dans leur réalité. L'histoire s'avance sûrement lorsqu'elle s'appuie sur elles. C'est à leur clarté qu'elle suit la marche des événements et qu'elle pénètre les desseins des hommes.

La Révolution française.

L'histoire de la Révolution française commence en Europe l'ère des sociétés nouvelles, comme la révolution d'Angleterre a commencé l'ère des gouvernements nouveaux. Cette révolution n'a pas seulement modifié le pouvoir politique, elle a changé toute l'existence intérieure de la nation. Les formes de la société du moyen âge existaient encore. Le sol était divisé en provinces ennemies, les hommes étaient distribués en classes rivales. La noblesse avait perdu tous ses pouvoirs, quoiqu'elle eût conservé ses distinctions; le peuple ne possédait aucun droit; la royauté n'avait pas de limites, et la France était livrée à la confusion de l'arbitraire ministériel, des régimes particuliers et des priviléges des corps. A cet ordre abusif, la Révolution en a substitué un plus conforme à la justice et plus approprié à nos temps. Elle a remplacé l'arbitraire par la loi, le privilége par l'égalité; elle a délivré les hommes des distinctions des classes, le sol des barrières des provinces, l'industrie des entraves des corporations et des jurandes, l'agriculture des sujétions féodales et de l'oppression; et elle a tout ramené à un seul état, à un seul droit, à un seul peuple.

Pour opérer d'aussi grandes réformes, la Révolution a eu beaucoup d'obstacles à vaincre, ce qui a produit des excès passagers à côté de ses bienfaits durables. Les privilégiés ont voulu l'empêcher, l'Europe a tenté de la soumettre; et, forcée à la lutte, elle n'a pu ni mesurer ses efforts, ni modérer sa victoire. La résistance intérieure a conduit à la souveraineté de la multitude, et l'agression du dehors à la domination militaire. Cependant le but a été atteint, malgré l'anarchie et malgré le despotisme : l'ancienne société

a été détruite pendant la Révolution, et la nouvelle s'est assise sous l'empire.

Lorsqu'une réforme est devenue nécessaire, et que le moment de l'accomplir est arrivé, rien ne l'empêche, et tout la sert. Heureux alors les hommes, s'ils savaient s'entendre, si les uns cédaient ce qu'ils ont de trop, si les autres se contentaient de ce qui leur manque; les révolutions se feraient à l'amiable, et l'historien n'aurait à rappeler ni excès, ni malheurs; il n'aurait qu'à montrer l'humanité rendue plus sage, plus libre et plus fortunée. Mais jusqu'ici les annales des peuples n'offrent aucun exemple de cette prudence dans les sacrifices : ceux qui devraient les faire les refusent; ceux qui les demandent les imposent; et le bien s'opère comme le mal, par le moyen et avec la violence de l'usurpation. Il n'y a pas encore eu d'autre souverain que la force.

MILLEVOYE.

Charles-Hubert Millevoye, né à Abbeville, en 1780, mort à Paris, en 1816. — Il s'essaya dans tous les genres de poésies, mais il ne réussit que dans le genre élégiaque d'œuvres qu'il a enrichi pleines de sentiment, et remarquables par leur élégante simplicité.

L'Anniversaire

Hélas ! aprés dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père est aux cieux retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ! » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour ;
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir ;
Et j'attendis en vain à sa place déserte

Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.

Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

La Chute des feuilles.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime! adieu.... je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort :

Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.

Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau !...

Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.

Mais vers la solitaire allée
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne,... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

DE MONTALEMBERT (CH.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Charles-Forbes-René de Montalembert, né à Londres en 1810, mort en 1870. Écrivain, polémiste et orateur éminent, il fut élu membre de l'Académie française en 1851, après la mort de Joseph Droz.

Saint Louis.

En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de prouver au monde comment l'homme pouvait se transfigurer par la foi et l'amour.

Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis ; à ce sentiment si violent et si pur du devoir, à ce culte exalté et scrupuleux de la justice, à cette exquise délicatesse de conscience, qui l'engageait à renoncer aux acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets ; à cet amour immense du prochain, qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère et ses frères, dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, lui inspirait une si tendre sollicitude pour les âmes d'autrui, et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres, qu'il soulageait lui-même ! Et cependant à toutes ces vertus de saint il savait unir la plus téméraire bravoure ; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable ; qui savait pour lui rester fidèle être si sévère contre son propre frère ; qui n'avait

pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer par tout son royaume des moines mendiants chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens, s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de le réparer aussitôt à ses dépens.

Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le pape et l'empereur, entre les savants d'Angleterre et leur roi; captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité, il y trouve la mort. C'était une sorte de martyre, le seul qui fût à sa portée, et le seul trépas digne de lui.

Sur son lit de mort il dicte à son fils ses mémorables instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem, ô Jérusalem ! » Était-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime? Il n'avait pas voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux: pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des rois croisés, des rois vraiment chrétiens, des rois pontifes: il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monuments immortels, son oratoire et son tombeau : la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire des peuples, le chêne de Vincennes.

La Franche-Comté.

Parmi les provinces de l'Est, il existe une contrée dont le nom porte l'empreinte de son histoire, de sa vieille indépendance, du mâle courage de ses enfants. La Franche-Comté de Bourgogne est comme le Tyrol de la France :

une nature grandiose et pittoresque y tient lieu de monuments, et le cœur de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur. Sur les flancs du Jura défriché par les moines, au milieu des forêts de sapins, et dans les gorges profondes que creusent le Doubs et ses affluents, il s'est formé une race austère, énergique, intelligente, jadis passionnée pour ses antiques franchises, de tout temps célèbre par son ardeur belliqueuse, son attachement enraciné à la foi catholique, son fier et opiniâtre attachement à ses maîtres. « On ne les soumet qu'à coups d'épée, il faut abattre jusqu'au dernier, » disait d'eux, il y a deux cents ans, un capitaine français qui avait éprouvé leur valeur en essayant de les détacher de la monarchie espagnole dont l'amour se confondait dans leurs cœurs avec celui de leurs vieilles et chères libertés. Au dix-septième siècle, les paysans comtois se faisaient enterrer la face contre terre pour témoigner de l'aversion que leur inspirait la conquête française et la domination de Louis XIV. Et toutefois à la fin du dix-huitième, tous les cœurs étaient tellement imprégnés du sentiment national, que nulle province n'a fourni à la patrie menacée des bataillons de volontaires plus nombreux, plus intrépides, plus prodigues de leur vie. Cette terre généreuse n'a cessé de produire des héros que lorsque la France eut cessé de combattre. Elle a montré la même fécondité dans le domaine de l'Église, des lettres et des sciences, et jusqu'à nos jours elle n'a enfanté que des esprits dont la hardiesse, tempérée par l'étude et la foi, n'affligea jamais la conscience ni la raison.

MOREAU (Hégésippe).

Hégésippe Moreau, né en 1809, à Provins, mort en 1838, à Paris. — Il était doué des qualités rares qui font les écrivains originaux, et d'un talent qui lui permettait de passer avec un égal bonheur de la satire à l'élégie et de l'élégie à la chanson.

La Voulzie.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! Aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain! » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : — « Espère!
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla;
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos. » — Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins.
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,

J'ai brisé mon luth; puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, tant j'ai besoin qu'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous tes buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

L'Abeille.

Comme l'abeille fugitive
Qui fait son miel en voyageant,
Le chansonnier de rive en rive
Va bourdonnant et voltigeant;
Comme elle, du myrte à la treille
Il recommence vingt détours;
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

Hélas! je rampais demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim vers la nue
S'envola dans un tourbillon;
Mais Dieu me sourit, Dieu qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : « Vole, petite abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Loin des tourbillons de poussière
« Que font les grands et leurs laquais,
« Dans la mansarde ou la chaumière
« Murmure à de joyeux banquets;
« Mais en fuyant pique à l'oreille
« Les Midas qui peuplent les cours :
« Vole, vole, petite abeille,
« Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
« Un dard caché pour les méchants;
« Mais si quelque vierge enfantine
« Cueille des bluets dans les champs,
« Va bourdonner dans sa corbeille
« Et fais-là rêver aux amours;
« Vole, vole, petite abeille,
« Vole, vole, vole toujours. »

Moi dans les paroles divines
Je me confie, et sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir,
Quand vient la brise je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

La Fermière.

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer,
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière,
Un jour... Puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux je revois
L'enclos plein de lumière
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait, même égaré,
Ah qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la vierge Marie !
Que tous par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

Un Souvenir à l'hôpital.

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs :
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir :
Et je répète en comptant mes souffrances :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Ils me disaient : Fils des Muses, courage!
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort :
Ils le disaient hier, et, dans l'orage,
La pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir!...
Hélas! mes doigts laissent tomber ma plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi :
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami!
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive!...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!...

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh! quel bonheur! Oh! que la vie est douce!
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

DE MUSSET (ALFRED),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Alfred de Musset, né à Paris, en 1810, mort en 1858 ; c'est de tous les poëtes modernes le plus original et le plus éminemment français. Ses poëmes, ses romans et ses proverbes sont tellement populaires que nous croyons inutile d'en rappeler les titres. — Il est entré à l'Académie française en 1852, après la mort d'E. Dupaty.

La France.

De tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,
De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts,
En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,
Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance
Laissera-t-elle un jour le calme à l'univers ?

Comprends-tu tes destins et sais-tu ton histoire ?
Depuis un demi-siècle as-tu compté tes pas ?
Est-ce assez de grandeur, de misère et de gloire,
Et, sinon par pitié pour ta propre mémoire,
Par fatigue du moins t'arrêteras-tu pas!

Ne te souvient-il plus de ces jours d'épouvante
Où de Quatre-vingt-neuf résonna le tocsin?
N'était-ce pas hier, et la source sanglante,
Où Paris baptisa sa liberté naissante,
La sens-tu pas encor qui coule dans ton sein ?

A-t-il rassasié ta fierté vagabonde,
A-t-il pour les combats assouvi ton penchant,
Cet homme audacieux qui traversa le monde,
Pareil au laboureur qui traverse son champ,
Armé du soc de fer qui déchire et féconde.

S'il te fallait alors des spectacles guerriers,
Est-ce assez d'avoir vu l'Europe dévastée,

De Memphis à Moscou la terre disputée,
Et l'étranger deux fois assis à nos foyers,
Secouant de ses pieds la neige ensanglantée ?

S'il te faut aujourd'hui des éléments nouveaux,
En est-ce assez pour toi d'avoir mis en lambeaux
Tout ce qui porte un nom, gloire, philosophie,
Religion, amour, liberté, tyrannie,
D'avoir fouillé partout, jusque dans les tombeaux ?

En est-ce assez pour toi des vaines théories,
Sophismes monstrueux dont on nous a bercés;
Spectres républicains sortis des temps passés,
Abus de tous les droits, honteuses rêveries
D'assassins en délire ou d'enfants insensés?...

Mais si Dieu n'a pas fait la souffrance inutile,
Si des maux d'ici-bas quelque bien peut venir,
Si l'orage apaisé rend le ciel plus tranquille,
S'il est vrai qu'en tombant sur un terrain fertile
Les larmes du passé fécondent l'avenir ;

Sache donc profiter de ton expérience,
Toi qu'une jeune reine, en ses touchants adieux,
Appelait autrefois « Plaisant pays de France ! »
Connais-toi donc toi-même, ose donc être heureux,
Ose donc franchement bénir la Providence !

Laisse dire à qui veut que ton grand cœur s'abat.
Que la paix t'affaiblit, que tes forces s'épuisent :
Ceux qui le croient le moins sont ceux qui te le disent,
Ils te savent debout, ferme et prête au combat.
Et ne pouvant briser ta force, ils la divisent.

Nécessité des épreuves.

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,

Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée,
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin des pleurs.
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie ?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu?
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré quel cas en ferais tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre
Si tu n'avais senti le prix de la gaieté ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?
De quoi te plains-tu donc ? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur.
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur ?

NETTEMENT (ALFRED).

Alfred Nettement, né à Paris en 1805, mort en 1872. — Il a publié une foule d'ouvrages historiques et littéraires qui ont illustré et feront vivre son nom

Berryer.

La nature avait beaucoup fait pour lui. Elle lui avait donné la voix puissante et vibrante, le geste impérieux des dominateurs de la tribune avec une tête noblement posée sur un buste largement dessiné : voilà pour les avantages extérieurs; elle y avait ajouté des dons plus précieux : une âme profondément sympathique, une sensibilité pleine d'é-

panchement, dont les émotions vives et spontanées avaient quelque chose de contagieux, une mémoire qui n'oubliait rien, une intelligence merveilleusement facile qui comprenait en quelque sorte par intuition les questions les plus compliquées, et qui avait la faculté de communiquer au dehors dans un langage lumineux les clartés qui se faisaient en elle. D'autres avaient plusieurs des qualités de l'orateur, tel que le comprenait l'antiquité; il les avait toutes, et l'art, d'autant plus achevé chez lui qu'on n'en apercevait pas la trace, venait compléter l'œuvre de la nature.

Ceux-là ne connaîtront pas Berryer qui, dans le silence du cabinet, liront un jour à tête reposée sa parole écrite, semblable à une lave refroidie. Le véritable orateur ne parle pas pour être lu, mais pour être écouté. Les lignes qui passent sous les yeux des lecteurs ne sont qu'un écho affaibli d'éloquence qui s'en va s'éteignant à mesure qu'elle s'éloigne. Quand Démosthène, par ses véhémentes Philippiques, soulevait jusqu'aux pierres d'Athènes contre la domination du Macédonien; quand Mirabeau, l'œil en feu, le bras levé, foudroyant ses adversaires du geste, de la voix, du regard, tonnait du haut de la tribune de la Constituante, et ébranlait les assises séculaires de la société française, alors ce n'était plus des lecteurs qu'il fallait, c'était un auditoire. Berryer est de cette grande famille. Sa logique est une logique, ses pensées sont des pensées de tribune, son style est un style de tribune. On lui a entendu dire à lui-même, après une de ces merveilleuses improvisations où une question inattendue surgissant dans l'assemblée, l'obligeait à trouver instantanément le plan, les arguments comme les paroles de son discours, que ce qu'on perdait du côté de la méditation, on le regagnait et bien au delà par l'avantage de parler et de sentir à la fois, et de verser dans l'âme de ses auditeurs ses pensées toutes chaudes encore des étreintes de l'âme où elles viennent d'éclore. L'action, cette partie si importante de l'art oratoire, occupe un grand rôle dans toutes ses harangues. Il connaît l'art de traduire par un geste le secret d'une pensée qu'il ne peut point dire, d'exprimer par une inflexion de voix le sentiment qu'aucune expression ne saurait rendre.

C'est lui encore qui l'a dit dans une de ces causeries intimes où il se plaisait à parler de l'art dans lequel il a excellé, et dont il est utile de consigner le souvenir pour l'instruction de ceux qui veulent être initiés aux secrets de l'éloquence : L'orateur doit avoir étudié à tous ses points de vue la question qu'il va porter à la tribune ; mais il ne prépare pas ses paroles, c'est l'émotion du moment qui donne les mots. Il connaîtra dans ses plus petits détails le sujet qu'il traite. Il doit avoir prévu toutes les objections possibles, comme un général doit connaître tous les accidents topographiques du pays où il fait la guerre ; il importe en effet que l'orateur ne soit pas déconcerté par une objection imprévue. Il cherche ensuite son argument et ne monte jamais à la tribune sans l'avoir trouvé. Il sait ce qu'il dira, où il veut arriver, par où il doit passer. Quelquefois après avoir étudié son sujet il y rêve. Il lui arrive de parler à l'assemblée absente la nuit quand il veille, le jour quand il est seul. Il vit avec son sujet. Cependant son discours n'est pas fait quand il monte à la tribune. Il faut être deux pour faire un discours, l'orateur et l'assemblée. L'orateur qui n'aurait aucune idée commune, aucun sentiment commun avec l'assemblée serait dans la position d'un étranger parlant à des auditeurs dont il n'est pas compris et qu'il ne comprend pas. Pour produire de grands effets, il faut qu'il développe dans le cœur et dans l'esprit de son auditoire des sentiments qui y sont en germe, et devienne l'interprète de ceux auxquels il parle.

NISARD (Désiré),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-Marie-Napoléon-Désiré Nisard, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1806. — Ses principaux ouvrages sont, l'*Histoire de la littérature française*, les *Souvenirs d'Angleterre*, les *Poëtes latins de la décadence*, et la traduction des Classiques latins. — Il est entré à l'Académie en 1850, après la mort de Féletz.

Universalité de la langue française.

Les qualités fondamentales de notre langue n'ont pas été refusées aux autres langues modernes; on les y reconnaît dans les bons auteurs, et elles y sont appréciées par le public. Mais elles sont, pour ainsi dire, au hasard du génie, et quiconque les voudrait imposer comme des conditions ne serait pas souffert. Ce qui est pour la France comme une sorte de constitution, écrite dans des grammaires et des vocabulaires officiels, consacrés, et, si le temps n'avait pas tout relâché, défendus par des corps institués pour cet objet, est chez les autres nations une faculté individuelle qui n'est réglée que par le succès. Là tout est en faveur de l'écrivain, et, plutôt que de gêner sa liberté, ces langues se condamnent à être éternellement flottantes et à s'accroître à l'infini. On ne distingue pas par la langue les méchants écrivains des bons, et parmi ceux qui sont jugés les meilleurs, on n'en choisit pas dont la langue doive faire autorité. En Allemagne, on n'est pas plus tenu d'écrire comme Gœthe que comme Jean Paul Richter. Le *criterium* de la langue n'est pas plus dans l'un que dans l'autre. De même, en Angleterre, les écrivains du règne de la reine Anne voulurent fonder des institutions de langage à l'imitation des Français; mais l'essai ne réussit pas. La langue anglaise a continué d'être facultative, et s'y moquer des préceptes d'Addison n'y porte point malheur; tandis que chez nous on a remarqué, même avant Voltaire, qu'on ne s'y moque pas impunément des préceptes de Boileau.

Dans ces deux pays, le public se prête à cette incertitude de la langue : en Angleterre, parce que la littérature est la seule chose qui n'y soit pas une affaire; en Allemagne, parce que le manque d'activité politique y rend la curiosité littéraire insatiable. Ici, on ne se soucie pas de faire des efforts qui ne profiteraient qu'à la langue; là, on n'a pas trop de toutes les variétés d'esprit et de toutes les nouveautés du langage, pour assouvir cette curiosité à laquelle les gouvernements ont enlevé le principal aliment. Ici et là, par des raisons différentes, on passe tout à l'écrivain : en Angleterre, parce qu'il distrait des affaires; en Allemagne, parce qu'il est, dans un certain ordre, la seule affaire du pays. On se garde bien de faire des conditions dures à qui est si nécessaire, ici comme amusement, là comme occupation unique. Pourvu qu'on s'entende dans le moment présent, et même à demi, n'est-ce pas assez? et quant à la postérité, au public européen, qui en a souci?

Aussi n'importune-t-on pas les écrivains anglais et allemands de la nécesisté d'être clairs. Ce serait pur pédantisme. Le public en saurait fort peu de gré au critique, en Allemagne particulièrement, où le lecteur est toujours plus patient que l'écrivain ne peut être obscur. On y a tant de temps à soi qu'on s'y plaît aux énigmes. J'entends dire que ce qu'on y appelle la *pénombre*, c'est-à-dire la demi-nuit, y est plus goûtée que la clarté, parce qu'avec la clarté, le plaisir passe vite, et que la pénombre au contraire le fait durer en le rendant plus difficile. La clarté qui ne laisserait rien à désirer y est suspecte de manque de profondeur; et on préfère à une lecture qui produit immédiatement son effet, celle qui donne à rêver. N'est-ce pas le pays où tel qui a assisté sans émotion visible à la représentation d'une pièce de théâtre rit tout à coup, à quelques jours de là, d'un trait comique, ou s'attendrit au souvenir d'un trait de sentiment, laissé par le poëte dans la pénombre, et que le spectateur a emporté chez lui pour en jouir par une sorte de rumination?

Des préceptes sur la précision, sur la propriété des termes, sur leur liaison, n'y seraient pas plus écoutés. Là toutes ces conditions sont des servitudes pour l'écrivain. La

précision le réduirait, le mutilerait. Plus de ces termes vagues où le lecteur s'aventure comme dans des pays de découvertes; plus de tours incertains et équivoques qui sont goûtés comme l'allure propre à l'écrivain; plus de nuances infinies; et ne serait-ce pas fait de ce plaisir de deviner et de rêver que prise si fort le public allemand? Plus d'images; et quelle perte pour un pays où il s'en trouve jusque dans des ouvrages d'anatomie, jusque dans des pièces judiciaires! Le soin de la propriété n'est d'obligation que là où la langue a des règles fixes, et où les mots étant comme des touches qui rendent des sons distincts, l'impropriété dans le langage blesse comme une note fausse dans la musique. Mais que serait-ce qu'une gêne odieuse pour l'écrivain là où la langue n'a d'autre règle que le goût des auteurs, et où le goût des auteurs est l'unique règle des jugements du public? Enfin, à quoi servirait le travail de la liaison là où le lecteur s'accommode de suivre un écrivain qui marche au hasard, et estime cette incertitude même comme l'un des plaisirs littéraires les plus piquants?

Je sais que toutes ces libertés des autres littératures modernes ont leurs avantages. Aussi n'en fais-je pas la critique. Je me borne à les comparer avec nos règles, auxquelles il est tout simple que j'accorde la préférence. On aurait d'ailleurs mauvaise grâce à chicaner les étrangers sur la manière dont ils entendent les nobles jouissances de l'esprit. Partout où l'écrivain est en rapport d'idées avec public, le public se subordonnât-il à l'écrivain, il y a un beau spectacle pour l'esprit humain. Mais peut-être ce spectacle est-il plus beau encore là où le public, au lieu de se placer au point de vue de l'écrivain, force l'écrivain à se placer au point de vue général. C'est ainsi que les choses se passent dans notre pays. On y préfère la pleine lumière à la pénombre, les couleurs nettes et tranchées aux nuances douteuses. On exige que les mots y aient la valeur des chiffres, et représentent pour tout le monde le même sens. La raison, qui est le lien commun de tous les hommes, est estimée au-dessus de l'imagination, qui les disperse et les isole à l'infini. Tout, je le répète, y est combiné pour l'appropriation et la communication. Il faut

bien en conclure que notre langue a des destinées hors du pays qui la parle, et qu'à la regarder dans les ouvrages de l'esprit, l'usage n'en a pas été borné à la France ni à ses écrivains. Cette simplicité du discours, cette suite et cette logique que nous voulons dans nos écrivains, contre notre propre naturel, en quelque sorte, lequel n'est ni austère, ni si conséquent, ni si ennemi de toute parure et coquetterie que notre langue, ne témoignent-elles pas que nous ne la possédons pas pour nous seuls, et que c'est une langue à l'usage de tous dont nous n'avons que le dépôt? N'est-elle pas de toutes les langues modernes celle qui se rapproche le plus de cet idéal d'une langue algébrique rêvé autrefois par de grands esprits pour unir entre elles toutes les intelligences cultivées dans tous les pays?

La Méditerranée.

Combien il y a de voix confuses et lointaines dans le bruit qui vient de la Méditerranée! Que de civilisations ont sillonné cette mer! Que de pavillons y ont échangé des signaux! Que d'événements s'y sont dénoués! Que d'histoires s'y sont abîmées! C'est par ce chemin que nous est venue la pensée.

L'Océan n'a point de passé; la Méditerranée ne cesse d'en avoir que quand il n'y a plus de nations pour en écrire les annales. L'Océan n'a guère jusqu'ici que le triste honneur d'écraser de temps en temps, dans quelque coin du monde, contre un rocher inconnu, quelque vaisseau aventureux ou quelque pirogue de sauvages, perdue dans les brumes australes. La Méditerranée a dévoré des générations et des empires; elle a fourni des champs de bataille à toutes les nations du monde, et des tombeaux à tous les vaincus; elle a aidé toutes les civilisations ennemies à s'entre-détruire, et souvent elle a vidé d'elle-même la querelle, en faisant passer son flot sur les combattants. Et puis toutes les poésies ont pris naissance sur ses rivages,

et ont glissé sur son onde caressante; elle les a portées d'un pays à l'autre, et les a déposées sur toutes les rives où il avait été décidé, dans les desseins de Dieu, qu'elles en feraient germer et fleurir d'autres. C'est là que la Bible a puisé pour remplir ses cataractes; c'est là qu'Homère a fait crever les nuées de Jupiter, et descendre ses pluies; c'est là qu'il a montré l'homme luttant contre les dieux.

L'Océan ne baigne que des peuples sans ancêtres, ou des civilisations stationnaires et pétrifiées, ou des peuples de sauvages dont tout le passé et tout l'avenir sont d'y jeter leurs filets de père en fils; mais il y a dans le grand Océan l'inconnu, l'infini, des plages où l'homme n'a pas encore passé, où jamais peut-être il ne passera, à la différence de la Méditerranée, qui n'a pas dans son sein la place d'une barque où l'homme ne puisse se vanter d'avoir passé, et c'est cet inconnu qui fait le charme de l'Océan. Qui sait d'ailleurs si l'histoire ne franchira pas quelque jour les colonnes d'Hercule, pour se fixer, avec de nouvelles proportions, dignes de son nouveau théâtre, sur les plages de l'Océan? N'y a-t-il pas un rapport mystérieux et nécessaire entre l'infini et l'avenir?

NODIER (Charles),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Charles Nodier, né à Besançon, en 1783, mort en 1844. Grammairien et philologue, poëte et conteur, il réussit dans tous les genres vers lesquels le porta son inspiration ou sa fantaisie. L'Académie l'a élu en 1833 après la mort d'Andrieux.

Les Souvenirs de la Vieillesse.

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le

cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne.

Demain le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuit en circuit, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont le malheur de vivre longtemps, ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

Trieste.

La position mélancolique de Trieste a quelque chose de triste, qui serrerait le cœur si l'imagination n'était distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'était le revers d'un rocher aride, embrassé par la nue; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offrait l'image d'une prison; l'art vainqueur du sol en a fait un séjour délicieux.

Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degré en degré des vergers d'une grâce inexprimable, des châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, des jasmins qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent au voyageur qui traverse le golfe, l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien ; c'est une corbeille de bouquets frais, comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle dans le langage du pays le *Farnedo* ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres, dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué dans un espace de peu d'étendue plus de beautés faites pour séduire. Le bosquet joint souvent, même à tous ses charmes, celui de la solitude ; car l'habitant de Trieste, occupé de ses spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité du cap, et la lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile lointaine, et du *Farnedo* on n'aperçoit plus la mer.

Polichinelle.

Voilà, voilà Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle ! Il ne paraît pas encore, et vous le voyez déjà ! Vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible comme celui des dieux. Il ne paraît pas encore, mais il susurre, il siffle, il bourdonne, il babille, il crie. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule, et retombe démantibulé contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout, c'est Polichinelle ! Les sourds l'entendent et rient,

les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors... Ah! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci! Alors les petits enfants, qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir, s'approchent, se retirent, se rapprochent se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands!

On a retrouvé le berceau de Jupiter dans l'île de Crète; on n'a jamais retrouvé le berceau de Polichinelle. « L'âge adulte est l'âge des dieux, » dit Hésiode, qui ne devait pas croire au berceau de Jupiter. L'âge adulte est l'âge aussi de Polichinelle, et je n'entends pas tirer de là une conséquence rigoureuse, qui risquerait fort d'être une impiété. J'en conclus seulement qu'il a été donné à Polichinelle de fixer ce présent fugitif qui nous échappe toujours. Nous vieillissons incessamment, tous tant que nous sommes, autour de Polichinelle, qui ne vieillit pas.

PATIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Henri-Joseph-Guillaume Patin, né à Paris, en 1793. — C'est non-seulement un lettré, mais un écrivain distingué; et quand l'Académie l'a élu, en 1842, après la mort de Roger, tout le monde a applaudi à son choix. Son véritable titre littéraire est l'*Étude sur les tragiques grecs*.

Bossuet orateur.

C'est sur le théâtre même de la grandeur et de la gloire, c'est en face de ce trône où s'asseyent ensemble la puissance et la jeunesse, et que décorent à l'envi les arts et la victoire,

qu'il faut entendre Bossuet, d'un accent ferme et mesuré, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un apôtre, proclamer le néant des choses humaines. Dans le silence profond de l'éloquence politique, une autre éloquence s'élève, plus fière et plus hardie. Au nom de la religion qui la fait parler et lui prête sa force, elle abaisse cet empire orgueilleux devant lequel tout s'incline; elle efface cet éclat qui éblouit et enchante tous les regards; elle flétrit ces faiblesses que parent tant de grâces et de majesté, et que protègent les respects du monde.

Ce genre d'éloquence, que dut ignorer l'antiquité païenne, et qui naquit sur les tombes des premiers chrétiens, Bossuet semble l'avoir créé, tant il se l'est rendu propre. Ce n'est pas à tort que l'admiration publique, parmi ses chefs-d'œuvre oratoires, a particulièrement adopté ses oraisons funèbres. Il y a rassemblé et reproduit en traits plus sublimes encore, et sous une forme plus correcte et plus pure, tout ce qu'il avait répandu ailleurs de pensées fortes et profondes sur la vie et la mort, le temps et l'éternité. Il y a de plus introduit la variété et le mouvement des intérêts humains, l'accent pathétique du désespoir, les éclats de l'enthousiasme.

Oui, ce contempteur superbe de la grandeur et de la gloire, qui exerce sur elles de si terribles justices, en est touché comme nous, car il est homme, en même temps qu'il est apôtre. Il les admire et les aime ; il leur donne sans scrupule ses louanges et ses larmes; il sait trop quel est le terme où se précipite son discours, et qu'en nous entourant, dans ses tableaux, des plus flatteuses distinctions de la nature et de la fortune, il ne fait que parer pour un instant la victime de la mort.

Au milieu des spectacles éclatants qu'il étale, le pressentiment de l'inévitable catastrophe l'obsède sans cesse, et il y arrive enfin à travers toutes ces prospérités mensongères, poussé par l'invincible nécessité de son sujet. Alors il quitte le ton de la plainte et de l'éloge; il s'arme d'une mélancolique amertume, d'une ironie dédaigneuse, pour célébrer le triomphe de cette puissance fatale qui fait disparaître devant elle toutes les choses d'ici-bas, la vie, la santé, les plai-

sirs, les grâces et les talents, les honneurs et la puissance, les grands desseins, les vastes pensées, jusqu'à ce courage indompté qui la bravait au moment suprême, jusqu'à cette espérance de lui échapper en quelque chose, par la douleur qu'on laisse après soi, par la perpétuité de son nom et de ses œuvres, jusqu'à ces derniers et trites débris qu'elle poursuit au fond du cercueil, sous les fastueuses représentations qui les décorent et les défendent.

Voilà le double aspect d'élévation et de misère que nous découvre Bossuet; et quand il les a opposés l'un à l'autre avec un inexprimable mélange des sentiments les plus contraires d'orgueil et d'humilité, de joie et de tristesse; quand il a poussé à bout le vain objet de nos attachements; qu'il l'a convaincu de n'être que ce qu'il est, un nom, un songe, une apparence, une vapeur qui s'exhale, des esprits qui s'épuisent, des ressorts qui se démontent et se déconcertent, une machine qui se dissout et se met en pièces, alors, du sein de cette ruine et de cette cendre, il fait sortir l'âme chrétienne, qui prend son vol vers son créateur.

PÉCONTAL (SIMÉON).

Siméon Pécontal, né en 1802, mort en 1870. *Volberg*, poëme religieux, a donné à son nom une certaine célébrité. Un volume de *Légendes*, que l'Académie française a couronné, est le plus beau fleuron de sa couronne poétique.

Chateaubriand.

Quand la terre des rois manque même à leur cendre,
Quel est donc cet homme puissant
Qui dit : Voilà la tombe où j'aspire à descendre.
Et qui, plein de gloire, y descend ?

Cet homme ! il est de ceux dont le génie ordonne,
De ces monarques sans États,

Qui portent le seul sceptre et la seule couronne
Que les peuples ne brisent pas.

A travers le granit, sa volonte s'est faite,
Et s'y creusant son dernier port,
A la mer qu'il domine il a pris la tempête
Pour être gardé dans sa mort.

Il aborda la vie au fracas du tonnerre ;
L'éclair luisait incessamment ;
On eût dit que le ciel, à défaut de la terre,
Saluait cet avénement.

Longtemps le joug de fer d'une inflexible règle
Comprima sa libre raison ;
Il mourait, quand un cri de l'aiglon fit un aigle,
Et ce cri brisa sa prison.

Il part : son vol puissant a franchi l'Atlantique ;
L'inconnu bout dans son cerveau ;
Où va-t-il ? Que veut il ? Il veut au monde antique
Ajouter un monde nouveau.

Salut, terre d'amour, ciel bleu, vertes savanes,
Forêts vierges, nouvel Éden ;
Solitudes de Dieu, lointaines caravanes,
Bords sacrés comme le Jourdain !

Salut, heureux pays, où l'arbre voit éclore
La tribu comme un nid d'oiseau ;
Où la création semble être à son aurore,
Le genre humain à son berceau !

Vous nous appartenez, ô merveilleux rivages,
Arbres géants, vastes abris ;
Lianes dans vos nœuds mariant vos feuillages
Pleins de fleurs et de colibris,

A nous tous vos parfums et vos fraîches haleines,
A nous l'ombre des lataniers,
Et vos fleuves si grands et vos immenses plaines,
Et vos doux fruits de bananiers.

Le poëte à qui Dieu dit le nom des étoiles
Et fait entendre leurs accords,
De vos chastes beautés a soulevé les voiles,
Et révélé tous leurs trésors.

Les Régions inconnues.

Oh! que je voudrais voir ces pays inconnus
Où tout vient sans travail et grandit sans culture,
Où les hommes restés à l'état de nature
Sentent peu le malheur d'être ignorants et nus.

Que je voudrais aussi dévoiler le mystère
De ces lieux que la mer a ravis à la terre,
Où d'émeraude et d'or l'Atlantide jadis
Parsemait ses jardins comme des paradis.

Puis nous traverserions ces champs toujours arides
Que le simoun laboure et sillonne de rides;
Solitudes sans voix, veuves de l'Océan,
Qui, sous leur blanc linceul, racontent le néant.

Mais qu'ai-je vu? Voilà, comme une ardente houle,
La longue caravane au loin qui se déroule.
Chameaux et chameliers, tout est silencieux;
Pas un souffle au désert, pas un nuage aux cieux;
Dans le vide effrayant qui, seul, remplit l'espace,
Rien n'apparaît, sinon quelque autruche rapace;
Rien, sinon le soleil qui sur ce sol maudit
Fulmine l'anathème et jette l'interdit.

Comme ils sont altérés! Ah! si du moins l'aurore,
Demain mouillait de pleurs la soif qui les dévore
Mais l'aurore aurait beau s'attendrir et pleurer,
Le soir se raffraîchir, la brise soupirer,
La mer seule éteindrait cette autre mer de flamme
Qui, pour comble de maux, semble se faire un jeu
D'imiter l'onde émue en ses vagues de feu.
On la voit écumer sous la barque qui rame;

Voilà le port! voilà les platanes tremblants,
Le caravansérail et les minarets blancs!
Oh! le Nil! oh! l'Égypte! oh! les féconds rivages
Qui nous chantent encor l'hymne des premiers âges!
Ciel riant des palmiers, berceau du monde ancien,
Que choisit l'Enfant-Dieu pour y cacher le sien!
Terre des Pharaons, où Joseph et Moïse
Ont frayé le chemin de la Terre promise,
De cet étroit pays qui les embrasse tous,
Que les peuples chrétiens visitent à genoux;
Qui n'a bâti qu'un temple et n'a produit qu'un livre
Où l'humanité lit en apprenant à vivre,
Et peut, en connaissant son principe et sa fin,
Et sachant au désert quel chemin il faut suivre,
Étancher toute soif, apaiser toute faim.

PELLETAN (Eugène).

Eugène Pelletan, né en 1813. Il s'est illustré comme publiciste.

Une Ville du Moyen Age.

Rue et maison, tout, dans une ville du moyen âge, respirait la lutte et la défiance : rue étroite, sinueuse, fermée de chaînes et de barrières; maison flanquée de tourelles aux angles et composée d'étages en saillie les uns sur les autres, pour écraser d'en haut l'assaillant. Le rez-de-chaussée, converti tout entier en atelier ou en boutique, était fermé le jour par une porte basse en forme de guichet, et ornée de chaque côté d'un rebord de pierre destiné à l'étalage. Le premier étage, le plus menacé après le rez-de-chaussée, ouvrait timidement sur le dehors une lucarne étroite comme une meurtrière, et garnie d'une grille ou d'un grillage. Le second étage, plus inaccessible, et par conséquent plus rassuré, déployait sur la rue une triple fenêtre haute et svelte, coupée d'une croix et décorée d'un vitrail.

Ce vitrail éclairait une vaste pièce meublée de meubles grossièrement sculptés, qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de salle de compagnie et de chambre à coucher. La cheminée, suspendue à la muraille comme un dais de maçonnerie, abritait, après le couvre-feu, toute la famille rangée autour de la même lampe et penchée sur son travail. Le mari faisait le compte de la journée, la femme filait, et le bruit du fuseau, qui montait et descendait avec un sourd murmure, troublait seul l'austère recueillement de la soirée. Enfin, le troisième étage, épanoui et confiant, étalait sur la rue une seule fenêtre composée d'une large verrière; là vivait près du ciel, sous la poutre, rêveuse, l'ange de la maison, la jeune fille recluse, qui écoutait le soir le babil amoureux de l'hirondelle au rebord de son nid, puis jetait un regard dérobé dans la rue et le relevait ensuite vers l'étoile sa voisine.

Lutèce.

Il y a quinze cents ans, Julien trouva au nord de la Gaule une bourgade obscure bâtie sur un îlot; il la nomme dans sa correspondance, du nom du Lutèce; il trouva le site agréable. Il établit sa résidence en face de l'îlot, sur la côte du midi.

Lutèce a grandi depuis lors. Jamais ville ne choisit mieux son emplacement, elle pose à cheval sur un fleuve, sinon navigable, du moins convenable pour porter bateau et pour abreuver ou nettoyer la cité; elle campe sur un terrain tertiaire, c'est à dire qu'elle trouve à sa porte, sous son pied, le plâtre et la pierre en abondance. Une triple ceinture de forêts l'approvisionne de gibier, de bois de construction ou de chauffage, La Beauce à l'ouest, et la Brie à l'est, lui apportent le pain, tandis qu'au nord la Normandie lui fournit sa boucherie.

C'est grâce à cette complicité du sol que Paris a pris l'héritage de Rome, qu'il a fait la France, et par la France l'Europe. Il y a puérilité sans doute à un pays de dire : Je suis

le grand peuple. La France n'a pas plus que l'Angleterre et que l'Allemagne le droit de réclamer l'hégémonie de l'Europe. Il faut aimer et d'amirer le génie anglais, le génie allemand; il faut savoir rendre justice à la tradition italienne; mais la nation suprême n'existe que dans le royaume de l'idéal; chacune a sa part de mérite; seulement, le mérite de la France, c'est d'être cosmopolite. Moins originale au fond que la race saxonne ou que la race germanique, elle a peut-être sur elles l'avantage d'avoir avec toutes les nations un lien de famille, et de leur servir de point de réunion. Aussi, de tout temps, l'Europe vient faire connaissance avec elle-même à Paris et y apprendre à penser. De là l'origine de l'Université; le mot explique suffisamment l'institution. L'université formait au moyen âge une seconde ville dans Paris, et occupait le quartier qu'on appelle encore aujourd'hui le quatier latin. Lorsqu'elle allait en corps à l'église de Saint-Denis, la tête de la procession touchait à l'abbaye que la queue descendait à peine la montagne Sainte-Geneviève. Paris faisait alors l'éducation de l'Europe; on y venait des quatre vents recevoir le bonnet de docteur. On l'avait divisé en quatre nations; chaque nation nommait un procureur, et les procureurs nommaient à leur tour le recteur. C'était comme une démocratie renaissante dans le monde de l'intelligence.

La jeunesse de l'Université, pauvre et bruyante, affamée de bruit et de savoir, vivait au caprice du hasard, portait souvent le bissac et mendiait à la porte des couvents; souvent aussi elle dormait à la belle étoile, et montait sur la tour de l'église pour rêver au clair de lune de la philosophie d'Aristote. Mais, le cœur plus léger que l'escarcelle, cette Bohème universelle de la pensée prenait gaiement revanche de la misère; elle courait les rues après le couvre-feu, et forçait la porte du bourgeois. Que pouvait craindre le clerc? l'Université avait droit de justice, elle jugeait ou plutôt acquittait le délinquant en famille; mais si elle avait la main maternelle pour l'écolier, elle repoussait avec énergie tout attentât à sa juridiction; chaque fois qu'un autre pouvoir osait toucher à son domaine, elle décrétait aussitôt la grève de la science : elle fermait l'école et

jetait l'interdit sur la pensée. Il y eut toutefois un homme charitable qui voulut assurer un toit et du pain à la jeunesse errante de l'Université; il portait le nom de Sorbons; il fonda le premier collége. Le collége a grandi depuis; il devint même une puissance. Passons avec respect sur la place où flotte encore l'ombre de la Sorbonne, car c'est elle qui a retiré la science du couvent, qui a émancipé l'intelligence, préparé l'avénement de la bourgeoisie lettrée, du juris consulte, du médecin, du savant, de l'ingénieur, introduit sur la scène politique cette noblesse de la deuxième heure, du parlement et de la finance, qui a donné à la royauté la force nécessaire pour renverser l'aristocratie.

L'Université a rendu à la France un autre service elle lui avait appris à communiquer par l'esprit, elle lui enseigna encore à communiquer dans l'espace. Elle organisa la première un système de correspondance suivie entre l'écolier et sa famille. Elle avait à sa solde un corps de messagers pour porter et rapporter les lettres ou les paquets. Un roi emprunta la moitié de cette idée en l'appliquant à la France entière. Il fonda la poste aux lettres, c'est à dire la conversation régulière de la province avec la province et de la province avec la capitale.

PLANCHE (Gustave).

Gustave Planche, né à Paris, en 1808, mort le 18 septembre 1857. Il a fait longtemps autorité comme critique, et traité en maître les questions les plus élevées de la littérature, du théâtre et des beaux-arts.

Double manière d'étudier et d'écrire l'histoire.

Il y a deux manières d'étudier les faits: l'une facile et rapide, mais incomplète et périlleuse, qui consiste à recueillir les témoignages de seconde main; l'autre lente et

laborieuse, défiante et pleine de tâtonnements. L'historien qui accepte les témoignages de seconde main, au lieu de s'adresser à ceux qui ont assisté ou pris part aux événements, simplifie singulièrement sa tâche. N'ayant rien à contrôler, ou plutôt ne voulant rien contrôler, il peut se mettre à l'œuvre au bout de quelques semaines. Dès qu'il a feuilleté deux ou trois récits, en ayant soin de les emprunter à des écrivains de sentiments contraires, il prend la plume et ne voit plus dans son sujet qu'un exercice de rhéteur. S'il possède une imagination abondante, s'il sait construire sans effort des périodes harmonieuses, il est à peu près sûr de rencontrer des lecteurs sympathiques.

Comme les esprits défiants et scrupuleux sont en minorité, pour peu qu'il dise mieux ce qui a déjà été dit avant lui, les louanges ne lui manqueront pas. La foule se laisse volontiers séduire par la mise en scène, et ne demande pas à vérifier l'exactitude des faits. Aussi je comprends très-bien que cette première méthode soit souvent appliquée; elle a quelque chose de séduisant; pour résister à la tentation, il faut une grande force d'esprit, un vif amour de la vérité. Il est si doux d'achever en quelques mois ce qui demanderait plusieurs années de travail, de broder sur un thème déjà développé des phrases coquettes et sonores! La plume, une fois lancée, ne s'arrête plus. Ce n'est pas un labeur, c'est un passe-temps. La tâche de l'historien, réduite à ces proportions, n'a plus rien d'épineux, rien qui effraye l'intelligence. On peut chaque matin, avant d'aller respirer l'air des champs ou se reposer sous les ombrages de la forêt, raconter une bataille, une négociation, une lutte parlementaire. On a sous la main tous les matériaux du récit rassemblés et triés par un esprit plus patient et plus courageux. La voie est toute frayée, toutes les ronces sont arrachées, il ne s'agit que de marcher.

Grâce à l'application de cette méthode, nous voyons se multiplier sous nos yeux les compositions historiques. Enfantées sans effort, lues sans profit, elles ne laissent pas dans la littérature de traces bien profondes, mais elles enrichissent quelquefois l'auteur et le libraire. Le plus coupable dans ces sortes de spéculations, c'est assurément

le public. S'il n'encourageait pas de ses applaudissements ces récits écrits à la hâte, s'il n'acceptait pas, comme dignes de confiance, ces amplifications, où la pensée tient une place si modeste, les historiens seraient bien obligés d'abandonner l'improvisation pour l'étude des faits. Tant que le public persistera dans sa molle complaisance, les écrivains persisteront dans leur paresse.

Je ne saurais donner le nom de travail à ces pages entassées sans choix et sans mesure ; c'est pour moi une oisiveté verbeuse, et rien de plus. Le public n'a pas le droit de se plaindre, puisqu'il consent à lire, puisqu'il a la faiblesse de vanter des livres qui ne lui apprennent rien, ou qui ne laissent dans son esprit que des idées fausses. Il aurait mauvaise grâce à jeter les hauts cris le jour où une voix sévère viendrait le détromper. Il ne doit imputer qu'à lui-même sa déception.

La seconde méthode dont j'ai parlé ne compte aujourd'hui que de rares partisans. La chose n'est pas difficile à concevoir. Pour aborder directement l'étude de documents originaux, il faut renoncer au loisir. Avant d'accepter un témoignage contraire, de discuter, d'interroger le caractère et la moralité des témoins, — rude besogne qui a de quoi décourager plus d'un esprit; avant de se mettre à l'œuvre, avant d'écrire la première page, combien de tâtonnements, combien de doutes ! Se frayer un chemin dans un dédale de documents contradictoires, dégager l'ordre de la confusion, rétablir dans leur vrai jour les faits dénaturés par la passion, quelle tâche ingrate ! Et puis, comment et par qui sera récompensé ce travail, qui va dévorer des centaines de journées? Les juges compétents sont si peu nombreux ! A quoi bon s'épuiser en efforts pour les contenter ? Ne vaut-il pas mieux s'adresser à la foule, qui bat des mains, pourvu qu'on réussisse à l'amuser ?La réponse serait embarrassante, si les applaudissements prodigués par la foule assuraient la durée des œuvres historiques. Heureusement les choses ne se passent pas ainsi : la vraie renommée ne s'obtient pas à si bon marché. Au bout de quelques années, souvent au bout de quelques mois, le roman de l'improvisateur est oublié sans

retour. Arrive le jugement des hommes à qui leurs études donnent le droit de parler, dont la voix est écoutée, dont l'autorité n'est contestée par personne : les lecteurs, désabusés par des preuves sans réplique, abandonnent leur idole aussi facilement qu'ils l'ont encensée, et l'auteur du roman publié sous le nom d'histoire s'étonne du silence qui se fait autour de lui.

PLOUVIER (E.),

Edouard Plouvier, né à Paris, en 1821. Il a publié un volume de poésies et donné au théâtre un très-grand nombre de drames et de vaudevilles, dont plusieurs ont obtenu un succès mérité.

Le Chevalier Printemps.

C'est moi que Dieu sur terre envoie,
Dans un rayon de son soleil,
Pour mettre la nature en joie,
Pour faire un monde tout vermeil.
Quand l'Hiver m'a crié : « *Qui vive!* »
J'ai dit : « Fais-moi place, il est temps!
Du Paradis tout droit j'arrive :
Je suis le chevalier Printemps! »

Vêtu de vert, de bleu, de rose,
Le nez au vent, l'œil allumé,
Plus frais que la plus fraîche rose,
Plus parfumé qu'un jour de mai;
Avec un charmant caractère
Et la plus heureuse santé,
Je m'en viens passer sur la terre
Trois mois d'amour et de gaieté.

J'ai des fleurs à ma boutonnière,
J'ai des flacons pleins de senteur,

De l'espoir plein ma bonbonnière
Et des chansons tout plein mon cœur!
Or, il suffit que je me montre,
Et les plus froids vont s'animer :
L'ami Soleil règle ma montre,
Qui dit toujours l'heure d'aimer.

Le char céleste qui m'apporte
Par des papillons est conduit :
Un essaim d'abeilles l'escorte,
Tout un orchestre ailé le suit.
Au loin dès qu'on me voit paraître,
L'insecte et le bourgeon naissant
Se mettent vite à la fenêtre
Pour me saluer en passant.

Chemin faisant, à gauche, à droite,
Sur les gazons, dans les bosquets,
Je lance d'une main adroite
Des guirlandes et des bouquets;
Et les refrains de mon cortége
Réveillent les petits Amours
Qui dormaient blottis sous la neige,
Attendant l'aube des beaux jours.

Dans les vergers dès ma venue,
D'herbe se couvrent les sentiers,
Et pour me réjouir la vue
De fleurs se couvrent les pommiers
On dirait à voir leur parure,
Qu'ils vont faire; en procession,
Au grand autel de la nature
Leur première communion!

Sous les brises de mon haleine,
Aux sillons s'en vont les semeurs;
Les ruisseaux s'en vont à la plaine,
Et sous les branches les rimeurs.....
Les bergers s'en vont aux prairies,
Les gazelles au fond des bois,
Les beaux enfants aux Tuileries
Et les colombes sur les toits.....

C'est moi que Dieu sur terre envoie,
Dans un rayon de son soleil,
Pour mettre la nature en joie,
Pour faire un monde tout vermeil.
Quand l'Hiver m'a crié : « *Qui vive!* »
J'ai dit : « Fais-moi place, il est temps!
Du Paradis tout droit j'arrive :
Je suis le chevalier Printemps! »

DE PONGERVILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Jean-Baptiste Sanson de Pongerville, né en 1792, mort en 1869. Sa traduction en vers du poëme de Lucrèce peut être placée à côté de celle des *Géorgiques* de Delille. On lui doit encore *les Amours mythologiques*, suite de tableaux gracieux empruntés aux *Métamorphoses* d'Ovide. Il est entré à l'Académie française en 1830.

Atalante.

Mais déjà dans les airs sonne l'airain fatal,
Atalante, Hippomène, attentifs au signal,
Volent... ; d'un pas léger ils effleurent l'arène ;
Ils pourraient d'un pied sec des mers franchir la plaine,
Ou, des jeunes moissons rasant les verts tapis,
Courir, sans les courber, sur leurs mouvants épis.
La foule émerveillée encourage Hippomène :
« Poursuis, presse tes pas, ta victoire est certaine !... »
Du public intérêt, peut être en ce moment
Atalante est flattée autant que son amant.
Que de fois, redoutant un triomphe perfide,
Elle veut modérer son essor trop rapide!
Que de fois, pour le voir, se tournant en secret,
Timide, elle reprend sa course avec regret!
Hippomène lassé n'exhalait plus qu'à peine
De son sein haletant une brûlante haleine ;

Cependant il est loin du terme souhaité.
Mais un des fruits brillants sur le sable est jeté :
Il retentit et roule ; Atalante s'élance,
L'admire, le saisit : son amant la devance ;
Tout le peuple applaudit, et de ses cris joyeux
Le murmure confus s'élève vers les cieux.
Atalante aussitôt dans la lice est rentrée ;
La perte d'un moment est déjà réparée.
Hippomène vaincu lance un second fruit d'or :
Elle y court, s'en empare, et le devance encor.
« Vénus, protége-moi ! » crie alors Hippomène :
Et son dernier fruit roule en traversant l'arène.
Atalante incertaine hésite à le saisir ;
(On approchait du but) j'excite son désir ;
Elle cède, poursuit la pomme bondissante ;
La pomme est dans sa main, je la rends plus pesante ;
Pour suivre leur vitesse enfin dans mes récits,
D'Hippomène vainqueur Atalante est le prix.

L'antre du Sommeil.

Sous les monts caverneux, creusés par le mystère,
Le sommeil a caché son palais solitaire.
Soit que l'astre du jour se lève radieux,
Soit qu'en son cours rapide il embrase les cieux,
Soit que son char penché retourne au sein des ondes,
L'astre n'aperçoit pas ces cavernes profondes.
Ces monts, environnés de brouillards épaissis,
Ne reçoivent jamais qu'un jour pâle, indécis.
Jamais le chant du coq n'y salua l'aurore ;
Jamais la voix de l'homme, ou la lyre sonore,
Les lions rugissants, ou les bêlants troupeaux,
Les vents impétueux soufflent dans leur rameaux.
Du Molosse attentif la prompte vigilance,
Jamais de ce désert n'ont troublé le silence :
Là du muet repos est l'immobilité.
Un ruisseau languissant, image du Léthé,
Avec peine suivant sa pente tortueuse,

Roule à travers les rocs une onde paresseuse.
Il coule ; son murmure, et monotone et lent,
Impose à qui l'écoute un sommeil accablant;
D'innombrables pavots, autour de l'antre sombre :
Naissent incessamment à la fraîcheur de l'ombre :
Moissonnés par la nuit et pressés de ses mains,
Leurs sucs assoupissants sont versés aux humains.
Le palais est sans porte, et nul gardien n'y veille ;
Des gonds criants du dieu fatigueraient l'oreille.
Un lit d'ébène au fond de cet antre ignoré,
D'un épais rideau noir est trois fois entouré ;
Là, pressant d'un duvet l'élastique souplesse,
Le Sommeil engourdi se repose sans cesse.
Autour de lui naissant sous mille aspects divers,
Les songes fugitifs voltigent dans les airs :
Ils sont égaux en nombre aux feuilles des bocages,
Aux sables que la mer jette sur ses rivages.

PONSARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Francis Ponsard, né à Vienne (Dauphiné), en 1814, mort à Paris, en 1870. — *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, *Horace et Lydie*, *l'Honneur et l'Argent*, *Ulysse*, *la Bourse*, *le Lion amoureux*, tels sont ses titres littéraires. Il fut élu en 1855 par l'Académie française.

L'Honneur et l'Argent.

RODOLPHE.

Quand on manque de tout,
Il faut qu'on soit bien pur pour l'être jusqu'au bout.
On lutte quelque temps, puis le courage tombe;
Le plus vaillant chancelle et le faible succombe...

GEORGE.

Et moi, je n'admets pas que les privations
Soient jamais une excuse aux lâches actions.

Elles doivent plutôt exalter la bravoure;
Ce sont d'âpres plaisirs que la vertu savoure.

RODOLPHE.

C'est bien facile à dire, et moins à pratiquer.
Dieu garde que jamais tout vienne à te manquer!

GEORGE.

Je saurais être pauvre, et je m'en ferais gloire.

RODOLPHE.

Ce n'est pas impossible, et je veux bien le croire.
Mais combien en est-il parmi les mieux famés
Que l'on verrait encor dignes d'être estimés,
Si, passant tout à coup du luxe à la misère,
Ils étaient dépouillés même du nécessaire?
Aisément en parole ils bravent le besoin;
On est fort contre un mal que l'on n'éprouve point.
Aux paisibles vertus la fortune les pousse,
Et par le grand chemin, les conduit sans secousse;
Comme la probité ne les prive de rien,
Il leur en coûte peu de se conduire bien,
Et quand on est pourvu de tout ce qu'on souhaite,
Il faudrait être un sot pour n'être pas honnête.
Va, la condition où les hommes sont nés,
Les a, plus d'une fois, absous ou condamnés;
On voit, dans les salons, des gens fort honorables,
Qui seraient en prison, étant nés misérables,
Et, par un sort inverse, on en voit en prison,
Qui, nés riches, feraient honneur à leur maison.
La fortune, selon qu'elle est meilleure ou pire,
Jusque sur la pensée exerce son empire:
Tels sont amis de l'ordre et se croient convaincus,
Qui sont conservateurs pour garder leurs écus.
Tels autres au progrès ont consacré leur vie,
Que l'orgueil fit tribuns, et novateurs l'envie.
Donne tout à ceux-ci, rien à ceux-là; — les uns
Seront conservateurs et les autres tribuns.

GEORGE.

Que prétends-tu prouver? Qu'il n'est point d'honnête homme?

RODOLPHE.

Non, certes; il en est qu'à bon droit on renomme.
Il en est qui, les yeux fixés sur le devoir,
D'un pas toujours égal marchent sans s'émouvoir.

Leur ferme probité, fière sans arrogance,
Fuit les séductions et brave l'indigence.
Aux honneurs mal acquis ils trouvent peu d'appas,
Et les privations ne les fléchissent pas.
Mais, pour ranger quelqu'un dans cette classe insigne
Je demande comment il s'en est montré digne,
Et par quel sacrifice, au prix de quel effort,
Il a conquis ce nom que l'on prodigue à tort.
Tiens, je vais m'expliquer d'une façon plus nette.
Toi-même, tu parais un garçon fort honnête?

GEORGE.

Moi?

RODOLPHE.

Ton cœur est loyal, plein d'élans généreux ;
L'honneur trouve chez toi des accents chaleureux;
La lâcheté t'irrite, un noble trait t'enflamme;
Tu n'épargnes alors l'éloge ni le blâme;
Enfin je te connais par plus d'un beau côté...
Et ne suis pourtant pas sûr de ta probité.

GEORGE.

Qu'est-ce à dire?

RODOLPHE.

Eh! mon Dieu! Je n'en ai pas la preuve.
Tu n'es jamais sorti triomphant d'une épreuve.
Tu crois en ta vertu, mais, pour avoir ce droit,
As-tu jamais souffert de la faim et du froid?
Sais-tu, pendant les nuits où le souci l'éveille,
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille?
A son chevet fiévreux, as-tu vu, comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis, mettant sous tes yeux ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie?
Ah! ces rapprochements et ces comparaisons
Déposent dans les cœurs de rapides poisons,
Et celui qui résiste à leur œuvre malsaine,
Peut vanter, sans orgueil, sa probité certaine;
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu:
Celle-là seulement veut qu'on la glorifie,
Que la lutte grandit et le choc fortifie.

GEORGE.

Parbleu! de tous mes vœux j'appelle le combat,
Et je voudrais demain être sur le grabat.

RODOLPHE.

Profite de tes biens, George, cette méthode
Est plus sûre que l'autre et surtout plus commode.

GEORGE.

J'en use sans plaisir et les tiens en mépris.

RODOLPHE.

Quand on les a perdus on en connaît le prix.

GEORGE.

Me crois-tu donc sans force et sans valeur aucune?

RODOLPHE.

Non, tu peux d'un cœur ferme accepter l'infortune;
Pendant les premiers jours tu t'en réjouirais;
Puis la réflexion arrive, et les regrets.

GEORGE.

Je serais soutenu par mon orgueil intime.

RODOLPHE.

Hum!

GEORGE.

Si ce n'est assez par la publique estime.

RODOLPHE.

Oh! l'estime publique! elle est vers les écus;
Elle suit le succès et quitte les vaincus.
Qu'un homme soit sans foi, trahisse sa parole,
S'enrichisse aux dépens des gens simples qu'il vole;
Qu'habile à manier des chiffres imposteurs,
Il soit le plus fripon des grands spéculateurs,
Et se retire enfin trois fois millionnaire,
Tandis que l'hôpital s'ouvre à l'actionnaire;
Qu'un autre soit servile, adroit, souple, empressé,
Qu'à force de ramper il se soit avancé;
Que, fidèle à sa place, avant toute autre chose,
Selon que le vent change, il ait changé de cause,
Et, pour ne pas priver l'État de son savoir,
Renié tout principe et servi tout pouvoir;
Qu'il soit ainsi monté de parjure en parjure,
Jusqu'aux plus hauts emplois de la magistrature;
Il est riche, il reçoit; ses dîners sont vantés;
Il suffit. Ses salons seront très-fréquentés.

On verra s'y presser la belle compagnie;
S'il court de méchants bruits, c'est qu'on le calomnie;
— L'homme public, hélas! est toujours diffamé; —
Il peut servir ou nuire, il est donc estimé;
Il a droit de parler en pieux personnage,
Contre l'esprit du siècle et le libertinage...
Mais si pour ce métier un homme a trop de cœur,
S'il veut tout du mérite, et rien de la faveur;
Si, mis entre sa place et l'honneur, il résigne
L'emploi dont il vivait pour rester dans sa ligne;
Après un mot d'estime et de compassion,
Nul ne se souviendra de sa belle action.
Il est pauvre, inutile, et chacun le délaisse;
Et qu'il se garde alors d'avoir une faiblesse!
Un haro général s'élève contre lui :
Il a, le malheureux, mangé l'herbe d'autrui!
Il n'est, pour le flétrir, pas d'injure assez forte,
Et s'il va quelque part, on le met à la porte.

GEORGE.

Mais, Rodolphe, sais-tu que tu vois tout en laid!

RODOLPHE.

Eh, mon Dieu! non ; je vois le monde tel qu'il est.
A quoi sert de parler comme une pastorale,
Et quel profit croit-on qu'en tire la morale?
Ces fades lieux communs dont nous sommes nourris,
Ne sont pas pour tromper de vigoureux esprits.
Quand un livre niais, bourré de phrases vides,
Aura fait un faux monde aux jeunes gens candides;
Quand ils supposeront sur la foi des régents
Qu'on n'honore ici-bas que les honnêtes gens,
Que résultera-t-il de toutes ces chimères?
Que les réalités leur seront plus amères;
Et que, passant de l'une à l'autre extrémité,
Ils ne voudront plus croire à nulle probité.
Non, la morale parle un tout autre langage;
Il faut qu'on sache à quoi la vertu nous engage,
Que sa pratique est rude, et qu'un homme d'honneur
N'a pas de récompense, excepté dans son cœur.

PRÉVOST-PARADOL,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Louis-Anatole Prévost-Paradol, né en 1826, mort en 1870. Ancien élève de l'École normale, il se fit un nom comme polémiste, et fut couronné plusieurs fois dans les concours de l'Académie française, qui l'appela à la succession d'Ampère, en 1865.

Paris.

Je l'aime passionnément, non-seulement pour tout ce qu'il contient, mais pour lui-même. J'aime ses rues, ses places, ses jardins, son fleuve, ses aspects variés de jour et de nuit, ses bruits, ses silences. Quiconque a un peu voyagé me peut comprendre, si je dis que c'est une ville bien faite. Les villes ont leurs proportions comme les créatures humaines; elles peuvent être disgracieuses ou charmantes, et, comme les femmes, avoir une vilaine taille ou une caressante tournure. Il y a des capitales qui ne sont que de gros villages; il en est d'autres qui sont des labyrinthes, ou d'immenses nécropoles, ou de vastes fabriques; mais aucune ne semble, comme Paris, avoir été créée et mise au monde pour être le vrai théâtre de la pensée et des passions. Tout grand qu'il est, il n'a rien d'accablant par son étendue; il est harmonieux dans toutes ses parties, agréable à parcourir, aisé à connaître, commode sans uniformité, infiniment varié sans bizarrerie, riche en points de vue de toutes sortes et propre à tous les états de l'âme, admirablement adapté, enfin, à la race ingénieuse, sensible et légère qui l'habite. On parle souvent de l'attachement du montagnard pour sa maison, du paysan pour sa chaumière : mais qu'est-ce que tout cela à côté de l'invincible chaîne qui attache à Paris les plus malheureux de ses enfants? J'entends par là ceux qui y sont nés ou qui sont venus l'habiter de bonne heure; en un mot, ceux auxquels chacune de ses rues, chacun de ses coins, chacun de ses pavés disent quelque

chose. Ne contient-il pas toute notre histoire? N'est-ce pas comme une grande maison dont nous aurions habité toutes les chambres, et dans laquelle à chaque pas nous retrouvons un souvenir? Où pouvons-nous passer sans avoir aux lèvres le mot du fabuliste : « J'étais là, telle chose m'advint. » Nulle trace ne subsiste de son ancien passage; cette vaste mer, où chaque flot pousse l'autre a recouvert et effacé notre empreinte; mais sous cette nouvelle surface de joies et de douleurs, aussi mobile, aussi éphémère que l'ancienne, nous évoquons notre propre histoire, nous nous voyons encore sourire, nous nous sentons encore pleurer.

Influence des Femmes.

On a dit, avec plus d'esprit que de vérité, en faisant allusion aux désordres que les passions produisent dans le monde, que dans toute affaire où le mobile d'un méfait ne se découvre pas tout d'abord, il faut se demander où est la femme?

Mieux instruit que bien d'autres par l'expérience, nous avons pleinement le droit de retourner ici cette injuste parole : c'est lorsque nous remarquons une persévérance laborieuse dans le bienfait, une patience invincible, un art ingénieux à tirer beaucoup de peu, ou même quelque chose de rien, une noble témérité à s'engager dans le bien, en comptant sur le secours d'en haut, cette délicatesse enfin et cette douceur légère que la main de l'homme ne saurait imiter, c'est alors que la question proverbiale : « Où est la femme? » nous vient aux lèvres, non plus avec le sens moqueur que le vulgaire lui donne, mais avec une émotion profonde et avec une admiration respectueuse pour ce trésor infini que recèle le cœur des femmes.

QUINET (EDGARD).

Edgar Quinet, né en 1803, à Bourg-en-Bresse. Historien, publiciste et poëte, il s'est acquis une réputation de penseur et d'écrivain justement méritée.

L'Escurial.

Une horloge sonne dans la solitude: le son vibre à travers les fentes des rochers. C'est l'horloge de l'Escurial. A mi-côte apparaît le terrible ex-voto de Philippe II, le gril gigantesque de saint Laurent; il est appendu à une chaîne de montagnes osseuses, couleur de cendre, qui s'affaissent des deux côtés, comme les débris d'un monde calciné. C'est là qu'une âme de pierre a voué l'Espagne et le monde à l'immobilité de la pierre. Au moment où un vieux monde va être submergé au seizième siècle, Philippe II construit en granit l'arche du passé. Il y renferme tout à la fois le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, le pape et l'empereur, le monastère et le donjon. Viennent les tempêtes! cette arche contiendra les reliques d'une société défunte. Car on sent qu'au loin la terre tremble et s'entr'ouvre sous une tempête terrible; aux flancs de cet Ararat moderne, la nef s'arrête et se fixe. L'Église et la monarchie absolue se réfugient l'une dans l'autre; elles tendent au désert leurs bras de granit pour se soutenir mutuellement...

Couvents, palais, cloîtres, donjons, bastilles, villas, se pressent, se serrent, les uns contre les autres, dans le moment du péril. Le dôme imité de Saint-Pierre de Rome domine avec majesté; seulement il est enveloppé de donjons; vous diriez l'Italie de Michel-Ange prisonnière entre quatre bastilles flamandes.

De cloître en cloître, j'erre sans rencontrer personne. Dans les jardins où le buis est taillé en globe, la sève oublie de monter. Pour un moment, je suis le roi de ces solitudes. Je frappe à la porte de ces cellules: le vent répond en sifflant à travers les serrures. Au-dessus de chaque

porte est un tableau; ces peintures italiennes, ainsi délaissées et battues du vent, gémissent à demi-voix. Au loin, le murmure d'un jet d'eau remplace les litanies des frères. Dans le grand cloître s'élève un pavillon ou une cellule de marbre. A la magnificence réelle se mêlent je ne sais quelles grâces douceâtres. Le moyen de sonder ces murailles pleines de secrets! elles se dérobent sous les fresques fardées de Pellegrino. Les pierres font effort pour se réjouir; mais dans ces enjolivements de granit je reconnais le sourire de l'inquisition.

L'église n'était pas même éclairée par une lampe. Quand mes yeux furent accoutumés à ces ténèbres, j'entrevis sur un fond d'or deux grands spectres à genoux; je les considérai longtemps sans savoir ce qu'ils pouvaient être. J'approchai. C'étaient les deux statues d'argent de Charles-Quint et de Philippe II.

REBOUL.

Jean Reboul, né à Nimes, en 1796, mort dans la même ville, en 1864. — Il a publié des poésies qui se distinguent par la sensibilité, et un style plein d'harmonie.

L'Ange et l'Enfant.

Elégie.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant, qui me ressemble,
Disait-il, ah! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble;
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes;
Jamais un jour calme et serein
Du choc des vents et des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Éh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur.

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments;

Que les fronts y soient sans nuage;
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles!....
Pauvre mère, ton fils est mort!

L'Aumône.

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde;
Vous êtes en tous points semblables à cette onde

Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,
Et s'avance pourtant d'un cours invariable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez ; car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter, dans son fatal royaume,
Que nos crimes et nos vertus ;
Et parmi les vertus l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière,
Et trouver moins amer le moment du trépas ;
Afin de ne pas voir l'espérance bannie,
Quand vos jours passeront devant votre agonie,
Que vous ne les maudissiez pas !

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le ciel de ses bontés accompagne vos heures,
Et vous rende en tout triomphants ;
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants.

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités :
De milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphyre,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas ! dans nos cités, naguère si splendides
Erre, les bras croisés et les regards avides,
Une effrayante oisiveté ;
Dans l'atelier désert habite le silence,
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles ;
Voyez, le haillon manque à la pudeur des filles ;

Voyez le désespoir qui sait tout terrasser!
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain, et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas! que l'embrasser!

DE RÉMUSAT (Ch.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

François-Marie-Charles de Rémusat, né à Paris, en 1797. — Des *Essais de philosophie*, une *Histoire d'Abélard*, *Saint Anselme de Canterbury* et *l'Angleterre au dix-huitième siècle*, lui méritèrent le double honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1841, et membre de l'Académie française en 1845.

Washington.

Il y a eu un homme qui a mérité la gloire et qui n'a violenté ni son temps ni son pays, qui s'est fait admirer de notre siècle et dont la renommée n'a rien coûté à la conscience de l'humanité; un homme qui a partagé et soutenu toutes les idées vraies, toutes les passions légitimes de notre époque, sans en connaître les chimères ni les faiblesses; qui est parvenu à faire dominer son nom dans l'événement le plus remarquable; grand par la guerre et par la politique, pour les philosophes et pour le peuple, un sage, enfin un héros : c'est le général Washington.

Il descendait d'une famille ancienne en Angleterre. Celui de ses aïeux qui vint le premier s'établir en Virginie, sur les bords du Potomac, avait quitté l'Europe en 1657. Il acheta des terres, il fut planteur, et son arrière-petit-fils naquit dans les conditions de famille, de profession et de situation où se reproduit le plus complétement le caractère américain. Si le sort l'eût confiné à jamais dans la vie privée, il eût été un propriétaire intelligent, un agriculteur éclairé, d'une instruction simple, de mœurs sévères, soumis à

la religion, jaloux de son honneur, robuste, actif, fait au travail, au danger, à la solitude, froid dans ses manières, obéi dans sa maison, respecté dans sa contrée, et obtenant facilement la déférence de tous par l'excellence de son jugement et l'énergie de sa volonté. Il eût ignoré toute sa vie que ses qualités, mises à l'épreuve des affaires publiques, s'élèveraient sans peine à leur niveau, et grandiraient à la mesure du théâtre où elles devaient se déployer. La plus modeste situation lui eût convenu, pourvu qu'elle fût digne; il convint à la plus haute, égal à toutes par ses talents, supérieur à toutes par son caractère.

Il avait le goût des mathématiques, et il en savait ce qu'il faut pour être un arpenteur habile, profession importante et difficile dans une société qui s'approprie des forêts primitives et qui défriche le désert. C'est dans les travaux de l'arpentage qu'il commença l'apprentissage de la fatigue et du péril, et qu'il sentit naître en lui cette vocation militaire que la guerre vint développer.

Major dans la milice de son district à dix-neuf ans, il prit part à plusieurs expéditions hasardeuses, et devint commandant en chef de la poignée d'hommes que la Virginie appelait son armée, et qui soutenait une guerre de frontières contre les Indiens. C'était déjà un officier capable, alliant à la prudence une froide audace. Mais ce qui frappe le plus dans le début de sa vie publique, c'est le soin jaloux qu'il montre en toute occasion de maintenir sa dignité personnelle; c'est le sentiment consciencieux d'une responsabilité qui pèse sur lui tout entière, lors même qu'il agit en commun, c'est enfin l'idée qu'il répandait involontairement autour de lui de sa supériorité naturelle. Partout où il était, il devenait le premier. Partout il inspirait la confuse croyance qu'il était réservé à de grandes destinées.

Il siégeait depuis quelques années dans la chambre des bourgeois, assemblée nationale de la Virginie, lorsque l'Angleterre commença ses fautes.

On résumerait difficilement la guerre des Américains contre les Anglais; il ne serait pas aisé de raconter en peu de

mots ces huit années de combats, de souffrances et d'anxiétés, pendant lesquelles tout fut indécis, tout fut en péril jusqu'au dernier jour, et dont l'Europe attentive suivit le spectacle avec un prophétique intérêt. A parler comme les militaires ce ne fut pas une grande guerre; mais peu de grandes guerres ont autant ému l'Europe.

Nul plus que Washington n'a prouvé que dans le monde il n'y a point de génie sans la patience. La sienne fut mise à une des plus rudes épreuves que puisse subir un homme responsable tout à la fois de son armée et de sa cause. C'était peu d'avoir à braver les dangers et les maux auxquels la guerre condamnait une armée pauvre et nue, opérant, par des saisons rigoureuses, dans un pays vaste d'une richesse médiocre et d'une population rare. La fermeté et l'activité de son général y pouvaient suffire; mais il eut à vaincre deux grandes difficultés, toutes deux particulières à la situation.

C'est une infériorité à la guerre de ne pouvoir risquer son armée. Les succès décisifs ne sont quelquefois possibles qu'à cette condition, et les plus grands capitaines ont su jouer le tout pour le tout. Washington ne le pouvait pas; il eût craint d'anéantir en une seule fois l'espoir de la cause américaine. Avec des troupes trop faibles et trop mal organisées pour être aisément maniables, il se voyait obligé de laisser passer cent occasions favorables de frapper un grand coup, car il y avait tel revers qui eût perdu son pays. De là une perpétuelle contrainte, une vie d'abnégation et de sacrifices, insupportable à la tête d'une armée. Son esprit le portait naturellement à prendre en toute situation hasardeuse le parti d'une judicieuse audace. Il s'en abstenait et résistait à toute tentation de gloire. Presque toujours le plus hardi dans le conseil, il se résignait à l'avis qui risquait le moins, et cet homme si entreprenant a laissé la renommée du plus prudent général. Il se soumettait en effet sans murmure à son impuissance, et se contentait de tenir la campagne, sans courir la chance d'une victoire ou d'un échec. Cependant il sentait par intervalles la nécessité de ranimer l'ardeur de ses soldats et de ses concitoyens par une action d'éclat. Après avoir consumé les mois dans une

stérile défensive, il risquait un engagement qui ravivait les couleurs du drapeau aux yeux de la nation, car il fallait qu'elle fût toujours contente de son armée.

Mais quand son inaction vient de l'insuffisance des moyens qu'on lui donne; quand ses revers ont pour cause un ordre qu'il n'approuve pas, il consent à être blâmé sans répondre. Tous les sentiments semblent s'être anéantis dans son âme pour y laisser dominer le seul dévouement au devoir. Cet homme, dont le caractère était impérieux, et qui prêtait à son jugement une confiance assez hautaine, sait tout souffrir et tout dévorer, se sacrifie sans se plaindre, et immole à sa cause jusqu'à sa renommée; ou plutôt, en pénétrant plus avant, on découvre en lui-même une pensée secrète qui le soutient et le console au milieu de ses plus sombres ennuis; on voit au fond de son âme luire, comme le rayon d'un jour serein, quelque chose de pur et d'inaltérable : l'espérance; cette noble, cette sublime espérance qui ne peut naître que dans une âme fièrement assurée de sa force et de sa grandeur, pieusement convaincue d'une alliance infaillible entre la justice de sa cause et la justice de Dieu.

REYBAUD (L.),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES.

Louis Reybaud, né à Marseille, en 1799. De tous ses romans dont la liste est nombreuse, le meilleur, le plus ingénieux, celui qui a rendu son nom populaire, c'est *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.*

Un Capitaliste.

Le capitaliste d'Oscar dédaignait d'habiter le quartier de la finance.

Il occupait, dans une des ruelles qui débouchent sur la rue Saint-Honoré, une maison qui lui appartenait qu'il habitait seul.

Je crus d'abord que nous allions voir paraître un de ces types d'usuriers illustrés dans les romans; je me figurais d'avance un vieillard sec et décharné, habitant un galetas garni de curiosités empaillées: ainsi le voulait la tradition. Quelle fut ma surprise, lorsque, au delà d'une porte assez malpropre, j'aperçus un intérieur fort bien tenu, des escaliers cirés, des portières en velours, une antichambre, un salon, un cabinet somptueusement meublés! C'est dans cette dernière pièce que nous reçut le capitaliste d'Oscar, jeune homme de trente ans environ, élégant et poli, n'ayant dans les formes rien d'usuraire, ni les ongles crochus, ni les lèvres pincées, ni l'œil caverneux. Je n'en revenais pas.

Oscar me présenta à lui, et exposa mon affaire. Le capitaliste souriait avec grâce; évidemment la négociation allait réussir. Pas le moindre signe de mécontentement, de mauvaise volonté; pas de question pénible, indice de défiance. On eût dit un ami qui allait mettre son coffre à ma disposition, sans garantie comme sans réserve : c'était lui qui semblait être mon obligé. Quelle découverte qu'un tel capitaliste!

« Monsieur Paturot, me dit-il avec une voix caressante, il vous faut vingt mille francs; je les ai à votre service.

— Ah! monsieur, lui dis-je, que de grâces!

— Vous réglerez cela comme vous voudrez.

— Monsieur, monsieur, répondis-je, ce serait trop : j'en passerai par les conditions d'usage.

— Du tout, ce sera à votre choix. Vous me nantirez comme vous l'entendrez, en filoselle, en flanelle, en châles en cachemires, en perles de Golconde, en lingots d'or! c'est absolument à votre discrétion. »

— Le désintéressement du capitaliste s'expliquait : il prêtait, mais il voulait un gage. Cette proposition donna un autre tour à mes idées. Il me restait un fonds de magasin d'un écoulement difficile, impossible même : je crus que l'occasion était favorable pour me procurer de l'argent sur cette valeur morte; je l'offris au prêteur.

« Très-bien, monsieur, très-bien me dit-il ; faites la note de votre dépôt. Peu importent les articles. »

J'avais cet état dans la mémoire; je le dressai fort exac-

tement, en l'accompagnant d'un désistement en faveur du capitaliste.

« Monsieur, lui dis-je, voilà qui est parfaitement loyal de votre part. C'est me piquer au jeu; je ne démériterai pas de votre confiance. »

En effet, pour répondre à ce bon procédé, je mis une discrétion exemplaire dans mes évaluations; cependant elles s'élevaient à vingt-deux mille francs.

« Vingt-deux mille francs, c'est parfait; vingt-deux mille francs, vous les aurez, monsieur.

— Cependant, ajoutai-je, si vous voulez ne donner que vingt mille francs pour plus de sécurité, j'y souscrirai.

— Non, monsieur Paturot, ce sera vingt-deux mille francs, me répliqua-t-il avec le plus aimable sourire; l'affaire n'aura lieu qu'à cette condition.

— Vraiment, monsieur, on n'est pas un plus galant homme que vous.

— Malheureusement, monsieur Paturot, ajouta la capitaliste en roulant des yeux attendris et laissant échapper un soupir étouffé, vous venez un peu tard. J'ai prêté hier cinquante mille francs à un fils de famille en train de se ruiner. Il ne me reste que six mille francs en caisse. Il faudra attendre trois semaines pour le reste. Quel dommage! »

J'étais joué; le drôle savait que je ne pouvais pas attendre; il m'avait ainsi conduit peu à peu jusqu'à la limite de mes propositions sans se livrer, sans démasquer ses batteries. Je voyais que nous allions retomber dans les vieux moyens de comédie. Mais qu'y faire, hélas! Six mille francs en numéraire, c'était quelque chose; j'attendis le choc de pied ferme.

« Cependant, monsieur, poursuivit-il d'un ton plus sérieux, si quelques marchandises d'un débit très-courant pouvaient vous convenir, pour les seize mille francs qui complètent votre somme, nous verrions à en finir tout de suite. »

C'était là le nœud du marché, une réminiscence de Molière; je me voyais déjà obligé de choisir entre le *fourneau de brique*, *fort utile à ceux qui sont curieux de distiller*, et la *tenture de tapisserie représentant les amours de Gom-*

baud et de Macée; j'avais à me charger des *mousquets garnis de nacre*, du *lézard empaillé garni de foin*, du *trou madame* et du *luth de Bologne*. Eh bien, il y a dans la vie des moments de vertige tels que ni la réflexion ni la honte d'être dupe ne peuvent arrêter un homme. Le capitaliste d'Oscar connaissait ses justiciables; il vit que je lui appartenais.

Nous nous levâmes, et il me conduisit dans ses magasins; sa maison entière était un bazar; tous les étages étaient encombrés d'objets de pacotille, de marchandises hétéroclites, d'articles de bric-à-brac. Le propriétaire paraissait fier de ce magnifique assortiment.

« Monsieur Paturot, me dit-il, en reprenant son air affectueux, vous êtes député; vous avez droit à tous mes égards. J'ai souvent fait des affaires avec des députés, même des pairs de France; je suis connu des hommes d'État. Beaucoup de procédés, voilà mon titre; les personnes qui traitent avec moi s'en souviennent. Voyez, poursuivit-il en me montrant la plus abominable collection de camelotes qui ait jamais paru sous le ciel, voyez, choisissez là-dedans. Je ne vous impose rien, ni les prix, ni les articles. Voici une partie de cages d'oiseaux d'un goût charmant, dont un spéculateur m'a offert hier cinq mille francs, pour les expédier aux Canaries; je vous céderai cela pour quatre mille francs. Voici des tuyaux de pipe qui prennent chaque jour de la valeur, par suite de l'accroissement du nombre des fumeurs : trois mille francs; c'est pour rien. Voici douze cents casquettes de loutre, six cents bottes à l'écuyère, deux mille boîtes de pains à cacheter, trois cents polichinelles, cinquante-six mille cure-dents en bois des îles, huit cents emplâtres de poix de Bourgogne, cent deux mille pois à cautère accompagnés de trois mille serre-bras, sept cents souricières en fer galvanisé, huit mille pinces à épiler, onze cents accordéons, mille flûtes à l'oignon, cinq cents daguerréotypes, dix-huit mille statuettes...

— Assez, lui dis-je, étourdi par ce bruyant inventaire. Je vais choisir mon lot.

— A votre aise, monsieur Paturot, je vous laisse : vous êtes maître de mes richesses, disposez-en comme bon vous semblera. »

J'achevai cette triste affaire : en retour d'un gage réel, je pris des valeurs imaginaires, des cages d'oiseaux, des cure-dents, des accordéons. Je ne voyais dans tout cela que les six mille francs que j'allais recevoir.

DE SACY (Sylvestre),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Sylvestre de Sacy, né à Paris, en 1795. Il entra en 1825 au *Journal des Débats*, dont il devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il est de la race des grands écrivains, et l'Académie en l'appelant, en 1855, à prendre place dans ses rangs, a fait un choix auquel tous les hommes de lettres ont applaudi.

L'Amateur de bouquins.

Ne vous y trompez pas, l'amateur de bouquins existe, et plus passionné qu'un autre peut-être. L'amateur de bouquins n'est pas pour moi l'homme modeste qui se contente de livres d'une condition ordinaire, mais propres, complets et honnêtement recouverts : celui-là est l'homme raisonnable; ce n'est pas un amateur. Je parle du collecteur de livres salis, dépareillés, déguenillés, bons à mettre au lazaret s'il y avait un lazaret pour les livres. Comme vous trouvez au haut de l'échelle le bibliophile d'un goût rigoureux et impitoyable, qui repousse le plus beau livre dès qu'il y découvre le plus pardonnable défaut, vous trouvez tout au bas l'amateur des livres à trois sous, à cinq sous au plus, à dix les jours de folie. Il existe, encore une fois, cet amateur, je le connais; homme d'esprit et de goût en tout autre chose, galant homme et d'un aimable commerce, bon fils, bon mari, bon père, excellent camarade, il n'a l'esprit et le goût dépravés qu'en fait de livres. Il lui faut du laid et du bon marché comme il nous faut à nous du cher et du beau; et si nous nous moquons de lui, soyez

tranquille, il nous le rend bien et n'a pour nos magnificences qu'un sourire d'ironique pitié... Hélas! passons-nous nos défauts. Qui n'a pas les siens?

Les Traducteurs.

Le traducteur est arrivé au comble de son art quand, avec un ouvrage du premier ordre, il a réussi à faire quelque chose qui se supporte, qu'on lit et qui dure. Il n'est pas même nécessaire qu'une traduction subsiste un siècle ou deux pour payer le traducteur de sa peine. Il suffit qu'elle soit utile au moment où elle paraît, que l'on y reconnaisse du soin et de l'exactitude, et qu'en facilitant la lecture des grands écrivains de l'antiquité à ceux qui ne sont pas des savants, elle entretienne la tradition et nous préserve de la barbarie où nous tomberions infailliblement le jour où le lien serait rompu entre l'antiquité et nous; car, il ne faut pas s'y tromper, notre littérature française est tout antique. Quand on ne lira plus Virgile et Horace, on ne lira pas davantage Racine et Boileau. Le français de Bossuet est presque du latin. Cicéron, Tite-Live, Salluste, entraîneraient dans leur chute Pascal, Massillon, Voltaire lui-même. Quand donc les traductions ne seraient qu'une occasion de relire ces grands anciens, les types éternels du bon goût et de la saine raison, il faudrait encore encourager et honorer les traducteurs. Je me sens un faible pour eux. Plût au ciel que ma destinée m'eût fait traducteur et que j'eusse passé doucement mes jours à peser les hémistiches d'Horace ou à décomposer les périodes de Cicéron! Quand je n'aurais réussi qu'à traduire passablement le *De Officiis*, je ne croirais pas avoir perdu ma vie! Les traducteurs ont leur récompense en ce monde. Ils sont heureux! Lisez leurs préfaces. Le contentement y domine. La postérité les oubliera peut-être; qu'importe, si le présent est pour eux. On ne se souvient guère de l'abbé Colin; l'abbé Colin a eu de la réputation pourtant! J'ai la quatrième édition de

sa traduction du traité de Cicéron, intitulé *l'Orateur*. Sa préface est pleine d'une joie grave et d'une satisfaction intime qui perce dans chaque phrase. Le métier de traducteur paye comptant celui qui l'exerce. C'est bien quelque chose! Perrot d'Ablancourt n'a-t-il pas été de son vivant le plus heureux des hommes, fêté, caressé, honoré, à ce point qu'il lui reste un nom, quoiqu'on ne lise plus ses ouvrages?

SAINTE-BEUVE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Charles-Augustin Sainte-Beuve, né à Boulogne-sur-Mer, en 1808, mort à Paris, en 1870. Il a publié trois recueils de poésie : *Joseph Delorme, les Consolations, Pensées d'août;* mais ses véritables titres de gloire sont ses *Portraits littéraires*, ses *Portraits contemporains*, son *Histoire de Port Royal*, et ses *Causeries du lundi*. Il a été appelé en 1846 par l'Académie française à succéder à Casimir Delavigne.

Corneille.

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie, et comme ils ne s'en vantent jamais, on n'a pas de peine à les saisir, un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache, comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis; on les admire et on les honore; aux endroits pathétiques, ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer. Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre; et encore, à l'aspect d'une belle action, il leur arrive quel-

quefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu. Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux : ils se querellent sur l'étiquette; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion. Auguste, Pompée et autres ont dû étudier la dialectique à Salamanque, et lire Aristote d'après les Arabes. Ses héroïnes, ses *adorables furies*, se ressemblent presque toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les femmes. Il a pourtant réussi à exprimer dans Chimène et dans Pauline cette vertueuse puissance de sacrifice, que lui-même avait pratiqué en sa jeunesse.

Le style de Corneille nous semble, avec ses négligences, une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poëte est rude, sévère et vigoureuse. Je le comparerais volontiers à un statuaire qui, travaillant sur l'argile pour y exprimer d'héroïques portraits, n'emploie d'autre instrument que le pouce, et qui, pétrissant ainsi son œuvre, lui donne un suprême caractère de vie avec mille accidents heurtés qui l'accompagnent et l'achèvent; mais cela n'est pas lisse, ni propre, comme on dit. Il y a peu de peinture et de couleur dans le style de Corneille : il est chaud plutôt qu'éclatant : il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement. Il doit plaire surtout aux hommes d'État, aux géomètres, aux militaires, à ceux qui goûtent les styles de Démosthènes, de Pascal et de César.

En somme, Corneille, génie pur, incomplet, avec ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus; une séve abondante y monte : mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couronnent tard, se dépouillent tôt, et vivent longtemps à demi dépouillés. Même après que leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroits des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent par leurs

craquements et leurs gémissements à ce tronc chargé d'armures auquel Lucain a comparé le grand Pompée.

Telle fut la vieillesse du grand Corneille, une de ces vieillesses ruineuses, sillonnées et chenues, qui tombent pièce à pièce, et dont le cœur est long à mourir. Il avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre : hors de là, il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ridé ne s'illuminait, son œil terne et voilé n'étincelait, sa voix sèche et sans grâce ne prenait de l'accent que lorsqu'il parlait du théâtre et surtout du sien. Il ne savait pas causer, tenait mal son rang dans le monde, et ne voyait guère MM. de la Rochefoucauld et de Retz, et Mme de Sévigné, que pour leur lire ses pièces. Il devint de plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient; il s'en montrait affligé et noblement jaloux, comme un taureau vaincu ou un vieil athète.

Rêveries.

Il est soir ; la lune s'élance
Sur son trône mystérieux ;
Les astres roulent en silence ;
Comme un lac immobile, immense,
Mon âme réfléchit les cieux.

Dans les ondes de la pensée,
Dans ce beau lac aux sables d'or,
La voûte des cieux balancée,
A mes yeux se peint ; nuancée
De couleurs plus molles encor.

Amoureux de la grande image,
D'abord j'en jouis à loisir ;
Bientôt désirant davantage,
Poëte avide, enfant peu sage,
J'étends la main pour la saisir.

Adieu soudain, voûte étoilée,
Blanche lumière, éclat si pur !

Au sein de mon âme ébranlée,
Phébé tremblante s'est voilée;
L'image a perdu son azur.

Phébé, ne voile plus ta face!
Je renonce à mon fol espoir.
Lors, par d'grés, le flot s'efface,
L'âme s'apaise, et sa surface
Des cieux redevient le miroir.

Irai-je pour saisir l'image,
De l'onde encor troubler le cours!
Non; mais penché sur le rivage
Puisque la nuit est sans nuage,
Je veux rêver, rêver toujours.

SAINTINE (B.).

Joseph-Xavier-Boniface Saintine, né à Paris, en 1797, mort en 1865. Il fut deux fois couronné dans les concours de poésie de l'Académie française. De ses très-nombreux romans, *Picciola* est celui qui a le plus contribué à rendre son nom populaire.

L'Insulaire.

Tout est là, dit-il, en montrant l'arbre. Le cocotier n'est-il pas né du sang d'un dieu. Tout est là, répéta-t-il en serrant doucement l'arbre entre ses bras; ses larges feuilles ne suffisent-elles pas pour couvrir ma cabane et me garantir de l'ardeur du soleil! De leurs fibres les plus déliées, je tresse mes nattes. Je trouve dans son fruit le lait qui me désaltère et me donne la santé, l'amande qui me nourrit, l'huile qui assouplit mes membres et ranime mon goût. La première écorce du coco me fournit cette bourre précieuse dont j'ai tissu le pagne qui m'enveloppe et les filets qui m'approvisionnent de poissons, car l'appétit de l'homme est exigeant, et la même nourriture ne lui convient pas tou-

jours. Les vases, les ustensiles de mon ménage, n'est-ce point encore à lui que je les dois! Qu'ai-je à désirer? Le visage d'un homme m'est doux à voir, je l'avoue; mais parfois je reçois les visites des pêcheurs, et leur rareté m'en rend la jouissance plus vive. Mes souvenirs sont ici; qu'irai-je faire ailleurs? et mon arbre! peut-il se transplanter comme moi? n'est-il pas mon frère de naissance, mon bienfaiteur, mon soutien, l'interprète, pour moi, des décrets de la Providence, le livre où je retrouve écrites les plus douces émotions de ma jeunesse? Mon père l'a planté, ma mère l'entoura de ses soins, quand tous deux nous étions jeunes et faibles encore! Il fut le témoin des époques heureuses de ma vie; chacune de mes années écoulées est gravée sur sa tige par un cercle noueux, par une pousse nouvelle. Le quitter! non! Comptez ses nœuds; ils vous apprendront mon âge; et vous me direz si c'est aujourd'hui qu'il me faut recommencer une nouvelle existence. Le tombeau de ma femme, qui en prendrait soin? son corps n'y est plus, mais il y a été. C'est là que j'aime à me ressouvenir, c'est là que j'aime à prier.

Rêveries.

J'aime à voir dans le ciel les nuages voler,
Et, sous une brise légère,
La cime des forêts doucement s'ébranler,
Les blés en tourbillons se heurter et rouler
Comme des escadrons de guerre.

J'aime à voir sous mes pieds, j'aime à voir sous ma main
Ces fleurs qui croissent sans culture;
Et fier de ma conquête, à surprendre en chemin,
Sous leur robe d'émail, d'albâtre ou de carmin,
Quelques secrets de la nature.

Surtout j'aime à rêver, à marcher, à m'asseoir
Dans leur brillante colonie,

A contempler des nuits le magique encensoir,
Ce blanc lychnis, qui n'a de parfum que le soir,
Triste symbole du génie.

J'aime sur l'églantier ces insectes dorés,
Guerriers tout armés, dont les races
Habitent d'une fleur les remparts diaprés,
Agitant au soleil et leurs dards azurés
Et le bronze de leurs cuirasses.

J'aime à les voir, groupés sur leur soyeux parquet,
De retour après leurs maraudes,
Scintiller dans la rose où se tient leur banquet,
Comme on voit dans un bal scintiller un bouquet
Et de saphirs et d'émeraudes.

Comme un matin pour eux est toute une saison,
La troupe se hâte, butine,
Se soumettant au sort, changeant de garnison,
Quand le temps destructeur a semé le gazon
Des débris de leur églantine.

Qu'importe! n'ont-ils pas des palais à choisir?
A midi sur les eaux s'étale
La fleur du nénuphar, ouverte au doux loisir;
Là chacun d'eux vivra, comme un puissant vizir,
Dans une pompe orientale.

Là, modérant les feux d'un ciel éblouissant,
Sous la nacre de la corolle,
Murmure à petit bruit quelque flot caressant,
Azuré, lumineux, qui glisse en les berçant
Dans leur odorante gondole.

De leurs rames de gaze agitant l'air brumeux,
Là de bleuâtres demoiselles,
Fêtant du nénuphar les hôtes bienheureux,
Éventails animés, se balancent sur eux,
Avec leurs frémissantes ailes.

Enivrés à demi dans leur palais mouvant,
Couchés sur de molles hermines,

Inondés de parfum, je les ai vus souvent,
Fatigués de leurs jeux dormir en s'abreuvant
Dans les flots d'or des étamines.

Ainsi sur les étangs les brillants charançons,
La cétoine, le cicindelle,
Le rouge criocère et le sylphe aux doux sons,
N'interrompent jamais leurs ébats, leurs chansons
Que sous le bec de l'hirondelle!

Léger, brillant comme eux, mais plus sûr du butin,
Le bupreste, aux guerres furtives,
Renverse aussi parfois leur rempart incertain,
Transforme en champ de mort leur salle de festin,
Et fait son repas des convives.

Car chacun ici-bas a sa part de malheurs :
Qui combat risque les défaites.
Le bonheur a son terme, et le cri des douleurs,
Comme dans les cités, retentit dans les fleurs;
La mort est de toutes les fêtes.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Saint-Marc Girardin, né à Paris, en 1801, mort en 1873. Il s'est fait connaître par l'*Éloge de Lesage*, l'*Éloge de Bossuet* et le *Tableau de la littérature française au seizième siècle*, ouvrages successivement couronnés par l'Académie française. Il fut élu par elle en 1844, après la mort de Campenon.

Saint Jean Chrysostome.

Pendant le carême de l'année 396, tous les soirs, à Antioche, le peuple s'assemblait dans l'église, et saint Jean Chrysostome prêchait sur un des versets de la Genèse, mais il joignait à ce commentaire des leçons et des avis, tantôt louant le zèle des fidèles à entendre la parole divine, tan-

tôt gourmandant leur légèreté et leur négligence. Le peuple d'Antioche était prompt et excessif dans ses sentiments : après un carnaval bruyant, il courait aux temples, et à le voir pressé au tour de la chaire apostolique, l'orateur pouvait croire qu'il était converti à la vie chrétienne, il s'en applaudissait : « Plus de tumultes, plus de cris, plus de « viandes étalées sur les tables, plus de cuisiniers courant « çà et là; partout le silence et la retenue. Antioche au- « jourd'hui a l'air et la contenance d'une noble et chaste « matrone. » Voilà comme hier l'orateur avait laissé son auditoire, pieux, modeste et fervent. Malheureusement le matin il y a eu des jeux au cirque, et les dévots de la veille y ont couru avec emportement; ce qui n'empêche pas que le soir, à l'église, l'assemblée ne se presse comme à l'ordinaire pour écouter saint Chrysostome. Mais l'orateur est triste et abattu en montant en chaire : « Je voudrais, dit- « il, continuer nos entretiens; je ne le puis, tant je me « sens pénétré de douleur et même de colère; je ne sais « plus quelles paroles donner à des âmes qui les oublient « du jour au lendemain. A quoi donc servent vos jeûnes, « vos prières? et quelle est cette ferveur qui s'évanouit à « l'annonce d'une course de chevaux? Est-ce pour votre « plaisir que vous venez m'entendre? Parlé-je par vanité? « Si je ne vous suis point utile, mieux vaudrait que je me « tusse; car lorsque vous péchez après que je vous ai « avertis, vous péchez doublement. Et ne dites point : « Quel péché y a-t-il à voir courir les chevaux? Il n'y a « point seulement dans le cirque des chevaux qui courent : « il y a des cris, des blasphèmes, des discours indécents, « des femmes qui viennent s'y montrer, des jeunes gens « efféminés qui viennent y étaler leur luxe, et c'est là sur- « tout, c'est là ce que vous allez chercher. Je pourrais « aller plus loin, je pourrais vous dire que, pour ne point « venir à l'église vous avez mille prétextes; les affaires, les « maladies, l'église qui est froide, l'office qui est trop long, « que sais-je? mais que pour aller au cirque, où vous « essuyez la pluie, le vent, le soleil, et cela non point pen- « dant une ou deux heures seulement, mais pendant une « bonne partie du jour, le vieillard ne trouve pas que sa

« tête chauve est trop découverte, ni le jeune homme que « le vent dérange sa chevelure. Faiblesse, maladie, pu- « deur, tout est oublié, et vous courez à ces vains plaisirs « sans penser qu'au retour vous retrouverez Dieu et votre « conscience pour vous accuser. Mais je m'arrête : je vois « vos visages qui se troublent, je vois les larmes du repen- « tir. » Et ce n'est point ici une fiction oratoire : je suis sûr que le peuple d'Antioche se repentait et pleurait; je suis sûr qu'il détestait les jeux du cirque, sauf à s'en lais- ser charmer encore à la première occasion.

La Profession d'homme de lettres.

La profession d'homme de lettres est de toutes les pro- fessions la plus difficile, parce que c'est celle qui soutient le moins l'homme. Dans toutes les autres, l'état prête de la force à l'homme. Si vous êtes notaire, avoué, médecin, avocat, vous avez d'abord votre valeur personnelle, et de plus vous avez la valeur de votre état; votre état ajoute à ce que vous êtes, et vous avez deux forces au lieu d'une. Il y a tant d'hommes qui ne valent que par leur état, que cela prouve évidemment l'importance des professions. Dans la littérature, au contraire, l'état n'est rien et n'ajoute rien à l'homme. L'homme, dans cet état, est délaissé à lui- même et ne tire rien d'ailleurs; il ne vaut que par lui- même. La profession d'homme de lettres a un défaut es- sentiel : elle n'a pas d'avancement régulier. Dans les autres états, il y a une sorte d'avancement nécessaire qui pousse l'homme et le fait monter. Les efforts qu'il fait le servent et ajoutent à la vitesse de ses progrès; mais à part ces efforts sa profession marche en quelque sorte toute seule. A me- sure que le temps efface les rangs supérieurs, il fait monter les rangs inférieurs, et cela dans tous les états, au barreau, dans la médecine, dans l'armée, dans la magistrature, partout enfin, sauf dans la littérature. Dans la littérature, point d'hiérarchie réglée et suivie, point d'ordre du tableau.

Vous faites un bon livre : vous voilà au-haut de l'échelle. Le second est moins bon, ce qui arrive presque toujours ainsi : vous descendez aussi vite que vous étiez monté. Ajoutez les vicissitudes du goût du public, le besoin de la nouveauté, l'habitude qui émousse le plaisir, toutes les causes enfin qui font que dans la littérature les hommes vieillissent vite. Quel état que celui qui oblige à avoir toujours de l'esprit, et toujours le genre d'esprit qui, selon les temps, plaît au public ! Comment voulez-vous que l'homme suffise à cette mobilité ? Aussi s'y épuise-t-il bien vite. Alors viennent les dégoûts et les amertumes; alors vient le dépit de se trouver moins avancé à quarante ans qu'à vingt-cinq, la colère de voir dans les autres états tant d'hommes qui ne nous valent pas, croyons-nous, faire fortune et réussir, tandis que nous, morbleu !..... Telle est la profession d'homme de lettres, toujours mobile et irrégulière qui ne soutient pas ceux qui l'embrassent, qui ne leur épargne aucun des pas du chemin, et qui semble dire tous les matins à l'homme : Tire-toi d'affaire comme tu pourras.

DE SALVANDY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Narcisse-Achille de Salvandy, né en 1796, à Condom (Gers), mort en 1856. L'ouvrage qui l'a fait connaître et qui fera vivre son nom est l'*Histoire de la Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski*. L'Académie l'appela en 1837 à succéder à Parseval-Grandmaison.

Mariage de Sobieski.

A son retour à Varsovie, en 1663, Sobieski vit madame Zamoïska, qui devint veuve alors du palatin de Sandomir Zamoïski, le plus populaire des grands seigneurs polonais. La veuve, cette brillante Marie-Casimire d'Arquien, était

dans tout l'éclat de sa beauté. Elle comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, sa taille, ses traits, son regard, sa conversation avaient une magie contre laquelle Sobieski fut sans défense. Il n'était pas homme à ne pas remarquer la jeune Française qui tenait la cour à ses pieds. L'amour de Sobieski pour la France, pour sa littérature et ses arts, dut former un premier lien entre eux. Jeune encore, plein d'esprit, brillant de grâce, il mettait aux pieds de madame Zamoïska des honneurs, des richesses, de la gloire. La reine, qu'il intéressa à son succès, saisit vivement l'espoir de s'assurer en lui un serviteur plus fidèle à sa cause, plus docile à l'empire d'une femme, que le palatin de Sandomir, et le mariage fut résolu.

En Pologne, c'était le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leur subordonnés. Mathieu Matczynski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les Sarmates et chez les autres races du Nord, alla donc en grande pompe, une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros, qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillants de madame Zamoïska, sa dame d'honneur. Elle promit la main de la palatine, et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Matczynski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution féconde en plaisirs. Un matin donc, avant le lever du soleil, le grand maréchal se rendit au palais en personne, précédé de cosaques et d'heiduques de sa garde, qui agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui-même resplendissant de diamants et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes et de saphirs. La reine mena les

deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du saint-siége, Odescalchi, cette union, que d'étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus. Le prêtre qui la consacra était pape, sous le nom d'Innocent XI; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poëtes parisites, qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand maréchal et sa compagne des mérites de tous deux.

Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoïski! Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin, il durait encore. Le roi, la reine, l'évêque de Béziers, l'ambassadeur de France, le nonce et les deux époux dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et les jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se portaient autour de la table royale, portant à genoux, la santé de Leurs Majestés sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilhommes de la suite et aux valets. Enfin un tapis de drap rouge, étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent, annonça le bal, destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Varsovie.

La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présents. Matczynski lut tout haut la liste des seigneurs réunis la veille au banquet royal, et, à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient en leur nom pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noces qu'ils lui destinaient. La vanité plus que l'affection, étalait

une émulation de largesses entre tous les grands de la cour; le chancelier de la reine, qui répondait aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

Enfin le troisième jour se leva. Le roi et reine conduisirent, en nombreuse cavalcade, la grande maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées, selon l'usage, de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet. Ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, et autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà leurs yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instruments. Les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts apportés par les convives disparurent aussi, mais ce n'était pas qu'ils fussent brisés : la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient point en état, plus que leurs laquais, de reconnaître leur argenterie et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabres étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était qu'une orgie sanglante et une affreuse mêlée.

SAND (GEORGE).

George Sand (pseudonyme illustré par Mme la baronne Dudevant) a publié de nombreux romans et des œuvres dramatiques qui lui ont acquis une immense popularité.

Les premières Lectures.

Un livre a toujours été pour moi un conseil, un consolateur éloquent et calme dont je ne voulais pas épuiser vite es ressources, et que je gardais pour les grandes occasions. Oh! quel est celui de vous qui ne se rapelle avec amour es premiers qu'il a dévorés ou savourés! La couverture d'un bouquin poudreux, que vous retrouvez sur les rayons d'une armoire oubliée, ne vous a-t-elle jamais retracé les gracieux tableaux de vos jeunes années : n'avez-vous pas cru voir surgir devant vous la grande prairie baignée des rouges clartés du soir, lorsque vous la vîtes pour la première fois, le vieil ormeau et la haie qui vous abritèrent, et le fossé dont le revers vous servit de lit de repos et de table de travail, tandis que la grive chantait la retraite à ses compagnes et que le pipeau du vacher se perdait dans l'éloignement. Oh! que la nuit tombait vite sur ces pages divines! que le crépuscule faisait cruellement flotter les caractères sur la feuille pâlissante! C'en est fait, les agneaux bèlent, les brebis sont arrivées à l'étable, le grillon prend possession des chaumes de la plaine. Les formes des arbres s'effacent devant le vague de l'air, comme tout à l'heure les caractères sur le livre. Il faut partir; le chemin est pierreux, l'écluse est étroite et glissante; la côte est rude; vous êtes couvert de sueur; mais vous aurez beau faire, vous arriverez trop tard : le souper sera commencé. C'est en vain que le vieux domestique, qui vous aime, aura retardé le coup de cloche autant que possible; vous aurez l'humiliation d'entrer le dernier, et la grand'mère inexorable sur l'étiquette, même au fond de ses terres, vous fera, d'une voix douce et triste, un reproche bien léger, bien tendre, qui vous

sera plus sensible qu'un châtiment sévère. Mais quand elle vous demandera le soir la confession de votre journée, et que vous aurez avoué, en rougissant, que vous vous êtes oublié à lire dans un pré, et que vous aurez été sommé de montrer le livre, après quelque hésitation et une grande crainte de le voir confisqué sans l'avoir fini, vous tirerez en tremblant de votre poche, quoi? *Estelle et Némorin* ou *Robinson Crusoé!* Oh! alors la grand'mère sourit. Rassurez-vous, votre trésor vous sera rendu; mais il ne faudra pas désormais oublier l'heure du souper. Heureux temps! ô ma vallée noire! ô Corine! ô Bernardin de Saint-Pierre! ô l'Iliade! ô Millevoye! ô Atala! ô les saules de la rivière! ô ma jeunesse écoulée! ô mon vieux chien! qui n'oubliait pas l'heure du souper, et qui répondait au son lointain de la cloche par un douloureux hurlement de regret et de gourmandise!

La Campagne au lever du soleil.

J'ai quitté ma chambre au jour naissant, pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras, j'y ai mis mon portefeuille, mon encrier, un morceau de pain et des cigarettes, et j'ai pris le chemin des Confréries. Me voici sur la hauteur culminante. La matinée est délicieuse, l'air est rempli du parfum des jeunes pommiers. Les prairies, rapidement inclinées sous mes pieds, se déroulent là-bas avec mollesse; elles étendent dans le vallon leur tapis, que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres qui pressent les rives de l'Indre dessinent sur les prés des méandres d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faîte. Je me suis assis sur la dernière pierre de la colline, et j'ai salué en face de moi, au revers du ravin, ta blanche maisonnette, ta pépinière et le toit moussu de ton ajoupa. Pourquoi as-tu quitté cet heureux nid, et tes petits enfants, et ta vieille mère, et cette vallée charmante, et ton ami le bohémien? Hirondelle voyageuse tu as été chercher en Afrique le printemps, qui n'arrivait pas assez vite à ton gré! Ingrate! ne fait-il

pas toujours assez beau aux lieux où l'on est aimé? Que fais-tu à cette heure? Tu es levé sans doute; tu es seul, sans un ami, sans un chien. Les arbres qui t'abritent n'ont pas été plantés par toi; le sol que tu foules ne te doit pas les fleurs qui le parent. Peut-être supportes-tu les feux d'un soleil ardent, tandis que le froid d'une matinée humide engourdit encore la main qui t'écrit. Sans doute tu ne devines pas que je suis là, veillant sur ta pépinière, sur tes terrasses, sur les trésors que tu délaisses! Peut-être, endormi au soleil d'une mosquée, crois-tu voir en songe les quatre murs blancs où tu as tant travaillé, tant étudié, tant rêvé, tant vieilli... Peut-être es-tu au sommet de l'Atlas... Ah! ce mot seul efface toute la beauté du paysage que j'ai sous les yeux. Les jolis myosotis sur lesquels je suis assis, la haie d'aubépine qui s'accroche à mes cheveux, la rivière qui murmure à mes pieds sous son voile de vapeurs matinales, qu'est-ce que tout cela auprès de l'Atlas?

Le Berry.

La partie sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse, dans la direction de Paris à Clermont, étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui avoisinent; mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révéleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques, silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il dans le rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoises ou de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à tremblotter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume; et s'il apercevait derrière les noyers de la colline la flèche d'une petite

église, au bout de quelques pas il découvrirait un campanile de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses, entourées de leurs vergers et de leur chénevière, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux, un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un *bourg* dans le pays.

Rien n'égale le repos de ces campagnes ignorées; là n'ont pénétré ni le luxe, ni les arts, ni la manie des recherches, ni le monstre à cent bras qu'on appelle industrie. Les révolutions s'y sont à peine fait sentir; et la dernière guerre dont le sol garde une imperceptible trace, c'est celle des huguenots contre les catholiques; encore la tradition en est restée si incertaine et si pâle que si vous interrogiez les habitants, ils vous répondraient que ces choses se sont passées il y a au moins deux mille ans; car la principale vertu de cette race de cultivateurs, c'est l'insouciance en matière d'antiquités. Vous pouvez parcourir ses domaines, prier devant ses saints, boire à ses puits sans jamais courir le risque d'entendre la chronique féodale obligée ou la légende miraculeuse de rigueur. Le caractère grave et silencieux du paysan n'est pas une des moindres spécialités de cette contrée. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne l'attire; votre présence fortuite dans son sentier ne lui fera pas détourner la tête; et si vous lui demandez le chemin de telle ville ou de telle ferme, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance, pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie. Le paysan du Berry ne conçoit pas qu'on marche sans bien savoir où l'on va. A peine son chien daignera-t-il aboyer après vous; ses enfants se cacheront derla haie pour échapper à vos regards ou à vos questions, et le plus petit d'entre eux, s'il n'a pu suivre ses frères en déroute, se laissera tomber de peur dans un fossé en criant de toutes ses forces. Mais la figure la plus impassible sera celle d'un grand bœuf blanc, doyen inévitable de tous les pâturages qui, vous regardant fixément du milieu du buisson semblera tenir en respect toute la famille moins grave et moins bienveillante des taureaux effarouchés.

A part cette froideur à l'abord de l'étranger, le laboureur

de ce pays est bon et hospitalier comme ses ombrages, paisible comme ses prés aromatiques .....

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec le caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil du midi ombrage jusqu'à la tige de l'herbe profonde et serrée des prairies, quand les insectes bruissent avec force et que la caille glousse avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traînes; vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans un hamac de joncs entrelacés. Ce fossé renferme lui-même tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation. Son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatique; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvre-feuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, les prunelles violettes couvrent ses rameaux qui, en avril, blanchirent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine; et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

SANDEAU (Jules),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Léonard-Sylvain-Jules Sandeau, né à Aubusson, en 1811. Une foule de romans devenus populaires, *Mariana*, *Valcreuse*, *Sacs et Parchemins*, etc., et plusieurs comédies, *Mlle de la Seiglière* et *le Gendre de M. Poirier*, lui assurent une très-honorable place parmi les écrivains du XIXe siècle. — Il a été élu membre de l'Académie française en 1858, après la mort de Brifaut.

Les Saisons et les Hommes.

L'hiver avait passé; les bois reverdissaient au souffle du printemps, toutes les joies s'éveillaient et chantaient sous le ciel; les brises, parfumées de violettes et d'aubépine, couraient le long des traînes; les oiseaux se poursuivaient dans les haies; les insectes bruyaient dans les sillons; tout n'était que parfum, harmonie, amour, espérance. Malheur alors au cœur qui ne peut plus aimer. C'est au milieu de ces flots de sève et de vie qui débordent de toutes parts, que les âmes flétries avant le temps se reploient douloureusement sur elles-mêmes, remplies, d'une solitude mortelle. L'éclat des beaux jours ne fait qu'irriter leur impuissance; le luxe des champs et des bois insulte à leur stérilité; sous l'azur des cieux et sur la verdure de la terre, leurs ruines se revêtent d'un aspect plus morne et plus sombre. Ah! riante et belle jeunesse, les forêts aux vertes senteurs, les sentiers mystérieux, les gazons embaumés, les prairies étoilées de fleurs! A vous que l'orage a brisés et qui n'êtes plus qu'un débris de vous-mêmes, à vous, tristes enfants, des jours plus graves, plus austères, qui ne vous sollicitent point au bonheur et ne demandent rien à votre indigence, à vous l'automne aux splendeurs voilées, au soleil mourant, aux rameaux dépouillés! Alors, du moins, tout pleure autour de vous! comme vous, tout décline, tout

pâlit, tout s'efface, et, comme en votre cœur les souvenirs flétris, les feuilles desséchées, emportées par le vent, se plaignent tristement dans la plaine.

Madeleine.

Madeleine était une belle et bonne créature, non pas, il est vrai, de cette beauté accomplie et de convention à laquelle semblent vouées irrévocablement toutes les héroïnes échappées du cerveau des romanciers et des poëtes. Ni grande ni petite, sa taille n'était pas absolument flexible comme un jonc. Un critique épris du côté plastique de l'art aurait bien trouvé quelque chose à reprendre dans l'ovale du visage. Les cheveux, qui avaient un peu bruni, n'auraient pu se comparer, avec la meilleure volonté du monde, ni au noir de l'ébène ni à l'or des épis. Si la peau avait cette mate blancheur du camélia, qui défie les morsures du soleil et de l'air, les yeux n'étaient pas d'un azur bien franc ni bien chaud. Si les dents, rangées comme les perles d'un collier, avaient le limpide éclat de la nacre, la bouche était bien un peu grande, les lèvres étaient bien un peu fortes; enfin, les cils, en s'abaissant, ne tombaient pas sur la joue comme les franges d'un gonfalon, et, pour tout dire, la ligne du nez ne rappelait que vaguement le nez droit des races royales.

Toujours est-il qu'ainsi faite, la figure et toute la personne formaient un suave ensemble, où ces imperfections de détail se fondaient et s'harmonisaient si bien que chacune d'elles paraissait être une séduction et un charme de plus. J'aime ces beautés moins correctes que sympathiques où le cœur se prend avant les yeux, et qui sans rien avoir de ce qui éblouit et fascine à la première vue, sont toujours prêtes à révéler, à qui sait les comprendre, quelque grâce imprévue et quelque enchantement nouveau.

Bien qu'elle s'occupât d'administration domestique, et qu'elle fût chargée de veiller au bon ordre de la maison,

la sagesse et la raison précoce qu'elle y apportait n'excluaient chez Madeleine ni la distinction, ni la poésie, ni même un certain tour d'esprit romanesque et rêveur qu'elle tenait à la fois de sa mère, de l'Allemagne et de Dieu. C'était, en résumé, une fille agréable à voir dans toute la fleur de la jeunesse et de la santé, riche nature bien venue et bien épanouie, répandant sans bruit autour d'elle le mouvement, le bonheur et la vie.

SARDOU (Victorien).

Victorien Sardou, né à Paris, en 1831. Il a conquis une place importante parmis les auteurs dramatiques contemporains : la plupart de ses pièces nouvelles furent l'occasion d'un éclatant succès.

Le Parc de Marly.

Je n'oublierai jamais quelle vive émotion accueillit ma première entrée dans ce parc, que je n'avais connu jusque là qu'en peinture. Le jour baissait; il tombait une de ces petites pluies fines continues qui n'ont pas la verve tapageuse des bonnes ondées, mais la mélancolie flasque du brouillard. Les deux beaux vases de Jouvenet, qui ornent encore les deux pilastres désignent assez la place de l'ancienne grille. Je poussai une petite porte, et le seuil franchi, qui, pilastres à part, est celui d'une ferme.... Quelle grandeur! quelle solitude! quelle tristesse!

Ici même un rond-point ruiné, les anciennes écuries et les remises. Devant moi, une pente rapide, encaissée entre deux murs autrefois garnis de charmilles, et tout au fond, là bas, comme dans un ravin, quelque tas de pierres..... le château! — Au delà un admirable cirque de verdure; toute une muraille de beaux arbres étagés en amphithéâtre et comme fendus au milieu, par la brèche énorme d'une ancienne allée. Tout cela courbé sous la pluie, trempé, frissonnant, lamentable!.... Et pas un cri, pas un être

vivant.... la solitude pleurant sur le désert! Une seule voix éclata tout à coup derrière moi : la femme du garde appelait au souper son mari et sa fille : « Sylvain!... Sylvie!... » Il me sembla que tous les échos du parc frémissaient d'aise à ces noms d'autrefois qui dans ces ruines humides, évoquaient tout à coup le souvenir étincelant du passé.

Malgré la pluie, malgré le vent, malgré l'ombre envahissante, je descendis la rampe d'arrivée, à tel point rapide que les lourds carrosses du grand siècle s'en allaient parfois dégringolant jusqu'en bas. Ici, seconde cour, celle du corps de garde et de la chapelle, reconnaissable encore à quelques fragments de carreaux noirs et blancs. Quelques pas encore, et traversant les parterres latéraux du château remplacés par des quinconces de beaux tilleuls, j'étais au pavillon royal..... Un carré de pierres, débris des fondations, voilà tout ce qui reste. C'est à peine si quelques cloisons de briques révèlent çà et là, les distributions intérieures; quant au grand salon, celui du bal, du jeu, des tombolas, des mascarades..... une femme le traversait en ce moment sur son âne. Je ne crois pas qu'il soit au monde ruine plus ruinée que celle-là. C'est navrant..... Aussi, l'émotion s'impose. Il y a là plus à méditer que sur toutes les briques de Babylone, et il ne fallut pas moins que la nuit close pour me décider à regagner mon gîte.

Mme ANAÏS SÉGALAS.

Mme Anaïs Ségalas, née à Paris. Son talent poétique s'est révélé de très-bonne heure dans une série de compositions gracieuses qui ont été très-applaudies dans les salons, et n'ont rien perdu de leur fraîcheur au grand jour de la publicité.

La Jeune Fille mourante.

Comment me délivrer de cette fièvre ardente?
Mon sang court plus rapide, et ma main est brûlante.

Je souffre !... Dites-moi, je suis mal, n'est-ce pas?
Souvent le front penché, l'œil baissé vers la terre,
Vous rêvez tristement ; puis d'un air de mystère
On se parle bien bas.

Et si je fais un bruit léger, si je respire,
Des larmes dans les yeux, on essaye un sourire;
On se rend bien joyeux, mais j'entends soupirer;
Sur les fronts tout riants passe une idée amère,
Et ma petite sœur, qui voit pleurer ma mère,
Près du lit vient pleurer.

Ces larmes me l'ont dit, votre secret terrible :
Je vais mourir !... Déjà mourir !... Oh! c'est horrible!
Mon Dieu! pour fuir la mort n'est-il aucun moyen?
Quoi! dans un jour peut-être une fosse profonde!
Aujourd'hui l'avenir, la jeunesse, le monde !...
Et puis demain... plus rien! ...

Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée.
Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
De jeunesse et de vie : oh! votre sort est beau!
Et j'ai les yeux ternis, je suis pâle, abattue,
On dirait, à me voir, une blanche statue
Pour orner un tombeau!

On m'admirait pourtant, moi, fantôme, ombre vaine;
La foule m'entourait comme une jeune reine;
Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long;
Quelques bijoux formaient ma parure suprême,
Et puis mes dix-huit ans, comme un beau diadème,
Rayonnaient sur mon front!

La robe que j'avais dans ma dernière fête
Est fraîche encor; les nœuds attachés sur ma tête
Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeants
Dont j'admirais l'éclat, dans une folle extase;
Et moi, je vivrai moins que ma robe de gaze
Et mes légers rubans!

A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille;
A vous les bals, bruyants plaisirs de jeune fille,

Puis l'alliance au doigt, le *oui* dit en tremblant,
Et les grains d'oranger, couronne virginale.
Moi, pour voile de noce et robe nuptiale,
J'aurai mon linceul blanc,

Lugubre vêtement, qu'on porte sous sa pierre,
Qui tient enseveli dans une étroite bière
Bien des illusions, bien du bonheur rêvé;
Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse,
Et que les battements d'un cœur de jeune épouse
N'ont jamais soulevé.

Moi, dans un long cercueil, étendue, insensible,
Morte? Quoi! je mourrais!... oh! non, c'est impossible!
Quand on a devant soi tout un large avenir,
Quand les jours sont joyeux, quand la vie est légère,
Quand on a dix-huit ans, n'est-ce pas, bonne mère,
On ne peut point mourir?

Je veux jouir encor de la nature entière,
Des fleurs, des chemins frais au bord de la rivière,
Du ciel bleu, de l'oiseau... Tout est beau, tout m'est cher!
Je vais aimer la vie, et de toute mon âme,
La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
La respirer dans l'air!...

Le lendemain, la cloche appelait aux prières;
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saint; quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts, et, sous les voûtes sombres,
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil.

Les Virtuoses des buissons.

Laissez ce nid fragile, ô petits ravageurs,
Attilas de dix ans aux instincts destructeurs,
Ce frais palais d'oiseaux n'est point vaste, superbe,

N'a point de haute tour se dressant vers le ciel.
Mais c'est un monument de l'amour maternel
Fait de duvet, de mousse et d'herbe.

Plus tard ces nouveaux-nés, musiciens des prés,
Vous diront des chansons que vous applaudirez.
Ce nid peut renfermer des voix mélodieuses,
Quelque chanteur brillant, quelque ténor léger
Peut-être une Sontag qu'on verra voltiger
En robe de plumes soyeuses.

Oh! laissez-les grandir ces artistes charmants
Qui pour filer des sons n'ont point d'appointements;
Ils vont sans intérêt perler leur doux ramage.
Quand près de leurs buissons le pauvre passera
Sans lui faire payer son billet d'opéra
Ils chanteront sous le feuillage.

Les oiseaux, voyez-vous, des humbles paysans,
Sont la troupe lyrique. On dit que la fauvette
Est la prima donna; c'est la douce coquette.
Le petit rossignol aux merveilleux accents
Est l'illustre ténor, le roi des virtuoses.
A son théâtre il n'a qu'un parterre de roses
Qu'une rampe de vers luisants.

Le pinson vif et gai chante la chansonnette;
Le merle en habit noir dit avec l'alouette
Un ravissant duo dans un frais buisson vert;
Le moineau discordant, criant dans la prairie,
Est le petit joueur d'orgue de Barbarie
Au milieu de ce beau concert.

Souvent pour louer Dieu l'oiseau dit un cantique,
Un pater cadencé; l'arbre est l'autel rustique.
Avec ses doux parfums la fleur sert d'encensoir.
L'alouette se lève et chante les matines,
Et c'est le rossignol aux notes argentines
Qui fait la prière du soir.

Enfants, si l'on détruit ces lyres du feuillage,
Que dira le printemps qui chaque année engage

Ses chanteurs emplumés; hélas! on n'entendra
Sur l'arbre, vert théâtre, aucun petit artiste
L'air, chemin des oiseaux, deviendra vide et triste,
Comme un désert de Sahara.

Bien! vous laissez en paix ces petits oiseaux frêles;
Nous avons dans les prés, où s'ouvriront leurs ailes,
Tant de bœufs aux pas lourds, tant d'épais animaux,
Aux cités tant d'esprits positifs et sans flamme,
Qu'il faut bien quelquefois pour consoler nos âmes
Des poëtes et des oiseaux.

DE SÉGUR (PHILIPPE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Philippe-Paul de Ségur, né en 1780, mort en 1873. Il a publié une œuvre qui eut le plus grand retentissement, l'*Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812. L'*Histoire de la Russie et de Pierre le Grand*, eut un succès beaucoup moins éclatant. L'Académie l'appela à l'unanimité des suffrages à succéder en 1830 au duc de Lévis.

Incendie de Moscou.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilof. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. « Surtout, lui dit-il, point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous. »

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'Empereur, ému, chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court; il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon, tout pensif, entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Ruric, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ivane et de la plus belle partie de la ville, que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des tsars! dans le Kremlin! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise; il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : « C'est affaire aux autres, cela ne nous regarde plus. » Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiment indispensables pour son service et pour sa conservation personnelle.

Cependant de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline françaises, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil, ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée ; mais il fallut l'étoile de l'Empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non-seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin de poudre; mais cette nuit-là même les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'atillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus violence, sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée

et l'Empereur étaient perdus si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que pendant plusieurs heures chacune des étincelles qui traversaient les airs dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâlir, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se refugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait notre gloire, elle nous en arrachait le fruit; elle menaçait notre existence, présente et à venir; nous n'étions plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé : c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus, perfidement placés, venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, il étaient allés se choisir d'autres asiles; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin

couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes couverts de lambeaux et des femmes furieuses errer dans ces flammes. Il parcouraient triomphalement ces rues embrasées; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait qu'ils avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou, et qu'en effet une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourrir le roi de Naples et le prince Eugène; ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénètrent jusqu'à l'Empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des tsars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : « Le feu est au Kremlin! » passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'Empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré!

L'Empereur fit un geste d'humeur; on emmena cet homme dans la première cour, où les grenadiers, furieux, le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue, sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrovskii.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule route étroite, tortueuse et brûlante, s'offrait, plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent, qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration, courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches, qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée

notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskova, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport; l'Empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui dans le péril ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrovskii.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jurqu'au ciel et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : « Ceci nous présage de grands malheurs! »

SIMON (JULES),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES.

Jules-François SUISSE SIMON, né en 1814, s'est illustré par ses publications et son enseignement philosophique. Ses livres de *L'Ouvrier* et du *Devoir*, etc., lui ont ouvert les portes de l'Institut, en 1863.

Le Foyer domestique.

Pour que les mœurs conservent ou alimentent leur pu-

reté et leur énergie, il faut qu'il y ait quelque part un lieu consacré par les joies et les souffrances communes, une humble maison, un grenier, si Dieu n'a pas été clément, qui soit pour tous les membres de la famille comme une patrie plus étroite et plus chère, à laquelle on songe pendant le travail et la peine, et qui reste, dans les souvenirs de toute la vie, associé à la pensée des êtres aimés qu'on a perdus. Comme il n'y a pas de religion sans temple, il n'y a pas de famille sans l'intimité du foyer domestique. L'enfant qui a dormi dans le berceau banal de la crèche, et qui n'a pas été embrassé à la lumière du jour par les deux seuls êtres dans le monde qui l'aiment d'un amour exclusif, n'est pas armé pour les luttes de la vie ; il n'a pas comme nous le fonds de religion tendre et puissante qui nous console à notre insu, qui nous écarte du mal sans que nous ayons la peine de faire un effort, et nous porte vers le bien comme par une secrète analogie de nature. Au jour des cruelles épreuves, quand on croirait que le cœur est desséché à force de dédaigner ou à force de souffrir, tout à coup on se rappelle, comme dans une vision enchantée, ces mille riens qu'on ne pourrait pas raconter et qui font tressaillir ; ces fleurs, ces baisers, ce cher sourire, ce grave et doux enseignement murmuré d'une voix si touchante. La source vive de la morale n'est que là : nous pouvons écrire des livres et faire des théories sur le devoir et le sacrifice ; mais les véritables professeurs de morale, ce sont les femmes. Ce sont elles qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent quand il le faut l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur. Oui, jusque sous le chaume, et dans les mansardes de nos villes, et dans ces caves où ne pénètre jamais le soleil, il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. C'est là, près de cet humble foyer, dans cette communauté de misères, de soucis et de tendresses, que se créent les amours durables, que s'enfantent les simples et énergiques résolutions ; c'est là que se trempent les caractères ; c'est là aussi que les fem-

mes peuvent être heureuses en dépit du travail et au milieu des privations.

SOULIÉ (FRÉDÉRIC).

Frédéric Soulié, né en 1809, mort en 1847. Il s'est fait connaître d'abord par des drames qui ont réussi; ensuite il a publié des romans qui ont eu un très-grand succès. Il était doué d'un remarquable talent d'invention.

Aspect de la Vendée.

Le Poitou, la Basse-Bretagne, le Maine, qui furent le théâtre de la lutte terrible connue sous le nom de guerre de la Vendée, sont des provinces d'un caractère particulier. Au reste les noms des diverses parties de la première de ces provinces disent parfaitement les aspects qu'elle prend. C'est d'une part, *le Bocage*; d'une autre part, c'est *la Plaine*; enfin c'est *le Marais*.

Le Bocage, ainsi que son nom l'indique, est une vaste étendue de forêts jetées, tantôt sur des coteaux ardus, tantôt dans de profonds ravins. De nombreuses rivières descendent de ces coteaux en cascades bruyantes, ou serpentent au fond de ces ravins, entre des bords tellement escarpés que les rives en sont le plus souvent inaccessibles. Les propriétés éparses dans les forêts sont toutes entourées de haies vives, au milieu desquelles s'élèvent encore de grands arbres; mais, en disant que chaque propriété est entourée de haies, nous nous trompons, c'est chaque champ, chaque lambeau de terre qu'il faut dire. Si bien, qu'il est fort rare de trouver dans les fermes de ce pays des bergers chargés de la conduite du nombreux bétail qu'élèvent les paysans. Le matin, on conduit bœufs, vaches ou moutons dans un de ces nombreux enclos; on ferme la barrière en bois appelée *échalier*, par laquelle on y pénètre, et l'on revient les chercher le soir sans crainte qu'aucun de ces animaux ne puisse forcer la haie d'épines qui les enferme. Des chemins boueux, encaissés quelquefois de douze à quinze

pieds de profondeur, toujours bordés de talus élevés, couronnés eux-mêmes de haies impénétrables, conduisent d'une ferme à l'autre, ou de ces fermes au prochain village, et de ce village, au village voisin.

La Plaine est, à part les bois, en tout semblable au Bocage, c'est-à-dire à chaque pas des haies, des talus élevés au sommet de chemins profonds, servant souvent de lit à un ruisseau; à chaque instant des carrefours laissant quelquefois dans l'incertitude les habitants même du pays. Nulle part une position élevée qui permette de reconnaître une grande étendue de pays, et alors même qu'on la trouverait, on n'aurait de là que l'aspect uniforme d'un réseau de buissons abritant des sentiers au fond desquels des milliers d'hommes peuvent circuler sans qu'on puisse en apercevoir un seul.

Quant au Marais, c'est encore le Bocage et c'est encore la Plaine, c'est-à-dire toujours et de tous côtés des haies impénétrables; mais au lieu d'un réseau de sentiers bourbeux ce sont autant de canaux courant sous les verts ombrages. Cette contrée, encore plus inabordable que les deux premières, et naturellement mieux défendue qu'elles, a été moins attaquée et s'est beaucoup moins mêlée à la guerre de la Vendée.

SOUMET (A.),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Alexandre Soumet, né à Castelnaudary, en 1788, mort à Paris, en 1845. Il a donné au théâtre : *Clytemnestre*, *Saül*, *Cléopâtre*, *Élisabeth de France*, et, en collaboration avec M. Belmontet, *Une Fête de Néron*. Il a été reçu de l'Académie française en 1827. Une élégie, *la Pauvre Fille*, défendra son nom contre l'oubli.

La pensée de l'Homme.

Mortels, n'assignez pas un terme à la pensée,
Hors du cercle des temps l'Éternel l'a placée.

Tantôt le ciel la voit, sur des ailes de feu,
Égarer son essor jusqu'au trône de Dieu;
Tantôt elle parcourt, avide de connaître,
Et les siècles passés et les siècles à naître.
C'est le rapide éclair dont le sillon ardent
Joint les portes du jour aux portes d'occident ;
C'est Élie emporté dans un char de lumière,
Et des mondes mortels franchissant la barrière,
Rien ne peut arrêter son vol ambitieux :
A travers les soleils, peuples brillants des cieux,
Elle s'élance, atteint l'indocile comète ;
Épié, poursuivi dans sa marche secrète,
Cet astre déserteur lui révèle ses lois :
Elle triomphe, vole, et plongeant à la fois
Dans les airs, dans les eaux, dans les flancs de la terre,
Rend de sa royauté l'univers tributaire.

Et l'incrédule obscur, sans honte, sans remord
Ose la détourner pour conquérir la mort,
On n'accorde à son rang qu'un éclat éphémère !
Tous les siècles courbés sous la gloire d'Homère
Passent en saluant le monument fameux
Que ce mâle génie édifia pour eux.
Jusqu'au terme des temps, devenus leur conquête,
Voleront respectés les accords du prophète.
L'œuvre de la pensée a partout des autels ;
La tige qui produit tant de fruits immortels
Du souffle de la mort ne sera pas flétrie.

La Pauvre fille.

ÉLÉGIE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;

Sa mère lui portait la douce nourriture...
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;

Reviens, ma mère, je t'attends,
Sur la pierre où tu m'a laissée.

SOUVESTRE (Émile).

Émile Souvestre, né à Morlaix (Finistère), en 1801, mort à Paris, en 1854. Il a écrit une longue série de romans bretons, où s'entre-mêlent très-heureusement les paysages, les traditions populaires et les poésies nationales.

Les derniers Bretons.

La Cornouaille présente deux aspects entièrement opposés. Rien de sauvage comme son côté septentrional, rien de suave comme certains cantons du midi.

Pour la juger sous la première de ces formes et se faire une juste idée de son aridité, il faut voir, au milieu de l'été, ses longues routes blanches et raboteuses, courant aux flancs de l'*Arhès*; ses troupeaux de moutons bruns semés sur les bruyères en fleur, ses pâtres immobiles au sommet des rochers, jetant au vent leurs refrains, et son ciel gris, qui vous envoie sa sèche et dévorante chaleur au fond de la poitrine. La route de Morlaix à Pontivy, à travers les montagnes, est une des plus tristes et des plus fatigantes qu'il soit possible de parcourir. C'est partout une mer d'ajoncs, de genêts et de bruyères, d'où s'élève à peine, de temps en temps, un îlot de verdure que protègent quelques ombrages, et où se cache une chaumière. A droite, à gauche, devant, derrière, tout est solitude, abandon. Personne sur la route, personne aux champs, si ce n'est parfois un enfant, aux longs cheveux, au teint hâve et aux yeux ardents, qui vous regarde passer, du haut d'un fossé, une baguette blanche à la main. Ce n'est qu'en approchant de Carhaix que l'on rencontre quelques voyageurs. Vers midi surtout, vous voyez passer un à un des hommes à figure plombée, une ceinture de cuir autour du

corps, une lampe de fer suspendue à l'habit, et le *penbas* à la main. Ce sont les mineurs de *Poullaouen* qui se rendent chez eux. La mine elle-même apparaît bientôt, entourée de sa vaste ceinture de bâtiments fumeux, de ses immenses machines hydrauliques, dont les grands bras s'étendent sur la route avec une sorte d'intelligence, et de son gigantesque murmure, plus triste encore que le silence du désert que l'on vient de traverser. Quelques pas plus avant, ce murmure s'étend, s'élève; c'est alors une confusion bizarre de bruits étouffés et stridents, rauques ou doucement monotones; ce sont les grincements des poulies chargées, les rugissements du plomb fondu dans les chaudières, les hurlements des machines ébranlées; et dans les intervalles de tous ces éclats le bruissement sourd et endormeur des eaux et des voix souterraines sortant de l'ouverture de chaque puits comme la rumeur éloignée d'un monde de fées ou de quelque cité ensevelie.

En continuant de suivre la grande route, vous arrivez à Carhaix, triste ville qui s'étend au bord d'une rivière immobile, telle que les guerres de la Ligue l'ont laissée : fangeuse, délabrée, noircie, toute lépreuse de misère et d'ignorance. La voie publique y fait partie de chaque demeure; la moitié de la vie des habitants s'y passe. Les enfants mangent assis sur les seuils; les femmes filent en chantant devant les portes; les vieillards sont étendus au soleil le long des façades. Pendant les soirs d'été, tous les habitants du quartier se réunissent devant des boutiques à auvent, dont les devantures en saillie servent de siéges aux jeunes filles. C'est là que s'établit la veillée, que l'on raconte les ballades, que l'on chante les complaintes, ou que l'on danse les rondes montagnardes.

L'aspect de la contrée s'adoucit jusqu'à la mer. Là reparaissent les sites inattendus, les vues changeantes, se déroulant et se transformant comme les décorations mobiles d'un théâtre. Montez le long des pics élevés, jetez-vous dans un de ces sentiers encaissés au flanc du coteau et que bordent, des deux côtés, les genêts qui balancent leurs couronnes d'or à cinq pieds au-dessus de votre front; marchez sans écarter le rideau de verdure qui se trouve

devant vous, puis tout à coup, quand vous aurez cessé de monter, levez les yeux! La mer sera à vos pieds : la mer murmurante, mélancolique, encadrée d'une bordure de montagnes lointaines, et semblable à l'un de ces immenses lacs du nouveau monde qu'entoure la solitude! Là vous pourrez passer des heures, des journées, des mois entiers, sans entendre d'autre bruit que la vague ou le cri de l'oiseau marin, sans voir autre chose que le soleil se levant et se couchant sur les flots, ou parfois une voile rasant la mer à l'horizon, comme un goëland égaré. Rien au monde ne peut rendre la majestueuse tristesse d'un pareil spectacle. C'est devant une de ces grandes baies solitaires que l'on comprend les longues existences des premiers chrétiens dans le désert. Il semble, au bruit mélodieux et régulier de cette mer, que votre âme s'associe à la sérieuse nature qui vous environne, qu'elle s'y mêle au point d'en faire partie. Devant cette admirable image de l'infini, l'esprit s'élève et s'immobilise pour ainsi dire dans l'extase!

Mais, en revanche, aux jours d'orage, les hurlements des flots qui se brisent contre le roc sont si affreux, qu'on les entend de l'intérieur des terres, pendant la nuit. Je me rappelle, un soir, les avoir écoutés à deux lieues de distance, penché sur le cou de mon cheval, et je n'oublierai jamais la solennelle et lugubre majesté de ce grand murmure qui m'arrivait à travers l'espace. Le jour était tombé, la lune montait à l'horizon, mate, blanche et trouée de taches sombres ; près de moi, la girouette rouillée d'une vieille chapelle criait sur son axe de fer ; une fresaie, tapie au creux d'un calvaire de carrefour, gloussait tristement, et, au milieu de tant de bruits et d'objets sinistres, la brise m'apportait par intervalles ce terrible bruissement de *Penmarch*, qu'on ne peut comparer qu'au rugissement de plusieurs milliers de bêtes féroces sortant à la fois de quelque forêt profonde.

SULLY-PRUDHOMME

Sully Prudhomme, né en 1839, a publié une série de poëmes d'une remarquable orginalité, qui ont donné à son nom une célébrité méritée.

Les Vieilles Maisons

Je n'aime pas les maisons neuves;
Leur visage est indifférent;
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.

Les lézardes de leurs vieux plâtres
Semblent les rides d'un vieillard,
Leurs vitres aux reflets verdâtres
Ont comme un triste et bon regard!

Leurs portes sont hospitalières,
Car ces barrières ont vieilli;
Leurs murailles sont familières
A force d'avoir accueilli;

Les clefs s'y rouillent aux serrures,
Car les cœurs n'ont plus de secrets;
Le temps y ternit les dorures,
Mais fait ressembler les portraits.

Des voix chères dorment en elles,
Et dans les rideaux des grands lits
Un souffle d'âmes paternelles
Remue encor les anciens plis.

J'aime les âtres noirs de suie,
D'où l'on entend bruire en l'air
Les hirondelles ou la pluie
Avec le printemps ou l'hiver;

Les escaliers que le pied monte
Par des degrés larges et bas,

Dont il connaît si bien le compte
Les ayant creusés sous ses pas.

Le toit dont fléchissent les pentes,
Le grenier aux ais vermoulus,
Qui fait rêver sous les charpentes
A des forêts qui ne sont plus.

J'aime surtout dans la grand'salle,
Où la famille a son foyer,
La poutre unique, transversale,
Portant le logis tout entier....

C'est pourquoi, lorsqu'on livre aux flammes
Les débris des vieilles maisons
Le rêveur sent brûler les âmes
Dans les bleus éclairs des tisons.

Un Songe.

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain.
Je ne te nourris plus ; gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvai des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes,
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

TAINE (H).

Hippolyte-Adolphe Taine, né à Vouziers (Ardennes), en 1828. Son *Essai sur La Fontaine*, *les Philosophes français au dix-neuvième siècle*, ses *Essais de critique et d'histoire*, son *Histoire littéraire de l'Angleterre*, sont des ouvrages qui l'ont placé au premier rang des écrivains contemporains.

La Fontaine.

C'est La Fontaine qui est notre Homère. Car d'abord il est universel comme Homère : hommes, dieux, animaux, paysages, la nature éternelle et la société du temps, tout est dans son petit livre. Les paysans s'y trouvent, et à côté d'eux les rois, les villageoises auprès des grandes dames, chacun dans sa condition, avec ses sentiments et son langage, sans qu'aucun des détails de la vie humaine, trivial ou sublime, en soit écarté pour réduire le récit à quelque ton uniforme ou soutenu. Et néanmoins ce récit est idéal comme celui d'Homère. Les personnages y sont généraux; dans les circonstances particulières et personnelles, on aperçoit les principales conditions et les passions maîtresses de la vie humaine, le roi, le noble, le pauvre, l'ambitieux, l'avare, promenés à travers les grands événements, la mort, la captivité, la ruine; nulle part on ne tombe dans la platitude du roman réaliste et bourgeois. Mais aussi nulle part on n'est resserré dans les convenances de la littérature noble; le ton est naturel ainsi que dans Homère. Tout le monde l'entend; ce sont nos mots de tous les jours, même nos mots de ménage et de gargote, comme aussi nos mots de salon et de cour. Nos enfants l'apprennent par cœur, comme jadis ceux d'Athènes récitaient Homère; ils n'entendent pas tout, ni jusqu'au fond, non plus que ceux d'Athènes, mais ils saisissent l'ensemble et surtout l'intérêt; ce sont de petits contes d'enfants, comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, qui sont de grands contes de nourrices. Et cette épopée de La Fontaine est gauloise. Elle est hachée même en cent petits

actes distincts, gaie et moqueuse, toujours légère et faite pour des esprits fins, comme les gens de ce pays-ci. Vingt vers leur font comprendre votre leçon, et cent vers les empêcheraient de la comprendre. Ils n'ont pas besoin de longs détails, et les longs détails les fatigueraient. Un petit mot, de son éclair fuyant, leur dévoile tout un tableau ou tout un caractère; une clarté prolongée et forte émousserait leur regard. Ils sont agiles, mais prompts à se rebuter, et veulent arriver au but en trois pas. La fable par sa brièveté se proportionne à son attention, si alerte et si vite lassée. Encore faut-il qu'elle ne persévère point d'un bout à l'autre dans le même style, mais qu'elle change, qu'elle ondule par toutes sortes de tours sinueux, de la joie à la tristesse, du sérieux à la plaisanterie. La Fontaine est le seul qui nous ait donné le vers qui nous convient, « toujours divers, toujours nouveau, » long, puis court, puis entre les deux, avec vingt sortes de rimes redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. Son rhythme est aussi varié que notre allure. Non plus que nous, il ne soutient pas longtemps le même sentiment. « Diversité, c'est sa devise. » J'ajoute : Diversité avec agrément. Rien de si fin que cet agrément. Toutes les grâces de ce style sont « légères. » Il s'est comparé lui-même « à l'abeille, au papillon, » qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en un instant sur cet aimable visage. Un sourire imperceptible les relie. Les étrangers ne l'aperçoivent pas, tant il est fin. Il se moque, sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer. Il n'éclate pas; il ne dit qu'à demi les choses. Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours d'un ton convaincu, semble approuver son personnage; tout d'un d'un coup, au dernier vers, une chute révèle l'ironie. Il se commente subitement, en se reprenant, et, à ce qu'il semble, par pure bonhomie, pour nous éviter une méprise; c'est pour nous jouer un tour et nous dire une méchanceté. S'il lâche un

mot suspect, il le corrige aussitôt avec un empressement affecté; il fait le bon apôtre pour mieux persifler les bons apôtres. Ces jolies hypocrisies sont toujours transparentes. Il s'en amuse comme d'un déguisement; la fable elle-même n'est pas autre chose. C'est railler les gens que de leur mettre sur le dos une peau de bête, d'autant mieux qu'on frappe sur ce dos en ayant l'air de frapper sur le dos d'autrui. La Fontaine semble un simple, occupé du loup, du renard, capable tout au plus de rêver parmi les prés et les basses-cours, et d'en badiner devant les grandes personnes, avec quelque profit pour les enfants. Et, tout d'un coup, on découvre sous cette apparence innocente un satirique, un philosophe, un connaisseur de l'homme; en sorte que de tous ses héros c'est lui qui est le plus amusant et le mieux masqué. Ce déguisement est exquis. Il ôte à la vérité sa tristesse, au badinage sa frivolité. On se divertit et l'on pense. On y est à la fois dans les deux mondes, et l'on cueille à la fois tous leurs fruits et toutes les fleurs. Un vers vous porte dans la campagne, sous la ramée verte; un autre vous ramène dans les salons, au beau milieu d'une cérémonie royale. Vous entrevoyez le museau d'un fin renard, et un instant après la physionomie avisée d'un courtisan. Aucune de ces deux vues ne nuit à l'autre : elles se suivent sans s'effacer. L'agilité du charmant esprit qui va et vient de l'une à l'autre les unit sans les brouiller. Si vous voulez fixer cette peinture fuyante, vous la grossissez. La Fontaine n'a pas de visions complètes et durables : il n'est pas oppressé d'images absorbantes; il entrevoit, il quitte, il vole, il revient; il est un moment en vingt lieux et en vingts sentiments; pendant que vous achevez une de ses esquisses, il a fait le tour du monde, et il est prêt à recommencer.

Charles Dickens.

Il y a en lui un peintre, et un peintre anglais. Jamais esprit, je crois, ne s'est figuré, avec un détail plus exact et une plus grande énergie dans les parties et toutes les cou-

leurs d'un tableau, cette description d'un orage; les images semblent prises au daguerréotype, à la lumière éblouissante des éclairs.

« L'œil aussi rapide qu'eux apercevait dans chacune de leurs flammes une multitude d'objets qu'en cinquante fois autant de temps il n'eût point vus au grand jour; des cloches dans leurs clochers, avec la corde et la roue qui les faisaient mouvoir; des nids délabrés d'oiseaux dans les recoins et dans les corniches; des figures pleines d'effroi sous la bâche des voitures qui passaient, emportées par leur attelage effarouché, avec un fracas que couvrait le tonnerre; des herses et des charrues abandonnées dans les champs; des lieues et puis encore des lieues de pays coupé de haies, avec la bordure lointaine d'arbres aussi visibles que l'épouvantail perché dans le champ de fèves à trois pas d'eux; une minute de clarté limpide, ardente, tremblotante, qui montrait tout; puis une teinte rouge dans la lumière jaune, puis du bleu, puis un éclat si intense, qu'on ne voyait plus que de la lumière; puis la plus épaisse et la plus profonde obscurité.

Une imagination aussi lucide et aussi énergique doit animer sans effort les objets inanimés. Elle soulève dans l'esprit où elle s'exerce des émotions extraordinaires, et l'auteur verse sur les objets qu'il se figure quelque chose de la passion abondante dont il est comblé. Les pierres pour lui prennent une voix, les murs blancs s'allongent comme de grands fantômes; les puits noirs bâillent hideusement et mystérieusement dans les ténèbres; des légions d'êtres étranges tourbillonnent en frissonnant dans une campagne fantastique. La nature vide se peuple, la matière inerte s'agite; mais les images restent nettes; dans cette folie il n'y a ni vague ni désordre; les objets imaginaires sont dessinés avec des contours aussi précis et des détails aussi nombreux que les objets réels, et le rêve vaut la vérité.

Dickens ne décrit point, comme Walter Scott, pour offrir une carte de géographie au lecteur et pour faire la topographie de son drame. Il ne décrit point comme lord Byron par amour de la magnifique nature et pour étaler une suite splendide de tableaux grandioses. Il ne songe ni à obtenir

l'exactitude ni à choisir la beauté. Frappé d'un spectacle quelconque, il s'exalte et éclate en figures imprévues. Tantôt ce sont les feuilles jaunies que le vent poursuit, et qui s'enfuient en se culbutant, frissonnantes, effarées d'une course éperdue, se collant aux sillons, se noyant dans les fossés, se perchant sur les arbres. Ici, c'est le vent de la nuit qui tourne autour d'une église, qui tâte en gémissant, de sa main invisible, les fenêtres et les portes, qui s'enfonce dans les crevasses, et qui, renfermé dans sa prison de pierre, hurle et se lamente pour sortir. Quand il a rôdé dans les églises, quand il s'est glissé autour des piliers, et qu'il a essayé le grand orgue sonore, il s'envole, va choquer le plafond et tâche d'arracher les poutres, puis il s'abat désespéré sur le parvis et s'engouffre en murmurant sous les voûtes. Parfois il revient furtivement, et se traîne en rampant le long des murs. Il semble lire en chuchotant les épitaphes des morts. Sur quelques-unes il passe avec un bruit strident comme un éclat de rire; sur d'autres il crie et gémit comme s'il pleurait. Jusqu'ici vous ne reconnaissez que l'imagination sombre d'un homme du Nord. Un peu plus loin vous apercevez la religion passionnée d'un protestant révolutionnaire, lorsqu'il vous parle de sons funèbres que jette le vent attardé autour de l'autel, des accents sauvages avec lesquels ils semble chanter les attentats que l'homme commet et les faux dieux que l'homme adore. Mais au bout d'un instant l'artiste reprend la parole : il vous conduit au clocher, et dans le cliquetis des mots qu'il entasse, il donne à vos nerfs la sensation de la tourmente aérienne. Le vent siffle et gambade dans les clochetons grimaçants de la tour; il se roule et s'entortille autour de l'escalier tremblant ; il fait pirouetter la girouette qui grince. Dickens a tout vu dans le vieux beffroi ; sa pensée est un miroir. Il n'y a pas un des détails les plus minutieux et les plus laids qui lui échappe. Il a compté les barres de fer rongées par la rouille, les feuilles de plomb ridées et recoquillées qui craquent et se soulèvent étonnées sous le pied qui les foule, ces nids d'oiseaux délabrés et empilés dans les recoins des madriers moisis, la poussière grise entassée, les araignées mouchetées, indolentes, en-

graissées par une longue sécurité, qui, pendues par un fil, se balancent paresseusement aux vibrations des clocherons et qui, sur une alarme soudaine, grimpent ainsi que des matelots après leurs cordages, ou se glissent à terre, et jouent prestement de leurs vingt pattes agiles, comme pour sauver une vie. Cette peinture fait illusion. Suspendue à cette hauteur, entre les nuages volants qui promènent leurs ombres sur la ville et les lumières affaiblies qu'on distingue à peine dans la vapeur, on éprouve une sorte de vertige, et l'on n'est pas loin de découvrir, comme Dickens, une âme dans la voix métallique des cloches qui habitent ce château tremblant.

Dickens est un poëte; il se trouve aussi bien dans le monde imaginaire que dans le ciel. Ici, ce sont les cloches qui causent avec un pauvre vieux commissionnaire du coin, et le consolent. Ailleurs, c'est le grillon du foyer qui chante toutes les joies domestiques, et ramène sous les yeux du maître désolé les heureuses soirées, les entretiens confiants, le bien-être, la tranquille gaieté dont il a joui et qu'il n'a plus. Ailleurs, c'est l'histoire d'un enfant malade et précoce qui se sent mourir, et qui, en s'endormant dans les bras de sa sœur, entend la chanson lointaine des vagues murmurantes qui l'ont bercé. Les objets chez Dickens prennent la couleur des pensées de ses personnages. Son imagination est si vive qu'elle entraîne tout avec elle dans la voie qu'elle choisit. Si son personnage est heureux, il faut que les pierres, les fleurs et les nuages le soient aussi; s'il est triste, il faut que la nature pleure avec lui. Jusqu'aux vilaines maisons des rues, tout parle. Le style court à travers un essaim de visions; il s'emporte jusqu'aux plus étranger bizarreries. Voici une jeune fille jolie et honnête qui traverse la cour des Fontaines et le quartier des légistes pour aller retrouver son frère. Quoi de plus simple! quoi de plus vulgaire même! Dickens s'exalte là-dessus. Pour lui faire fête il provoque les oiseaux, les arbres, les maisons, la fontaine, la boîte aux lettres et bien d'autres choses encore. C'est une folie, et c'est presque un enchantement.

Mme A. TASTU.

Mme Amable Tastu, née à Metz, en 1798. L'élégance, l'harmonie et la pureté de ses vers lui méritèrent les suffrages de tous les gens de goût. En 1839, l'Académie française couronna son *Éloge de Mme de Sévigné*. Elle a publié, sous le titre de *Chroniques de France*, des récits épiques qui doivent être classés parmi ses œuvres les plus distinguées.

La fleur du Volcan.

Humble et chétive fleur, par le sort condamnée,
Sur le flanc d'un volcan pourquoi donc es-tu née ?
Qu'as-tu fait à ce sort, dont l'injuste dédain
Te refuse l'enclos d'un rustique jardin ?
Au gré de sa faveur ta grâce solitaire
Eût fait même l'orgueil d'un somptueux parterre,
Sous les yeux satisfaits d'opulents possesseurs,
Qui te proclameraient belle parmi tes sœurs !
Hélas ! telle n'est point la part qui t'est restée ;
Sur un sol frémissant, sans relâche agitée,
Tu fleuris sans repos, tu souffres sans témoins ;
Ceux qui t'auraient pu voir sont émus d'autres soins ;
Qu'importe qu'à leurs pieds un doux parfum s'exhale,
Dans l'ombre et le secret, de ta corolle pâle,
Qui longtemps exposée à tous les vents du ciel,
Garde encore à l'abeille une goutte de miel ?
Quand une ville, un peuple, un empire s'efface,
Qui songerait à toi, qui chercherait ta trace,
Pauvre fleur oubliée au sein des rocs déserts,
Où tu subis longtemps l'inclémence des airs ?

La veille de Noël.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau ;
Seul tu soutiens sa vie encor débile,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel?
Le peuple en foule entourant ton autel
Avec amour répète tes louanges.
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères
Des vœux offerts sur les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.....

Le monde entier m'oublie et me délaisse ;
Je n'ai connu que d'éternels soucis;
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse.
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.
Reine du ciel, accorde-lui longtemps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage.
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implora
Ton divin fils est né pauvre et souffrant :
Ah ! prends pitié des larmes d'une mère!
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville ;
Le bruit confus, s'éloignant par degrés.
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encor !... Déjà tout est tranquille...
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas ! je travaille et je veille ;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permets du moins, appui des malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille !
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine espérance!
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur :
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.
Entre mes doigts, guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau
Seul tu soutiens sa vie encor débile ;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

THEURIET (A.).

André Theuriet, né en 1838, à Choisy-le-Roi. Il a donné à l'Odéon une comédie en vers, *Jean Marie* et publié un volume de poésies, *le Chemin des bois*, couronné par l'Académie française.

Intérieur.

Le salon est paisible. Au fond la cheminée
Flambe par un feu clair et vif illuminée,
Au dehors le vent siffle, et la pluie aux carreaux
Ruisselle avec un bruit pareil à des sanglots.
Sous son abat-jour vert la lampe qui scintille
Baigne de sa clarté la table de famille.
Un vase plein de fleurs de l'arrière-saison
Exhale un parfum vague et doux comme le son
D'un vieil air que fredonne une voix affaiblie ;
Le père écrit. La mère active, et recueillie,
Couvre un grand canevas de dessins bigarrés,
Et l'on voit sous ses doigts s'élargir par degrés
Le tissu nuancé de laine rouge et noire.
Assise au piano, sur les touches d'ivoire,

La jeune fille essaye un thème préféré,
Puis se retourne et rit. Son profil éclairé
Par un pâle rayon, est fier et sympathique,
Et si pur qu'on croirait voir un camée antique.
Elle a vingt ans. Le feu de l'art luit dans ses yeux
Et son front resplendit, et ses cheveux soyeux
Tombent en bandeaux bruns jusque sur ses épaules,
Comme un vent frais qui court dans des branches de saule.

Ses doigts, sur l'instrument tout à l'heure muet,
Modulent lentement un air de menuet,
Un doux air de Don Juan, rêveuse mélodie,
Pleine de passion et de mélancolie.....
Et tandis qu'elle fait soupirer le clavier,
Le père pour la voir laisse plume et papier,
Et la mère au milieu d'une fleur ébauchée,
Quitte l'aiguille, et reste immobile et penchée,
Et s'entre-regardant, émus, émerveillés,
Ils contemplent tous deux, avec des yeux mouillés,
La perle de l'écrin, l'orgueil de la famille,
La vie et la gaîté de la maison, — leur fille.

THIERRY (Augustin),

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS.

Augustin Thierry, né à Blois, en 1795, mort en 1856. — Ses *Lettres sur l'histoire de France*, ses *Récits des temps mérovingiens*, et son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, l'ont placé au premier rang des historiens modernes.

Le Dévouement à la science.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très-petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je

courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires, où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction; où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves....

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et depuis cette époque de premier travail il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de soucis d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers.

ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre, comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance.

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que dans le monde constitué comme il est il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science.

THIERRY (AMÉDÉE),

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES.

Amédée Thierry, frère du précédent, né à Blois, en 1798, mort en 1873. Son *Histoire de la Gaule sous la domination des Romains*, l'a mis comme historien sur le même rang que son frère; c'est un ouvrage solide, patiemment étudié, et exécuté avec un véritable talent d'écrivain.

Attila à Orléans.

Attila, roi des Huns, après avoir ravagé l'empire d'Orient, sous Théodose II, convoitant les riches dépouilles des provinces romaines d'Occident, envahit, à la tête d'une armée de cinq cent mille hommes, la Gaule, qu'il réclamait comme la dot de sa fiancée Honoria, sœur de l'empereur d'Occident, Valentinien III. Il pénétra jusqu'à Orléans.

Des cinq semaines pendant lesquelles la ville d'Orléans avait promis de tenir, la plus grande partie était déjà écoulée, et il restait encore une longue route à parcourir; néanmoins Aétius se flattait d'arriver avant le terme fatal. Attila, dont les hordes cernaient la place jusqu'à la Loire, poussait le siége aussi activement que le permettait la maladresse des Huns à manier les machines de guerre, tandis qu'au contraire les assiégés, bien munis de claies, de boucliers, de balistes, de matières inflammables, dirigeaient habilement les travaux de la défense. Plusieurs fois il fit approcher le bélier des murs, mais sans résultat. Les Huns recoururent alors à l'emploi des arcs, dont ils se servaient avec une vigueur et une sûreté de coup d'œil incomparables. Ils firent pleuvoir incessamment une grêle de flèches qui portaient la désolation dans la ville; nul ne se montrait plus à découvert sur les créneaux sans être atteint, et les assiégés éprouvèrent de grandes pertes. Dans ces circonstances, et pour relever les courages qui commençaient à s'abattre, l'évêque fit promener processionnellement sur

le rempart les reliques de son église; mais l'ardeur des assiégés déclinait rapidement avec leurs forces, soit qu'ils eussent trop présumé d'eux en s'engageant à tenir jusqu'au 14 juin, soit que, ne recevant aucune nouvelle du dehors, ils pussent supposer que le reste de la Gaule s'était rendu. Ils accusèrent leur évêque de les avoir trompés en leur promettant un secours imaginaire. Agnan, ferme dans la croyance qu'une révélation de Dieu même lui avait annoncé leur délivrance et qu'il ne serait pas trompé, baignait de ses larmes les marches de l'autel, et, se relevant par intervalle, il s'écriait : « Montez sur la plus haute tour, et regardez si la miséricorde de Dieu ne nous vient pas. » Quand on lui rapportait qu'aucune troupe, aucun nuage de poussière ne se montrait dans la plaine, il recommençait à prier avec plus d'ardeur. Il fit partir un soldat chargé de ce message pour Aétius : — « Si tu n'arrives pas aujourd'hui même, ô mon fils, il sera trop tard. » — Le soldat ne revint pas. A bout de ses forces et de son courage, Agnan se mit à douter de lui-même. Un orage, qui sembla ouvrir toutes les cataractes du ciel sur la ville et sur le camp ennemi, ayant suspendu les travaux du siége pendant trois jours, les habitants tinrent conseil, et décidèrent qu'il fallait se rendre. L'évêque fut chargé de porter leurs conditions au camp d'Attila; mais le roi hun, irrité qu'on osât lui parler de conditions, repoussa brutalement le négociateur, qui rentra tout tremblant dans la ville. Il n'y avait plus qu'à se rendre à discrétion : c'est ce que firent les assiégés.

Le lendemain donc, dès le point du jour, les serrures brisées et les portes ouvertes à double battant annoncèrent que l'armée des Huns pouvait entrer. Les chefs pénétrèrent les premiers pour avoir le choix des dépouilles, et le pillage commença. Il s'opéra dans tous les quartiers avec une sorte de régularité et d'ordre : des chariots en station recevaient le butin enlevé des maisons, et les captifs, rangés par groupes, étaient tirés au sort entre les soldats. Cette opération fut interrompue par un cri soudain, qui ramena l'espérance dans le cœur des vaincus et jeta l'effroi dans celui des vainqueurs. C'était Aétius et Thorismond

qu'on apercevait à la tête de la cavalerie romaine, accourant à toute bride, et derrière eux on voyait briller les aigles des légions et les étendards des Goths. Il furent bientôt devant la ville. Un premier combat eut lieu au débouché du pont, sur la rive et jusque dans les eaux de la Loire; d'autres lui succédèrent dans l'intérieur des murs, où les captifs, brisant leurs chaînes secondèrent les Romains de leur mieux. Traqués de rue en rue, écrasés sous les pierres que les habitant lançaient du haut des maisons, les Huns ne savaient plus que devenir, lorsque Attila fit sonner la retraite. Le patrice n'avait point manqué à sa parole : on était au 14 juin. Telle fut cette fameuse journée qui sauva la civilisation d'une destruction totale en Occident.

Sainte Geneviève.

Lutèce ou *Parisii*, Paris (suivant l'usage qui avait alors prévalu de donner aux villes le nom de la peuplade dont elles étaient le chef-lieu), bourg obscur du temps de Jules César, était devenue une cité assez importante depuis Constance Chlore. Cet empereur et ses successeurs avaient fixé leur résidence tantôt à Reims, tantôt à Sens, et tantôt à Paris. Un camp fortifié, des arsenaux, un palais, un amphithéâtre, des temples, en un mot tout ce qui constituait un grand établissement militaire, avait été construit successivement par ces empereurs sur la rive gauche de la Seine, et hors de la cité, qui était renfermée tout entière dans une île du fleuve.

L'importance commerciale de la petite cité avait marché de pair avec son importance politique : elle était devenue l'entrepôt de tout le commerce entre la haute et la basse Seine. Contre tout autre qu'Attila, sa population de mariniers, célèbre dès le temps de Tibère, aurait songé à faire respecter son île, que protégeaient doublement les bras profonds du fleuve et une haute muraille flanquée de tours; mais la terreur panique précédant le *fléau de Dieu* énervait

les plus braves, et ne montrait aux peuples qu'un seul moyen de salut, la fuite. Les Parisiens avaient donc tenu conseil et résolu de ne point attendre l'ennemi. Déjà se faisaient les apprêts d'une émigration générale : toutes les barques étaient à flot. On ne voyait que meubles entassés sur les places, que maisons désertes et nues, que troupes d'enfants et de mères qui allaient dire à leurs foyers un dernier adieu.

Une femme entreprit de les arrêter. Le caractère de cette femme extraordinaire, le genre d'autorité qu'elle exerçait autour d'elle, enfin la juste vénération dont la ville de Paris entoure sa mémoire depuis quatorze siècles, méritent que nous exposions ce qu'elle était, et comment s'étaient écoulés les premiers temps de sa vie.

Elle se nommait Genovefa, mot que nous avons altéré en celui de Geneviève, et malgré la physionomie toute germanique de son nom, elle était Gallo-Romaine. Son père Severus et sa mère Gerontia habitaient, au moment de sa naissance, le bourg de Nemetodurum, aujourd'hui Nanterre, à trois lieues de Paris; ils y vivaient sans travailler de leurs mains, et même dans une condition d'aisance assez grande.

L'enfance de Geneviève ne se passa point, quoi qu'en dise la tradition populaire, à garder les moutons. Douce, maladive, cherchant avant tout le repos, la fille de Severus n'avait pas de plus grand plaisir que de s'enfermer dans la chambre de sa mère pour y prier et y rêver; et dès qu'elle le pouvait, elle s'échappait à l'église. Son humeur taciturne et solitaire l'isolait des autres enfants, aux jeux desquels on ne la voyait jamais se mêler. A sept ans, elle se dit qu'elle prendrait le voile des vierges chrétiennes sitôt que l'âge en serait venu, et, nonobstant les représentations de ses parents, à qui ce parti déplaisait, ce fut dès lors chose inébranlable dans son esprit.

A partir de ce moment la vocation de Geneviève fut plus opiniâtre que jamais, son caractère plus réfléchi, ses habitudes plus retirées; elle ne quittait l'église que pour les pauvres; à une âge où l'on connaît à peine les occupations sérieuses, sa vie se partageait entre la prière et le

soin des malades. L'opposition de ses parents ne fit que s'en accroître, et sa mère un jour s'emporta contre elle jusqu'à lui donner un soufflet; mais ni mauvais traitements ni menaces ne firent dévier d'un pas cette résolution inflexible. Quand elle eut atteint l'âge de quinze ans, elle se présenta devant l'évêque de Chartres, Julianus, qui lui attacha sur le front le voile des vierges, et ses parents étant morts peu de temps après, elle se réfugia près de sa marraine, qui habitait Paris.

Ce fut alors que Geneviève donna carrière à sa passion de retraite et d'austérités. On rapporte qu'elle avait fait disposer dans la ruelle de son lit une couche de terre glaise sur laquelle elle s'étendait la nuit; sa seule nourriture fut longtemps du pain d'orge et de l'eau, et il fallut un ordre de son évêque pour qu'elle y joignît du poisson et du lait. Elle tombait fréquemment dans des extases mêlées de visions. Trois jours durant, on la crut morte, et on allait l'ensevelir, lorsqu'elle rouvrit les yeux et raconta avec des circonstances merveilleuses « comment elle avait été ravie en esprit dans le repos des justes ». Les miracles suivirent les extases, et bientôt on ne parla plus que de la vierge de Nanterre et des prodiges que Dieu opérait par ses mains : paralytiques guéris, aveugles rendus à la lumière, démons mis en fuite. Elle connaissait l'avenir, lisait dans les plus secrètes pensées des hommes et commandait aux éléments; l'orage, assurait-on, grondait ou se taisait à sa voix. Sa réputation de sainte fut dès lors bien établie.

Cet état de sainteté, manifesté au dehors par le don de prophétie uni au don des miracles, valait à celui qui le possédait une renommée dont le bruit parcourait bientôt toute la chrétienté. Son nom circulait de bouche en bouche; on colportait le récit de ses actions et de ses discours de province en province, d'Occident en Orient, et cette biographie écrite avec enthousiasme, était lue partout avec avidité.

Depuis qu'on parlait de l'arrivée prochaine d'Attila, surtout depuis que les ravages de la guerre avaient commencé, Geneviève, profondément convaincue avec toutes les âmes religieuses de son siècle que les événements de

ce monde ne sont qu'un résultat des desseins de Dieu sur les hommes, et qu'ainsi le repentir et la prière, en désarmant la colère divine peuvent conjurer les calamités qui nous menacent, elle priait nuit et jour sur la cendre, appelant avec larmes le pardon de Dieu sur son pays. De même qu'en d'autres malheurs publics une autre fille des Gaules, — Jeanne d'Arc, — Geneviève eut des visions; elle apprit que la ville de Paris serait épargnée, si elle se repentait, et qu'Attila n'approcherait pas de ses murs. Elle alla donc exhorter ses compatriotes à la pénitence, leur ordonnant de laisser là tous leurs préparatifs de départ; mais elle ne reçut des hommes pour toute réponse que des paroles grossières et des marques de dérision. Rebutée de ce côté, elle prit le parti de s'adresser aux femmes.

Les rassemblant donc autour d'elle, elle leur disait en leur montrant de la main leurs maisons déjà vides et leurs rues désertes : « Femmes sans cœur, vous abandonnez donc vos foyers, ces toits sous lesquels vous fûtes conçues et nourries et où sont nés vos enfants, comme si vous n'aviez pas pour garantir du glaive vous et vos maris d'autres moyens que la fuite! Que ne vous adressez-vous au Seigneur, épuisant vos larmes dans la prière et le jeûne, ainsi que firent Esther et Judith? Je vous prédis, au nom du Très-Haut, que votre ville sera épargnée, si vous agissez ainsi, tandis que les lieux où vous croyez trouver votre sûreté tomberont, aux mains de l'ennemi, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. »

Ses paroles, ses gestes, son regard d'inspirée, émurent toutes ces femmes, qui la suivirent où elle voulut. Il y avait à la pointe orientale de l'île de Lutèce, dans le même emplacement où s'élève aujourd'hui la basilique de Notre Dame, une église consacrée au proto-martyr saint Étienne. C'est là que Geneviéve conduisit son cortége de femmes, à l'aide duquel elle se barricada dans le baptistère, et toutes se mirent à prier. Surpris de l'absence prolongée de leurs femmes, les hommes vinrent à leur tour à l'église, et trouvant les portes du baptistère fermées, ils demandèrent ce que cela signifiait; mais les femmes répondirent de l'intérieur qu'elles ne voulaient plus partir. Cette réponse mit

les hommes hors d'eux-mêmes. Avant de briser la clôture d'un lieu saint, ils tinrent conseil et discutèrent d'abord sur le genre de supplice qu'il convenait d'infliger à la fausse prophétesse, comme ils l'appelaient, à l'esprit de mensonge qui venait les tenter dans leurs mauvais jours. Les uns opinaient pour qu'elle fût lapidée à la porte de l'église, les autres pour qu'on la jetât la tête la première dans la Seine. Ils discutaient tumultueusement, quand le hasard leur envoya un membre du clergé d'Auxerre, qui fuyait l'approche de l'invasion et gagnait probablement la basse Seine, espérant être plus à l'abri. C'était un diacre qui avait apporté plusieurs fois à Geneviève les *eulogies* de la part de saint Germain. Au nom de l'évêque mort depuis trois ans, il les réprimanda, les fit rougir de leur barbarie, et, les exhortant à suivre un conseil où il reconnaissait le doigt de Dieu : « Cette fille est sainte, leur dit-il, obéissez-lui. » Les Parisiens se laissèrent persuader et restèrent. Geneviève avait bien vu. Les bandes d'Attila, ralliées entre la Somme et la Marne, n'approchèrent point de Paris, et cette ville dut sa conservation à l'obstination courageuse d'une pauvre et simple fille. Si les habitants se fussent alors dispersés, bien des causes auraient pu empêcher leur retour; selon toute apparence, la petite ville de Lutèce, réservée à de si hautes destinées, serait devenue, comme tant de cités gauloises plus importantes qu'elle, un désert dont l'herbe et les eaux recouvriraient aujourd'hui les ruines, et où l'antiquaire chercherait peut-être une trace de l'invasion d'Attila.

THIERS (ADOLPHE),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Louis-Adolphe Thiers, né à Marseille, en 1797. — Célèbre comme homme d'État, comme orateur, il doit cependant à ses travaux littéraires sa gloire la plus solide. — Il est entré à l'Académie française en 1833, après la mort d'Andrieux.

Charlotte Corday.

En 1793 vivait dans le Calvados une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. Elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les Girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve, les Montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles; et, à la nouvelle du 31 du mai, elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille, ne faisaient l'occupation ni le charme. Elle trompa son père, et lui écrivit que, les troubles de la France devenant de jour en jour plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris. Arrivée dans cette ville, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la Montagne pour mériter ses coups; mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au faite

même de la montagne et au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la Convention. Une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit et fut refusée ; alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados, elle avait d'importances choses à lui apprendre : c'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 juillet, elle se présenta à huit heures du soir. La gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec lui, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen; puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement les noms des députés présents à Caen; elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant : « C'est bien, ils iront tous à la guillotine. — A la guillotine! » reprend la jeune Charlotte, indignée; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat au flanc gauche, et enfonce le fer jusqu'au cœur. « A moi! » s'écria-t-il. Sa gouvernante s'élance à ce cri ; un commissionnaire qui pliait des journaux accourt de son côté; tous deux trouvent Marat baigné dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionnaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section accourus à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent qu'on ne la déchire et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui lit son acte d'accusation, après quoi l'on procède à l'audition des témoins : Corday, inter-

rompt le premier témoin, et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition : « C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat. — Qui vous a engagé à commettre cet assassinat? lui demande le président. — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution. — Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action? — Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action; j'ai voulu donner la paix à mon pays. — Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats? — Non, reprend tristement l'accusée, non. » Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète : « C'est vrai, le déposant a raison. » Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les Girondins. Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému. Elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres. Elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie. Elle écrit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grâce, d'esprit et d'élévation.

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant tous ne l'outrageaient pas. Beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

Marseille.

C'est en arrivant à Aix qu'on peut se faire une idée de cette terre si belle dans son aridité même. C'est en parvenant surtout aux dernières hauteurs qui renferment Marseille, qu'on est saisi subitement d'un spectacle magnifique, dont tous les voyageurs ont retenu le souvenir. Deux

grandes chaînes de rochers s'entr'ouvrent, embrassent un vaste espace, et se prolongeant dans la mer, viennent expirer très-avant dans les flots : Marseille est renfermée dans cette enceinte. Lorsque, arrivant du nord, on parvient sur la première chaîne, on aperçoit tout à coup le bassin immense; et son étendue, son éblouissante clarté vous saisissent d'abord; bientôt on est frappé de la forme du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux croupes arrondies, à la parure si riche et si verdoyante des bords de la Saône et de la Garonne.

Une masse immense de calcaire et de grès azuré forme la première enceinte.

Des bancs moins élevés s'en détachent, et, se ramifiant dans la plaine, composent un sol inégal et extrêmement varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, qui forment d'élégants parasols d'un vert sombre et presque noir. Des oliviers au vert pâle, à la taille moyenne, descendent le long des coteaux, et contrastent par leur pâleur et leur petite masse arrondie avec la stature élancée et le superbe dôme des pins. A leur pied croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. C'est la sauge piquante et le thym odorant qui, foulés aux pieds, répandent un parfum si doux et si fort. Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un coteau long et fuyant, se montre de profil; et la silhouette, tantôt cachée par la vapeur, tantôt apparaissant entre les ondulations du sol, vient se terminer dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean. Au couchant enfin s'étend la Méditerranée, qui pousse dans les terres des lames argentées; la Méditerranée, avec les îles de Pourègue et de Rotonneau, avec le château d'If, avec les flots tantôt calmes ou agités, éclatants ou sombres, et son donjon immense où l'œil revient et erre sans cesse en décrivant ses arcs de cercle éternels.

DE TOCQUEVILLE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Henry-Alexis Cléret de Tocqueville, né en 1805, mort en 1862. La publication de son ouvrage intitulé *la Démocratie en Amérique*, produisit une très-grande sensation, et l'Académie, après l'avoir couronné, appela l'auteur à succéder, en 1841, à Lacuée de Cessac.

L'Amérique du Nord.

Quand les Européens abordèrent le rivage des Antilles et plus tard les côtes de l'Amérique du Sud, ils se crurent transportés dans les régions fabuleuses qu'avaient célébrées les poëtes. La mer étincelait des feux du tropique; la transparence extraordinaire de ses eaux découvrait pour la première fois aux yeux du navigateur la profondeur des abîmes. Çà et là se montraient de petites îles parfumées qui semblaient flotter comme de corbeilles de fleurs sur la surface tranquille de l'Océan. Tout ce qui, dans ces lieux enchantés, s'offrait à la vue semblait préparé pour les besoins de l'homme, ou calculé pour ses plaisirs. La plupart des arbres étaient chargés de fruits nourrissants, et les moins utiles à l'homme charmaient ses regards par l'éclat et la variété des couleurs. Dans une forêt de citronniers odorants, de figuiers sauvages, de myrtes à feuilles rondes, d'acacias et de lauriers-roses, tout entrelacés par des lianes fleuries, une multitude d'oiseaux inconnus à l'Europe faisaient étinceler leurs ailes de pourpre et d'azur, mêlaient le concert de leurs voix aux harmonies d'une nature pleine de mouvement et de vie.

La mort était cachée sous ce manteau brillant; mais on ne l'apercevait point alors, et il régnait dans l'air de ces climats je ne sais quelle influence énervante qui attachait l'homme au présent et le rendait insouciant de l'avenir.

L'Amérique du Nord parut sous un autre aspect : tout y était grave, sérieux, solennel; on eût dit qu'elle avait été

créée pour devenir le domaine de l'intelligence, comme l'autre la demeure des sens.

Sur le versant oriental des Alléghanys, entre le pied de ses montagnes et l'océan Atlantique, s'étend une longue bande de roches et de sable que la mer semble avoir oubliée en se retirant. Ce territoire n'a que quarante-huit lieues de largeur moyenne, mais il compte trois cent soixante lieues de longueur. Le sol, dans cette partie du continent américain, ne se prête qu'avec peine aux travaux du cultivateur. La végétation y est maigre et uniforme.

C'est sur cette côte inhospitalière que se sont d'abord concentrés les efforts de l'industrie humaine. Sur cette langue de terre aride sont nées et ont grandi les colonies anglaises qui devaient devenir un jour les États-Unis d'Amérique. C'est encore là que se trouve aujourd'hui le foyer de la puissance, tandis que sur les derrières s'assemblent presque en secret les véritables éléments du grand peuple auquel appartient sans doute l'avenir du continent.

Un océan turbulent et brumeux enveloppait ses rivages. Des rochers granitiques ou des grèves de sable lui servaient de ceinture; les bois qui couvraient ses rives étalaient un feuillage sombre et mélancolique; on n'y voyait guère croître que le pin, le mélèze, le chêne vert, l'olivier sauvage et le laurier.

Après avoir pénétré à travers sa première enceinte, on entrait sous les ombrages de la forêt centrale; là se trouvaient confondus les plus grands arbres qui croissent sur les deux hémisphères. Le platane, le catalpa, l'érable à sucre et le peuplier de Virginie entrelaçaient leurs branches avec celles du chêne, du hêtre et du tilleul.

Comme dans les forêts soumises au domaine de l'homme, la mort frappait ici sans relâche; mais personne ne se chargeait d'enlever les débris qu'elle avait faits. Ils s'accumulaient donc les uns sur les autres; le temps ne pouvait suffire à les réduire assez vite en poudre et à préparer de nouvelles places. Mais, au milieu même de ces débris, le travail de la reproduction se poursuivait sans cesse. Des plantes grimpantes et des herbes de toute espèce se faisaient jour à travers les obstacles; elles rampaient le long des arbres

abattus, s'insinuaient dans leur poussière, soulevaient et brisaient l'écorce flétrie qui les couvrait encore, et frayaient un chemin à leurs jeunes rejetons. Ainsi la mort venait en quelque sorte y aider à la vie. L'une et l'autre étaient en présence; elles semblaient avoir voulu mêler et confondre leurs œuvres.

TOUSSENEL.

Alphonse Toussenel, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire); en 1803. — Ses principaux ouvrages sont : *les Juifs rois de l'époque; l'Esprit des bêtes; le Monde des oiseaux*, et *Tristia*, productions tout à fait remarquables par leur originalité

Intempéries outrées.

L'homme est le roi de la terre. Sa mission est de cultiver, d'embellir sa planète et de lui fournir les moyens de tenir dignement son rang parmi les astres du tourbillon solaire. Le bonheur et le salut de l'humanité sont attachés à l'accomplissement de cette tâche providentielle. Un jour viendra par conséquent où elle opérera le déglacement des pôles et le désensablement des déserts, qui sont les deux grandes plaies de ce globe. Un jour viendra où elle rétablira l'équilibre de la température sous les latitudes et fera ruisseler partout l'opulence, la joie, la santé, le luxe externe, le luxe interne. Maintenant, pour attaquer sérieusement cette énorme entreprise, l'humanité a besoin de se rendre préalablement maîtresse de toutes ces puissances normales qu'on nomme les éléments de la nature. Et, quoi qu'en puisse affirmer la science, nous ne les tenons pas encore, sachant à peine manipuler la vapeur et la foudre et n'ayant pas même conscience de notre pouvoir d'ordonner les saisons et de faire pleuvoir nos nuages où et quand il nous plaît. C'est un aveu pénible et qui me coûte d'autant plus à faire que l'aurore du grand jour dont je viens de parler est bien moins éloignée de ce temps-ci qu'on ne pense.

Je sais même qu'elle ne demanderait pas mieux que de luire prochainement, si on lui faisait des avances... J'affirme hardiment, en effet, que s'il passait par la tête d'un fou de génie, d'un dom Sébastien de Portugal, d'un Christophe Colomb quelconque, d'essayer d'éteindre la tempête en éteignant les fournaises des déserts d'Afrique et des antres où prennent naissance l'ouragan, la trombe et le typhon..., et que si tous les États maritimes consentaient à allouer à cette œuvre la centième partie des trésors qui se dépensent chaque année à bourrer les canons de poudre pour en tirer du bruit et des jambes cassées... j'affirme qu'aussitôt le bien empiéterait sur le mal dans des proportions gigantesques. Malheureusement la grande politique de notre âge est au jeu du soldat et non au tarissement des sources du naufrage; et les gens sensés se rient des Grecs, ces sublimes fous du monde antique, qui avaient inventé d'enfermer les vents dans des outres pour faire régner le calme sur les ondes et accroître la durée des jours alcyoniens. Or, cette prédominance de l'esprit belliqueux chez les civilisés entraîne d'innombrables sinistres pour l'homme.

La France.

Puisque l'esprit, qui est la gaieté du bon sens, a été départi à la nation française plus libéralement qu'à toute autre, il est clair que cette nation a été créée et mise au monde pour amuser les autres et les tenir en joie. Et de fait, pour que la nation française pût remplir convenablement sa mission de récréatrice universelle, la nature a voulu que la France fût la mère patrie du vaudeville *qui conduit par le chant*, de la femme spirituelle *qui conduit par le charme* et des vins généreux *où se noient les soucis*. Auxquelles fins tous les travailleurs de ce plaisant pays apportent en naissant une attraction suprême pour l'industrie de luxe.

Donc l'industrie nationale de la France est celle qui a pour objet exclusif la fabrication des articles raffinés de haut

goût et de haut style, et aptes à faire aimer la vie, tels que vins féminins, vins masculins et neutres, volailles et pâtés, vaudevilles et romans, parfumerie, ébénisterie, toilette, etc. Et les seuls vrais produits de cette industrie privilégiée sont ceux qui portent le sceau de l'élégance et de la distinction comme marque de fabrique. Je le répète, la mission industrielle assignée par Dieu à la France est d'être essentiellement *agréable* à l'humanité ; d'où il suit que l'industrie française ne peut être supérieure que dans les productions artistiques. Aussi croyons-nous qu'elle tire d'au delà de ses frontières tous les agents des fonctions inférieures, ses bottiers d'Allemagne, ses banquiers du Juda, de Bâle ou de Genève.

Maintenant il y a d'autres nations dont la fonction industrielle est de produire des objets de nécessité première et déplaisants, mais essentiellement utiles. Il y a des peuples d'agrément, comme les Français et l'Italien ; il y a des peuples de peine, comme l'Anglo-Saxon, l'Auvergnat et le Belge. La nature a été particulièrement désobligeante pour le natif de la Grande-Bretagne.

Premièrement, en lui refusant le soleil, elle l'a réduit à la fâcheuse obligation de remplacer l'astre du jour par le charbon de terre, qui sent mauvais et salit le linge, et l'a condamné par là au supplice éternel des mines. Ensuite, elle lui a mis au cœur, dès l'âge le plus tendre, une envie incessante et furieuse de s'en aller de son pays brumeux, qui n'est pas une patrie ; elle l'a pourvu de longues jambes dévorées d'une inquiétude perpétuelle, pour qu'il fût perpétuellement poussé à enjamber de nouvelles mers, à labourer de nouveaux sols, à tenter de nouvelles conquêtes. La race anglo-saxonne n'a pas été créée pour amuser le monde, mais pour le mettre sens dessous dessous, ce qui n'est pas la même chose. Il faut qu'elle soit toujours à guerroyer quelque part pour donner un aliment à son activité maladive ; c'est la grande entrepreneuse des déménagements de l'humanité. Les historiens qui ont reproché à la Grande-Bretagne la perfidie de sa politique et l'insatiabilité de ses convoitises, n'ont pas tenu assez compte à la coupable des désagréments de son climat et des dispositions erratiques

de ses indigènes. N'ayant pas le temps de plaider ces circonstances atténuantes de la politique britannique, je m'arrête, et conclus que l'industrie nationale de l'Anglais consiste essentiellement dans l'extraction de la houille et du fer, dans la fabrication des machines qui abrègent le travail humain, et encore dans le dégrossissage des matières premières ; ce qui peut constituer une foule d'industries estimables, mais d'industries très-peu attrayantes et où l'art n'a que faire. J'ajoute que l'industriel anglo-saxon n'obtiendra jamais la supériorité que dans le domaine de la production *utile*, et qu'il s'exposera à des comparaisons dangereuses toutes les fois qu'il voudra sortir de sa spécialité. Cela est si vrai que l'Angleterre, qui nourrit tant de bétail et qui récolte tant de grains, n'a jamais pu réaliser la farine pour *gâteau* ni la volaille *truffée!* cela est si vrai que l'Angleterre, qui est si fertile en savants, n'a jamais pu enfanter un dessinateur sur étoffes! C'est que la volaille superfine, le gâteau et le dessin appartiennent au domaine de l'art ou de l'*agréable*, dont la propriété a été dévolue presque exclusivement à la France.

VEUILLOT (Louis).

Louis Veuillot, né à Baynes (Loiret), en 1813. Il s'est fait remarquer par le ton agressif et violent de sa polémique. Mais outre ses nombreux articles de journaux, il a publié plusieurs ouvrages qui ont été l'occasion des critiques les plus vives et des éloges les plus ardents.

La Nostalgie.

Si tu veux savoir ce que c'est que la *nostalgie*, ce mal du pays dont souffrent et meurent tant de pauvres exilés, je puis te l'apprendre. L'âme s'ennuie en elle-même, ne prend plus intérêt à rien de ce qui l'entoure, se sent dans une prison, et, pareille à l'oiseau en cage, après avoir fait d'i-

nutiles efforts pour briser ses barreaux, se tapit dans un coin, l'œil fixé sur cet espace, qu'elle dévore, sur cet obstacle qu'elle maudit. Aucune séduction, aucun désir, aucun besoin ne la détourne plus de sa contemplation amère. Bientôt le corps, subjugué par cette morne fureur, se fatigue, languit, s'épuise, et devient lui-même incapable de tout viril effort. On fait alors des rêves de mourant, des rêves pleins de désespoir, d'injustice et de douleur. On se trouve abandonné du monde; on s'élève en plaintes contre tous ceux que l'on aime; on les accuse comme s'ils avaient conspiré cruellement de n'être pas là où l'on voudrait les voir, comme s'il dépendait d'eux d'apparaître pour nous empêcher de mourir. On leur demande pardon un instant après, et l'on s'irrite encore parce qu'ils ne peuvent pas recevoir cette réparation qu'on prétend leur faire d'une injure qu'ils n'ont pas connue. Aucune parole n'exprimera l'incomparable énergie avec laquelle la pensée du malade s'élance vers ces êtres si chers qui sont si loin. Il se donne un funeste soin de rechercher tous les maux qui les peuvent frapper; il les plaint sincèrement de ces maux imaginaires, puis il pense qu'il s'inquiète d'eux et qu'il sont indifférents. Il les voit dans le plaisir.... Oh! quelle angoisse! Et toujours il sent son pauvre cœur broyé sous cette meule de leur infortune ou de leur oubli...

Contre tout obstacle, contre toute possibilité, on veut s'en aller, on veut retourner aux lieux où s'en va le cœur; non pas dans quelques jours, non pas demain, mais aujourd'hui, tout de suite, à l'instant. Ce serait trop d'attendre une heure. Hélas! Et l'on sait qu'il faut attendre des mois entiers, des années même, et, si l'on revient du mal dont on se sent frappé, braver mille fois la mort avant de revoir son bien aimé pays!

Point de consolation pour une pareille douleur, point de remède contre ce noir délire. On souffre, et l'on veut souffrir; on pleure, et l'on veut pleurer; on est fou de tristesse, et l'on ne veut qu'accroître sa tristesse et sa folie. Ne pouvant fuir, ne pouvant s'envoler, on se fait une joie de se détruire rapidement. Mourir est une espérance; on échappera du moins par la mort.

N'attendez aucun secours des spectacles nouveaux que vous feriez voir au moribond. Ou ils sont différents de ceux qu'il désire, et, lui rendant son éloignement plus sensible, ils excitent son dégoût et son ennui jusqu'à la rage ; ou, par quelque ressemblance, ravivant ses souvenirs, ils le brûlent et l'écrasent d'une émotion qu'il ne peut supporter. « Ah ! mon Dieu ! disait en traversant les moissons du Chélif un jeune soldat de la Beauce, voilà une haie qui ressemble *à chez nous !*... mais où est notre maison !... » Et si la maison avait paru, qui lui aurait montré sa mère ?

DE VIGNY (Alfred),

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Alfred-Victor de Vigny, né à Loches en 1799, mort à Paris en 1863. — Ses œuvres poétiques sont de toutes ses productions les plus pures et les plus remarquables ; on relira toujours avec plaisir *Eloa*, et ses poëmes antiques. Il fut reçu à l'Académie française en 1835, après la mort d'Étienne.

Moïse devant Dieu.

Et debout devant Dieu, Moïse ayant pris place
Dans le nuage obscur, lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
« Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
« Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
« J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu,
« Voilà que son pied touche à la terre promise,
« De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
« Au coursier d'Israël qu'il attache le frein,
« Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
« Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
« Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
« Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
« Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
« Mon doigt du peuple errant a guidé les passages;
« J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
« L'avenir à genoux adorera mes lois;
« Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
« La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
« Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,
« Ma main fait et défait les générations.
« Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
« Et vous m'avez prêté la force de vos yeux:
« Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
« Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
« Et dès qu'au firmament mon geste l'appela,
« Chacune s'est hâtée en disant: Me voilà.
« J'impose mes deux mains sur le front des nuages
« Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;
« J'engloutis les cités dans les sables mouvants;
« Je renverse les monts sous les ailes des vents,
« Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
« Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
« Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
« Lorsque mon peuple souffre et qu'il lui faut des lois,
« J'élève mes regards, votre esprit me visite,
« La terre alors chancelle et le soleil hésite;
« Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
« Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
« Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
« Les hommes se sont dit: Il nous est étranger;
« Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme
« Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
« J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,

« Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
« M'enveloppant alors de la colonne noire,
« J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire ;
« Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
« Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
« Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
« L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
« Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
« Et quand j'ouvre les bras on tombe à mes genoux.
« O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
« Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Le Déluge.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures.
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ;
Le prince était sans joie, ainsi que le sujet ;
Trente religions avaient eu leurs prophètes,
Leurs martyrs, leurs combats, leurs gloires, leurs défaites,
Leurs temps d'indifférence et leurs siècles d'oubli ;
Chaque peuple à son tour, dans l'ombre enseveli,
Chantait languissamment ses grandeurs effacées :
La mort régnait déjà dans les âmes glacées...
Tout bientôt va finir, tout doit être effacé ;
Le temps qu'a reçu l'homme est aujourd'hui passé ;
Demain rien ne sera. Ce n'est point par l'épée,
Postérité d'Adam, que tu seras frappée,
Ni par les maux du corps ou les chagrins du cœur,
Non, c'est un élément qui sera ton vainqueur.
Ta terre va mourir sous des eaux éternelles,
Et l'ange en la cherchant fatiguera ses ailes ;
Toujours succédera, dans l'univers sans bruits,
Au silence des jours le silence des nuits...
L'océan apparut. Bouillonnant et superbe.
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées,

Les débris inconnus des villes étouffées,
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde,
Les membres arrachés au cadavre du monde...

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur des bords étrangers tout à coup survenus ;
Le cèdre jusqu'au Nord vint écraser le saule ;
Les ours noyés, flottant sur les glaçons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi ;
Et le monstre que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser, dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle...

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature :
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir ;
Chacun d'eux, résigné, se coucha pour mourir.
En vain fuyant aux cieux l'eau sur ces rocs venue,
L'aigle tomba des airs repoussé par la nue.....
Cependant sous les flots montés également
Tout avait par degrés disparu lentement.
Les cités n'étaient plus, rien ne vivait, et l'onde
Ne donnait qu'un aspect à la face du monde.
Seulement quelquefois, sur l'élément profond,
Un palais englouti montrait l'or de son front ;
Quelques dômes pareils à de magiques îles
Restaient pour attester la splendeur de leurs villes.
Enfin, le fléau lent qui frappait les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains.
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées,
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Rien ne se voyait plus, pas même des débris ;
L'univers écrasé ne jetait plus de cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages.
Les vents, sans résistance, étaient silencieux ;
La foudre, sans échos, expirait dans les cieux ;
Les cieux devenaient purs, et, réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Par le ciel et la mer le monde était rempli,
Et l'arc-en-ciel brilla : tout étant accompli !

VILLEMAIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Abel-François Villemain, né à Paris en 1790, mort en 1871. — Il fut couronné par l'Académie française à vingt-deux ans pour son *Éloge de Montaigne*. En 1814, son discours sur *les Avantages et les Inconvénients de la critique* lui mérita une seconde couronne ; sa troisième couronne, lui fut décernée en 1816, pour l'*Éloge de Montesquieu*. A la mort de Fontanes, en 1821, il fut élu par l'Académie française dont il devint le secrétaire perpétuel.

L'empire d'Auguste.

L'empire d'Auguste fut une grande époque de splendeur dans les arts, parce qu'il hérita d'une foule de génies nés sous la république, et qu'il leur donna le repos plutôt que la servitude. Comparé en effet aux récentes fureurs de la proscription, et aux tyrannies de Marius et de Sylla, le gouvernement d'Auguste semblait un retour aux lois. Le nom de sénat était encore puissant ; les formes de la république étaient conservées ; il y avait des élections populaires ; l'usurpation impériale se déguisait et se désavouait elle-même. Auguste annonçait qu'il ne voulait l'empire que pour dix ans. Il répétait souvent cette promesse ; il semblait s'y complaire.

Si Auguste mentait dans ses promesses d'abdication, il avait dans toutes ses habitudes privées, et dans sa vie familière et simple, quelque chose qui le rapprochait des autres citoyens. Il gardait presque l'égalité républicaine ; il refusait ce tire de seigneur qui, cinquante ans plus tard, fut donné, dans Rome, même aux moins importants personnages. Il n'avait aucun faste de cour, aucune imitation des despotes d'Asie. L'empire était pour Auguste une sorte de fonction

publique, hors de laquelle il remplissait tous les devoirs d'homme et de citoyen.

Les principaux de Rome l'appelaient à leurs affaires et à leurs fêtes. Il assistait à des assemblées domestiques, à des conseils de famille, où il opinait le dernier. Respectant tous les usages anciens, tous les droits des anciennes mœurs, il laissait même au sénat et au barreau une grande liberté d'opinion et de langage.

Voilà les causes qui, plus puissantes que la protection de Mécènes, permirent aux lettres de fleurir sous Auguste. Il y avait encore de l'élévation dans les esprits, et l'imagination se complaisait sans péril aux souvenirs du passé.

La grande éloquence seule, l'éloquence du forum, n'était plus. Auguste, dit un ancien, avait pacifié l'éloquence comme tout le reste. Pacifier l'éloquence, c'est l'éteindre. Le mot par lui-même est assez expressif; mais il indique en même temps qu'aucune idée d'oppression violente ne s'attachait alors dans les esprits à ce changement de l'état politique.

La gloire de Rome, l'immensité de son empire, cette soumission paisible de tant de peuples flattaient l'orgueil des Romains. Ils se croyaient moins les sujets d'Auguste que les maîtres des autres nations; et Virgile, par un ingénieux détour, ne pouvant plus les appeler le peuple-libre, les appelait le peuple-roi.

L'Éloquence chrétienne.

Les philosophes de la Grèce énoncèrent, dans l'enceinte de leurs écoles, quelques grandes vérités morales, et Platon avait eu de sublimes pressentiments sur les destinées humaines; mais ces idées, mêlées d'erreurs et enveloppées de ténèbres, divulguées à voix basse depuis Socrate, ne s'adressaient pas à la foule du peuple, et dans ces gouvernements si favorables en apparence à la dignité de l'homme, on ne faisait rien pour lui apprendre ses devoirs et ses immortelles espérances. Le christianisme élevait une tribune,

où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante : tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les princes souillés du sang des peuples ; tribune pacifique et tutélaire, qui plus d'une fois donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent longtemps défendus les intérêts partout abandonnés, et qui seule plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise : l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que la mort ; il peut faire descendre des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique? Cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour adoucir, pour apaiser, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner par ce nom le sentiment profond et sublime qui seul peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux, qui donne à son accent, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

A cette image de l'éloquence apostolique, n'avez-vous pas

reconnu Bossuet? Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Ce privilége sublime te fut donné; et rien n'est inépuisable comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des États, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage l'ardeur qu'elle décrit; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisses, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine, tu surpasses l'orateur antique, tu ne lui ressembles pas; réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même.

Règne de Louis XIV.

Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même un sceptre qui depuis Henri le Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire. Quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne et dans l'île de Crète: il est protecteur avant d'être conquérant; et lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre; les jeux du carrousel, aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions et que Richelieu ne savait dompter que par des échafauds, est sé-

duite par des paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunies; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassées par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur. Voilà le brillant tableau qu'offrent les vingt premières années de ce règne mémorable.

Les écrivains du siècle de Louis XIV.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV avaient reçu du siècle précédent l'exemple d'étudier l'antiquité; mais l'enthousiasme du goût remplaça pour eux l'idolâtrie de l'érudition. Élevés au milieu d'une civilisation qui s'épurait et s'ennoblissait chaque jour, ils ne se réfugiaient plus tout entiers dans les souvenirs et dans l'idiome des Romains, comme avaient fait autrefois quelques hommes supérieurs, lassés de la barbarie de leurs contemporains : ils étaient, au contraire, tout modernes par la pensée, tout animés des opinions, des idées de leur temps : seulement leur imagination s'était enrichie des couleurs d'une autre époque, d'une civilisation, d'un culte, d'une vie, différents des temps modernes. Ils rapportaient de ce commerce avec les Hébreux, les Grecs, les Romains, quelque chose d'étranger, une grâce libre et fière qui se mêlait à l'originalité native de l'esprit français. Les diverses couleurs des différents âges de l'antiquité dominaient en eux, suivant l'inclination

particulière du génie de chacun. Racine et Fénelon ne respiraient que l'élégante pureté, la douce mélancolie des plus beaux temps d'Athènes; ils choisissaient même parmi les Grecs; ils avaient le goût et l'âme de Virgile. Bossuet, d'un génie plus vaste et plus hardi, confondait la mâle simplicité d'Homère, la sublime ardeur des poëtes hébreux, et l'imagination véhémente de ces orateurs chrétiens du quatrième siècle, dont la voix avait retenti au milieu de la chute des empires et dans le tumulte des sociétés mourantes. Massillon était inspiré par l'élégance et la majesté de la diction romaine dans le siècle d'Auguste. Fléchier imitait l'art savant des rhéteurs antiques. La Bruyère empruntait quelque chose à l'esprit de Sénèque. Madame de Sévigné étudiait Tacite; et cette main délicate et légère, qui savait décrire avec des expressions si vives et si durables les scandales passagers de la cour, saisissait les crayons de l'éloquence et de l'histoire pour honorer la vertu de Turenne. Quelquefois une idée perdue dans l'antiquité devenait le fondement d'un monument immortel. Bossuet avait entrevu dans saint Augustin et dans Paul-Orose le plan, la suite, la vaste ordonnance de son histoire universelle; et, maître d'une grande idée indiquée par un siècle barbare, il la déployait à tous les yeux avec la majesté d'une éloquence pure et sublime. Mêlant ainsi les lueurs hardies d'une civilisation irrégulière et la pompe d'une société polie, il était à la fois Démosthène, Chrysostome, Tertullien, ou plutôt il était lui-même; et des sources fécondes où puisait son génie, rassemblant les eaux du ciel et les torrents de la montagne, il faisait jaillir un fleuve qui ne portait que son nom.

VITET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Louis Vitet, né à Paris, en 1802, mort en 1873. — Il fit paraître successivement *les Barricades*, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*, scènes dramatiques pleines de mouvement, de vérité et d'intérêt, que plus tard il réunit sous le titre de *la Ligue*. L'Académie française l'élut, en 1845, pour succéder à Alexandre Soumet.

De l'Imitation.

Que résulte-t-il dans notre école de ces admirations circonscrites, de ces conflits, de ces partialités? La pire des maladies, l'esprit d'imitation. Chacun se façonne à l'image de l'époque ou du maître qu'il affectionne par-dessus tout : on s'abdique, on se subordonne. Toute sève originale, tout souffle créateur disparaît peu à peu.

Que faire pour affranchir le goût, pour le rendre à la fois plus libre et plus tolérant, plus large et plus élevé? Le vrai moyen, le seul peut-être, est d'éclaircir, de répandre, de populariser l'histoire de l'art, d'en exposer toutes les phases, d'en révéler tous les secrets, sans descendre à trop de détails, sans se perdre en vaines minuties, mais sans rien négliger non plus, sans omettre et sans laisser dans l'ombre aucun des anneaux d'or de cette longue chaîne.

On ne sait pas assez quel enseignement peut en sortir; combien ces séries d'exemples, ces leçons à la fois théoriques et pratiques sont plus claires et plus éloquentes que tous les préceptes abstraits. Dissertez tant qu'il vous plaira sur l'essence de la beauté, creusez l'éternel mystère des émotions qu'elle fait naître, et tirez-en les lois de l'art, vous trouverez à peine quelques esprits pour vous comprendre et la conscience des artistes n'en sera pas même effleurée; tandis que si vous chargez l'histoire d'étaler à leurs yeux toutes les créations humaines qui d'âge en âge ont excité l'amour, l'admiration, l'enthousiasme des hom-

mes; s'ils voient qu'en tout temps, en tout lieu, les mêmes causes, ont produit des chefs-d'œuvre, les mêmes causes, des œuvres dégénérées; que les grandes époques ont la même raison d'être et procèdent non de hasards heureux, mais de constantes lois; que toujours et partout, sous Périclès et sous saint Louis, sous Alexandre et sous Louis XIV, c'est la simplicité, le naturel, l'observation fidèle de la forme, la franche expression de la vie et de la pensée qui ont assuré à quelques œuvres une jeunesse éternelle et une impérissable estime, tandis que les dons acquis, les qualités savantes, les effets recherchés, le fini précieux, et même aussi la fougue, le désordre, le hasardé, le téméraire, s'ils ont parfois surpris la renommée, ne l'ont jamais gardée longtemps, ou ne conservent, en vieillissant, que l'éclat affaibli d'une célébrité secondaire; si tel est le spectacle que vos récits déroulent devant eux, vous leur inculquez le respect des saines traditions, l'amour des grands principes, mieux qu'en les accablant de règles, de formules et de doctes prédications. L'histoire de l'art ainsi comprise n'est donc pas seulement un délassement, un jeu d'oisifs et de raffinés, une satisfaction d'esprit, une science sans application, elle est l'enseignement le plus sûr et le plus pratique, la plus efficace des leçons.

Mais pourquoi, dira-t-on, se donner tant de peine? Qu'ont besoin nos artistes de connaître si bien ce qui s'est fait avant eux? Ne le savent-ils pas déjà trop? N'en sont-ils pas plutôt gênés que secourus? Et ne vaut-il pas mieux leur donner simplement quelques notions pratiques, puis les abandonner à leur inspiration? — Assurément l'inspiration naïve, l'inspiration des premiers âges, si vous pouviez la faire renaître, le mieux serait de n'y rien ajouter. Mais en sommes-nous là, et avons-nous le choix? Le monde est bien trop vieux! Vous ne pouvez pas faire que le passé, que les exemples de nos pères nous soient totalement inconnus: nous en savons tous quelque chose; et c'est ce demi-savoir, plein de périls, s'il demeure incomplet, qu'il s'agit d'élargir et d'étendre. Le remède n'est que là. Au lieu de l'art à jamais perdu, de l'art naïf et virginal, il faut nous élever à l'art éclairé, réfléchi, à l'art intelligent, comprenant tout,

libre de préjugés, affranchi des formules, planant sur les routines, et s'ouvrant des régions nouvelles à force de comprendre les leçons de l'histoire et l'esprit de son propre temps. S'il est un art de l'avenir, ce ne sera qu'à de telles conditions.

Reste, il est vrai, la mise en œuvre de cet enseignement; reste à produire ces leçons de l'histoire, ce vaste ensemble, ce lumineux enchaînement de faits, d'idées, de souvenirs! Nous voulons croire qu'une tâche si grande excitera l'ardeur des générations qui nous suivent. C'est pour les provoquer, pour éveiller le zèle de jeunes et vaillants esprits, que nous rassemblons ces fragments, incomplètes ébauches de l'œuvre que nous espérons d'eux.

WEISS (J.-J.).

J.-J. Weiss, né à Bayonne, en 1827. Élève de l'École normale, il professa la littérature à la faculté d'Aix, puis il quitta l'enseignement pour se livrer à la politique où il devait promptement se faire un nom. Ses *Essais sur la littérature française* sont de très-honorables titres littéraires.

Les Mémoires de Saint-Simon.

Les *Mémoires* de Saint-Simon sont l'œuvre principale de sa vie et l'expression la plus fidèle de son caractère. Leur vaste étendue comprend deux époques distinctes : les dernières années de Louis XIV (1692-1715) et la régence. Il les a rédigés tout d'une suite, ou plutôt il les a mis en ordre, avec leur forme actuelle, sous le ministère du cardinal Fleury. Mais il est clair qu'il recueillait des notes sur les événements à mesure qu'ils se produisaient; souvent même pour peu qu'ils eussent de gravité, il en composait aussitôt le récit, et bien des pages, inspirées par l'émotion du moment, ont plus tard trouvé leur place, sans aucune altération, dans le cours de son ouvrage. La première partie est

plus riche de digressions et d'histoires particulières; la seconde, plus exclusivement consacrée à l'histoire politique, est pleine d'observations où se trahissent la maturité et l'expérience. Spectateur assidu de la fin du règne de Louis XIV, il en a suivi jour par jour la décadence. Qui mieux que lui a pénétré l'âme de ce roi? Qui nous l'a dévoilée avec plus de force? Qui a dépeint avec plus d'éloquence sa volonté impérieuse jusque dans les moindres détails, son égoïsme implacable, sa dureté envers sa famille, et cette crainte universelle qu'il était fier d'inspirer aux grands comme aux petits? « Louis XIV, dit Saint-Simon, sans la crainte du diable, que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, se serait fait adorer. » Et Bossuet ni Saurin n'auraient pu définir d'un mot plus profond la religion des orgueilleux...

Personne ne jugera jamais le style de Saint-Simon avec plus de rigueur que lui-même. C'est de bonne foi qu'il en accuse la négligence, la diffusion et l'obscurité. A supposer un instant qu'une partie de son livre aurait pu paraître sous Louis XIV, le dédain et l'oubli de la grammaire qui s'y montrent à toutes pages auraient suffi pour inspirer le dégoût. Dans l'âge suivant, ce grand nombre de mots accumulés pour rendre la même idée, ces redites sans fin, ces périodes qui s'embarrassent les unes dans les autres, et qui souvent même ne sont pas achevées; tout ce pêle-mêle d'expressions et de pensées eût révolté un peuple devenu sybarite. Peut-être il n'appartenait qu'à notre temps, affranchi de tout préjugé en matière de style, d'accueillir cet ouvrage avec l'admiration qui lui est due. Cette disposition de notre esprit était déjà favorable à Saint-Simon. Le contraste piquant de son langage avec la banalité du nôtre a fait le reste. La langue de Saint-Simon, en effet, a été tout entière créée par lui. Il détourne les mots de leur acception ordinaire, il en invente, il ajoute à ceux dont la signification est le plus riche, il les dispose en groupes, entre lesquels toute liaison matérielle est supprimée, et il en forme des associations jusque-là inouïes, qui sont à la fois le comble de l'audace et du bonheur. Sous le désordre apparent du style se cache et règne une ordonnance intime, qui

ne vient que d'elle seule, et qui supplée à la rigueur de la syntaxe par la succession naturelle des idées. Changez le rang d'un mot, corrigez un tour, vous détruisez l'économie intérieure de la phrase et vous retranchez peut-être une beauté.

Comme Saint-Simon écrit d'abondance et sous l'empire de la forte impression qu'il reçut des objets, la vigueur et l'ampleur sont les deux qualités dominantes de son style. Toutes deux ont leur source dans la prodigieuse facilité de son imagination. Il trouve du premier coup le terme qui peint cette multitude de tableaux et de récits dans lesquels il a déployé la faculté de vive représentation que lui avait si largement départie la nature. L'histoire y est toute en reliefs. Les personnages y ont été transportés vivants; ils y ont gardé leur physionomie et leur costume aussi bien que leur caractère. D'ordinaire, il surchage les couleurs et grossit les figures. Il le fallait bien pour que, même une postérité lointaine, les aperçût nettement. Tantôt, dans les grandes scènes qu'il nous expose, il atteint au sublime; tantôt il dépouille l'histoire de ses dehors pompeux, et il la rend aussi piquante qu'instructive. La variété de son style défie alors les ressources de l'écrivain le plus consommé. Le franc parler de Molière, les détours, les suspensions et les chutes de La Bruyère, une causticité qui jouit malignement d'elle-même, comme celle de Lesage, une verdeur rabelaisienne, un art de découvrir le comique jusque dans les consonnances des mots, toutes les bouffonneries et toutes les délicatesses, forment un langage transperçant où la richesse du ridicule est inépuisable. Et ce même homme, dont la comédie semble être le domaine, avec quelle solennité et quelle terreur il nous fait tout à coup envisager la mort, le repentir, le néant du monde!

WEY (Francis).

Francis-Alphonse Wey, né à Besançon, en 1812. — Après la publication des *Remarques sur la langue française* et de l'*Histoire des révolutions du langage en France*, il s'est livré à des travaux d'imagination et de fantaisie. *Le Bouquet de cerises* et *les Anglais chez eux*, lui ont mérité une juste célébrité.

Louis XIV à Versailles.

Pour bien comprendre l'esprit français, il est indispensable d'étudier le dix-septième siècle; pour se rendre compte de la pensée qui l'a asservi au régime absolu de l'orthodoxie, de la symétrie, et en quelque sorte du beau démonstratif, il faut aller à Versailles.

Contemplez du palais du grand roi, les quatre points de l'horizon : la nature est soumise partout, des routes immenses, avec des arbres alignés comme des files de soldats, rayonnent au loin de ce centre, d'où toute clarté procède et où toute obéissance aboutit. Afin de réaliser cette féerie sans caprice, dans sa froide majesté, il a fallu, près de Paris, découvrir un désert pour le vaincre et le peupler de demi-dieux supérieurs à l'humanité. C'était un pays desséché, on a appelé la Seine; elle dut gravir une montagne pour obéir. Auparavant la cour, les fonctionnaires, les chefs de l'armée, la noblesse, résidaient dans leurs hôtels à Paris ou dans leurs châteaux en province; on leur bâtit une ville de caserne où ils durent se parquer, et cet *oppidum* de courtisans remplaça la capitale. Regardez la grande cour, gardée par des corps de logis disposés en éventail comme des satellites au pied du trône : la résidence royale siége tout au fond, ainsi qu'un tabernacle. Au centre, la chambre du monarque commande *urbi et orbi* : les grandes voies de l'est, du sud et du ponant partent de cette chambre et vont droit au but, comme si d'un acte de volonté trois doigts impérieux les avaient tracées. Dans le parc, la colline entière, agenouillée par gradins, percée d'avenues

immenses, ornée de pièces d'eau symétriques, propage à perte de vue l'empire de la régularité : la nature est distribuée par compartiments, les forêts mêmes s'arrangent au loin, violemment disciplinées. De cet ensemble formidable résulte une harmonie qui amoindrit le spectateur et qui le prosterne devant un genre de magnificence si hiérarchiquement combiné, que la raison vaincue est obligée de le subir.

Ce n'est plus ici, comme sous les Valois, derniers seigneurs féodaux, un château trahissant par des tours, des fossés et des remparts, la crainte d'une attaque et la prévision de la défense : non, tout est ouvert et s'étale dans une immuable sécurité; cette majesté luit pour tous et sur tous, comme le soleil son emblème.

« Louis XIV habite toujours dans ce palais! » s'écriait Joseph de Maistre, qui le parcourait en 1817. En errant dans les appartements dévastés, et sous les charmilles des bosquets, il se sentait accablé d'une sorte d'oppression, et en rentrant à Paris, qu'il visitait pour la première fois, il disait : « Je n'ai plus rien à voir! »

Personne n'échappe à cette impression écrasante : on entre là, recueilli, comme dans une église, tant la présence du grand roi y est réelle encore; dans cette nécropole aujourd'hui consacrée aux célébrités nationales, sorte de Westminster des esprits supérieurs, Louis XIV règne sur un peuple de fantômes. Pendant la durée du siècle qui a suivi, le maître, on le comprend, n'était qu'absent; il ne fut point remplacé.

Paris.

Prise au milieu du pont des Arts, par une riante matinée de mai, quand les peupliers et les acacias voilent d'un rideau parfumé l'aride plan des galeries, la perspective des quais et de la Cité, échouée au milieu de la Seine sur un coussin de verdure, compose un des plus adorables tableaux que puisse présenter l'intérieur d'une ville. Tout

concourt à l'harmonie : aiguilles, tours, clochetons, et les contours du fleuve, assez large pour ouvrir un gracieux bassin, trop peu pour que l'œil cesse d'embrasser les quatre rives. L'air est transparent, les lointains sont doux; le ciel, d'un azur laiteux, est pommelé de menus flocons, comme si on y avait jeté à pleines mains des pétales de roses; des fleuristes promènent çà et là l'encens des violettes, l'eau chemine, les passants circulent allègres. Tandis que l'on parcourt du regard et de la pensée ce quai Voltaire, musée de curiosités archéologiques, d'estampes et de livres, le dôme de l'Institut, les tours demi-romanes de la métropole, la flèche dorée de la Sainte-Chapelle, le lointain pignon des Célestins, le minaret de l'Hôtel de ville, le pont Neuf les donjons de la Conciergerie, vieux palais de Philippe-Auguste et de Louis IX, le toit de Saint-Germain qui sonna la Saint-Barthélemy, la colonnade de Perrault, et ce vieux Louvre de Henri II, chef-d'œuvre récemment achevé, on se sent vivre tout à la fois de la vie de la nature, de la vie politique et de la vie de l'histoire. L'œuvre présente vous apparaît ennoblie, la tradition n'a pas rompu sa chaîne, et le passé n'est pas en ruine : tous ces siècles évoqués reluisent au soleil, chaque édifice poursuit ses destinées; la vitalité nationale jonche les trottoirs et anime les maisons; ce qui est justifie ce qui a été; le gothique et sémillant Paris, fier de son antiquité dont il étale les preuves, l'est plus encore de son activité fervente. On contemple son monument sans tristesse, parce qu'au milieu des écussons, des campaniles et des arabesques, on n'a point à s'incliner tristement devant la statue couchée d'un peuple mort.

Cependant chacun marche et accomplit son œuvre : les passants vous coudoient, les voitures se heurtent. C'est le commerce qui roule au quartier Saint-Martin; ce sont les avocats qui gagnent le palais; les rapins chevelus couronnés d'espérance qui vont à leur Louvre; les architectes, les sculpteurs de la génération prochaine, qui se rendent à l'école des beaux-arts, où les attendent Michel-Ange, Bramante et Germain Pilon; ce sont les penseurs qui courent aux bibliothèques, les spéculateurs à leurs affaires, les sa-

vants, les poëtes à leur Académie. L'air printanier leur souffle à tous la fraîcheur de ses parfums, et chacun d'eux s'est dit plus d'une fois comme nous-même : « Nulle cité ne peut offrir un pareil tableau tout épanoui, et, dans notre ère moderne, c'est Paris qui est la ville du monde.

Des Images dans la poésie.

Dans la poésie qui vit d'images et de figures, la richesse de la couleur tient à la limpidité, et surtout à la nouveauté de ces mêmes images. Cette nouveauté dépend en grande partie de l'originalité avec laquelle elles sont offertes. Elle gît dans la forme et dans le fond. Pour qu'une image se colore énergiquement dans l'imagination du lecteur, il faut qu'elle le frappe pour la première fois, et l'étonne. Si le tableau a déjà cent fois glissé sous ses yeux, si sa pensée rebutée ne s'y porte plus, n'en évoque plus les formes, alors l'idée du poëte se présente à lui dénuée de son prestige, et totalement décolorée.

Telle est la cause pour laquelle il existe tant de vers bien faits, que nous n'avons pas le courage de lire, tandis que d'autres, sur des sujets analogues, nous captivent et nous ravissent. Cette réflexion s'applique également à la prose dans laquelle le sentiment poétique doit également, et sous d'autres formes, porter sa lumière sacrée.

Le poëte qui trouve le mieux aujourd'hui les images neuves et saisissantes, c'est M. Victor Hugo; aussi passe-t-il pour le plus splendide coloriste de notre temps, en matière de style. Il y a là, certes, un don de Dieu, mais c'est l'étude qui l'a fait fructifier. Aucun homme, en effet, n'observe et n'interroge la nature avec plus de persévérance et de ferveur. Tout ce que ses yeux rencontrent, la pensée le copie soudain, et il le met en réserve dans sa vaste mémoire : sans cesse il va regardant, examinant, et il rapporte tout à l'objet de ses préoccupations continuelles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Préface..... V

ABOUT (Edmond).

La Grèce moderne..... 1
La jolie ville de Frauembourg. 3

AMPÈRE.

La Grèce..... 5
Travaux accomplis dans ce siècle..... 7

ANCELOT.

Moscou..... 8
Casimir Delavigne..... 10

ANDRIEUX.

Procès du Sénat de Capoue.. 13
Le Meunier Sans-Souci..... 16

ARAGO (François).

Les Astronomes anciens et les modernes..... 18
Preuves des révolutions du Globe..... 20

ARNAULT (A.-V.).

Le Chêne et les Buissons... . 22
La Feuille..... 24
Le Laboureur et son fils..... id.

ASSOLANT (Alfred).

Épisodes de la vie d'un savant..... 25

Pages.

AUGIER (Émile).

Le Citadin et l'Homme des champs..... 30
Le gendre de M. Poirier..... 31

AUTRAN (Joseph).

Le Fond de la mer..... 35
Une Branche d'aubépine 36

BALZAC (H. de).

Portrait de Grandet..... 37
Mort de Grandet..... 39

BARANTE (de).

Guerre de Flandre..... 41

BARBIER (Auguste).

Joies du ciel..... 44
Dante..... 45
La Cavale..... 46

BARTHET (A.).

Rêve de poëte..... 47

BEAUMONT (Gustave de).

L'aristocratie d'Angleterre et d'Irlande..... 49

BÉRANGER (de).

Le Tailleur et la Fée..... 50
La Sainte alliance des peuples. 51
Le Voyage imaginaire..... 53

Pages.

BERCHOUX.

Mort de Vatel..... 54
L'ivresse du Pauvre..... 56

BERRYER.

Aux jeunes Avocats 57
L'Hospital..... 58

BERTHOUD (H.)

Les Collectionneurs..... 59

BEULÉ.

L'Arcadie..... 60
Poésie des traditions et des croyances..... 61

BEYLE (Henri).

L'Italien et le Français..... 63

BIGNAN.

Les Voyages..... 65

BLANC (Louis).

Famine dans Paris en 1789... 67
Mort de J.-J. Rousseau..... 68

BONALD (de).

Du Travail..... 70
Charles XII..... 71

BRILLAT-SAVARIN.

Origine des Sciences..... 72
Origine de la Gastronomie... 73

BRIZEUX (Auguste).

La Chaîne d'or..... 74

BROGLIE (Duc de).

Mazarin..... 75
Liberté de la tribune..... 76

CHASLES (Philarète).

Montaigne..... 77

Pages.

De Franklin..... 78
Un Magasin de bric à brac.. 79
Fielding..... 80

CHATEAUBRIAND (de).

L'Arabie Pétrée..... 81
Jérusalem..... 83
La Campagne de Rome..... 84
La Patrie..... 85

CHÊNEDOLLÉ (de).

Les Empires détruits..... 87
Bossuet..... 88

CHÉNIER (M.-J.).

L'Age d'or et l'Age de fer.... 89
Le Soir..... 90

COLET (Mme Louise).

La Voix d'une mère..... 92
A Madame de Récamier..... 93

COPPÉE (F.).

L'Attente..... 94

COURIER (P.-L.).

La Presse aux États Unis.... 96
Histoire effrayante..... 97

COUSIN (Victor).

Principes philosophiques du christianisme..... 100
Le premier des Beaux-Arts.. 101

CUVIER (Georges).....

Révolutions du Globe..... 103
Les Alluvions..... 105
Le pays de Genève..... 107

DARU.

Marino Faliero..... 108

DELAVIGNE (Casimir).

Les Vêpres siciliennes..... 113
Coitier, médecin de Louis XI. 114

Pages.

La Popularité..... 115
La Mort de Jeanne d'Arc.... 117
Les Chagrins de l'étude..... 116
Trois Jours de Christophe Colomb..... 119
L'Enfant de chœur..... 120

DELILLE (J.).

Plaintes de Milton..... 122
Le Coin du feu..... 124
Les Catacombes de Rome.... 125

DESBORDES-VALMORE (Mme).

Le Rêve de mon enfant..... 128
L'Écolier..... 129

DESCHAMPS (Émile).

Le Fleuve..... 132
La Cloche des agonisants.... id.

DESCHAMPS (Antoni).

La Résurrection..... 133
Les Enfants..... 134

DUCIS.

Monologue d'Hamlet..... 135
Homère..... 136
A mon petit Logis..... 137
A mes Pénates..... id.

DUFRÉNOY (Mme).

Plaintes d'un jeune Israélite sur la destruction de Jérusalem..... 139

DUMAS (Alexandre).

Élégie antique..... 141
Le Lazzarone..... 142
Les Nuits de juin à Saint-Pétersbourg..... 144

DUMAS FILS (Alexandre).

Sophie Printemps..... 146

DUPANLOUP.

De l'Éducation..... 148

Pages.

Les Lettres et les Sciences... 149

FEUILLET (Octave)...

La Portière compatissante... 151
Paris..... 154

FONTANES.

Le Tasse..... 155
Une douce Paresse..... 157

GAUTIER (Théophile).

Le Soulier de Corneille..... 158
Intérieur..... 160
La Tulipe..... id.
Noël..... 161
Londres..... id.

GIRARDIN (Mme Émile de).

La Druidesse..... 165
Le petit Frère..... 167

GONCOURT (E. et J. de).

Mme de Lamballe..... 169

GOZLAN (Léon).

Le Cèdre du Liban..... 171
Alger..... 174

GUIRAUD (Alexandre).

Le petit Savoyard..... 175

GUIZOT (François).

Mort de Charles Ier..... 180
Des grands hommes..... 184

HUGO (Victor).

Moïse sur le Nil..... 186
La Grand'mère..... 189
Le Revenant..... 190
La Conscience..... 193
L'Enfant..... 194
Paris au quinzième siècle.... 196
L'Éveil des cloches du vieux Paris..... 198

Pages.

JANIN (Jules).

Le Bibliophile..... 200
De la Mode..... 202

KARR (Alphonse).

Le Tabac..... 20

LACAUSSADE (A.).

L'heure de Midi..... 206
Les Soleils de septembre.... id.

LACHAMBAUDIE (P.).

Le Laboureur..... 208
Le Prince et le Rossignol.... 209

LACORDAIRE.

Ceux que Jésus a le plus aimés..... 210
La Provence..... 211
Des Martyrs de Chateaubriand..... 212

LAFONT (Charles).

Les Enfants de la Morte..... 214

LAMARTINE (Alphonse de).

Dieu et son essence..... 216
Le Poëte mourant..... 217
La Vie future..... 221
Hymne de l'Enfant à son réveil..... 223
Le Premier regret..... 224
Le Curé..... 225

LAMENNAIS (Félicité de).

Bienfaits du Christianisme... 228
Le Prêtre..... 229
La Mort du Chrétien..... 230
Efficacité de la prière..... 232
L'Exilé..... 233
La Charité..... 234

LAPRADE (Victor de).

Le Fruit et la Douleur..... 236
A un Enfant..... 237

Pages.

Invocation à Platon..... 239

LEBRUN (Pierre).

Constantinople..... 240
La Fileuse de Sparte..... 242
Le Ciel d'Athènes..... 243

LEGOUVÉ (E.).

Dandolo..... 244
Les deux Hirondelles de cheminée..... 245

LEMERCIER.

Apparition du spectre de Thyeste..... 249
Moïse aux Juifs révoltés.... 250

LEMOYNE (André).

Paysage de neiges..... 247
La Dernière épave..... 248

LERMINIER.

L'Humanité..... 252

DE MAISTRE (Joseph).

De la Mort violente..... 254

DE MAISTRE (Xavier).

La Jeune Sibérienne..... 255

MARMIER (X.).

Un Hiver au Canada..... 258
L'Enfant mourant..... 260

MARTIN (Henri)

Les Gaulois..... 261

MAULMONT (F.).

Les Marins..... 263
Les Bohémiens..... 264

MERCOEUR (Mlle Élisa).

L'Avenir..... 374

Pages.

MÉRIMÉE (Prosper).

Mattéo Falcone..... 266
Avignon..... 272

MICHAUD (Joseph).

Départ des Croisés..... 275

MICHELET.

Mort et funérailles de Sylla.. 277
L'Hirondelle..... 279

MIGNET.

Des Mémoires et des Chroniques..... 281
La Révolution française..... 282

MILLEVOYE.

L'Anniversaire..... 283
La Chute des feuilles..... 284

DE MONTALEMBERT.

Saint-Louis..... 286
La Franche-Comté..... 287

MOREAU (Hégésippe).

La Voulzie..... 289
L'Abeille..... 290
La Fermière..... 291
Un souvenir à l'hôpital..... 293

MUSSET (Alfred DE).

La France..... 294
Nécessité des épreuves..... 295

NETTEMENT (Alfred).

Berryer..... 296

NISARD (Desiré).

Universalité de la langue française..... 299
La Méditerranée..... 302

NODIER (Charles).

Les souvenirs de la Vieillesse. 303

Pages.

Trieste..... 304
Polichinelle..... 305

PATIN.

Bossuet orateur..... 306

PÉCONTAL (Siméon).

Chateaubriand..... 308
Les Régions inconnues..... 310

PELLETAN (Eugène).

Une Ville du moyen âge..... 311
Lutèce..... 312

PLANCHE (Gustave).

Double manière d'étudier et d'écrire l'histoire..... 314

PLOUVIER (E.).

Le Chevalier Printemps..... 317

DE PONGERVILLE.

Atalante..... 319
L'Antre du Sommeil..... 320

PONSARD.

L'Honneur et l'Argent..... 321

PRÉVOST-PARADOL.

Paris..... 326
Influence des Femmes..... 327

QUINET (Edgar).

L'Escurial..... 328

REBOUL.

L'Ange et l'Enfant..... 329
L'Aumône..... 330

DE REMUSAT (Charles).

Washington..... 332

REYBAUD (Louis).

Un Capitaliste..... 335

Pages.

DE SACY (Sylvestre).

L'Amateur de bouquins..... 339
Les Traducteurs..... 340

SAINTE-BEUVE.

Corneille..... 341
Rêveries..... 343

SAINTINE (B.).

L'Insulaire 344
Rêveries..... 345

SAINT-MARC GIRARDIN.

Saint-Jean Chrysostome..... 347
La profession d'Homme de lettres..... 349

DE SALVANDY.

Mariage de Sobieski..... 350

SAND (Georges).

Les Premières lectures..... 354
La Campagne au lever du soleil..... 355
Le Berry..... 356

SANDEAU (Jules).

Les Saisons et les Hommes... 359
Madeleine..... 360

SARDOU (Victorien).

Le Parc de Marly..... 361

SOULIÉ (Frédéric).

Aspect de la Vendée 374

Mme ANAÏS SÉGALAS.

La jeune Fille mourante.... 362
Les Virtuoses des buissons... 364

DE SÉGUR (Philippe).

Incendie de Moscou..... 366

Pages.

SIMON (Jules).

Le Foyer domestique..... 372

SOUMET (Alexandre).

La Pensée de l'Homme..... 375
La pauvre Fille..... 376

SOUVESTRE (Émile).

Les derniers Bretons..... 378

SULLY-PRUDHOMME.

La Vieille maison..... 381
Un Songe..... 382

TAINE (Hippolyte).

La Fontaine..... 383
Charles Dickens..... 385

Mme A. TASTU.

La Fleur du Volcan..... 389
La Vieille de Noël. 389

THEURIET (A.)

Intérieur..... 391

THIERRY (Augustin).

Le dévouement à la Science.. 392

THIERRY (Amédée).

Attila à Orléans..... 395
Sainte Geneviève..... 397

THIERS (Adolphe).

Charlotte Corday..... 402
Marseille..... 404

E. DE TOCQUEVILLE.

L'Amérique du Nord..... 406

TOUSSENEL.

Intempéries outrées..... 408
La France..... 409

Pages.

VEUILLOT (Louis).

La Nostalgie..... 411

DE VIGNY (Alfred).

Moïse devant Dieu..... 413
Le Déluge..... 415

VILLEMAIN.

L'empire d'Auguste..... 417
L'Éloquence chrétienne..... 418
Règne de Louis XIV..... 420

Pages.

Les grands écrivains du siècle de Louis XIV..... 421

VITET.

De l'Imitation..... 423

WEISS (J.-J.).

Les Mémoires de Saint-Simon. 425

FRANCIS WEY.

Louis XIV à Versailles..... 428
Dick Moon en France..... 429
Des images de la Poésie..... 431

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PQ
1136
P6
1874

Poitevin, Prosper
Choix de lectures de la littérature française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY